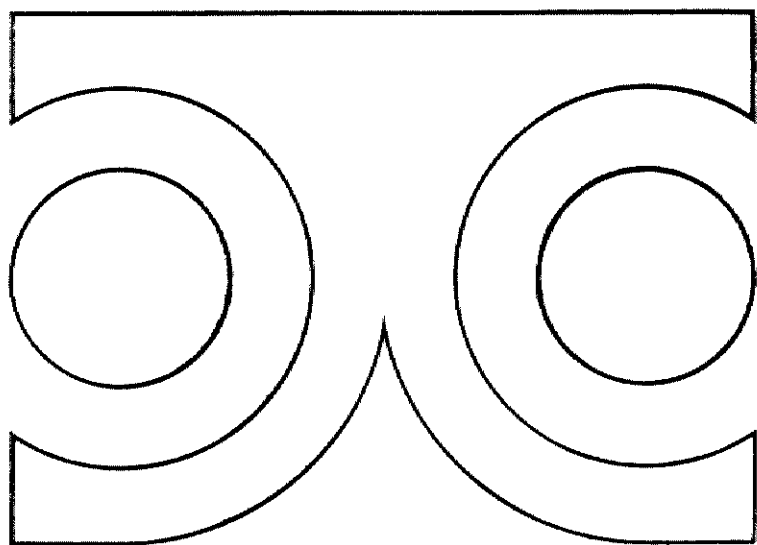


BOLETIM DE FILOLOGIA

CENTRO DE LINGÜÍSTICA DA UNIVERSIDADE DE LISBOA - TOMO XXXII - 1988-92



Instituto Nacional de Investigação Científica

BOLETIM DE FILOLOGIA

CENTRO DE LINGUÍSTICA DA UNIVERSIDADE DE LISBOA
(Instituto Nacional de Investigação Científica). Avenida 5 de Outubro, 85, 5.º e 6.º
1000 LISBOA (Portugal)

Director: Luís Filipe Lindley Cintra †

Directores Adjuntos: Ivo Castro e Fernanda Bacelar do Nascimento

Comissão Redactorial: Ernesto d'Andrade, João Malaca Casteleiro, Manuela Barros Ferreira,
Maria Elsa Gonçalves, Maria Helena Mira Mateus e Maria Elisa Macedo

Permutas e Ofertas:

CENTRO DE LINGUÍSTICA DA UNIVERSIDADE DE LISBOA
Av. 5 de Outubro, 85, 5.º e 6.º — 1000 LISBOA (Portugal)

Compras e Assinaturas:

IMPRENSA NACIONAL - CASA DA MOEDA

Rua Marquês Sá da Bandeira, 16 A-B — 1000 LISBOA (Portugal)

Capa de Vasco Grácio

ISSN 0870-4600

Dep. Legal 3635/83

Sumário:

JOAQUIM BRANDÃO DE CARVALHO, «Réduction vocalique, quantité et accentuation: pour une explication structurale de la divergence entre portugais lusitanien et portugais brésilien»	5-56
PIM VAN DER EIJK, «A colocação do pronome clítico em português»	27-63
VICENTE PÉREZ SOLER, «Toponímia religiosa en Castilla a traves de los cartularios»	65-70
J. J. DIAS MARQUES, «Nota sobre o início da recolha do romanceiro da tradição oral moderna»	71-83
MARIA JOSÉ ALBARRAN CARVALHO, «Aspectos sintáctico-semânticos dos verbos locativos no português oral de Maputo»	84-133
PEDRO CUNHA SERRA, «Notícia sobre o fundo árabe e islâmico da Biblioteca do Centro de Linguística da Universidade de Lisboa»	135-142
JOSÉ MONDÉJAR, «Los atlas lingüísticos del área iberorrománica. Informe crítico» ...	143-173
MARIA HELENA MIRA MATEUS, «Glossário da <i>Vida e Feitos de Júlio César</i> (Tradução portuguesa quatrocentista de <i>Li Fet des Romains</i> . Letras R a S)»	175-212

BOLETIM DE FILOLOGIA

TOMO XXXII (1988-1992)



Instituto Nacional de Investigação Científica

Centro de Linguística da Universidade de Lisboa

LISBOA

1992

ÍNDICE DO TOMO XXXII

CARVALHO (JOAQUIM BRANDÃO DE), «Réduction vocalique, quantité et accentuation: pour une explication structurale de la divergence entre portugais lusitanien et portugais brésilien».....	5-56
CARVALHO (MARIA JOSÉ ALBARRAN), «Aspectos sintáctico-semânticos dos verbos locativos no português oral de Maputo»	84-133
Van Der EIJK (PIM), «A colocação do pronome clítico em português»	27-63
MARQUES (J. J. DIAS), «Nota sobre o início da recolha do romanceiro da tradição oral moderna»	71-83
MATEUS (MARIA HELENA MIRA), «Glossário da <i>Vida e Feitos de Júlio César</i> (Tradução portuguesa quatrocentista de <i>Li Fet des Romains</i> . Letras R a S)»	175-212
MONDÉJAR (JOSÉ), «Los atlas lingüísticos del área iberorrománica. Informe crítico»	143-173
PÉREZ SOLER (VICENTE), «Toponimia religiosa en Castilla a traves de los cartularios»	65-70
SERRA (PEDRO CUNHA), «Notícia sobre o fundo árabe e islâmico da Biblioteca do Centro de Linguística da Universidade de Lisboa	135-142

RÉDUCTION VOCALIQUE, QUANTITÉ ET ACCENTUATION: POUR UNE EXPLICATION STRUCTURALE DE LA DIVERGENCE ENTRE PORTUGAIS LUSITANIEN ET PORTUGAIS BRÉSILIEN

JOAQUIM BRANDÃO DE CARVALHO
(PARIS)

1. La réduction vocalique au Portugal et au Brésil

1.1. On sait que les deux principales variétés de la langue portugaise, la brésilienne et l'européenne (1), divergent profondément aujourd'hui sur un point phonétique particulier: *la réduction*, dans la deuxième, *du vocalisme atone*, que l'on peut schématiser ainsi:

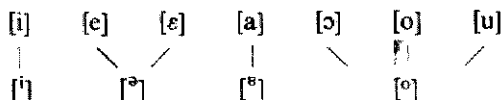


FIG. 1

Certaines voyelles inaccentuées, [ə] en particulier, y connaissent, en effet, des réalisations extrêmement brèves et assourdis, voire la totale syncope de leurs traits vocaliques, alors qu'au Brésil ces mêmes traits se maintiennent et contribuent de la sorte au caractère "mélodique" ou "trainant" des prononciations locales, souvent ainsi qualifiées par comparaison, notamment, avec le "consonantisme" de la langue du Portugal. Cette divergence est, du reste, devenue un véritable "cliché" linguistique: outrée au besoin, la réalisation pleine ou réduite des voyelles atones sert alors, dans chacun des deux pays, à la caricature du parler de l'autre.

Si ces faits sont connus de tous, la divergence historique qui est à leur origine n'a pourtant jamais reçu d'explication structurale. On s'est, en effet, presque

(1) Pour la commodité de l'exposé, il nous arrivera souvent par la suite, de désigner ces variétés au moyen des simples appellations de "brésilien" et de "lusitanien", respectivement.

exclusivement attaché à la reconstruction du vocalisme atone portugais à partir du xvi^e siècle, à travers l'étude des indices les plus divers: dialectes modernes, créoles, emprunts au portugais dans d'autres langues, témoignages de la littérature ou des grammairiens, etc. (cf. BOLÉO (1943), HART Jr. (1955, 1959), Silva NETO (1957, 1963), RÉVAH (1958, 1959), TEYSSIER (1959, 1966, 1980, 1981), CARVALHO (1961, 1962a, 1962b), ELIA (1966, 1981) et NARO (1971)). Ces recherches ayant montré le caractère relativement récent de la réduction vocalique en portugais européen, on en conclut au conservatisme des parlers brésiliens face à ce qui apparaît comme une innovation métropolitaine (2).

1.2. Les travaux que nous venons de mentionner ont largement contribué, en vérité, à la connaissance de l'histoire du vocalisme portugais, condition indispensable pour toute étude explicative des changements en question. La conclusion générale qui s'en dégage — ou que l'on en a tirée — semble, d'autre part, en tous points logique. Pourtant, sans même parler de l'interprétation phonologique qui reste à donner à cette "innovation" lusitanienne, il n'est pas inutile de préciser la portée de la divergence entre lusitanien et brésilien, laquelle ne paraît pas aussi catégorique que ne le laisse croire une vue d'ensemble.

D'une part, en effet, seules la réduction des prétoniques *e*, *a* et *o*, ainsi que la centralisation en une voyelle réduite du type [ə] de *e* atone, constituent des processus spécifiques du portugais européen. La réduction des timbres post-toniques est, elle, en grande partie commune au Portugal et au Brésil, où seuls le dialecte *caipira* et l'extrême sud présentent [o] et [e] pour -*o* et -*e* atones finales, au lieu des réalisations plus courantes [ə] et [i], dont la seconde se retrouve aussi, comme on l'a souvent souligné, un peu partout dans le domaine européen, concurremment avec la variante [ə], sans doute plus récente mais en aucun cas la seule à avoir droit au qualificatif de "réduite". On peut en conclure, à l'instar de CARVALHO (1962a) et NARO (1971), que la réduction des post-toniques a probablement précédé celle des prétoniques.

De fait, la réduction n'est pas nécessairement un phénomène récent, ni son absence au Brésil un fait de conservation: c'est ce que montre, d'autre part, la réalisation de *a* prétonique, prononcée [v] dès le xvi^e siècle, selon le témoignage incontestable de Fernão de OLIVEIRA (3), ce qui coïncide avec l'usage européen

(2) Il convient ici de souligner qu'en dépit des règles formulées, le travail de Naro (1971) ne constitue pas une *explication* des changements, mais une simple — quoique fort intéressante — formalisation de ceux-ci, et envisagée du seul point de vue segmental, qui, on le verra par la suite, se révèle ici insuffisant pour l'interprétation phonologique des faits.

(3) «*Temos a grãde como almada & a pequeno como alemanha (...)*» (Oliveira (1536: chap. VIII)).

actuel, mais non avec les données brésiliennes, qui offrent le timbre ouvert [a]. Or, si l'on songe à ce que les timbres prétoniques /e ɐ o/ s'opposaient, vers 1500, aux voyelles ouvertes /ɛ a ɔ/ issues de la crase (ex.: *pregar*, *paadeiro*, *coorar*, etc.) ou d'allongements compensatoires en cours (ex.: *conceição* < > *concè(p)ção*, *bautismo* < > *hà(p)tismo*, *adò(p)tar*, etc.), et que ces dernières se maintiennent telles quelles en lusitanien moderne, c'est-à-dire, là où les premières se réduisent, alors que les deux séries apparaissent confondues en brésilien, là où il n'y a point de réduction, il devient clair que le problème de la réduction à la prétonique est indissociable de la conservation de l'ancienne opposition entre voyelles fermées et ouvertes: les premières se réduisent afin d'éviter la neutralisation de la distinction; celle-ci disparue, nulle nécessité structurale à la réduction. On voit donc que la question du conservatisme ou de l'innovation se pose tout autrement, dès lors qu'au simple examen d'unités phonétiques isolées on substitue celui des rapports phonologiques qu'entretiennent ces unités en tant que phonèmes avec d'autres phonèmes au sein d'un système: c'est à présent au tour du lusitanien de paraître plus conservateur que le brésilien.

2. Valeur phonologique de la réduction vocalique

Nous ne croyons guère, en fait, au strict conditionnement paradigmatique et phonématique de la réduction des voyelles atones portugaises. L'opposition entre voyelles atones ouvertes et fermées était et est encore, en effet, trop peu productive à la prétonique, et surtout à la post-tonique — où l'on ne dispose guère que de l'exemple de la crase: cf. *paga* = [pagɐ] / *paga-a* = [paga], *pago* = [pag^o] / *paga-o* = [pagɔ] —, pour avoir pu provoquer la réduction des secondes. D'autre part, les timbres vocaliques atones non réduits ne se ramènent pas, en portugais européen, aux seules voyelles ouvertes /ɛ a ɔ/ en syllabe libre: sont aussi dans ce cas, comme on le sait, les diphtongues (cf. *baixar*, *boiar*), les voyelles nasales (*contar*, *sentar*), les timbres vélarisés par /-l/ implosive (*faltar*, *voltar*), voire, à la finale de mot, les syllabes fermées par /-r/ (*açúcar*, *cadáver*), éléments qui ne sauraient tous se réduire, on le voit, à des phonèmes simples. Ce n'est donc pas le modèle purement phonématique, dû à MARTINET, de la "chaîne de traction" ou "de propulsion" qui peut nous être ici d'un quelconque secours.

Les deux points que nous avons dégagés en 1.2, à savoir:

- (1) la primauté de la réduction à la post-tonique, et
- (2) l'existence d'une distinction entre vocalismes plein et réduit en position atone

nous paraissent toutefois pouvoir constituer la base d'un autre type d'explication diachronique, d'ordre supraphonématique.

2.1. Nous ferons ainsi l'hypothèse suivante sur la *valeur* fondamentale assumée, en portugais, par la réduction vocalique: *celle-ci est la manifestation d'une opposition de quantité syllabique, mise à profit, à la finale de mot, par l'accentuation.*

En faisant nôtre la distinction opérée par LÜDTKE (1953) entre *syllabes légères*, qui subissent la réduction en position atone, et *syllabes lourdes*, qui y échappent, nous proposons de ramener les différents schèmes accentuels du portugais à une unique opposition entre deux *invariants accentuels*, que l'on peut exprimer sous la forme de deux règles d'accentuation:

(3) Accentuer, *d'une façon générale*, la dernière syllabe d'un mot si elle est lourde, ou la pénultième si la dernière est légère (invariant non marqué);

(4) *Exceptionnellement*, accentuer la pénultième si la dernière est lourde, ou l'antépénultième si la dernière est légère (invariant marqué).

Ou, si l'on introduit le concept de *more* (4):

(5) Accentuer la pénultième *more*;

sauf dans certains mots spécifiés par la grammaire, où il faut alors

(6) Accentuer l'antépénultième *more*.

D'où le système accentuel suivant:

		Invariants accentuels	
		non marqué	marqué
		/ ' m2 m1 /	/ ' m3 m2 m1 /
Poids de la dernière syllabe	/-s/	[' Ss] **	[' Sss] ***
	/-S/	[' S] * *	[' SS] ** *

FIG. 2

où [S] désigne une syllabe lourde, [s] une syllabe légère, /m/ une *more*, et ' la syllabe ou la *more* accentuées, étant entendu que seule la quantité des syllabes finales est, en portugais, pertinente, tout comme en latin classique seule comptait celle de l'antépénultième.

On le voit, un tel système réduit considérablement la variation accentuelle du portugais. La règle (5) rend ainsi compte de la totalité des oxytons et de la grande

(4) Nous avons montré ailleurs (Carvalho (1988)) comment le concept de *more* s'avère indispensable à la compréhension des faits de crase et de phonétique syntaxique en portugais européen.

majorité des paroxytons, i.e., de ceux dont la syllabe post-tonique est réduite, c'est-à-dire, légère. La règle (6) englobe, elle, tous les proparoxytons et les paroxytons à finale lourde, i.e., soit diphtonguée (ex.: *possíveis*), soit nasale (*sótão*, *cantam*), soit fermée par /-l/ (*Setúbal*, *possível*) ou /-r/ (*açúcar*, *cadáver*), soit enfin à voyelle ouverte (*paga-a*, *paga-o*).

A noter, d'autre part, que le problème posé par la valeur — marquée ou non marquée — des oxytons (cf. CÂMARA Jr. (1972: 24)) trouve ainsi une solution: ce sont là, en effet, selon nous (5), des cas non marqués, ce qui s'accorde du reste avec leur fréquence relative, non seulement dans le système verbal (cf. les infinitifs et les formes du parfait), mais aussi dans le lexique, où nombre d'oxytons sont, comme on le sait, particuliers au portugais dans le concert des langues péninsulaires (cf. *avô* / esp. *abuelo*, *-ã* / *-ana*, *-ão* / *-ano*...). A l'inverse, de par leur fréquence tant parmi les formes verbales (morphologiquement conditionnées) que parmi les mots savants, les proparoxytons, comme les paroxytons à finale lourde, apparaissent bien comme des cas marqués.

Enfin, plusieurs phénomènes de variation phonétique s'expliquent dès lors aisément. On peut les regrouper en deux catégories:

(a) les variations à l'intérieur d'un même invariant accentuel, qui ne font que souligner la pertinence de celui-ci;

(b) les faits de *démarquage*, ou de passage de l'invariant marqué à l'invariant non marqué, qui, bien mieux encore que la simple fréquence des formes, confortent, eux, l'opposition postulée entre nos deux unités accentuelles.

Entrent dans le premier groupe les variations que connaissent les phénomènes de crase: ainsi des deux réalisations extrêmes de *paga-a*.

(7) (a) = [pagv:] (style lent et soutenu)

(b) = [paga] (style rapide et colloquial),

i.e., ['Sss] (proparoxyton) < > ['SS] (paroxyton à finale lourde), toutes deux réalisations du seul et même invariant accentuel marqué /' m3 m2 m1/. Il en va de même des cas de formation du pluriel tels que

(8) *cadáver* > *cadáveres* = [-dav^εr] < [-dav^ər^ə§].

soit ['SS] = /' m3 m2 m1/ > ['Sss] = /' m3 m2 m1/, ou

(9) *mar* > *mares* = [mar] > [mar^ə§].

(5) Notre position s'oppose ainsi à celle de Martins (1982: 23-24), selon laquelle seuls les paroxytons en général constituent des formes non marquées, et coïncide sur ce point avec l'interprétation morpho-phonologique de la place de l'accent en portugais proposée par Mateus (1983).

soit ['S] (oxyton) = /' m2 m1/ > ['Ss] (paroxyton à finale légère) = /' m2 m1/; la pluralisation semble à cet égard *préserver l'invariant accentuel*. A noter aussi, enfin, l'équivalence structurale que n'affectent pas les faits d'épenthèse vocalique: cf.

(10) mar = [mar] = ['S] < > pop. [m^arⁱ] = ['Ss],

toutes deux manifestations du même invariant accentuel non marqué /' m2 m1/; de même

(11) açúcar = [-sukar] < > pop. [-suk^urⁱ],

soit ['SS] et ['Sss], qui ne sont que les variantes du schème marqué /' m3 m2 m1/.

Font partie du second groupe de variations la chute bien connue de la voyelle post-tonique interne (ex.: *cântaro*, *córrego*, etc. > dial. *cantro*, *corgo*, processus où ['Sss] = /' m3 m2 m1/ > ['Ss] = /' m2 m1/), mais aussi, au même titre, les cas d'*allègement de la dernière lourde des paroxytons marqués*, tels que

(12) cantaram > pop. cantaru

(13) homem > pop. home

(14) cadáver > pop. cadavre

(15) mod. condestável < > arch. condestabre, etc.,

où l'on a ['SS] = /' m3 m2 m1/ > ['Ss] = /' m2 m1/, schème non marqué. Il en va de même, lorsque l'allègement de la dernière lourde est impossible pour des raisons d'ordre morphologique (enclise), de certains cas, extrêmes, de *déplacement de l'accent*: cf. les énoncés rapides et colloquiaux du type *tirá daqui* pour *tira-a daqui* (à l'impératif), où le paroxyton marqué ['SS] = /' m3 m2 m1/ est souvent réalisé et/ou perçu comme un oxyton [—'S] = /' m2 m1/, donc non marqué⁽⁶⁾.

Mais, avant toute chose, c'est le rôle de la réduction vocalique qui, tout à la fois, justifie le modèle représenté par la fig. 2, et s'éclaire à la lumière d'un tel système. Si la majeure partie des syllabes post-toniques se réduit en portugais, c'est aussi, certes, afin d'assurer, d'une part, l'opposition accentuelle ['Ss] = /' m2 m1/ : /' m3 m2 m1/ = ['SS], i.e., des distinctions du type *paga* : *paga-a* (cf. 1.2), mais aussi et surtout, d'autre part, afin de *manifestar l'individualité et la cohésion des deux invariants accentuels*, c'est-à-dire, l'équivalence quantitative entre les réalisations syllabiques, ['Ss] et ['S], du schème non marqué /' m2 m1/, d'un côté, et entre celles, ['Sss] et ['SS], du schème marqué /' m3 m2 m1/, de l'autre, laquelle équivalence n'exprime,

(6) Quoique très fréquents en portugais européen et assez aisément identifiables, ces faits de bascule de l'accent n'ont pas été signalés à notre connaissance par les linguistes; ils sont pourtant essentiels pour l'étude des manifestations phonétiques de l'accent lusitanien: "négatives" dans le schème non marqué (['Ss] = /' m2 m1/), "positives" dans le schème marqué (['SS] = /' m3 m2 m1/) — cf. Carvalho (1987: 565-574; 1988).

en dernière analyse, que la proportion bien connue /S/ = /ss/, soit une syllabe lourde égale deux syllabes légères. A l'instar de la quantité vocalique en latin classique, la réduction vocalique en post-tonique n'est donc rien d'autre, en portugais, qu'un corollaire de l'invariance accentuelle fondée sur la quantité syllabique.

2.2. Cependant, si, comme on vient de le voir un tel modèle paraît cadrer assez bien avec les données européennes, il n'en va pas de même en ce qui concerne le portugais brésilien. Trois indices au moins tendent à le montrer.

D'une part, l'inexistence d'épenthèse vocalique à la finale, qui illustre, en lusitanien (cf. (10, 11)), l'équivalence fonctionnelle entre oxytons et paroxytons non marqués. Le brésilien connaît, en effet, une tendance — de type créole (cf. SILVA NETO (1963: 141)) — à l'ouverture de la syllabe. Or, s'il est vrai que cette tendance favorise, en position médiane, l'épenthèse vocalique dans le cas de groupes consonantiques lourds et savants (cf. br. *adimirar*, *rítimo*, etc., pour *admirar*, *ritmo*...), c'est à l'apocope des consonnes qu'elle conduit en finale de mot dans les registres les plus courants: d'où

- (16) mar > pop. má
- (17) cantar > coll. cantá
- (18) bater > coll. batê, etc.

Les oxytons y restent donc des oxytons; nul indice d'invariance n'y apparaît par conséquent.

Il y a, d'autre part, l'inexistence de la crase, qui témoigne, en lusitanien, de la proportion /S/ = /ss/ (/a/ = /æ/) et, partant, à la fois de l'opposition entre paroxytons marqués (*paga-a*) et non marqués (*paga*), et de l'équivalence entre les premiers (*paga-a* = [paga]) et les proparoxytons (*paga-a* = [page:] (cf. fig. 2 et (7)). Au Brésil, en effet, rien ne distingue, à la prétonique,

- (19) a cidade = [asidad'i] "la ville"
- de
- (20) à cidade = [asidad'i] "à la ville"

et seule la durée, passablement artificielle, de la dernière voyelle y différencie, à la post-tonique,

- (21) paga = [paga] ou [page]

de l'enclise, évitée par la langue courante, dans

- (22) paga-a = [paga:] ou [page:]

Dans ces conditions, si les proparoxytons, tels que (22), apparaissent bien, en brésilien, comme des schèmes marqués (tout comme ils le sont, du reste, en castillan, par

exemple), le fait qu'ils ne puissent pas y connaître des variantes paroxytoniques, telles que [paga], semble indiquer que leur quantité est d'ordre exclusivement *syllabique*, et non, comme en lusitanien, *moraïque*. Sont ainsi marqués, en brésilien, les schèmes accentuels à *trois syllabes*; en ce qui concerne les autres schèmes, l'accent est *libre*, alors qu'il y est, comme on l'a vu, relativement *fixe* en lusitanien en vertu de la quantité.

Dernier indice à cet égard, et en liaison étroite avec le problème de la crase dans (22), l'enclise (pronominale) est, comme on l'a dit, peu favorisée par le brésilien colloquial, qui lui préfère la proclise. Le fait est bien connu (7), mais moins bien expliqué, selon nous, par les grammaires (cf. CARVALHO (1987: 544-552)). Nous soutenons qu'à l'image de ce qui se passe en (7), où l'adjonction du clitique *-a* marque accentuellement le paroxyton primitif, qui devient ainsi un schème trimoraïque, le jeu de l'enclise pronominale est, en lusitanien, parfaitement intégré au système quantitatif de l'accent, de sorte qu'à l'adjonction et à la perception d'une marque morphologique (le clitique) correspondent l'adjonction et la perception d'une marque phonologique supplémentaire (la more), c'est-à-dire, un invariant accentuel marqué:

(23) paga-lhe = /' m3 m2 m1/

(24) dá-se-lhe = /' m3 m2 m1/

voire hypermarqué:

(25) pagávamos-lhe = /' m4 m3 m2 m1/

(26) pagam-lhe = /' m4 m3 m2 m1/

(27) paga-se-lhe = /' m4 m3 m2 m1/

(7) S'agissant de la question fort controversée de la place des pronoms atones en portugais, il faut se garder de nombre de fausses interprétations que pourrait provoquer un examen superficiel des faits. C'est ainsi que les cas de *postposition* des pronoms par rapport au verbe conjugué sont, au Brésil, non seulement normatifs, largement artificiels, voire hypercorrectifs (cf. br. *a carta que havia lhe mandado*), mais encore et surtout, le plus souvent, des cas de... proclise, i.e., en fait, *a carta que havia lhe-mandado*. En témoignent au moins deux faits. Tout d'abord, des différences morphologiques telles que br. *vamos nos ver* / lus. *vamo-nos ver* (pour **vamos-nos*) et br. *poderá se reduzir* / lus. *poder-se-á reduzir* (au lieu de **poderá-se*) ou, plus couramment, *poderá reduzir-se* (cf. Cunha & Cintra (1984: 318)). D'autre part, l'insertion avant le pronom postposé: permise au Brésil: cf. *iam pouco a pouco se afastando*; interdite au Portugal, où la véritable enclise ne saurait être rompue: d'où *iam-se pouco a pouco afastando* (cf. Teyssier (1984: 97)). De même, la *préposition* pronominale se conforme, au Portugal, à la tendance générale à l'enclise: cf. lus. *disse-lhe*, mais aussi... *não-lho disse* (comme l'ont soutenu Viana (1921: 9-10) puis Duarte (1976: 33)). C'est là ce que nous montre l'impossibilité catégorique de commencer, au Portugal, un énoncé par un pronom atone (* *# me diga...*), i.e., l'interdiction du seul cas virtuel de véritable proclise, alors que l'usage général brésilien recourt largement, au contraire, à un tel tour syntaxique.

Or un tel procédé se révèle, pour ainsi dire, beaucoup plus coûteux dans un système accentuel libre qui, comme celui du brésilien, compte non plus les mores mais les syllabes. La variabilité de la place de l'accent n'en devient que plus large, faute d'invariants caractérisant la forme verbale primitive⁽⁸⁾. C'est pourquoi l'adjonction pronominale *y* est d'ordinaire reportée *en dehors du schème accentuel* (proclise).

3. Premier stade de la réduction (XIV^e-XVI^e s.).

Résumons-nous. La réduction vocalique est utilisée, en portugais européen, à des fins prosodiques: elle exprime la syllabation légère (/s/) par opposition à la syllabation lourde (/S/), et, par là-même, l'invariance accentuelle fondée sur cette distinction. Ceci n'est pas le cas en brésilien, qui ne connaît ni la quantité syllabique, ni, par conséquent, les règles lusitaniennes d'accentuation (5, 6). Toute explication diachronique de la réduction revient dès lors à rendre compte de la genèse de la quantité au Portugal, d'une part, et des raisons pour lesquelles le Brésil n'a point participé à la dérive métropolitaine, d'autre part.

3.1. Nous avons vu plus haut (cf. 1.2) que le portugais connaissait, dès le xv^e siècle, la réduction de *a* pré- et post-tonique, et que le brésilien présente aujourd'hui, sur la plus grande partie de son domaine, celle de *-e* et *-o* post-toniques, réalisées [i] et [u]. Si l'on suppose, comme nous l'avons fait (cf. 2), que la réduction est indissociable du développement de la quantité syllabique, il s'ensuit que la seconde paraît "remonter, dans ses origines, à une époque bien plus ancienne qu'on ne serait porté à le croire", ainsi que l'avait déjà soupçonné Herculano de CARVALHO (1961: 12) au sujet de la première et à l'encontre de la plupart des travaux sur la question.

S'agissant de la langue du xv^e siècle, il convient toutefois de souligner que les processus réductifs n'y étaient encore qu'à leur début, limités tant dans leurs manifestations phonétiques que par les positions concernées. Ainsi, si /e/ et /o/ post-toniques y connaissaient déjà les réalisations [i] et [u], à côté, sans doute, des variantes plus anciennes et récessives [e] et [o], qui les accompagneront au Brésil (cf. le *caipira*), et si le *a* atone en général s'y prononçait déjà [ə] face au [a] ouvert de *pa(a)deiro* et de *paga-a*, ce dernier phénomène n'était alors, à la prétonique, que la contrepartie régulière des réalisations fermées, mais non encore réduites, [e]

(8) C'est ainsi qu'au Portugal l'enclise peut ne pas changer la quantité de l'unité primitive, à l'instar de la pluralisation dans (8, 9) et de l'épenthèse dans (10, 11): cf.

dá = ['S] = /'m2 m1/ > *dá-me*, etc. = ['Ss] = /' m2 m1/,

alors que l'accentuation totalement libre du brésilien conduit à voir dans *dá* / *dá-me* deux schèmes entièrement distincts: /oxyton/ et /paroxyton/, respectivement.

et [o] de /e/ et /o/ prétoniques face aux [e] et [ɔ] ouverts issus de la réduction des hiatus, dans *pre(e)gar* et *co(o)rar* comme dans *de escrever* et *como os Latinos* (9), etc..

Cependant, pour aussi fragiles que puissent en sembler les manifestations, *le premier stade de la réduction vocalique* et, partant, *la première réalisation de la quantité syllabique résident précisément dans la fermeture générale des timbres atones*, c'est-à-dire, tant dans les changements

- (28) (a) /E/ > [i]
- (b) /A/ > [e]
- (c) /O/ > [u]

à la post-tonique, que dans les phonologisations

- (29) (a) /E/ > /e/ (: /e/ < /EE/)
- (b) /A/ > /a/ (: /a/ < /AA/)
- (c) /O/ > /o/ (: /o/ < /OO/)

à la prétonique, qui, en plus des cinq voyelles romanes traditionnelles, comprend ainsi désormais trois phonèmes supplémentaires. Si la dynamique en paraît différente selon les positions, la raison n'en est que d'ordre paradigmatique: là où, comme à la post-tonique, il n'y avait point de */i/ et */u/, /E/ et /O/ ont pu se réduire à [i] et [u]; en revanche, là où, comme à la prétonique, il y avait déjà des phonèmes /i/ et /u/, la fermeture de /E/ et /O/ se manifeste uniquement par leur phonologisation en des voyelles "fermées". On le voit, de même qu'un changement phonétique n'implique pas nécessairement un changement phonologique (cf. (28)), de même l'absence de changement au niveau phonétique n'en est pas nécessairement une au point de vue phonologique (cf. (29)); il s'agit ici de pures valeurs et, sur ce plan, (28) et (29) sont en tous points comparables.

3.2.2. Mais si la *réalisation* de la fermeture paraît ainsi conditionnée par le paradigme vocalique, son origine structurale, la genèse d'une quantité syllabique, trouve ailleurs son explication, tout comme la poursuite ultérieure de la réduction au Portugal.

Nous avons vu que la phonologisation de /e/, /a/ et /o/ prétoniques fut déterminée par celle des voyelles ouvertes correspondantes /ɛ/, /a/ et /ɔ/ issues de la réduction des hiatus, laquelle eut lieu vers les xiv^e-xv^e siècles. Nous avons, d'autre part, signalé plus haut (2.1) que le portugais connaît un plus grand nombre

(9) «Quando hũa dição acaba em vogal & outra dição logo começa tambẽ em vogal se sãõ ambas dhũ mesmo genero mesturanse ambas & fazẽ hũa vogal: & as vezes grãde de seu genero de q̃ ellas erãõ como *descreuer*: por *de escrever*: *estauassi* por *estaua assi*: & *comos latinos* por *como os latinos* (...)» (Oliveira (1536: chap. XXV)).

d'oxytons que les langues voisines, l'espagnol par exemple, et que ceci est à rapprocher du caractère *non marqué* de tels schèmes accentuels dans la langue; or la fréquence de ces oxytons dans le lexique courant provient également de la réduction, à la même époque, des hiatus finaux issus notamment de la perte, propre au gallica-portugais, de *-n-* et *-l-* intervocaliques.

Nous soutenons donc que la réduction des hiatus a eu, en portugais, des conséquences structurales capitales pour la syllabe et, par là, pour les règles d'accentuation.

A la prétonique, les changements intervenus aux xive-xve siècles auront introduit *des syllabes libres dont les voyelles ouvertes échappent exceptionnellement à tout réduction*: cf., par exemple.

- (30) (a) pr[ɛ]go / pr[ɛ]gar
(b) g[a]nho / g[a]nhar
(c) c[ɔ]ro / c[ɔ]rar

par opposition à

- (31) (a) pr[ɛ]go / v. ptg. pr[ɛ]gar
(b) b[a]to / b[ɐ]ter
(c) m[ɔ]ro / v. ptg. m[o]rar

De telles syllabes, certes peu fréquentes, échapperont néanmoins à l'analogie *dans la mesure où elles seront identifiées par les locuteurs à d'autres types syllabiques spécifiques* qui, tels */-VN/* (voyelles nasalisées), */-Vl/* (vélarisées) et */-Vv/* (diphthonguées), avaient, eux aussi, pour caractéristique de préserver la valeur de leur vocalisme en position atone: cf.

- (32) (a) s[ɛ]lva / s[ɛ]lvagem
(b) f[a]lto / f[a]ltar
(c) v[ɔ]lto / v[ɔ]ltar
(33) (a) s[ẽ]nto / s[ẽ]ntar
(b) m[ẽ]ndo / m[ẽ]ndar
(c) c[õ]nto / c[õ]ntar
(34) (a) d[ɛ]jito / d[ɛ]jitar
(b) b[a]ixo / b[a]ixar
(c) c[o]jimo / c[o]jimar

De là l'origine, à la prétonique, d'une catégorie de syllabes "lourdes" s'opposant à des syllabes "légères" (de la forme */-V(s)/* ou */-V(r)/*), et répondant... à une distinction analogue entretemps développée à la finale.

En effet, la réduction des nombreux hiatus finaux (*-ãa(s)*, *-ão(s)*, *-ão*, *-ães*, *-ões*, *-êes*, *-ũu(s)* et *-iis*, parmi les suites vocaliques nasales, et *-aa(s)*, *-ao(s)*, *-oo(s)*, *-aes*, *-oes*, *-ee(s)*, *-uu(s)*, *-ues* et *-iis*, parmi les orales) aura surtout créé quantité

d'oxytons nouveaux ⁽¹⁰⁾, qui vinrent ainsi s'ajouter aux anciens oxytons romans. Or, étant donné que, parmi ceux-ci, bon nombre présentaient de surcroît des terminaisons qui, telles /-Vl/ et /-Vr/ (*animal*, *altar*, *cantar*, etc.), étaient en revanche exceptionnelles en position atone (cf. *Setúbal*, *açúcar*), les locuteurs, confrontés à une variété inédite d'oxytons et à l'accroissement parallèle de la variabilité accentuelle, furent dès lors portés à la réduire et, pour ce faire, à identifier une catégorie de syllabes finales dont la propriété était d'attirer normalement l'accent. Il en résulta non seulement la fixation de l'invariant syllabique /S/, mais aussi, compte tenu à la fois de la fréquence des paroxytons à syllabe finale distincte de /S/, et du caractère exceptionnel des paroxytons à /S/ finale, celle de sa contrepartie (atone) /s/ et des invariants accentuels marqué /' m3 m2 m1/ et non marqué /' m2 m1/ correspondant aux règles (5-6) ci-dessus.

La réduction de -e, -a, -o post-toniques à des timbres fermés et relâchés [i], [a] et [u] — processus en cours dès le xve siècle sans doute — traduit ainsi la réduction des syllabes légères finales (/s/), elle-même manifestation de la nouvelle invariance accentuelle qui exige la différenciation optimale des deux types syllabiques /-s/ et /-S/. On comprend mieux à cet égard pourquoi e et o post-toniques se sont réduits davantage que e et o prétoniques, restés [e] et [o]: des réalisations fermées constantes *[e] et *[o] à la post-tonique (tout comme des timbres tendus *[i] et *[u]) eussent, en effet, enfreint l'invariant /' m2 m1/, i.e., la règle (5) d'accentuation, puisqu'il existe des oxytons dont la dernière syllabe (lourde par définition) offre [e] et [o], comme dans *sê*, *você*, *avô*, etc. (ou [i] et [u], comme dans *dormi*, *nu*). A la différence de la réduction à la prétonique, la quantité à la post-tonique est, en effet, directement en rapport avec l'invariance accentuelle.

4. Second stade de la réduction (XVIIe s. —)

Tel était l'état de la langue vers 1500. Telle fut la langue que les Portugais emportèrent outremer et qui reste à la base de la plupart des parlers brésiliens ainsi que de tous les créoles.

4.1. Mais — et c'est là le point capital —, si le matériel phonétique façonné par les invariants syllabiques et accentuels que l'on vient d'exposer (cf. 3.1) fut ainsi exporté et assimilé par d'importantes masses d'alloglottes, il s'en faut de beau-

(10) Dont certains présentaient, à l'instar des syllabes prétoniques issues de la crase (v. *pregar*...), des monophthongues et des diphtongues orales finales, sinon inédites (cf. *dá*, *está*, *dormi*, *seis*, *cantou*...), du moins rarissimes auparavant (cf. *avô*, *dô*, *eixó*, *mau*, *animais*, etc.), de même que des monophthongues et des diphtongues nasales (-ã, -ãe(s), -õ, -õe(s)) qui vinrent ainsi augmenter la valeur distinctive de la nasalité à la finale (cf. les oppositions nouvelles -õe / -õ et -ãe / -ã / -ão, -am).

coup que les *invariants phonologiques* qui le régissaient (cf. 3.2) aient connu le même sort. Il y eut, en vérité, selon l'excellente formule de Silva NETO (1963: 189), une "fracture dans la transmission linguistique" (11).

La base phonétique de la distinction syllabique était encore, rappelons-le, fort fragile à la prétonique vers le xvi^e siècle: les parlers plus ou moins fortement créolisés qui durent longtemps dominer le paysage linguistique brésilien eurent tôt fait, dans ces conditions, d'effacer des distinctions hautement marquées telles que (29) et (30)/(31); les oppositions /e v o/ : /e a o/ disparurent ainsi au profit d'archiphonèmes /E A O/, réalisés fermés [e a o] dans le sud et ouverts [e a ɔ] dans le nord, et donc d'un système simple à cinq unités analogue à celui du gallaïco-portugais d'avant le xiv^e siècle. Cette neutralisation, attestée pour la première fois 1767 (12), est à n'en pas douter nécessairement plus ancienne, au moins dans les registres parlés par l'immense majorité de la population. Or, avec elle, disparaît aussi irrémédiablement la distinction syllabique, /s/ : /S/, qui la sous-tendait, et, partant, le domaine structural de la réduction lusitanienne ultérieure, qui est d'abord celle des syllabes légères.

A la post-tonique, si les produits [ʃ] et [ʷ] du stade le plus ancien de la réduction de /-s/ finale s'implantent dans la plus grande partie du territoire, ces timbres n'expriment bientôt plus une quantité dont la pertinence à la finale reste tributaire de son maintien à la prétonique. C'est là, en effet, ce que nous prouve *a contrario* l'évolution métropolitaine ultérieure, inconnue au Brésil.

4.2. Au Portugal la quantité ne disparaîtra point. Au contraire, la poursuite du processus réductif ne fait qu'y traduire la consolidation des invariants syllabique et accentuel, dont les nouvelles réalisations réduites assurent d'autant mieux la valeur et, partant, la stabilité: c'est ainsi que toute syllabe légère y sera désormais réduite, et que toute syllabe lourde y sera pleine (13). Les changements phonétiques

(11) Nous ne nous étendons pas ici sur les conditions sociolinguistiques de la diffusion coloniale du portugais qui ont dû déterminer la dérive brésilienne qui nous intéresse ici; sur ce point et sur le cas, apparemment contradictoire, du créole capverdien, cf. Carvalho (1987: 496-513). Seuls nous occuperont ici, pour l'essentiel, les aspects internes des changements.

(12) Par Luis de Monte Carmelo dans son *Compendio de orthographia*, cité et rapporté par Silva Neto (1963: 88-89, 167-168) et Teyssier (1980: 97).

(13) Conséquence ultime d'un tel système, l'invariance accentuelle mène, à terme, à la réduction de la variation syllabique, à travers l'amuissement progressif des syllabes légères. C'est ainsi que, d'ores et déjà, des paires de mots telles que *pus* / *puxe*, *raz* / *rache*, *a paz* / *apache*, *lãs* / *lanche*, *lis* / *fixe*, etc., réalisations en principe différentes — [ʃ] / [ʃs] — d'un seul et même schéma accentuel — /^m m2 m1/ —, ne se distinguent plus, en fait, dans la langue courante du Portugal, que par l'association différente de la durée et des composantes des syllabes finales, -e atone, i.e., [-s], y étant en général tombé: d'où *pus*, *raz*, etc. = [-V:ʃ], où la longueur de la voyelle témoigne toujours

tels que la centralisation de [e] prétonique et [i] post-tonique, ou la confusion de /u/ et /o/ prétoniques en un timbre relâché [ə], apparaissent ainsi, au Portugal, autant conditionnés par le système que ne l'est l'absence de tels changements au Brésil, d'où la quantité avait virtuellement disparu.

Il convient ici de souligner encore une fois que ce ne sont point les oppositions entre phonèmes vocaliques qui ont déterminé la réduction des anciennes voyelles atones fermées: d'une part, en effet, si celle-ci a bien lieu à la prétonique, où il y avait effectivement des distinctions d'ouverture ([e] : [e] et [o] : [ɔ]) qui furent préservées (sous la forme [ə] : [e], [ə] : [ɔ], elle concerne aussi les post-toniques, où de telles distinctions sont impossibles dans le mot; d'autre part, s'il est vrai que ces oppositions sont maintenues à la prétonique, c'est au détriment d'une autre distinction, /u/ : /o/ (cf. *murar* < [m^orar] < *morar*), bien plus importante de par son rendement fonctionnel.

Ce qui est ici en jeu, en vérité, n'est que la différenciation entre deux types syllabiques: un type lourd, qui ne se réduit pas en position atone et qui comporte des voyelles ouvertes, des voyelles nasales, des voyelles suivies de -/ implosif ou des diphtongues, et un type léger, qui subit au contraire la réduction et qui comporte des monophthongues fermées suivies ou non de -s ou -r implosifs. Or, si cette différenciation se poursuit au Portugal, la raison en est qu'elle y est subordonnée au développement du *rythme quantitatif de l'accent*, lequel s'étend progressivement à partir de son foyer d'origine qu'est le schème accentuel, pour gagner la prétonique, c'est-à-dire, le mot tout entier.

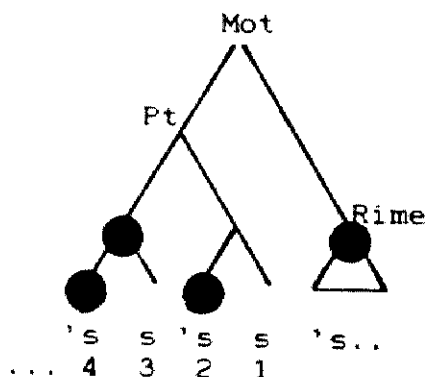
De là la généralisation de la réduction vocalique à tous les contextes atones en portugais européen. De là, plus précisément, la *solidarité* des évolutions à la post-tonique et à la prétonique, le parallélisme offert par les résultats de l'une et de l'autre. De là, enfin, la divergence fondamentale, d'ordre prosodique, entre lusitanien et brésilien.

4.3. Deux cas de figure se présentent, en portugais, selon que la prétonique comporte *au moins trois syllabes* ou bien *moins de trois syllabes*.

4.3.1. Dans le premier cas, le mot reçoit un accent prétonique ou *accent secondaire*. Or les conditions de l'accentuation secondaire ne sont absolument pas les mêmes au Brésil et au Portugal. Alors qu'en brésilien, celle-ci obéit à un

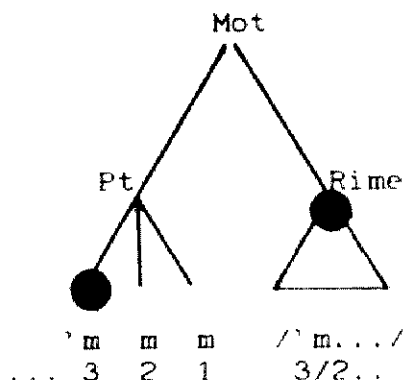
du poids des syllabes finales des oxytons ([-S]), mais *puxe, rache...* = [-Vš:], où seul l'allongement de la *consonne* implosive porte la seconde more d'un invariant auquel ne correspondent plus désormais que des oxytons. Cf., au sujet de cette distinction, Viana (1973: 269) ainsi que des données acoustiques et leur interprétation phonologique dans Carvalho (1987: 585-599).

rythme binaire fondé sur la prééminence de chaque syllabe paire à compter de la fin de la prétonique (cf. SILVEIRA (1960: 283-284)):



- cf. (35) (a) lavànda-ria
(b) vagàbun-dagem
(c) cavàla-ria

seuls les registres soutenus — sortes de "spelling pronunciations" en fait — témoignent d'un tel système au Portugal, où la langue courant lui préfère en général un *rythme ternaire fondé sur la quantité syllabique* et analogue à la règle (6) d'accentuation principale:



d'où :

- (36) (a) lavanda-ria = /s'Ss-/
(b) vagabun-dagem = /s'sS-/

comme au Brésil, mais

- (36) (c) càvala-ria = /'sss-/ (14)

Il y aurait, en fait, beaucoup à dire à propos de l'accentuation secondaire lusitanienne, en particulier sur le rôle des *syllabes infra-légères*, à la voyelle souvent syncopée, qui ne sont accentuées que lorsqu'il n'y a point d'autre solution: cf.

- (37) Àlexan-dria = /'s(s)S-/
 (38) (a) civ(i)liza-ção = /'s(s)ss-/
 (b) c(i)v(i)liza-ção = /(ss)'ss-/
 (39) nècessi-dade = /'sss-/

(cp. br. [a' leẽndria], [sivi'lizasãõ], [ne'sesidádi]), et qui seules distinguent, dans la langue courante, des formes telles que

- (40) fàc(i)li-dade = /'s(s)s-/

de mots dépourvus de véritable accent secondaire, comme

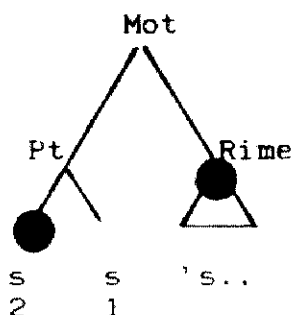
- (41) casti-dade = /ss-/

Contentons-nous cependant de noter que la réduction vocalique lusitanienne apparaît ainsi indissociable du jeu de la quantité, non seulement, comme nous l'avions vu (cf. 2.1), dans le schème accentuel, mais jusque dans la prétonique, où elle est ici à rapprocher de la formation de *pieds longs*, comprenant trois syllabes (légères), ce qui est manifestement impossible au Brésil (15), où l'absence de la quantité semble de même aller de pair avec celle de la réduction.

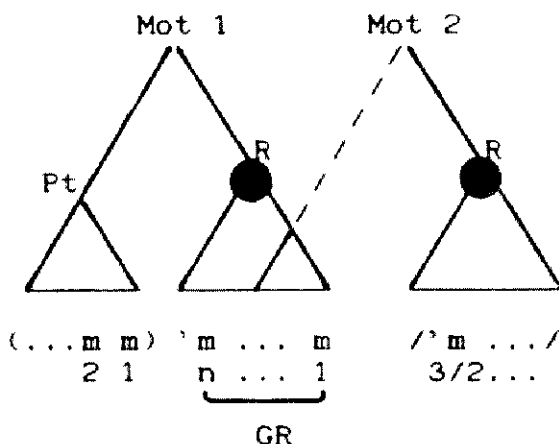
(14) Seul à notre connaissance Lüdtké (1953: 208) avait déjà remarqué l'influence du poids syllabique sur la place de l'accent secondaire en portugais, à travers l'exemple *RECr(i)ficar / recTANgular*. À noter, d'autre part, que, étant donné (36a, c), on pourrait tout aussi bien proposer une autre règle, selon laquelle l'accent secondaire tombe sur la première syllabe lourde du mot et, à défaut, sur la première syllabe tout court. Nous croyons en vérité que ce second système quantitatif (non moraique et qui "va de gauche à droite") coexiste aujourd'hui, au Portugal, avec le premier (moraïque, "de droite à gauche"), sans doute plus ancien et dont il serait issu à une époque relativement récente: cp. *coLABoração, conTEMplação, recTANgular...* (système I) et *COLaboração, CONtemplação, RECrangular...* (système II). Voir à ce sujet Carvalho (1987: 405 suiv.).

(15) Sauf pour certains mots savants — cf., par exemple, *Lliteratura, CORporativo*, etc., et non, ou plus rarement, **liTERatura, *corPORativo...* —, dont la prononciation traditionnelle reflète encore celle des étymons latins (*LITtera, CORpore*). Il est à noter qu'au Portugal l'accentuation de tels mots à trois syllabes prétoniques n'est nullement irrégulière, de même que celle de *CORporativismo, VERticalidade* (quatre syllabes) si l'on se réfère à un système non moraique (cf. note précéd.); aurait-on ainsi dans ces mots savants l'un des facteurs de la genèse d'un tel système, qui nous paraît très caractéristique de la langue des médias?

4.3.2. Dans le cas, de loin le plus fréquent, où le mot comporte moins de trois syllabes avant la syllabe accentuée, brésilien et lusitanien divergent encore une fois profondément. Si au Brésil la prétonique constitue alors un *pied dégénéré*, préservant la cohésion accentuelle du mot:



Il n'en va de même au Portugal que dans les registres soutenus de la langue (l'élocution associée à la lecture, par exemple) et ailleurs seulement si le mot se trouve en début d'énoncé; dans les styles courants, en effet, le pied dégénéré *s'intègre au schème accentuel précédent* (rime), formant ainsi avec lui un *groupe rythmique* (GR) à accent initial ⁽¹⁶⁾:



(16) Il serait, en fait, plus exact de parler d' "ambitonicté" virtuelle à cet égard. Le pied dégénéré en question peut ainsi appartenir à la fois à l'unité accentuelle suivante, en tant que prétonique, et à l'unité précédente, en tant que composante du GR. Une telle conception se révèle, en effet, fort utile pour la compréhension du mécanisme de la crase dans des syntagmes tels que *casa azul* par exemple. Cf. à ce sujet Carvalho (1988).

C'est ainsi que le brésilien est à même de faire la distinction dans le discours entre des syntagmes tels que *mata bela*:

(42) ('mata) ('bela) = [matabel^u] < < [mat^ubel^u] et *má tabela*:

(43) ('ma) (ta'bela) = [matabel^u]

avec une syllabe prétonique régulièrement *pleine*, alors que le lusitanien les confond inéluctablement sous une forme analogue à (42):

(44) ('mata) ('bela) = [mat^ubel^u]

où la syllabe *ta* est réduite, qu'elle corresponde à la post-tonique de *mata* ou à la prétonique de *tabela*; dans les deux cas, en effet, elle appartient en fait au groupe rythmique /' matə/, paroxyton bimoraïque.

De là aussi la divergence bien connue, à laquelle nous avons déjà fait allusion (cf. 2.2), dans la syntaxe pronominale. Si le brésilien pratique de préférence la *proclise*, c'est aussi parce qu'il *préserve la prétonique* de toute attraction, en général, par la rime précédente:

(45) vou (já) *te-dizer* (= [ss'S] = Prét. + rime)

(46) não *lhe-disse* nada (= [s'Ss] = Prét. + rime)

alors que le lusitanien, qui recourt à la formation de groupes rythmiques englobant la rime et la prétonique suivante, ne peut donc que généraliser l'*enclise*:

(47) (a) *vou-te* (já) *dizer* (= ['Ss] = /' m2 m1/ = GR)

(b) *vou já-te* *dizer* (= ['Ss] = /' m2 m1/ = GR)

(48) *não-lhe* *disse* *nada* (= ['Ss] = /' m2 m1/ = GR)

On voit dès lors où a pu résider le point critique ayant déterminé tant la consolidation de la quantité au Portugal que sa disparition au Brésil, c'est-à-dire, la poursuite de la réduction vocalique, d'un côté, et l'avortement de cette tendance, de l'autre.

La réduction apparaît, en effet, liée à la formation de GR, c'est-à-dire, à l'attraction de la prétonique par la rime, ou mieux, à l'extension à la première du rythme quantitatif (moraïque) de la seconde. Or celle-ci n'a pu avoir lieu, précisément, que là où, comme en lusitanien, mais non en brésilien (cf. 3.2), la quantité avait été préservée à la prétonique.

Ainsi, alors que, faute d'assise quantitative au changement, le processus réductif se trouve bloqué au Brésil, la tendance à une différenciation optimale de la distinction générale /S/ : /s/ n'aura pas manqué, au contraire, d'affecter, au Portugal, toutes les syllabes légères post-toniques au sein des GR, fussent-elles post-toniques ou prétoniques au niveau lexical, et ce, dès le xvii^e siècle, comme l'indiquent tant

a première attestation directe de la réduction de *o* prétonique⁽¹⁷⁾ que le témoignage de la chronologie relative⁽¹⁸⁾.

5. Conclusion: changements endogènes et exogènes

La portée structurale du processus phonétique qu'est au premier abord la réduction des voyelles atones amène donc à reposer en des termes radicalement différents la question du caractère conservateur ou innovateur des deux principales variétés du portugais.

S'il est vrai que, sur le plan purement phonétique du processus réductif en lui-même, le brésilien, qui n'en a connu que le premier stade, apparaît ainsi comme plus conservateur, il n'en reste pas moins qu'une telle dérive n'a été possible qu'au prix de l'effacement d'une importante distinction structurale, en germe dès le xive siècle, entre "syllabes lourdes" et "syllabes légères", c'est-à-dire, de la disparition de la quantité moraique qui tendait à devenir le fondement de l'accentuation.

De la même façon, si le portugais européen semble à première vue plus innovateur en vertu du caractère relativement récent du second stade de la réduction, il faut néanmoins souligner que la poursuite de celle-ci, qui traduit la généralisation de l'assise quantitative des règles et du rythme accentuels, y présuppose la *conservation* de l'opposition syllabique en question, laquelle est ainsi progressivement polarisée sous l'effet de ses fonctions prosodiques⁽¹⁹⁾.

On retrouve là, en somme, à l'échelle du domaine lusophone, une ambivalence similaire à celle qu'avaient mise à jour HAUDRICOURT et JUILLAND (1970: 31-42) dans le domaine roman entre la conservation des timbres vocaliques classiques et la disparition précoce de la quantité qui est à son origine, en sarde, d'une part, et le changement des premiers et le maintien durable de la seconde, en francien, d'autre

(17) «O se prononce ouvert comme en français, ex. cortar (couper), et quelquefois comme ou, comme s'il y avait courtar», lit-on dans une *Grammaire portugaise* de 1682, citée par Teyssier (1980: 77).

(18) La réduction de [o] prétonique ne peut être postérieure à la monophthongaison de *ou*, dont le produit reste [o] à la prétonique en lusitanien. Or la confusion de *ou* et [o] (*o*) accentuées est attestée dès la première moitié du xvne siècle dans la norme, comme on peut le déduire d'un passage de D. Francisco Manuel de Mello (v. Cintra (1983: 48)). On n'a jamais souligné, à notre connaissance, l'importance d'un tel indice pour la chronologie de la réduction vocalique.

(19) A noter que l'on retrouve ainsi, en lusitanien, le rapport d'"implication" établi par Mateus (1982: 232-233) entre la règle d'élévation des voyelles atones formulée par l'auteur et correspondant à notre premier stade de la réduction, et ses règles de centralisation et de suppression, propres au second stade historique. Nous ajouterions, pour notre part, que la base phonologique de cette implication réside dans la quantité syllabique, préservée en Europe; le brésilien, qui l'aura effacée, connaîtra précisément la rupture de cette implication structurale entre les deux processus phonétiques, échappant de la sorte au second.

part. Selon que l'on adopte l'un ou l'autre critère, c'est le sarde ou bien le francien qui apparaît comme le dialecte le plus conservateur, et l'autre comme le plus innovateur.

De même ici, le point de vue structural ne permet guère de résoudre facilement le dilemme. Certes, abstraction faite de la confusion entre *u* et *o* prétoniques au Portugal, c'est sans doute la variété lusitanienne qui s'avère la plus conservatrice, car c'est elle qui conserve les distinctions phonologiques essentielles — d'ordre syllabique et accentuel — héritées du moyen portugais. Il n'y a pas cependant que les moyens phonétiques mis en jeu à cette fin, tels que la centralisation et l'assourdissement des timbres, qui constituent des innovations: c'est aussi le cas, en effet, de quelques-unes de leurs conséquences, telles que le rythme ternaire de l'accent secondaire et surtout la formation de groupes rythmiques; capitales pour la phonologie de la phrase ⁽²⁰⁾, elles n'en sont pas moins sans doute récentes, comme en témoigne le fait qu'elles caractérisent avant tout les registres les moins soutenus du portugais européen.

Dans ces conditions, plus que le faux problème du conservatisme ou de l'innovation, c'est probablement l'origine systémique ou extra-système des changements qui devrait, en conclusion, retenir notre attention. En ce sens, c'est bien le lusitanien qui aura connu ce que l'on peut appeler une évolution entièrement *endogène*. Ce sont, à l'inverse, des *interférences créolisantes* qui auront fait avorter, au Brésil, la dérive métropolitaine dont les manifestations phonétiques étaient, comme on l'a vu, encore fragiles au xvi^e siècle, époque de faible colonisation européenne. Le fait que la quantité, clef de voûte de l'évolution lusitanienne, ne soit plus jamais parvenue à s'y établir ultérieurement ne fait, à cet égard, que confirmer à la fois la puissance du métissage comme l'un des principaux moteurs de la société coloniale, et la faiblesse parallèle du "centralisme linguistique" portugais, observée notamment par CUNHA (1972).

(20) C'est ainsi que l'on a pu opposer le lusitanien et le brésilien sur un continuum rythmique allant d'un pôle "accentuel" (*stress-timing*) à un pôle "syllabique" (*syllable-timing*): le lusitanien, notamment dans ses registres les plus colloquiaux, se retrouverait ainsi relativement plus proche du premier, alors que le brésilien, et en particulier ses registres soutenus, se rapprocherait davantage du second (cf. Abaurre-Gnerre (1981: 31)). S'il est vrai que la réalité du concept de "rythme syllabique" a été maintes fois mise en doute par de nombreux phonéticiens, il n'en reste pas moins que lusitanien et brésilien se différencient du point de vue rythmique. Etant donné ce qui a été dit en 4.3.2, nous proposons, pour notre part, en généralisant la distinction opérée par Wenk & Wioland (1982: 204) entre *leader-timed languages* (telles que l'anglais) et *trailer-timed languages* (comme le français), de voir dans le portugais européen une langue à "rythme initial", puisque la prétonique y tend à se comporter comme un enclitique, et dans le portugais du Brésil une langue à "rythme final", la *cadence* prétonique + pied (accentuel) y étant, au contraire, préservée (cf. Carvalho (1988)).

Enfin, dernier mais non moins important indice à l'appui de notre théorie générale, le *galicien*, qui n'a pas plus réduit ses voyelles atones (prétoniques notamment) que ne l'a fait le brésilien, se trouve lui aussi, depuis le xvi^e siècle, soumis à un puissant facteur exogène: le poids écrasant du castillan, au système non quantitatif. Si, comme nous en avons fait l'hypothèse, la quantité est née des importants changements des xvi^e-xv^e siècles, communs à l'ensemble du domaine gallaïco-portugais, il nous paraît dès lors très probable que l'influence espagnole ait eu sur ce point, en Galice, des effets analogues à ceux de la créolisation au Brésil, à savoir, la disparition de la quantité et, donc, de toute prédisposition structurale à la réduction des voyelles atones.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABAURRE-GNERRE, M. B. M. (1981): «Processos fonológicos segmentais como índices de padrões prosódicos diversos nos estilos formal e casual do português do Brasil», in *Cadernos de estudos lingüísticos* (Campinas), 2, 23-43.
- BOLÉO, M. de Paiva (1943): «Brasileirismos: problemas de método», in *Brasília* (Coimbra), 3, 3-82.
- CÂMARA Jr., J. Mattoso (1972): *The Portuguese language*, Chicago-London, The University of Chicago Press.
- CARVALHO, J. Brandão de (1987): *Le portugais dans la dynamique ibéro-romane: trois exemples du rôle de la dérive syllabique dans les phénomènes de divergence dialectale*, Paris, Université de Paris III (thèse de doctorat).
- CARVALHO, J. Brandão de (1988): «Quantité et hiérarchies prosodiques: la contraction vocalique en portugais», à paraître in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*.
- CARVALHO, J. G. Herculano de (1961): «Le vocalisme atone des parlers créoles du Cap Vert», in *Boletim de Filologia*, 20, 3-12.
- CARVALHO, J. G. Herculano de (1962a): «Nota sobre o vocalismo antigo português: valor dos grafemas e e o em sílaba átona», in *Revista Portuguesa de Filologia*, 12, 12-73.
- CARVALHO, J. G. Herculano de (1962b): «Sincronia e diacronia nos sistemas vocálicos do crioulo caboverdiano», in *Miscelânea homenagem a André Martinet: "Estructuralismo e historia"*, 3, La Laguna, 43-67.
- CINTRA, L. F. Lindley (1983 [1970]): «Os ditongos decrescentes ou e ei: esquema de um estudo sincrónico e diacrónico», rééd. in Idem: *Estudos de dialectologia portuguesa*, Lisboa, Sá da Costa, 35-54.
- CUNHA, C. Ferreira da (1972): *Lingua portuguesa e realidade brasileira*, 3a ed., Rio de Janeiro, Tempo Brasileiro.
- CUNHA, C. Ferreira da & L. F. Lindley CINTRA (1984): *Nova gramática do português contemporâneo*, Lisboa, Sá da Costa.
- DUARTE, P. (1976): préface à A. Amaral: *O dialeto caipira: gramática-vocabulário*, 3a ed., São Paulo, HUCITEC-SCET-CEC, 7-40.
- ELIA, S. (1966): «A difusão das línguas europeias e a formação das variedades ultramarinas, em particular dos crioulos: aplicação especial ao português do Brasil», in *Actas, V Colóquio Internacional de Estudos Luso-Brasileiros* (Coimbra, 1963), 3, Coimbra, 217-256.

- ELIA, S. (1981): «A pronúncia quinhentista do português», in *Atti, XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza*, (Napoli, 1974), 5, Napoli-Amsterdam, Macchiaroli-Benjamins, 197-219.
- HART JR., Th. R. (1955): «Notes on sixteenth-century Portuguese pronunciation», in *Word*, 11, 404-415.
- HART JR., Th. R. (1959): «The overseas dialects as sources for the history of Portuguese pronunciation», in *Actas do III Colóquio Internacional de Estudos Luso-Brasileiros* (Lisboa, 1957), 1, Lisboa, 261-272.
- HAUDRICOURT, A. & A. JUILLAND (1970): *Essai pour une histoire du phonétisme français*, 2e éd., Paris-La Haye, Mouton.
- LÜDTKE, H. (1953): «Fonemática portuguesa: II — Vocalismo», in *Boletim de Filologia*, 14, 197-217.
- MARTINS, M. R. Delgado (1982): *Aspects de l'accent en portugais*, Hamburg, Buske (Hamburger phonetische Beiträge, 39).
- MATEUS, M. H. MIRA (1982): *Aspectos da fonologia portuguesa*, Lisboa, INIC.
- MATEUS, M. H. MIRA (1983): «O acento de palavra em português: uma nova proposta», in *Boletim de Filologia*, 28, 211-229.
- NARO, A. J. (1971): «The history of *e* and *o* in Portuguese: a study in linguistic drift», in *Language*, 47, 615-645.
- OLIVEIRA, F. de (1536): *Gramática da linguagem portuguesa* [ed. fac-sim., Lisboa, Biblioteca Nacional, 1981].
- REVAH, I. S. (1958): «L'évolution de la prononciation au Portugal et au Brésil du xvie siècle à nos jours», in *Anais do Primeiro Congresso Brasileiro de Língua Falada no Teatro* (Rio de Janeiro, 1956), Rio de Janeiro, 387-399.
- REVAH, I. S. (1959): «Comment et jusqu'à quel point les parlers brésiliens permettent-ils de reconstituer le système phonétique des parlers portugais des xvie-xvii siècles?», in *Actas do III Colóquio Internacional de Estudos Luso-Brasileiros* (Lisboa, 1957), 1, Lisboa, 273-291.
- SILVA NETO, S. da (1957): *História da língua portuguesa*, Rio de Janeiro, Livros de Portugal.
- SILVA NETO, S. da (1963): *Introdução ao estudo da língua portuguesa no Brasil*, 2a ed., Rio de Janeiro, Instituto Nacional do Livro.
- SILVEIRA, A. F. de Sousa da (1960): *Lições de português*, 6a ed., Rio de Janeiro, Livros de Portugal.
- TEYSSIER, P. (1959): *La langue de Gil Vicente*, Paris, Klincksieck.
- TEYSSIER, P. (1966): «La prononciation des voyelles portugaises au xvie siècle d'après le système orthographique de João de Barros», in *Annali, Sezione romanza, Istituto Universitario Orientale*, 8, 127-198.
- TEYSSIER, P. (1980): *Histoire de la langue portugaise*, Paris, P.U.F. (coll. «Que sais-je?», 1864).
- TEYSSIER, P. (1981): «Les textes en *aljamia* portugaise: ce qu'ils nous apprennent sur la prononciation du portugais au début du xvie siècle», in *Atti, XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza* (Napoli, 1974), 5, Napoli-Amsterdam, Macchiaroli-Benjamins, 181-196.
- TEYSSIER, P. (1984): *Manuel de langue portugaise: Portugal/Brésil*, 2e éd., Paris, Klincksieck.
- VIANA, A. R. Gonçalves (1921): «Juízo crítico» à C. de Figueiredo: *O problema da colocação de pronomes: suplemento às gramáticas portuguesas*, 4a ed., Lisboa, Livraria Clássica, 5-11.
- VIANA, A. R. Gonçalves (1973 [1906]): «Quantidade prosódica das vogais em português: diferenciações de sentido», rééd. in Idem: *Estudos de fonética portuguesa*, Lisboa, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 267-270.
- WENK, B. J. & F. WIOLAND (1982): «Is French really syllable-timed?», in *Journal of phonetics*, 10, 193-216.

Sei-lo

A COLOCAÇÃO DO PRONOME CLÍTICO EM PORTUGUÊS

PIM VAN DER EIJK

(UTRECHT)

1. Introdução (1)

Nas línguas românicas, os complementos pronominais realizam-se sintacticamente duma maneira muito diferente da dos complementos nominais referenciais. Enquanto os NPs referenciais se seguem ao verbo, os pronomes podem precedê-lo. No francês, esta é a situação normal, à excepção da frase imperativa:

- (1) Jean donne le livre à Marie
Jean le lui donne
Donne-le-lui!

No espanhol, a colocação do pronome depende da flexão do verbo. Quando o verbo é infinito (ou imperativo), o pronome segue-se-lhe, mas precede-o quando é finito.

- (2) Juan se lo da
Juan quiere dárselo

No português moderno, a colocação do pronome depende ainda da diferença entre a principal e a subordinada. Na principal, o pronome pode seguir-se-lhe, enquanto o precede na subordinada finita.

- (3) O João dá-lho
Sei que o João lho deu

Este último exemplo mostra claramente que a colocação do pronome é sensível a factores sintácticos, e que é errado descrever a distribuição do pronome como um processo puramente morfológico (e.g. JAEGLI (1982) e BORER (1983)). Ao mesmo tempo, convém admitir que tem características morfo-fonológicas.

(1) Este artigo desenvolve a minha tese de licenciatura escrita no Departamento de Português da Universidade de Utreque, Holanda.

Uma primeira característica morfo-fonológica dos pronomes é que se influenciam entre si, p.e. no caso do *se lo* do castelhano e do português dialectal de Barrancos (cf. LEITE DE VASCONCELLOS (1955)) e no caso da ordem relativa fixa. Em (4), enumeram-se as variantes dos pronomes pessoais complementos não-reflexivos. Em (5) dão-se as formas que resultam da união de vários pronomes (cf. CUNHA e CINTRA (1984)).

- (4)
- | | | |
|---------|--------|-------|
| 1, sg, | ac/dat | me |
| 2, sg, | ac/dat | te |
| 3, sg, | ac | o/a |
| 3, sg, | dat | lhe |
| 1, plu, | | nos |
| 2, plu, | | vos |
| 3, plu, | ac | os/as |
| 3, plu, | dat | lhes |
- (5)
- | | | | | | |
|------------------|----|-------|--------|---------|---------|
| me + o/a/os/as | —> | mo | /ma | /mos | /mas |
| te + o/a/os/as | —> | to | /ta | /tos | /tas |
| lhe + o/a/os/as | —> | lho | /lha | /lhos | /lhas |
| nos + o/a/os/as | —> | no-lo | /no-la | /no-los | /no-las |
| vos + o/a/os/as | —> | vo-lo | /vo-la | /vo-las | /vo-las |
| lhes + o/a/os/as | —> | lho | /lha | /lhos | /lhas |

Neste artigo não me debruçarei sobre a ordem dos clíticos entre si.

Um segundo aspecto morfo-fonológico dos pronomes é que são «clíticos», por não serem acentuados e se juntarem fonologicamente a outras palavras, geralmente ao verbo.

Da «cliticização» do pronome a um verbo anterior resultam as formas contractas seguintes:

- (6a) X-r/s/z + o/a/os/as —> X-lo/la/los/las
 «fazê-lo» < «fazer + o»
 «pu-lo» < «pus + o»
 «di-lo» < «diz + o»
- (6b) X- + nasal + o/a/os/as —> X-no/na/nos/nas
 «comem-na» < «comem + a»
 «dão-na» < «dão + a»

Esta contracção não se limita à cliticização ao verbo, visto que também ocorre quando o pronome é precedido por outras palavras (7), nem à cliticização do pronome, visto que também ocorre na contracção de certas preposições ao artigo (8).

- (7) bem o sabes [bāj-no]
 não o quero [nõ-no]

- (8) por a —> pela
em a —> na

Os exemplos (2) e (3) já mostraram que a cliticização do pronome não é apenas um fenómeno fonológico. O contexto sintáctico determina se o pronome se junta ao verbo como proclítico ou como enclítico. Este facto tornar-se-á mais claro ainda na secção 2.

Analisarei a ordem V-cl como o resultado duma regra sintáctica que desloca o verbo para uma posição antes do clítico, Infl (3.1). Empregarei uma variante da teoria da quantificação para explicar por que essa regra não se aplica na subordinada (3.2).

Se bem que a cliticização possa ser um processo pós-sintáctico, que então não tem implicações para a análise sintáctica, creio que pode indicar que se aplicou um processo morfo-sintáctico a que chamarei, seguindo BAKER (1988), «incorporação». Este processo é, sim, um processo com implicações sintácticas. Nas secções 4.1 e 5 desenvolverei a hipótese de que a incorporação do clítico é necessária para que a deslocação do verbo para Infl obedeça ao princípio da categoria vazia.

Da incorporação resultam as palavras compostas cl-V e V-cl. Só a primeira destas pode ocorrer na deslocação wh. Proponho que a percolação do índice na palavra composta obedeça à regra morfológica da mão direita, de modo que só em cl-V o índice do verbo seja o da palavra composta, e, portanto, que só cl-V estabeleça as relações entre núcleos relevantes para a regência própria do vestígio do elemento wh.

Na secção 6, estenderei a análise da cliticização em frases finitas às frases infinitas.

Na secção 7, estudarei a «interpolação» de palavras entre clítico e verbo no galego-português, e a interacção entre a adjunção do clítico e a ordem das palavras no sintagma verbal.

2. Descrição: frases finitas

Em frases finitas, há uma diferença importante entre a frase principal e a subordinada. Enquanto tanto V-cl como cl-V figuram na principal, só a ordem cl-V ocorre na subordinada. Há alguns exemplos aparentes da ordem V-cl na subordinada no galego-português que analisarei em 3.5. Na principal, a ordem cl-V é obrigatória nalguns contextos especiais, i.e. quando certos advérbios precedem o verbo. Os exemplos seguintes demonstram isto para *já* (9) e *talvez* (10).

- (9) O Pedro *já* me viu
* O Pedro *já* viu-me

- (10) O Pedro *talvez* me visse
 * O Pedro *talvez* visse-me

Em (11) enumeram-se alguns advérbios deste grupo:

- | | | |
|------|--------|--------|
| (11) | ainda | mesmo |
| | apenas | sempre |
| | até | só |
| | bem | talvez |
| | já | também |
| | mal | |

Segundo OGANDO (1980) estes advérbios também só ocorriam com cl-V no galego-português.

Tampouco há V-cl com sujeitos indefinidos (12), quantificados (13), ou com modificadores preverbiais quantificados (14).

- (12) Alguém me viu
 * Alguém viu-me
- (13) Ambos me viram
 * Ambos viram-me
- (14) Todos os dias ele me cumprimentava
 * Todos os dias ele cumprimentava-me

A negação parece-se com os advérbios (*não* (15)) ou com os sujeitos indefinidos (*ninguém* (16)):

- (15) O Pedro não me viu
 * Pedro não viu-me
- (16) Ninguém me viu
 * Ninguém viu-me

A deslocação sintáctica wh também só ocorre com cl-V:

- (17) Quando o viste ?
 * Quando viste-o ?
 Quem te viu
 * Quem viu-te
 A quem o deste ?
 * A quem deste-o ?

A posposição do elemento 'proclisador' basta para possibilitar a ordem V-cl:

- (18) Ele cumprimentava-me todos os dias
 * Ele me cumprimentava todos os dias
- (19) Viu-te quem ?
 * Te viu quem ?
- (12) Viu-me talvez

Aliás, isto não vale para a negação, por causa do aparecimento de *não*, que ocorre

sempre quando o sintagma negado se segue ao verbo. *Não* é sempre preverbal, no português moderno como no galego-português.

(20) Não me viu ninguém.

Estes casos serão analisados nas secções 4 e 5.

Noutros casos, a ordem V-cl é obrigatória no português moderno. No galego-português, repara-se então numa alternância entre cl-V e V-cl. Esta alternância parece obedecer a factores prosódicos que não se analisam facilmente, porque não dispomos de dados da língua falada. Apesar disso, depara-se com muitos exemplos que mostram claramente que as duas ordens podiam alternar livremente.

(21) «E elle outorgoulho»

«E Rotas lho outorgou» ... (*Crónica*, 36).

(22) «E Julyo Cesar foyssse ã o poente»

«E o estronomo lhe disse que ...» (*Crónica* 21, 22).

(23) «E os velhos lhe diseron»

«Enton o bispo contou-lhes ...» (*Crónica* 222).

(24) «Tu me viste nua»

«E eu disse-lhe ...» (*Vidas*, 74)

(25) «aquelas poucas de naus que ficarom de Marselha ajuntarom-se arredor da nau pretoraina [...] e combaterom-no de todas partes e os Romãos se defendiam como bons ...» (*Júlio César*, 97).

No português moderno, a ordem cl-V nestes exemplos seria incorrecta.

3. Análise

Nesta secção, darei uma análise que explica as ordens que se verificam tanto no galego-português como no português moderno, que considerarei como duas variantes sincrónicas. Os clíticos juntam-se ao sintagma verbal. A ordem V-cl deriva da deslocação do verbo para uma posição preverbal, Infl. Assim, alguns factos da coordenação explicam-se mais facilmente (3.1). O complementador é um operador que tem de ligar uma Infl esvaziada pela regra «deslocar afixo». Alternativamente, pode ligar o vestígio do verbo deslocado para a posição do complementador (3.2). Na principal, o operador temporal está ausente (3.3). O facto de V-cl ser a ordem obrigatória na principal do português moderno pode-se explicar por um mecanismo de preferência ou de «last resort» (3.4). O problema da ordem V-cl nas subordinadas galego-portuguesas talvez se explique como um mecanismo diferente de coordenação (3.5).

3.1. *Adjunção e V para Infl.*

A análise que proponho é que o clítico se junta ao sintagma verbal, formando a estrutura seguinte, a que chamo «ClitP».

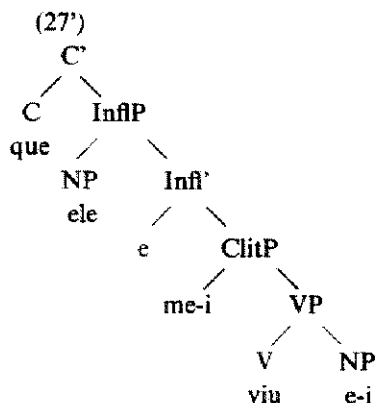


Quero fazer duas observações a propósito deste «ClitP». Primeiro, este nível podia ser tanto o resultado duma transformação (cf. KAYNE (1975)), como uma projecção engendrada já na estrutura profunda. Não conheço argumentos decisivos a favor duma das duas hipóteses, e não me debruçarei sobre este tema. Segundo, sabe-se que os clíticos estão morfologicamente relacionados entre si. Por isso, «clítico» em (26) talvez possa ser uma espécie de clítico composto, ligando várias categorias vazias no VP.

A ideia da adjunção é motivada principalmente pelo fenómeno chamado «interpolação» em RAMSDEN (1963), que discutirei mais pormenorizadamente na secção 7 deste trabalho.

A ordem superficial V-cl deriva duma transformação que desloca o verbo para a posição Infl antes do VP (2). Comparem-se as estruturas dos exemplos seguintes:

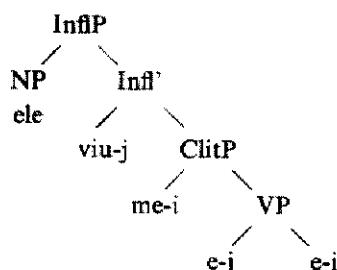
(27) que ele me viu



(2) Ver DUARTE (1983) para uma proposta semelhante.

(28) Ele viu-me

(28')



Aliás, modificarei um pouco esta análise na secção 5. No caso de não haver uma deslocação do verbo, proponho que a flexão se desloque para o verbo, pela regra chamada «affix hopping» na literatura generativista antiga, e «R» em CHOMSKY (1981). Esta análise explica facilmente o contraste seguinte (de CUNHA e CINTRA (1984)).

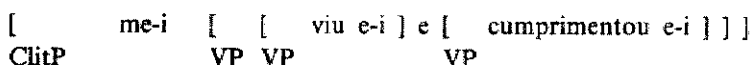
(29) a) que ele me viu e me cumprimentou

b) que ele me viu e cumprimentou

c) ele viu-me e cumprimentou-me

d) * ele viu-me e cumprimentou

Partindo do princípio de que o clítico tem de c-comandar a categoria vazia no VP, podemos analisar (29b) como um caso de cliticização «across the board» (cf. WILLIAMS 1978):



Esta análise não se aplica a d):



Aqui, a segunda ocorrência de «e-i» não é c-comandada pelo clítico, que está dentro da primeira Infl'.

3.2. *Comp como operador*

Em vários trabalhos recentes estuda-se a natureza do complementador. Parece que a sua função sintáctica de marcador de subordinação e de posição para sintagmas interrogativos se relaciona com uma característica semântica, a de ser operador temporal. Esta é a ideia proposta em STOWELL (1982). Em RAPOSO (1987), a impossibilidade do infinitivo flexionado como complemento de certos verbos deriva da ausência dum operador temporal. Em POLLOCK (1987), «Tempo» é um nó não-lexical que tem de ligar uma variável.

Para avaliar estas propostas seria necessário analisar-lhes as consequências sintácticas e semânticas (cf. os operadores temporais e modais da semântica formal (3)), tarefa que não posso cumprir aqui. Partirei do princípio de que todos os verbos que seleccionam um complemento finito seleccionam um operador temporal em Comp, que se realiza lexicalmente no complementador *que*. Sendo um operador, deve ligar uma variável:

$$\begin{array}{l} [\quad C / T-i \quad [\quad \dots e-i \dots \quad] \quad] \\ \text{CP} \qquad \qquad \text{InflP} \end{array}$$

Proponho que a flexão desempenhe essa função, na condição que esteja vazia, depois da aplicação de regra «R», que junta a morfologia flexional ao verbo. A deslocação do verbo é então proibida, visto que um verbo lexical não pode funcionar como uma variável. O que continua a ser possível é que o verbo vá para Infl, onde se junta à flexão, e depois vá para a posição do complementador. A flexão é então outra vez vazia ao nível da Forma Lógica. Para impedir que a construção infrinja o princípio chamado «bijection», é preciso que o índice do operador seja o do verbo.

$$\begin{array}{l} [\quad \} \quad C / T + V \} -i \quad [\quad \quad e-i \quad] \\ \text{CP} \qquad \qquad \qquad \text{InflP} \end{array}$$

Assim, esta análise, que se baseia na teoria da quantificação, pode explicar a ausência da ordem V-cl nas subordinadas portuguesas.

Uma análise alternativa, que desenvolvi numa versão anterior deste trabalho, seria que o facto se explica por uma condição de que só um dos núcleos não-lexicais, Comp ou Infl, possa ser lexical(izado). Esta condição descreveu correctamente alguns factos da sintaxe dos infinitivos e gerúndios. Porém, creio que não vai além duma constatação simplista.

Primeiro, não é claro em que medida um nó possa ser sensível à lexicalização dum outro. Segundo, há exemplos que não se explicam com esta condição: a ordem cl-V na principal não-marcada do galego-português (cf. (21) — (25), onde não haveria nenhum nó não lexical lexicalizado), e o facto de os advérbios «proclisadores» (ver secção 4.1) poderem preceder o verbo na subordinada (onde tanto Comp como Infl seriam lexicalizados).

3.3. *A teoria da quantificação e a principal.*

O argumento da teoria da quantificação não tem implicações para a principal. O operador temporal em Comp só é seleccionado por um verbo na frase matriz.

(3) Ver DOWTY *et al.* (1981, cap. 5).

Na principal, o operador temporal está ausente. Por isso, não há nada que impeça que o verbo se desloque para Infl, e também não há nada que o torne necessário.

A sintaxe do infinitivo flexionado constitui um argumento independente para a ausência dum operador temporal em Comp. Segundo RAPOSO (1984) (4), o operador temporal seleccionado por verbos declarativos pode atribuir Caso à flexão do infinitivo flexionado, para que essa possa, por sua vez, atribuir o Caso nominativo ao sujeito. No português moderno, o operador deve ser lexicalizado por um auxiliar para poder atribuir Caso:

(30) * Declarou os centros receberem pouco dinheiro

Declarou terem os centros recebido muito dinheiro

O exemplo seguinte mostra então que este operador temporal não ocorre sem ser seleccionado por um verbo na frase matriz ou por um complementador adverbial: o infinitivo flexionado nunca ocorre na frase principal (ou como o primeiro verbo):

(31) * Terem os centros recebidos muito dinheiro

Um argumento a favor desta análise poderia ser o facto de que a lexicalização *que* só se manifesta na subordinada (5).

3.4. *A ordem V-cl*

A teoria desenvolvida descreve correctamente uma parte da sintaxe dos clíticos do galego-português. A ordem V-cl não figura na subordinada e alterna livremente com cl-V na principal. Porém, o português moderno já não admite a alternância livre do galego-português. V-cl é a ordem obrigatória, a não ser que infrija condições independentes, como a teoria da quantificação (3.2) e, como veremos nas secções 4 e 5, o princípio da categoria vazia.

A ideia de que devia ser possível dizer que uma regra só se pode aplicar quando a aplicação duma outra regra é proibida por condições gerais aparece em vários trabalhos recentes, e.g. TRAVIS (1984), DRIJKONINGEN (1987) e POLLOCK (1987), que estudam todos o assunto das deslocações verbais.

Em POLLOCK (1987), que analisa a deslocação do verbo para Infl no francês e no inglês, estuda-se o facto de, no inglês, só os auxiliares modais *have* e *be* poderem preceder a palavra negativa *not* e o advérbio inicial no sintagma verbal.

(4) A versão posterior deste artigo (RAPOSO (1987)) diverge neste ponto e derivará (31) da teoria do Caso.

(5) Esta ideia não é conciliável com a ideia de que o «Verbo Segundo» germânico se explicaria pela necessidade de o operador temporal da principal se lexicalizar (cf. EVERS 1981).

- (32) John may not sleep
 John doesn't sleep
 * John sleeps not
 John will often sleep
 John often sleeps
 * John sleeps often

POLLOCK consegue derivar a impossibilidade de os demais verbos se deslocarem para Infl numa variante da teoria temática (6). Porém, para explicar por que «R» não funciona com os auxiliares, POLLOCK tem de introduzir muitos elementos pouco motivados (e.g. um *do* fonologicamente zero, que pode ser juntado ao verbo por «R»). A realidade parece simplesmente ser que «R» só se aplica quando «deslocar V» infringe um princípio da gramática. «Deslocar V» é a regra preferida, e «R» é a regra do último recurso.

TRAVIS (1984) e DRIJKONINGEN (1987), que estudam a deslocação do verbo para Infl e para Comp, têm um problema parecido. Certos factos descrevem-se mais facilmente se se aceitar que o verbo só se desloca quando é necessário. O auxiliar *do* só se desloca para Comp quando essa deslocação fôr necessária, i.e. depois da deslocação dum sintagma interrogativo (7). Repare-se que isto é o caso inverso da situação descrita por POLLOCK: «deslocar V» só funciona nos casos de «last resort».

O galego-português, em que tanto «deslocar V» como «deslocar afixo» podiam funcionar na principal, é diferente do português moderno, em que «deslocar V» é obrigatório quando é possível. Parece-me que, diacronicamente, se trata aqui duma evolução para uma situação em que «deslocar afixo» é a regra de último recurso, limitação que o galego-português desconhece.

3.5. *V-cl na subordinada.*

Na secção 3.2 disse-se que a ordem V-cl não ocorre na subordinada, em nenhuma variante do português. Há três tipos de excepção a esta regra.

Primeiro, V-cl ocorre como hiper correcção. Na linguagem popular brasileira, o sistema de cliticização é bastante diferente não só do português europeu mas também das outras línguas românicas. Hoje em dia, a ordem V-cl já não ocorre em nenhum contexto, nem sequer em construções infinitivas ou imperativas. Porém, a norma culta do país continuou a seguir a norma europeia, que se foi diferenciando gradualmente da língua falada. A ocorrência da ordem V-cl, p.e. no exemplo

(6) Ver POLLOCK (1987) para os pormenores desta análise.

(7) Ver secção 5 para uma análise da relação entre $V \rightarrow C$ e $wh \rightarrow [SPEC, CP]$.

seguinte de José de ALENCAR (Brasil, séc. XIX) pode-se considerar como uma falsa fidelidade à norma europeia:

(33) «Jandira sabe que sujeita-se à morte» (*Ubirajara*, 284).

O mesmo ocorreu, segundo CARBALLO CALERO (1979: 98-99), no galego do século XIX.

Segundo, a ordem V-cl ocorre, às vezes, na língua europeia falada como erro de «performance». Acontece se uma pessoa se esquecer que está numa subordinada, sobretudo quando o verbo está afastado do complementador. Os exemplos do galego-português seguintes talvez possam explicar-se da mesma maneira:

(34) «aveo assy despois, que enno tempo que [...] os Romaños ãvyarõnos a conquistar o mûdo» (*Crónica*, 20).

(35) «conta a estoria que, logo que os Suevos souberon como el rey Teuderigo era partido da Spanha, desaveeronse elles antre si e partironse em duas partes» (*Crónica*, 149).

Terceiro, no galego-português a ordem V-cl era frequente na segunda parte duma coordenação, até quando a coordenação estava numa frase subordinada:

(36) «[...] quando os Seines feriram juntamente nos Franceses e fizeram-lhes deixar a praça» (*Júlio César*, 67).

(37) «[...] que todolos nembros lhe tremerom e arripiarom-lhe os cabelos» (*id.*, 79).

(38) «[...] de tal guysa ouverom de deixar a Espanha e pasarõse em Africa» (*Crónica*, 136).

(39) «tam grande era a pressa da batalha que o nõ vyrom os seus e colherõno so hos pees dos cavallos e matarõno» (*id.*, 141).

Porém, creio que estes casos são apenas contra-exemplos aparentes. Na realidade, a possibilidade da ordem V-cl aqui tem a ver com uma diferença entre a coordenação do galego-português e a do português moderno, porque, em estruturas coordenadas, os clíticos se manifestam muito facilmente em contextos em que também deviam ser impossíveis, especificamente no caso dos verbos de reestruturação e das relativas.

Como se sabe dos estudos de AISSEN e PERLMUTTER (1983) e RIZZI (1982), os auxiliares modais e aspectuais comportam-se de maneira diferente dos outros verbos que tomam complementos infinitivos. Por exemplo, toleram que o clítico semanticamente dependente do infinitivo se junte ao auxiliar, o que não é geralmente possível:

(40) eu posso dizê-lo

eu posso-o dizer

eu decido dizê-lo

* eu decido-o dizer

Quando o auxiliar selecciona dois infinitivos coordenados, o clítico ou aparece duas vezes, junto aos infinitivos, ou aparece uma vez, junto ao auxiliar, de acordo com a condição das estruturas coordenadas (CEC).

- (41) eu quero vê-lo e cumprimentá-lo
eu quero-o ver e cumprimentar

Ora, no galego-português, o clítico pode aparecer duas vezes, primeiro no auxiliar, e segundo junto ao segundo infinitivo, apesar da CEC.

- (42) «Nos somos tantos que bem os podemos cercar e vencê-los sem grande combate» (*Júlio César*, 121).
(43) «ou os mandava degolar ou lhe tomar os bees e deitallos da terra» (*Crónica*, 198).
(44) «quândo vejo que dos meyo de todos estes perigos e trabalhos me quis Deos tirar sempre em salvo, e porme em seguro» (*Peregrinação*, 13).

O exemplo seguinte com uma estrutura coordenada numa frase relativa também infringe a CEC:

- (45) «a torre do Faron ãna Crunha que Hercolles começara e não a acabara» (*Crónica*, 30).

A existência destas construções podia sugerir que a segunda parte duma coordenação se comportasse como um adjunto apositivo e que só um mecanismo semântico muito geral a relacionasse. Esse mecanismo também podia explicar que o verbo estivesse no singular enquanto o sujeito invertido estava coordenado e, portanto, no plural⁽⁸⁾:

- (46) «se não fogira elle e os seus que se lançaram detras as carretas» (*Crónica*, 141).
(47) «[...] muy esquyva batalha, ãna qual foy morto el rey Hernac e vençudos os Unos» (*id.*, 150).
(48) «[...] dizer [...] como se metia ã sua guarda elle e sua madre» (*id.*, 171).

Poder-se-ia considerar uma alternativa. Talvez os pronomes pudessem funcionar como um elemento que «retoma» o antecedente, clítico ou wh. Esta estratégia existia, embora não fosse frequente.

- (49) «voso cunhado, que vede-lo aquy na nao en hũa cama» (*Crestomatia*, 110).
(50) «logares que não avemos em escripto os nomes delles» (*Crónica*, 78).

(8) Ver MATTOS e SILVA (1985) para outros exemplos e para um estudo pormenorizado da concordância verbo-nominal nesta fase da língua.

Porém, então não se explicaria porque, das estruturas seguintes, só a primeira se verifica, sendo as outras também logicamente aceitáveis:

- (51) Op-i [... e-i ...] e [... cl-i ...]
 * Op-i [... cl-i ...] e [... cl-i ...]
 * Op-i [... cl-i ...] e [e [... e-i ...]

Em relação ao caso de reestruturação, poder-se-ia propor que existisse a possibilidade de opcionalmente realizar o clítico duas vezes, i.e. no auxiliar e no infinitivo. Tenho só um exemplo galego-português em que isto parece acontecer.

- (52) «começou-a de a confortar» (*Vidas*, 45).

Aliás, a interpretação do manuscrito não é fácil aqui, de modo que talvez se possa rejeitar esta hipótese como mal fundamentada⁽⁹⁾. De resto, esta ideia também depara com o problema (51).

4. Cl-V na principal

Embora a ordem V-cl seja uma ordem possível na principal do galego-português, e até a ordem preferida do português moderno, a ordem cl-V é a única ordem possível na principal em dois casos: depois de certos advérbios, e depois de sintagmas preverbiais indefinidos, quantificados, e negados.

4.1. Os advérbios

Segundo a análise da secção 3.1, a ordem V-cl resulta da deslocação do verbo para a posição Infl. Esta regra é a preferida do português moderno. Contudo, não pode funcionar quando um advérbio da lista (incompleta) em (11) ou um advérbio negativo precede o verbo.

Repare-se que muitos outros advérbios podem colocar-se entre o sujeito e o verbo sem que acarretem a próclise.

- (53) Eu ontem disse-lhe que...

* Eu ontem lhe disse que ...

Parece que há uma posição entre o nó Infl e VP (ou ClitP) em que só certos advérbios podem ser engendrados. O critério talvez seja de natureza semântica. De facto, *ainda*, *já* e *talvez* têm um valor aspectual, *sempre* e *até* intensificam o VP, e *apenas* e *só* introduzem uma restrição. Aliás, às vezes adquirem esse sentido por causa desta posição especial. *Sempre*, quando engendrado no VP, traduzir-se-ia

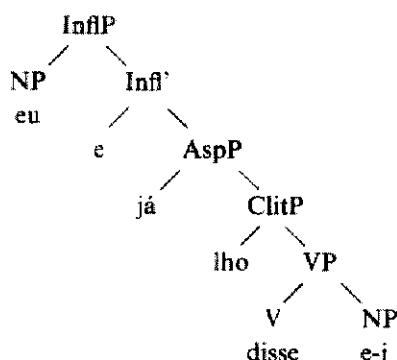
⁽⁹⁾ Exemplos como (52) são frequentíssimos nos falares de Sabugal, Xalma e Almedilha: «l'ibã a matalu» (cf. MATA 1977: 566). Não sei quando a construção se introduziu nesta variedade.

pela palavra inglesa «always», enquanto se traduziria por «yet» na posição pré-verbal.

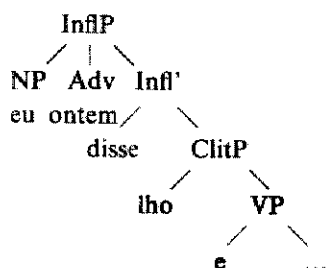
Portanto, atribuo a (54) a estrutura (54'), ao passo que (53) simplesmente tem a estrutura (53'). Chamo Asp(ectual)P à frase dominando *já* e ClitP.

(54) eu já lho disse

(54')



(53')



ClitP, AspP e a projecção do advérbio negativo, NegP, podem todos ser seleccionados por Infl, como VP. Isto indica que sejam todos variantes locais de VP. As várias projecções podem coocorrer. Seguem então a dominância relativa dada em (55), e exemplificada em (56):

(55) AspP → Adv NegP

NegP → Neg ClitP

ClitP → Clit VP

(56) Eu já não lho disse

Porém, o galego-português permitiu também que ClitP dominasse NegP (57) e AspP (58) ⁽¹⁰⁾.

⁽¹⁰⁾ Também podia dominar InflP (= S), ver secção 7.

(57) «tijnhã que ja o nom podiam vimgar» (*Crestomatia*, 36).

(58) «segundo vos ja dissemos» (*Júlio César*, 99).

Assim, nesta variante havia ainda as regras seguintes:

ClitP → Clit NegP

ClitP → Clit AspP

Por que razão o verbo não podia deslocar-se para Infl em (54')? Proponho atribuir este facto às condições gerais sobre o movimento do núcleo. Em CHOMSKY (1986, cap. 11) propõe-se que um núcleo possa deslocar-se na condição de que o vestígio que deixa seja propriamente regido. Esta observação é a condição sobre o movimento do núcleo.

(59) *Condição sobre o movimento do núcleo.*

Um núcleo @ só pode ir para a posição do núcleo que rege propriamente a projecção máxima de @.

O que temos de explicar é portanto que o verbo não pode ir além de AspP (60a), e de NegP (60b), mas que pode passar além de ClitP (60c):

(60) a) * eu falei só ⁽¹¹⁾

b) * eu disse não

c) eu disse-lho

Repare-se que (60 c) só aparentemente se assemelha a (60 a, b): o pronome *lho* cliticizou-se fonologicamente ao verbo (cf. Introdução). A necessidade de que esta cliticização seja um processo sintacticamente (e não só fonologicamente) relevante depara-se-nos quando o verbo se desloca ainda para Comp (ver secção 5). Então o clítico não pode ficar «in situ»:

(61) * Disse eu lho

Disse-lho eu

Não é difícil provar que (60 a, b) infringem o princípio da categoria vazia. Os advérbios, como os elementos negativos, não l-marcam VP. Disto resulta que VP se torna uma categoria que bloqueia. AspP e NegP, por dominarem uma categoria que bloqueia, tornam-se barreiras, e o vestígio do verbo resulta não propriamente regido. Assim, a frase é agramatical porque infringe o PCV.

O que se passa com ClitP? Segundo o argumento, também devia ser uma barreira. O facto de se saber que não o é faz que se busque uma razão que possa explicar o contraste em (60). A ideia que se nos oferece é que o facto de o pronome

(11) Esta frase é possível na interpretação «I spoke alone», mas não na interpretação «I just spoke» de «eu só falei». Os factos com os advérbios são menos claros, por às vezes poderem ocorrer no VP, sem terem sentido diferente.

poder cliticizar-se ao verbo possibilita a deslocação. Partindo da situação (62a), o pronome pode cliticizar-se ao verbo (62 b):

- (62) a) [V-i [Cl-j [e-i e-j]]]
 Infl' ClitP VP
 b) [| V-i + Cl-j } [e-j { e-i }]]
 Infl' ClitP VP

O verbo l-marca VP em b) se se aceitar que a cliticização seja comparável à incorporação. Segundo BAKER (1988), uma categoria lexical que tem um item incorporado em si rege tudo o que o item incorporado regia na posição estrutural de base (BAKER 1988: 63-68). Repare-se que a ordem V-cl resulta da incorporação do clítico em Infl.

Visto que o V pode l-marcar o VP, o VP não é uma categoria que bloqueia, de modo que ClitP não é uma barreira de «herança». Visto que V, em Infl, l-marca ClitP, a deslocação é correcta.

Proponho que a ordem cl-V na subordinada tenha uma estrutura mais complexa do que (27), (63):

- (63) [| cl + V-i | [e-i]]
 ClitP VP

Repare-se que VP não é uma barreira a esta deslocação, porque V l-marca VP da posição do núcleo de ClitP. O conjunto cl-V assim formado não pode ir para Infl na subordinada, por causa da ligação pelo complementador da Infl vazia, segundo a teoria da quantificação desenvolvida na secção 3. A regra de último recurso, «deslocar afixo», junta então a Infl ao verbo. Veremos em 5.1. que o conjunto cl-V pode às vezes passar por Infl quando vai para Comp.

Implicitamente, adopto a ideia de que a ordem do verbo e do clítico na palavra composta que resulta da incorporação reflecte a ordem dos núcleos V e Cl antes da incorporação, i.e. V-Cl resulta da ordem (64a), e cl-V da ordem (64b).

- (64a) [V [Cl ...
 I' ClitP
 (64b) [Cl [V ...
 ClitP VP

A ausência da incorporação dos advérbios não deriva de nenhuma característica sintáctica, mas do facto morfológico de que nunca podem ser enclíticos. Aliás, este facto é sujeito a variação entre línguas. P.e., o inglês *not* pode facilmente cliticizar-se ao verbo que o precede (e.g. *am + not > aint*), e o mesmo ocorre, talvez, no português do Brasil (cf. THOMAS 1969: 290), onde frases como (61b) são frequentes.

Embora não sejam enclíticos, os advérbios podem ser proclíticos. Isto é visível na forma fonológica: *não* reduz-se, quando proclítico, a *nõ, nã, nu*. Ver secção 5 para uma consequência disto.

4.2. *Sujeitos indefinidos, quantificados e negados*

Na principal, a ordem V-cl não existe com sujeitos indefinidos, quantificados ⁽¹²⁾ e negados, quando estes precedem o verbo.

- (65) Ninguém lho disse
 * Ninguém disse-lho
 Não lho disse ninguém
 Alguém lho disse
 * Alguém disse-lho
 Disse-lho alguém
 Ambos lho disseram
 * Ambos disseram-lho
 Disseram-lho ambos

Os complementos circunstanciais pré-verbais têm a mesma influência:

- (66) Todos os dias ele me cumprimentava
 * Todos os dias ele cumprimentava-me

É claro que as condições sobre a deslocação do verbo estudadas em 4.1. não têm nada a ver com este contraste. A diferença entre (65) e as frases com sujeitos normais só se pode captar ao nível da Forma Lógica, em que a regra de Elevação dos Quantificadores desloca estes sintagmas e os junta a S, por razões de escopo. A esse nível teríamos as representações em (67):

- (67) [alguém-i [e-i [e [lho [disse]]]]]
 IP IP I' ClitP VP
 * [alguém-i [e-i [disse-lho]]]
 IP IP I'

Creio que o contraste se parece com a situação seguinte:

- (68) Wh-i ... [cp t-i e [ip t-i VP]]
 * Wh-i ... [cp t-i that [ip t-i VP]]

(12) CUNHA e CINTRA (1984: 313) referem que *ambos* é um numeral. Porém, ao contrário dos numerais, como os quantificadores, precede o artigo no NP: *ambos os irmãos* vs. *os dois irmãos*.

Esta é a estrutura do fenómeno «that t» do inglês. Em CHOMSKY (1986) a condição de minimalidade explica este contraste da maneira seguinte. O complementador *that* funciona como o regente mais próximo, mínimo, do vestígio do sujeito interrogado. Como o sujeito não é o argumento do complementador, a estrutura é incorrecta para o PCV. A regência mínima também impede que o antecedente reja o vestígio como antecedente. Na ausência do complementador, a estrutura é correcta, porque o complementador é vazio, de modo que não é o regente mínimo. Se substituirmos Comp por Infl, a explicação de (67) pode ser a de (68).

Portanto, proponho que uma Infl lexicalizada pelo verbo bloqueie a regência própria do vestígio do NP sujeito, por ser lexicalizada.

Nos casos do sujeito invertido, vê-se que a estrutura é gramatical apesar da presença dum regente mínimo, o verbo. Creio que este é um fenómeno geral. O vestígio ou é regido directamente, ou tem um regente mínimo que intervém. Este regente mínimo tem de pertencer a uma categoria lexical.

Sem poder debruçar-me muito sobre este tema, quero referir um facto do francês que se pode explicar da mesma maneira. Analiso os clíticos sujeitos do francês moderno como uma realização lexical opcional da flexão, especificamente dos traços de Acordo, como em HULK (1986). Estes clíticos podem ocorrer na extracção de objectos, mas não de sujeitos:

- (69) Qui a-t-il vu ?
 * Qui a-t-il parlé ?
 * Qui il a parlé ?
 (cf. Jean il a parlé)

Repare-se que a extracção dum sujeito pós-verbal (i.e. ergativo) é compatível com um SCL:

- (70) Qui est-il venu ?

Estes dados condizem com a hipótese: um vestígio pós-verbal é regido propriamente, mas uma Infl lexicalizada é um regente mínimo que impede que o vestígio obedeça ao PCV.

5. Verbo e clítico em Comp.

Tanto na principal como na subordinada, o verbo pode deslocar-se para Comp. Nesse caso, o pronome clitzado tem de acompanhar o verbo (cf. 61).

A ordem V-cl só se verifica na principal, sobretudo quando o verbo ocupa a posição inicial (71-74), mas também quando o verbo se segue a um tópico na construção «deslocação à esquerda» (75-76).

- (71) «filhavõ-nas os diabóós com garfos de ferro e cõ tenazes» (*Vidas*, 44).
 (72) «soterrouho seu irmão Priamo em Padua» (*Crónica*, 12).
 (73) «partiosse el rey Ataulfo de Ytallia» (*id.*, 133).
 (74) «E partiosse Julyo Cesar daly» (*id.*, 115).
 (75) «Depoys que os mercadores se partirõ da eygreia, forõsse os muüges aa cydade de Mirra» (*Crestomatia*, 79).
 (76) «A Toledo poseron-lhe assy nome [...]» (*Crónica*, 78).

Estas construções também são gramaticais no português moderno. Porém, a ordem cl-V é a única que ocorre em Comp quando a deslocação do verbo faz parte duma construção interrogativa:

- (77) (não sei) que te tem ele dado ?
 * (não sei) que tem-te ele dado ?

Um exemplo galego-português:

- (78) «que graças vos posso eu dar?» (*Vidas*, 41).

No galego-português, ao contrário do português moderno (ver DUARTE (1987), e van der EIJK (em preparação)), a topicalização realizou-se na deslocação dum sintagma para Comp. Portanto, a topicalização dum sintagma não era um mecanismo diferente da interrogação:

- (79) «E desta guysa se apoderarom os Almonizes de toda Espanha» (*Crónica*, 78).
 (80) «por tal que mais seguramente se possa homem a ell chegar» (*Textos*, 45).
 (81) «[um caualllo] que da India lhe mandara o Gouernador Nuno da Cunha hauia dous annos» (*Peregrinação*, 21).

Em resumo, podemos distinguir duas situações:

- (a) A ordem V-cl ocorre na principal quando o verbo e o clítico são os únicos elementos em Comp⁽¹³⁾.
 (b) Quando há, além do clítico e do verbo, um sintagma qualquer em Comp, a única ordem é cl-V.

Antes de explicar estas situações, retomo o assunto da deslocação do verbo.

(13) Analiso a deslocação à esquerda como um sintagma exterior a CP: XP [cp V-cl [ip ...

5.2. *A ordem V-cl*

Segundo 5.1, não há nada que impeça a ordem V-cl em Comp. No galego-português a ordem ocorre nos contextos em que a posição de especificador de CP é vazia. Nalguns estudos (e.g. OTERO (1975), e RIVERO (1986), que remontam ao artigo clássico de MEYER-LÜBKE (1897)), repara-se que o conjunto cl-V não parece ocorrer como o primeiro elemento da frase. Um fenómeno semelhante observa-se na norma culta do português do Brasil (cf. CUNHA e CINTRA (1984: 306)), onde o pronome é geralmente proclítico, mas enclítico quando seria o elemento inicial:

(87) Viu-me e me cumprimentou

Procurar-me-ão e me encontrarão

Aliás, dialectalmente o pronome podia facilmente ser o elemento fonológico inicial no galego-português. O redactor da *Vida e Feitos de Júlio César* escreveu as frases seguintes:

(88) «Ora me diz: te queiras tu ter em paz e deixar pelejar os outros, ou te queiras tu ter a Cesar ou a Pompeu?» (*Júlio César*, 82).

(89) «Me abastava de ti ser igual» (*id.*, 149).

Como em RIVERO (1986), proponho que um filtro fonológico possa dar conta deste facto, sem alterar a análise sintáctica. Segundo este filtro, o clítico não pode ser o primeiro elemento lexical em CP.

5.3. *A ordem cl-V*

O facto de só a ordem cl-V ocorrer na posição do complementador quando houve uma deslocação wh relaciona-se com a questão da motivação dessa deslocação verbal.

A inversão pode-se analisar de várias maneiras. Em AMBAR (1985), que desenvolve a proposta de TORREGO (1984) para o espanhol, a deslocação verbal é obrigatória porque existe uma categoria vazia no sintagma interrogativo, que tem de ser regida. Esta análise não parece muito plausível, visto que as características da topicalização no galego-português são idênticas às da interrogação, e não pode haver uma categoria vazia, por exemplo, no sintagma adverbial em (80), ou nos PPs em (79) e (81).

A meu ver, a análise deve basear-se no facto de que, duma maneira a esclarecer, a deslocação possibilita a regência própria do vestígio do sintagma interrogativo, sendo a deslocação de 5.1 antes um fenómeno «estilístico». Esta ideia pode ser desenvolvida de várias maneiras, mas, em todo o caso, deverá explicar por que um sintagma interrogativo em Comp não rege como antecedente um vestígio dentro do sintagma verbal sem que haja essa inversão ⁽¹⁴⁾:

* [Wh-i [[V e-i]]]
 CP IP VP
 OK: [Wh-i V-j [[e-j e-i]]]
 CP IP VP

Em DRUKONINGEN (1987), factos semelhantes no inglês, francês e holandês são explicados por uma simplificação do sistema das barreiras, em que a estipulação especial para IP como categoria «defectiva» é abolida. A distinção entre uma categoria que bloqueia e uma barreira então desaparece, e IP é uma barreira como VP. Contudo, é possível evitar uma barreira potencial mediante relações entre núcleos, que podem ser estabelecidas por deslocações. Assim, VP não é uma barreira por causa da união do verbo à flexão. Da mesma maneira, IP deixa de ser uma barreira por causa da deslocação do verbo (mais flexão) para Comp. O facto de relações entre núcleos evitarem barreiras parece-se com a extensão da regência proposta em BAKER (1988), que já se referiu em 4.1.

Porém, esta análise, se bem que dê conta da inversão do verbo, não explica por que razão a ordem relativa do verbo e do clítico tem a influência demonstrada em (76). Portanto { cl + V } pode estender a regência do antecedente enquanto { V + cl } não pode. Em 4.1 considere «cliticização» como incorporação, portanto como um processo morfológico. Como em BAKER (1988), adoptarei a hipótese do lexicalismo «fraco», analisando a componente morfológica como um sistema de regras que pode funcionar no léxico, mas que também pode ser utilizado durante a derivação sintáctica.

O resultado da união do clítico ao verbo tem a estrutura (90) ou (91). A união do verbo ao elemento negativo ou ao advérbio do grupo (11) tem a estrutura (92):

(90) [clítico + Verbo]

Ⓐ

(91) [Verbo + clítico]

Ⓐ

(92) [Neg / Adv + Verbo]

Ⓐ

(14) Existem diferenças importantes entre a principal e a subordinada (no português) e entre argumentos e adjuntos (no espanhol), de que não dou conta aqui.

(93) (a) [cl-j V-i]
V-i
(b) [V-i cl-j]
V-j
(c) [Neg / Adv-j V-i]
V-i

(94) [Wh-k | V-j cl-i | -i [e-i [e-j e-k]]]
CP IP VP

(95) [Wh-k | cl-i V-j | -j [e-j [e-j e-k]]]
CP IP VP

6. Construções infinitas

6.1. Estender a análise

Nesta secção, quero analisar em que medida a análise da ordem do clítico e do verbo que se verifica em frases finitas se pode estender a construções infinitas. Na secção 6.2, darei uma descrição da presença dos clíticos em construções infinitas, i.e., com os dois infinitivos, e em construções gerundivas. Na secção 6.3 estenderei a análise proposta para que dê conta da cliticização nestas construções. Visto que não disponho de muitos dados do galego-português, limitar-me-ei a descrever a situação no português moderno, embora queira referir algumas diferenças de salientar entre o galego-português e o português moderno.

6.2. Descrição

Quando o pronome se junta ao infinitivo não flexionado não introduzido por uma preposição, ocorre enclítico. Pode ser tanto proclítico como enclítico quando uma preposição introduz o infinitivo ⁽¹⁵⁾.

(96) Decidi então fazê-lo

* Decidi então o fazer

Estava para fazê-lo

Estava para o fazer

O clítico pode juntar-se ao infinitivo flexionado. Segundo RAPOSO (1987), o infinitivo flexionado ocorre em (pelo menos) três situações. Primeiro, ocorre como oração sujeito (97a). O clítico é então enclítico (97b), como na principal, a não ser que haja elementos «proclisadores» como os advérbios do grupo (11) ou advérbios negativos.

(97) a) Será difícil eles aprovarem a proposta

(97) b) Será difícil eles aprovarem-na

* Será difícil eles a aprovarem

Será difícil eles não a aprovarem

Segundo, ocorre como complemento de verbos declarativos (98a). Então um auxiliar tem de deslocar-se para Comp, a posição antes do sujeito. O pronome é então enclítico (98b), com as mesmas restrições:

(98) a) Eu afirmo terem os deputados aprovado a proposta

(98) b) Eu afirmo terem-na os deputados aprovado

* Eu afirmo a terem os deputados aprovado

Eu afirmo não a terem os deputados aprovado

Terceiro, ocorre depois duma preposição (99a). O pronome é então proclítico (99b). A presença da preposição faz com que o verbo possa ficar na posição depois do sujeito. Porém, o verbo pode eventualmente ser colocado antes do sujeito (99c).

(99) a) Este dinheiro basta para eles aprovarem a proposta

(99) b) Este dinheiro basta para eles a aprovarem

* Este dinheiro basta para eles aprovarem-na

(15) Não estudarei aqui o «clitic climbing» exemplificado em (40).

(99) c) Este dinheiro basta para a aprovarem eles

* Este dinheiro basta para aprovarem-na eles

O pronome também pode juntar-se ao gerúndio. Em português, há duas construções gerundivas, uma sem e outra com a preposição *em*. A presença de *em* dá um aspecto perfectivo à proposição que se lhe segue. A colocação do pronome e do sujeito nestas construções parece-se com a do infinitivo flexionado sem ou com preposição. O verbo precede o sujeito quando *em* está ausente (100a). O pronome é então enclítico (100b).

(100) a) Aprovando eles a proposta, entrarão dois jornalistas

(100) b) Aprovando-a eles, entrarão dois jornalistas

* A aprovando eles, entrarão dois jornalistas

Quando *em* está presente (101a), o verbo não precisa de se deslocar para a posição antes do sujeito (embora essa deslocação seja possível, (101c)), e o pronome é proclítico.

(101) a) Em os deputados aprovando a proposta, entrarão dois jornalistas

(101) b) Em os deputados a aprovando, entrarão dois jornalistas

* Em os deputados aprovando-a, entrarão dois jornalistas

(101) c) Em a aprovando os deputados, entrarão dois jornalistas

* Em aprovando-a os deputados, entrarão dois jornalistas

Existe mais uma forma infinita do verbo, o particípio passado. No português moderno, o pronome nunca se junta a este. Isto também vale para os verbos que têm duas formas para o particípio passado (e.g. 'aceitado' / 'aceite'). O pronome cliticiza-se obrigatoriamente ao verbo auxiliar:

(102) a) Tem-me portanto visto

b) * Tem portanto me visto⁽¹⁶⁾

Não tenho uma análise para estas formas⁽¹⁷⁾.

6.3. *Análise*

6.3.1. *O infinitivo flexionado como oração sujeito*

Em RAPOSO (1987), (97 a) tem a estrutura (103):

(103) [Será difícil [eles aprovarem a proposta]]

IP

IP

(16) Creio que o galego-português não era muito diferente do português moderno a este respeito. Sabe-se que o português do Brasil aceita frases como (102b).

(17) Ver ZAGONA (1988) para uma explicação da construção análoga do castelhano. Porém, a análise dela baseia-se no facto de que, nos casos de V (+ I) → C, o particípio vai junto com o auxiliar (e.g. «Cuando se lo ha dado Juan»), o que não é o caso no português.

temporal semântico em Comp. Repare-se que no galego-português a deslocação era opcional com o gerúndio (107) e com o infinitivo flexionado (108):

- (107) «E ella estando em tam gram coyta...» (*Vidas*, 29).
 «E ella assy padecendo grandes dolores veo o angeo e disse-lhe»
 (*Vidas*, 43-44).

- (108) «[...] presumo meus avisamentos seerem abastantes» (*Livro*, 134).

O operador temporal talvez tenha de ser lexical no português moderno. Aliás, a interacção com a negação e com os advérbios do grupo (11), estudada em 5.1, também se verifica nestes casos:

- (109) Já o sabendo eles, nós não poderemos mentir
 Não o sabendo eles, nós poderemos mentir
 Afirmou já a terem os deputados aprovado
 Afirmou não a terem os deputados aprovado

6.3.3. Construções infinitas com preposição

Quando Comp é preenchido por uma preposição, $V \rightarrow I$ é proibida:

- (110) a) Este dinheiro basta para eles a aprovarem
 b) * Este dinheiro basta para eles aprovarem-na (99b)
 c) Em os deputados a aprovando, entrarão dois jornalistas
 d) * Em os deputados aprovando-a, entrarão dois jornalistas (101b)

Na análise desenvolvida até aqui, (110 b, d) infringem a teoria da quantificação se se aceitar que haja um operador temporal que deve ligar a Infl vazia como variável (3.2). Desenvolvendo a ideia sugerida na secção anterior, podíamos ainda explicar a opcionalidade de $V \rightarrow C$ pelo facto de que o operador temporal já se lexicalize na preposição (ver (113) para uma alternativa). Esta ideia parece bastante provável para *em*, que introduz um valor aspectual (perfectivo) e temporal (futuro). A estrutura de (110 c, d) seria então (111 a, b):

(111a)

[em-i [os deputados [e-i [a-j [aprovando e-j]]]]]
 CP IP I' ClitP VP

(111b)

* [em [os deputados [aprovando-i [a-j [e-i e-j]]]]]
 CP IP I' ClitP VP

(111b) é incorrecta, porque o operador não liga nenhuma categoria vazia.

Um problema para esta análise seria (99c) e (101c), repetidas como (112a, b).

(112) a) Este dinheiro basta para a aprovarem eles

b) Em a aprovando os deputados, entrarão dois jornalistas

Não é claro onde está o verbo aqui. Se *em* fosse o complementador do gerúndio, onde estaria o verbo? Por isso, *em* talvez seja uma preposição que selecciona um CP como complemento. Assim a estrutura de (110c) seria antes (113), e (114) a de (112b):

(113)

[em [e-i [os deputados [e-i [a aprovando]]]]]
PP CP IP I' ClitP

(114)

[em [a-j aprovando] -i [os deputados [e-i e-j]]]]
PP CP IP I'

Nos dois casos, Infl é vazia e pode funcionar como a variável para o operador temporal em Comp.

Os exemplos (115) são problemáticos.

(115) * Este dinheiro basta para aprovarem-na eles (99c)

* Em aprovando-a os deputados, entrarão dois jornalistas (101b)

Nestes casos, V-cl em Comp pode ligar a Infl vazia como variável, e o clítico não é o primeiro elemento lexical em CP. Tampouco consigo explicar porque pelo menos um falante considera (115) mais aceitável do que (116):

(116) * Este dinheiro basta para eles aprovarem-na

* Em os deputados aprovando-a, entrarão dois jornalistas

Deixo este problema para investigação futura.

7. A interpolação no galego-português

7.1. Introdução

A análise esboçada até este ponto consegue descrever os casos em que o pronome está contíguo ao verbo, quer proclítico, quer enclítico. No galego-português, era possível que certos sintagmas se colocassem entre o clítico e o verbo, primeiro os advérbios proclisadores, sobretudo *não*, (secção 7.2) e o sujeito (7.3). Na secção 7.4 estuda-se a interacção entre a adjunção do clítico («ClitP») e a ordem dos sintagmas no sintagma verbal.

7.2. Os advérbios

Como já se referiu em 4.1. os advérbios «proclisadores» podiam colocar-se entre o clítico e o verbo. Sobretudo *não* podia facilmente ser o «elemento interpolado» na terminologia de RAMSDEN (1963). Abundam os exemplos galego-portugueses desta construção.

(117) «[...] eu o ño queria tomar» (*Vidas*, 74).

(118) «[...] que os Romãos o nom podiam cercar» (*Júlio César*, 69).

(119) «[...] que os cidadãos o nom souberam» (*Júlio César*, 77).

(120) «[...] como quer que nehun o nom demandasse senom por a fama» (*Júlio César*, 173).

(121) «[...] que elle os não podia yr buscar» (*Peregrinação*, 20).

(122) «E porque o Bata lhe não concedera isto que lhe pidira» (*Peregrinação*, 41).

Aliás, a norma padrão portuguesa, como a galega, continua a aceitar esta construção, que parece que já desapareceu no Brasil. Esta construção explica-se facilmente com a hipótese das estruturas binárias, se se aceitar que a dominância relativa de ClitP e de NegP seja mais livre nas variantes que aceitam esta construção:

(123) [Neg [Cl [V ...]]]
NegP ClitP VP

(124) [Cl [Neg [V ...]]]
ClitP NegP VP

8. O sujeito

O galego-português é diferente do português moderno, porque também permitia que o sujeito se colocasse entre clítico e verbo. Primeiro, o clítico figurava entre Comp e o sujeito, principalmente em frases relativas (125-127) e adverbiais (128-132) (18).

(125) «Estas som a riquezas per as quaes me o diaboo por os meos pecados e maldades tragia emganada» (*Vidas*, 27).

(126) «[...] onde se homẽ torna servo» (*Crónica*, 127).

(127) «hũa pouca de terra de que se ella pagava» (*Crónica*, 18).

(18) Não tenho dados desta construção na frase complemento, portanto não sei se «declarou que o ele tinha visto» era uma frase gramatical.

- (128) «esto diziam elles, porque lhes elle avia feitas muitas esmollas» (*Vidas*, 47).
 (129) «[...] ainda que te estas cousas semelhã grandes» (*Vidas*, 48).
 (130) «quando ho o santo vyo» (*Vidas*, 82).
 (131) [...] e sse me Nosso Senhor der assesego dar-vo-llas-ey» (*Vidas*, 62).
 (132) «[...] ante que lhe em ella alguũ dos seus irmãos metesse alguũ boliço» (*Crónica*, 143).

Segundo MEYER-LÜBKE (1897), a ortografia de certos documentos galego-portugueses parece indicar que o pronome neste caso podia ser enclítico ao complementador, facto que o autor relaciona com a lei de WACKERNAGEL, segundo a qual, nas línguas indo-europeias, os clíticos tendem para colocar-se na segunda posição da frase.

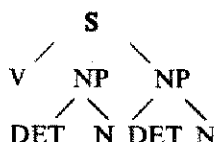
Esta observação dos neogramáticos continua, um século depois, a ser um facto não devidamente explicado. Em KLAVANS (1985) é proposta uma dissociação da sintaxe e da fonologia nos processos da cliticização. A lei de WACKERNAGEL resultaria dum conflito entre as exigências sintácticas e as fonológicas. Sintacticamente, o clítico junta-se a S (a «host phrase»), mas por razões fonológicas é enclítico à palavra que o precede, i.e. ao complementador. Assim, a falta duma relação semântica entre o complementador e o clítico não é um problema, mas deriva da divergência entre a sintaxe e a fonologia.

Este tipo de divergência não é um mecanismo *ad hoc*, porque também é necessário para a descrição de fenómenos noutras línguas. Segundo ANDERSON (1984), os especificadores do NP no kwakwala (uma língua VSO falada em Vancouver Island) cliticiza-se à palavra anterior.

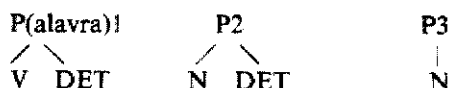
- (133) kwixʔid-ida begwanema-x-a q'asa-s-is t'elwagwayu
 bateu-o homem-obj-a lontra-inst-sua clava
 «o homem bateu a lontra-do-mar com a sua clava»

A estrutura morfológica diverge da sintáctica da maneira seguinte:

Sintaxe



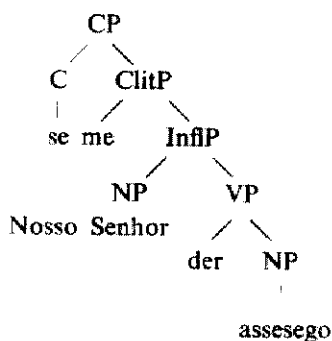
Morfologia



Uma análise semelhante é proposta por SADOCK (1985).

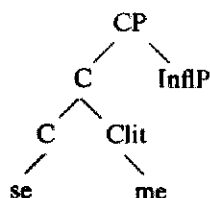
Como RIVERO (1986), aceitei uma análise como em 5.2. Portanto, creio que a união do clítico ao complementador era um fenómeno fonológico, sem implicações para a análise sintáctica⁽¹⁹⁾. Pelo contrário, estenderei a análise binária de 4.1 e 7.2, propondo que ClitP até podia dominar InflP (= S). Por exemplo, (131) tem a estrutura (simplificada) (134):

(134)



Alternativamente, poderíamos propor que a colocação do clítico junto ao complementador revelasse uma estrutura sintáctica diferente, em que o clítico fosse um morfema em Comp, talvez como em (135).

(135)



Esta ideia é sugerida em KAISSE (1982: 9), e proposta para o alemão da Baviera em BAYER (1984) e para o flamengo em BENNIS e HAEGEMAN (1984). Segundo esta análise, o galego-português parecer-se-ia com línguas exóticas como o Gbadi (KOOPMAN 1983: 75-81) e certas línguas da Austrália (SIMPSON e WITHGOTT (1986)), onde um nó como Infl ou Comp é um composto morfológico, com várias posições para elementos temporais e modais, pronominais e até negativos e interrogativos.

Creio que esta ideia é errada, por duas razões. Primeiro, o clítico pronominal não só ocorria junto ao complementador, mas também junto ao verbo ou

(19) Aliás, duvido que a ênclise fosse um fenómeno tão geral como sugere MEYER-LÜBKE. Sabe-se (5.2) que, dialectalmente, os clíticos podiam ser o elemento inicial, de modo que pelo menos nesse caso o pronome não era enclítico.

a certos advérbios (cf. 4.1 e 7.2). A análise que estou a desenvolver aqui dá uma explicação de todos estes casos, enquanto a análise (135) explica só um caso. Segundo, creio que há um argumento empírico contra a hipótese. Como no português moderno, era possível coordenar CPs e InfPs no galego-português.

(136) P que S e que S:

«Despois que Amallarico foy morto e que a raynha Amasalente, sua madre, se vyo sem nem hũa defenson»

(137) P que S e S:

«E, despois que foy viindo a ella per seu mandado e fallaron do estado e regimento do reyno» (*Crónica*, 172).

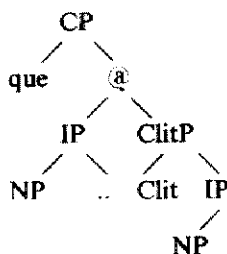
Se o clítico fosse um morfema dentro do complementador, esperar-se-ia que só pudesse preceder o sujeito na coordenação de CPs. Quando se coordenam IPs, Comp é ausente na segunda parte, de modo que o clítico então não poderia preceder o sujeito. Porém, este caso verifica-se:

(138) «Des que Cesar entrou no Egipto e lhe os messegeiros apresentaram a cabeça de Pompeu» (*Júlio César*, 150).

(139) «[a nobre caualaria] que eu aporei entre as gêtes d'Africa e d'Asya, e me tu prendiste ã tẽpo» (*Crestomatia*, 55).

Neste caso, proponho a estrutura seguinte:

(140)



Aliás, aceitando a ideia básica da coordenação, InfP e ClitP deveriam ter a mesma categoria. Como já indiquei em 4.1, creio que NegP, ClitP, InfP e talvez até CP são todos verbais, de modo que «@» pode ser «VP».

A interpolação do sujeito não se limitou à subordinada. Sabe-se que o clítico não podia ser o elemento inicial na frase (exceptuando-se o dialecto ou idiolecto do escritor do *Júlio César*), e que devia cliticizar-se ao verbo se esse se deslocasse para Comp. Visto que a topicalização acarretava quase sempre a inversão do verbo (van der Eijk em preparação), o número de situações em que havia material lexical a que o pronome podia juntar-se era reduzido. Porém, os advérbios que

tinham as suas próprias projecções (AspP, NegP) podiam preceder o sujeito, sem que causassem a inversão do verbo.

(141) Advérbio *sempre*:

«senpre me deles doy» (*Vidas*, 17).

(142) Advérbio *já*:

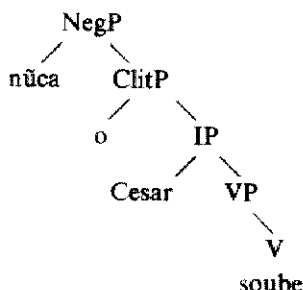
«E ja me assi nom enganareis» (*Júlio César*, 148).

(143) Advérbio *nunca*:

«E nunca o Cesar soube até que ela foi entre sua gente» (*Júlio César*, 152).
«[...] a terra daquelles que nũca te mal fizeram» (*Crónica*, 23).

Estes exemplos explicam-se se se aceitar que estes advérbios podiam dominar InflP, como ClitP. A estrutura (simplificada) de (143) seria então:

(144)



Certos sintagmas indefinidos também não causavam a inversão, de modo que a interpolação era possível.

(145) «e de todos me muyto reprendi e reprendo» (*Vidas*, 24).

(146) «todo o ele ende levou» (*Crónica*, 133).

Estas frases talvez se expliquem por uma aplicação da «elevação do quantificador» já antes da estrutura superficial, juntando o sintagma a IP.

9. ClitP e a ordem das palavras

A hipótese de que o clítico é engendrado com a sua própria projecção implica que o clítico seja «exterior» ao sintagma verbal:

(147)



Em van der EIJK (em preparação), mostro que os complementos do verbo, quer preposicionais, quer nominais, podiam preceder o verbo. Referem-se duas análises possíveis: uma em que a ordem dentro do VP era livre, outra em que os XPs pré-verbais se deslocaram de posições pós-verbais por uma regra de focalização.

Aceitando a ideia da ordem livre, esperar-se-ia que houvesse muitos exemplos com a estrutura (148):

- (148) [NP [cl [XP V]]]
 IP ClitP VP

Porém, não encontrei este tipo de exemplos no meu *corpus* de textos em prosa. OGANDO (1980) refere dois exemplos poéticos:

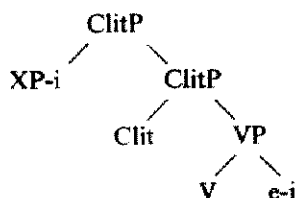
- (149) «A que eu non vi m'en tal coita ten»
 «se Deus me de mal defenda»

No meu *corpus*, encontrei os exemplos problemáticos seguintes:

- (150) «[...] se os deusses por nossos pecados e aventuyra nos fossem ã contraíro [...]»
 (*Crónica*, 24).
 (151) «[...] que elle per sua mão o matarya» (*Crónica*, 197).
 (152) «[...] ganhar o que elle com tamanha treição e tanta perfidia nos tomou»
 (*Peregrinação*, 43).
 (153) «E ela muyta a pressa per eles lhe enviou hũa letera [...]» (*Vidas*, 23).

Estes casos explicam-se, sim, com a hipótese da adjunção do sintagma topicalizado, com a condição de que o sintagma se junte a ClitP:

(154)



Segundo o mecanismo desenvolvido em I, o verbo tem de ir para o clítico neste caso, para impedir que ClitP se torne uma barreira: o índice do núcleo de ClitP é então igual ao índice do núcleo de VP. Explica-se assim a ausência de exemplos como (150-153) em que o clítico seja enclítico, ao contrário de (34-37). Então VP seria uma barreira à extracção de um sintagma de VP (ver 5.3).

Conclusão

Neste artigo estudaram-se alguns aspectos da sintaxe dos clíticos em português. Desenvolvi uma teoria que explica a ordem relativa do verbo e do clítico no português moderno e no galego-português. Averiguou-se que a teoria da quantificação impede que o verbo vá para Infl para juntar-se à sua flexão na subordinada. Na principal, o verbo pode ir para Infl, passando ClitP. Então o clítico está numa posição de adjunção ao sintagma verbal. Essa deslocação não atravessa nenhuma barreira, obedecendo à condição sobre o movimento do núcleo, porque o pronome pode ser incorporado. Esta incorporação é possível dado o facto que o pronome pode ser enclítico no português. A deslocação lexicaliza Infl, que se torna assim um regente mínimo para os sintagmas dominados por InflP, i.e. o sujeito e certos modificadores pré-verbais.

O verbo pode deslocar-se ainda para Comp. Esta deslocação também não pode atravessar uma barreira. Por causa disso, o verbo deve deslocar-se para os núcleos que dominem barreiras potenciais como o clítico, antes da aplicação de $V \rightarrow I$, ou certos advérbios, que se cliticizam ao verbo como proclíticos. Assim se explica que estes núcleos se juntem ao verbo quando o verbo se desloca para Comp. Um filtro fonológico explica porque o clítico não é o elemento lexical inicial em S'. Na palavra «composta» cl-V/V-cl, a regra da mão direita determina que o índice do elemento à direita é o da composta. Estes índices são relevantes para a deslocação de sintagmas para [SPEC, CP], de modo que só cl-V funciona para a formação da cadeia relevante para a regência do vestígio pelo antecedente.

No português moderno, os advérbios do tipo *já* dominam NegP, que domina ClitP, que por sua vez domina VP. No galego-português, essa dominância relativa era muito mais livre. ClitP podia dominar a projecção do advérbio, NegP e até InflP. Assim se explica o fenómeno da «interpolação».

Abreviaturas

Crestomatia: J. J. NUNES (1943, ed.).

Crónica: CINTRA (1954, ed.).

Júlio César: MATEUS (1980, ed.).

Livro: PIEL (1986², ed.).

Peregrinação: MONTEIRO (1983, ed.).

Textos: VASCONCELLOS (1959, ed.).

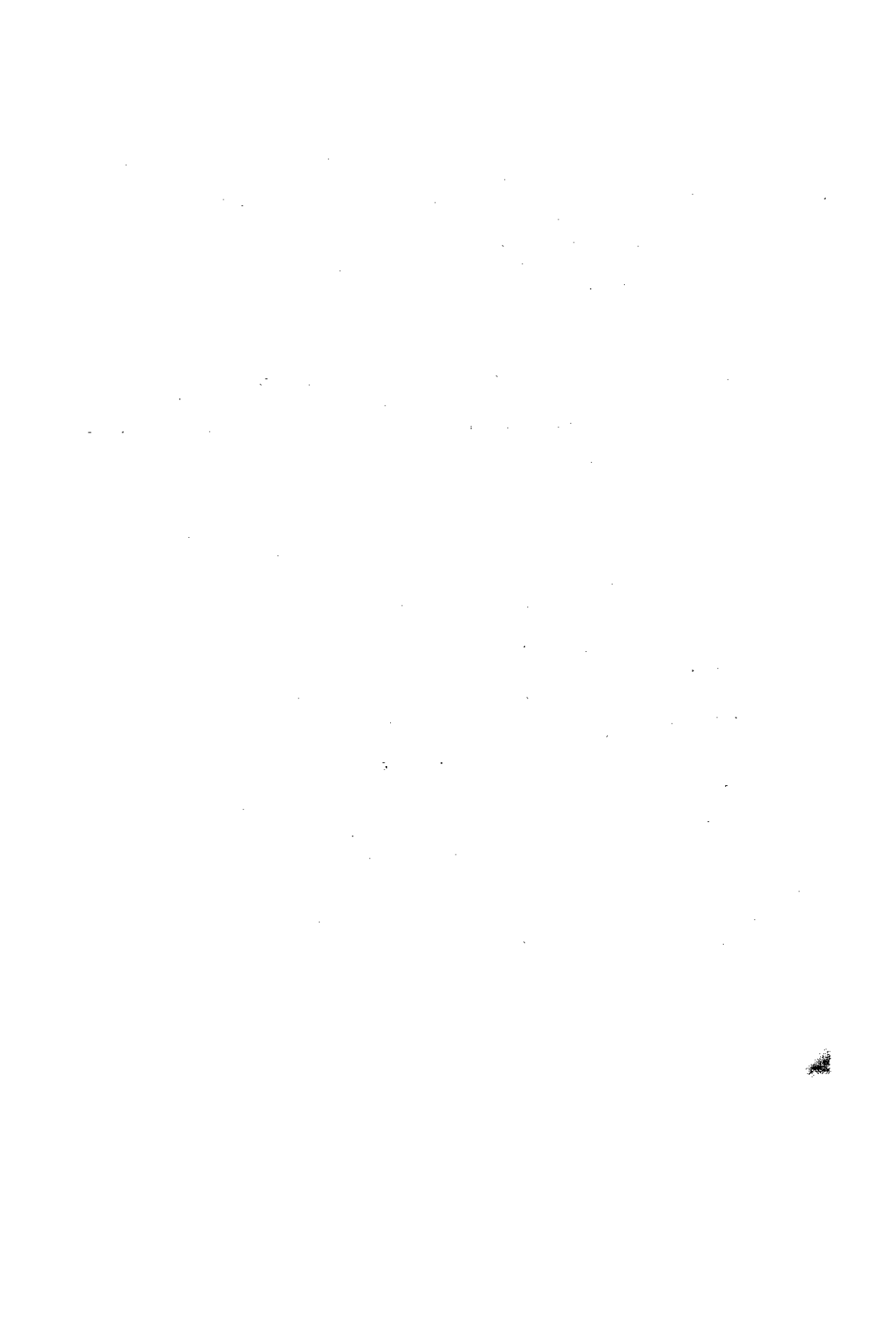
Ubirajara: ALENCAR (1965).

Vidas: CASTRO (1985, ed.).

BIBLIOGRAFIA

- ATISSEN, J. e D. PERLMUTTER (1983) «Clause Union in Spanish». In: D. PERLMUTTER e C. ROSEN, eds. *Studies in Relational Grammar, II*. Chicago: University of Chicago Press.
- ALENCAR, J. (1965) *Obra Completa, III*. Rio de Janeiro: Aguilar.
- AMBAR, M. (1985) «Sobre a estrutura dos constituintes interrogativos». In: *Actas do primeiro encontro da Associação Portuguesa de Linguística*. Lisboa: Faculdade de Letras.
- ANDERSON, S. R. (1984) «Kwakwala Syntax and the Government Binding Theory». In: E-D COOK e D. B. GERDTS (eds.) *The Syntax of Native America Languages*. Orlando: Academic Press.
- BAKER, M. C. (1988) *Incorporation: a Theory of Grammatical Function Changing*. Chicago: University of Chicago Press.
- BAYER, J. (1984) «Towards an explanation of certain that-t phenomena: the COMP node in Bavarian». In: de GEEST; PUTSEYS (eds.).
- BENNIS, H. e L. HAEGEMAN (1984) «On the status of agreement and relative clauses in West-Flemish». In: de GEEST; PUTSEYS (eds.).
- BORER, H. (1983) *Parametric Syntax*. Dordrecht: Foris.
- CARBALLO CALERO, R. (1979) *Gramática elemental del gallego comun*. Vigo: Galaxia.
- CASTRO, I. (1985, ed.), *Vidas de santos de um manuscrito alcobacense*. Lisboa: Centro de Estudos Geográficos.
- CHOMSKY, N. (1981) *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht: Foris.
- CHOMSKY, N. (1986) *Barriers*. Cambridge, Mass: MIT Press.
- CINTRA, L.F. Lindley (1954, ed.), *Crónica Geral de Espanha de 1344, II*. Lisboa: INCM.
- CUNHA, C. e L. F. Lindley CINTRA (1984) *Nova gramática do português contemporâneo*. Lisboa: João Sá da Costa.
- DOWTY, D. R. Wall; S. PETERS (1981) *Introduction to Montague Semantics*. Dordrecht: Reidel.
- DRUKONINGEN, F. A. C. (1987) *The Syntax of Verbal Affixes*. Tese de doutoramento, Utrecht.
- DUARTE, I. Silva (1983) «Variação paramétrica e ordem dos clíticos». In: *Revista da Faculdade de Letras de Lisboa*.
- DUARTE, I. Silva (1987) *A construção de topicalização na gramática do português*. Tese de Doutoramento, Universidade de Lisboa.
- EVERS, A. (1981) «Verb Second Movement Rules». In: *Wiener Linguistische Gazette*.
- van der EIJK, P. (em preparação) «A ordem das palavras no galego-português».
- de GEEST, W. e Y. PUTSEYS (eds.) *Sentential Complementation*. Dordrecht: Foris.
- HULK, A. (1986) «Subject clitics and the PRO-drop parameter». In: P. COOPMANS, I. BORDELOIS, B. Dotson SMITH (eds.) *Formal parameters of generative grammar*. Dordrecht.
- JAEGLI, O. (1982) *Topics in Romance Syntax*. Dordrecht: Foris.
- KAISSE, (1982) «Sentential Clitics and Wackernagel's Law». In: D.P. FLICKINGER, M. MACKEN e N. WIEGAND (eds.) *Proceedings of the First West Coast Conference on Formal Linguistics*. Stanford: Stanford University Press.
- KAYNE, R. (1975) *French Syntax*. Cambridge, Mass: MIT Press.
- KLAVANS, J. (1985) «The independence of syntax and phonology in cliticisation». *Language*.
- KOOPMAN, H. (1983), *The syntax of verbs: From verb movement in the Kru languages to Universal Grammar*. Tese de doutoramento: MIT.

- MAIA, C. de Azevedo (1977) *Os falares fronteiriços do concelho de Sabugal e da vizinha região de Xalma e Almedilla*. Coimbra: Fac. de Letras.
- MATEUS, M.H. Mira (ed., 1980) *Vida e feitos de Júlio César*. Lisboa: Comunicação.
- MATEUS, M.H. Mira e.a. (1983) *Gramática da língua portuguesa*. Coimbra: Almedina.
- MATTOS e SILVA, R.V. (1985) «De textos medievais portugueses» *Estudos*.
- MEYER-LÜBKE, W. (1897) «Zur Stellung der tonlosen Objektspronomina». In: *Zeitschrift für Romanische Philologie*.
- MONTEIRO, A. Casais (1983, ed.). *A Peregrinação de Fernão Mendes Pinto*. Lisboa: INCM.
- NUNES, J.J. (1943) *Crestomatia Arcaica*. Lisboa: Teixeira.
- OGANDO, V. (1980) «A colocación del pronombre átono no galego-português medieval». *Verba*.
- OTERO, C. (1975) «The development of the clitics in Hispano-Romance». In: M. SALTARELLI e D. WANNER (eds.) *Diachronic Studies in Romance Linguistics*. Haia: Mouton.
- PIEL, J. M. (1986, ed.), *Livro da ensinança de bem cavalgar toda sela que fez El-Rey Dom Eduarte*. Lisboa: INCM.
- POLLOCK, J.-Y. (1987) «Verb Movement, UG and the Structure of IP». MS.
- RAMSDEN, H. (1963) *Weak pronoun position in the early Romance languages*. Manchester: University Press.
- RAPOSO, E. Paiva (1984) «On the inflected infinitive in European Portuguese». MS.
- RAPOSO, E. Paiva (1987) «Case theory and Infl to Comp: the inflected infinitive in European Portuguese». *Linguistic Inquiry*.
- RIVERO, M.-L. (1986) «Parameters in the typology of clitics in Romance and Old Spanish». *Language*.
- RIZZI, L. (1982) *Issues in Italian Syntax*. Dordrecht: Foris.
- SADOCK, J. (1985) «Autolexical Syntax». *Natural Language and Linguistic Theory*.
- SIMPSON, J.; L. WITHGOTT (1987). «Pronominal clitics and templates». In: H. BORER, ed. *The syntax of pronominal clitics. Syntax and semantics*, 19. Orlando: Academic Press.
- STOWELL, T. (1982) «The tense of infinitives». *Linguistic Inquiry*.
- THOMAS, E. (1969), *The Syntax of Spoken Brazilian Portuguese*. Nashville: Vanderbilt University Press.
- TORREGO, E. (1984) «On inversion in Spanish and some of its effects». *Linguistic Inquiry*.
- TRAVIS, L. (1984) *Parameters and Effects of Word Order Variation*. Tese de doutoramento, MIT.
- VASCONCELLOS, J. Leite (1955) *Filologia Barranquenha*. Lisboa: Imprensa Nacional.
- VASCONCELLOS, J. Leite (1959), *Textos Arcaicos*. Lisboa: Clássica.
- WILLIAMS, E. (1978) «Across-the-board rule application». *Linguistic Inquiry*.
- ZAGONA, K. (1988) «Proper government of antecedentless VP in English and Spanish». In: *Natural Language and Linguistic Theory*.



TOPONIMIA RELIGIOSA EN CASTILLA A TRAVES DE LOS CARTULARIOS

VICENTE PÉREZ SOLER
(WINDSOR, ONTARIO)

El cartulario riojano de *San Millán de la Cogolla* y los burgaleses de *San Pedro de Arlanza* y *San Pedro de Cardeña* recogen más de sesenta nombres de santos con denominación de lugar: siete auténticos topónimos (*Santa María, Santa Lucía, Santa Eugenia, Santa Agata, Santa Juliana, Santa Cristina* y *San Cucufate*), cinco vacilantes entre el genitivo y ablativo, tres de los cuales ofrecen cierto interés (*Santa Eulalia, San Martín* y *San Esteban*) y los restantes que no logran desprenderse de la forma embrionaria del genitivo.

Los casos concretos de hagiotopónimos surgen a causa de la pronta independencia de los nombres de edificaciones que determinan y por la difundida devoción de que fueron objeto Santa María, especialmente, y los demás santos, trascendida a los documentos de los citados cartularios, entre las fechas de 852 y 1062, en forma de nombres de lugar.

Los casos vacilantes de *toponimización* suelen aparecer ya tempranamente junto a variantes determinativas que señalan el proceso de transformación.

De entre los demás casos de nombres de santos resultan interesantes, si bien un poco al margen del campo toponímico, San Isidoro y San Pelayo. Es incomprendible la devoción de un santo antes de su canonización. En el caso de San Isidoro de Sevilla su muerte data del año 636 y su traslado a León del año 1063, fecha en que se generaliza su culto. La existencia de un monasterio en Hontoria Val de Arados, dedicado a *Sancti Ysidoris* en un documento del año 1048, hace pensar en una advocación prematura del santo, en la posibilidad de que el documento sea «antidatado», o finalmente, que se trata de un caso de desdoblamiento de personalidad. El problema queda planteado así y no es este momento de intentar una solución.

Más viable parece el caso de San Pelayo, martirizado en Córdoba el año 925 y trasladado a León el año 967. Su nombre aparece en tres documentos fechados los años 863, 929 y 933. El primero de ellos alude a la decanía de *Sancti Pelagii* de Plátano, tal vez el actual pueblo de Prádanos de la Bureba, y su fecha es anterior a la de su muerte. Comparado con otro documento posterior, del año 869, aparecen como testigos los mismos personajes, de donde su coetaneidad está clara por la fecha y por los testigos. Sin embargo, el documento del año 869 presenta formas diptongadas procedentes de ð y ē, que no se imponen en Castilla hasta mediados del siglo x⁽¹⁾, circunstancias que unidas a la anticipación de la muerte de San Pelayo conducen a considerar de falsos o «antidatados» los mencionados documentos de los años 863 y 869.

Independientemente, Pierre DAVID⁽²⁾ descarta la posibilidad de que se trate de un caso de desdoblamiento, con el San Pelayo obispo de Laodicea de Siria del siglo iv, ya que este responde a una cita literaria introducida por Baronius en el *Martyrologium romanorum* y por el hecho de que no haya figurado en ningún libro religioso antes de Baronius.

El intenso culto mariano de España se refleja en la toponimia del país. Resulta abundante el material encontrado y significativo que el documento más antiguo observado corresponda a este hagiotopónimo:

Año 853: «Et presimus presuras in allios locos: Sancta Maria de Govia»
(Cartulario de San Millán No. 5, pág. 7-8).

Aún podemos ilustrar doce nombres de lugar más en diez documentos:

- Año 871: «dedimus Sancta Maria de Foce de Arganzone, de Ganna, de Letonnu» (Cart. de San Millán, No. 12, pág. 17).
- Año 955: «et domino Didaco episcopo de Sancta Maria de Valleposita» (Cart. de S. Millán, No. 49, pág. 59).
- Año 1005: «in loco tras Sancta Maria (Villalonga)» (Cart. de S. Pedro de Cardeña, No. 265, pág. 283).
- Año 1009: «Sancta Maria Formoza cum suis divisio in omnibus locis...» (Cart. de S. Millán, No. 77, pág. 87).
- Año 1035: «et quartam partem de Sancta Maria de Amingo, toto el valle et sua defensa subtus penna» (Cart. de S. Millán, No. 108, pág. 121).

(1) Ramón Menéndez Pidal, *Orígenes del Español* (Madrid, 1939), págs. 170 y 559.

(2) Pierre David, *Etudes Historiques sur la Galice et le Portugal* (Paris, 1947), pág. 213. Colección portuguesa, publicada bajo el patronato del Instituto Francés en Portugal, 7º. vol.

- Año 1037: «Sancta Maria de Mercadillo» (Cart. de S. Pedro de Arlanza, No. 29, pág. 64).
 Año 1038: «sic concedo ad domum Sancto Christoforum orta... et Sancta Maria Ablenti» (Cart. de S. Pedro de Arlanza, No. 31, pág. 68).
 Año 1044: «atque concedo illa divisa que abeo in Sancta Maria de Pelagio» (Cart. de S. Pedro de Cardeña, No. 242, pág. 261).

El *Libro Becerro* llama a este lugar *Santa Maria Pelaya*, hoy desconocido.

- Año 1045: «concedimus et confirmamus... solares in Calahurra urbem» (Cart. de S. Millán, No. 125, pág. 136).
 Año 1048: «Sancta Maria de Carafe» (Cart. de S. Pedro de Arlanza, No. 51, pág. 18). Aldea que fue, al parecer de Espeja, sin relación alguna con Zayas (según nota 8 del pie del documento).

Pervivencias de este período, comprendido entre 853 y 1062, del culto a María son las Iglesias Parroquiales de Axpe de Busturia, en un documento del año 1051, y de Santa María de Tera, matriz de la de Espeja y continuadora del culto en dicho lugar, en un documento del año 927.

Contrasta, en la actualidad, el gran número de localidades con la denominación de *Santa Lucia* con el exiguo número de ejemplos en los documentos:

- Año 969: «in isto loco qui dicitur... et Sancta Lucia» (Cart. de S. Millán, No. 55, pág. 64).
 Año 1036: «in loco qui dicitur Pinna de Sancta Lucia, iuxta Coba de Portes» (Cart. de S. Millán, No. 109, pág. 122).

Santa Eugenia tiene actualmente una gran difusión toponímica en España. En los cartularios son abundantes las citas, si bien, en función de topónimos, solo tres:

- Año 972: «deinde omne facultare quem abeo in Sancte Eugenie de Haggege, seu in quocumque loco habere potuero» (Cart. de S. Pedro de Cardeña, No. 325, pág. 331).
 Año 1020: «De terris, id est, una terra in Sancta Eugenia super illa de domino Petro» (Cart. de S. Millán, No. 88, pág. 101).
 Año 1042: «Et de terminis de Sancta Eugenia: de Val de Biriél usque ad summa Lupera» (Cart. de S. Pedro de Arlanza, No. 34, pág. 76).

Las fechas de estos tres documentos, relativamente próximas a la fecha del martirio de la santa española (923), pueden hacer pensar en una devoción prema-

tura, sin embargo, la actual difusión de topónimos referentes a Santa Eugenia y el largo proceso de adaptación hasta alcanzar su definitiva fijación, nos inclina a creer se trata de la mártir cristiana de la Iglesia Romana.

Cuatro ejemplos representan a Santa Agueda. Uno de ellos, *Gadea*, es una variante interesante de entre las que forman la gama de topónimos de esta santa: *Agata*, *Agueda*, *Gadea*, *Gadia*, en la actual toponimia.

Año 853: «Et presimus presuras in alios locos...; Sancta Gatea de Manata cum suas hereditates et pertenentias» (Cart. de S. Millán, No. 5, pág. 8).

Año 863: «Et quinta decania in termino Sancta Agatea cum divisa pratile ab illo rivulo usque ad pontem qui est sub ipso monasterio» (Cart. S. Millán, No. 8, pág. 11).

Año 950: «concedimus... casa nostra propria illa de Corcora, in loco qui dicitur Quartanigo, vocata S. Justi et Pastor et S. Mametis et Sancta Agatea» (Cart. de S. Millán, No. 47, pág. 57).

Año 871: «et de Spino abbate Helgorriga usque S. Romani et Sancta Agatea» (Cart. de S. Millán, No. 12, pág. 17).

Santa Juliana ofrece un solo ejemplo entre los documentos estudiados:

Año 1037: «Cite Annaiz et sua uxore Ttieca alia vinea de Sancta Juliana» (Cart. de S. Millán, No. 113, pág. 126).

Esta santa responde a la mártir convertida por San Cucufate, muerta como él, en el *Castrum Octavianum* y cuenta, en la actualidad, con cuatro o cinco lugares denominados por su nombre.

También de Santa Cristina se registra un solo ejemplo:

Año 964: «in isto loco qui dicitur Sancta Christina» (Cart. de S. Millán, No. 55, pág. 65). No figura ningún otro dato, aunque parece ser un lugar o barrio de la provincia de Burgos.

San Cucufate, joven procedente de Africa, se destacó por su caridad y facultad de obrar milagros. Por esta razón, sufrió persecución y torturas, soportadas milagrosamente. Finalmente, fue decapitado en el año 306, en el lugar llamado *Castrum Octavianum*. Hoy este lugar es denominado *San Cucufate del Vallés* o *San Cugat del Vallés* (Barcelona), en su memoria.

La zona catalana debió rendir un amplio culto a este santo que irradió hacia Castilla antes del año 1050, e incluso hasta Oviedo, en donde existe hoy una Parroquia, *San Cucufate de Llanera*, en el municipio de Llanera. En Barcelona existe, además un lugar denominado *San Cucufate Sasgarriga* o *San Cugat Sasgarriga*.

El único topónimo registrado en los cartularios corresponde a Logroño y parece marcar el paso de la difusión catalana antes mencionada hacia Castilla:

Año 1050: «nostrum palatium qui est in villa de Tricio, in S. Salvatoris varrio, cum sua hereditate, id est, in S. Cucufate una vinea ad limite de Fortun Micael» (Cart. de S. Millán, No. 145, pág. 155).

El caso de Santa Eulalia se trata de un problema de desdoblamiento, en idéntico sentido de lo que entiende Joseph PIEL por desdoblamiento: «Um fenómeno hagiológico que não deixa de interessar ao presente estudo toponímico é o chamado «desdobramento», que consiste em ser um determinado santo histórico reivindicado por uma Igreja local. Esta espécie de «anexação» de um santo tem a sua origem na presença de relíquias deste mesmo orago no santuário respectivo, o que fácilmente podia induzir o clero e o povo na crença de se tratar de um mártir antigo da sua terra. É de presumir que tais «naturalizações» nem sempre se fizessem de inteira boa fé, entrando em jogo o patriotismo local, que, sabido é, se manifesta também em matéria religiosa» (3).

A ambos extremos de la Península existieron dos centros difusores de su devoción y se extendieron por toda la mitad norte de España: *Santa Eulalia de Mérida* y *Santa Eulalia de Barcelona*. La auténtica es la de Mérida, sin embargo Barcelona tuvo una basílica en honor a ella, por lo que la reivindica como suya. Durante la dominación musulmana llegó a cesar por completo su culto en las iglesias de Barcelona, hasta olvidar incluso el lugar de su sepultura. En Mérida, por el contrario, el culto a Santa Eulalia nunca se interrumpió.

Otro aspecto, en relación con Santa Eulalia, es su transcripción. La mayor parte de los topónimos actuales adoptan la forma *Santa Eulalia*. En los documentos se adopta la forma *Eolalia*:

Año 913: «tradimus nostras hereditates... in nostras villas pernominatas in Bergonda tertia parte et in Sancta Eolalia de Rivo de Flumencillo» (Cart. de S. Millán, No. 15, pág. 21).

Año 979: «in Sancta Eolalia Furtun Monniz cum domo, hereditate et pertenentia» (Cart. de S. Millán, No. 61, pág. 71).

Otras variantes actuales del hagiotopónimo son *Santa Olaja*, *Santa Olalla*, *Santa Olaya* y *Santa Olaria*. Además, en Castilla y León, si bien en menor cuantía, se da también la variante *Santa Eularia*.

(3) Joseph M. Piel, «Os nomes dos santos tradicionais hispânicos na toponímia peninsular.» *Biblos*, (Facultad de Letras de la Universidad de Coimbra, 1949-50), pág. 292.

Consecuencia de la enorme difusión experimentada hacia el Norte de España resulta la fatigosa lista de Parroquias denominadas *Santa Eulalia*, complementada de un determinativo, o de lugares, caseríos, aldeas y municipios con *Santa Eulalia*, a secas, especialmente, en las cuatro provincias gallegas y la de Oviedo.

El culto a San Martín es uno de los más dilatados y antiguos: en el siglo IX, aparecen seis documentos; en el X, diez y ocho y en el XI, ocho. Su identificación es sencilla: se trata de San Martín de Tours, procedente de la Galia, ya que el San «Martin de Braga n'a pas été honoré d'un culte public avant le XII^{ème} siècle; il ne figure pas de première main dans le plus ancien calendrier romain de cette métropole: sa fête aura été instituée par Jean Peculier entre 1150 et 1175» (4).

A pesar de su profusión documental solo una vez aparece en función de auténtico topónimo:

Año 950: «ex altera parte limite cum aqua qui pergit ad Sancto Martino de Carceto» (Cart. de S. Pedro de Cardeña, No. 49, pág. 61).

Sin embargo, en la actualidad, junto con el hagiotopónimo de Santa María, es el que a mayor número de lugares geográficos da nombre.

Su difusión queda también patente en las pervivencias actuales: Iglesia Parroquial de San Martín de Tours en Foronda; ermitas en Villariezo y Mondúbar y un barrio en Grañón. Lugares que están representados en los documentos estudiados por la presencia de un monasterio.

El hagiotopónimo de San Esteban de amplitud muy dilatada en la actualidad ha llegado a su último desarrollo en la forma de *Santisteban*. Los cartularios muestran dos ejemplos todavía en forma embrionaria, correspondientes a los años 862 y 948. El genitivo, de un nombre que ya no figura en el texto, indica lugar. Pero en el año 1062, lo encontramos constituido en un auténtico topónimo dando nombre al actual San Esteban de Gormaz:

Año 1062: «concedimus sine ulla ambiguetate illo decimo de Sancto Stephano de toda la laborancia ad integrum» (Cart. de S. Pedro de Arlanza, No. 51, pág. 105).

Como conclusión de este breve espacio de tiempo estudiado se desprenden dos notas distintivas, al menos en el reducido conjunto geográfico castellano-riojano:

- 1.^a) Una temprana fijación y madurez de los hagiotopónimos femeninos.
- 2.^a) Un estado todavía embrionario de los topónimos encontrados en el periodo de 852 al 1062, a juzgar por las vacilaciones y variantes.

(4) Pierre David. *Obra citada*, pág. 247

NOTA SOBRE O INÍCIO DA RECOLHA DO ROMANCEIRO DA TRADIÇÃO ORAL MODERNA

J. J. DIAS MARQUES
(MADRID)

Ao Prof. Doutor Luis F. Lindley Cintra

La historia del Romancero aun está por escribirse, pero, cuando se escriba, la parte moderna de esa historia no será, ciertamente, la menos compleja ni la que ofrezca menor interés.

Antonio Sánchez Romeralo (1)

Em Janeiro de 1825, numa prisão de Sevilha, onde se encontrava encarcerado devido às suas ideias liberais, Bartolomé José GALLARDO recolheu, junto de P. SÁNCHEZ e de CURRO «el Moreno», presumivelmente presos como ele, dois romances, que lhe valem a honra de ser habitualmente citado como primeiro colector do Romanceiro da Tradição oral moderna (2).

Três anos depois, em 1828, Almeida GARRETT publicou *Adozinda* (3), onde incluiu versões de romances, também elas recolhidas da Tradição oral moderna (4). Ao contrário do que muitas vezes se afirma, tanto estas como as restantes versões que formam o fundo inicial da colecção que GARRETT veio, mais tarde, a publicar (5), não foram recolhidas por ele, mas sim (embora a seu pedido) por uma «jovem senhora» de Lisboa (6). Como já observámos em outro lugar, «desconhece-se a identidade dessa 'jovem senhora', pois tem todo o aspecto de criptónimo o nome de 'Elisa' com que GARRETT se lhe dirige no poema que serve de introdução à *Adozinda*» (7). Debrucemo-nos hoje um pouco mais detidamente sobre o assunto.

O principal biógrafo de Almeida GARRETT, Francisco Gomes de AMORIM, referindo-se aos «versos de introdução à *Adozinda*», escreveu: «...alguém me afirmou que foram consagrados a sua mulher» (8), embora deixe claro que não se mostra seguro de tal identificação (9).

Mais tarde, Fernando de Castro Pires de LIMA, no prefácio à sua edição de *Adozinda*, concluiu, também ele, que «até melhor interpretação, Elisa pode muito bem ser a própria esposa.» (10)

Mas uma análise mesmo superficial da questão permite evidenciar que Elisa não pode ser identificada como a esposa de GARRETT, a célebre Luísa Midosi. Na verdade, para lá do facto de ser difícil admitir que o escritor se referisse à esposa usando a expressão «uma estimável e jovem senhora de minha particular amizade» (11), repare-se, sobretudo, que essa «senhora» recolheu os romances estando em Lisboa, quando GARRETT estava em Inglaterra (12). Ora Luísa Midosi acompanhou o marido a Inglaterra e estava com ele não só quando foi feita a remessa de romances (1823 ou 24, como veremos), mas mesmo bastante mais tarde, partindo apenas para Portugal em 1826 (13).

Por seu lado, recentemente, os organizadores da edição do *Romanceiro* de GARRETT que referimos na nota (6) afirmam sobre a mencionada «senhora»: «pensamos tratar-se de Adelaide Pastor» (14), ou seja, a jovem com quem o escritor, separado já de Luísa Midosi, viveu de 1836 a 1841 (15). Mas também esta identificação de Elisa não nos parece resistir à análise. Com efeito, o *Bernal Francês* (poema original de Almeida GARRETT inspirado no romance do mesmo nome, que, no I vol. do *Romanceiro*, se segue à *Adozinda*) é dedicado a uma Adélia, criptónimo sob o qual se esconde, aí sim, Adelaide Pastor. Tal é claramente desvelado por Gomes de AMORIM (16) e, julgamos que na sua esteira, por Teófilo BRAGA (17). A análise da «Introdução» de GARRETT ao *Bernal Francês* comprova esta identificação, pois por ela ficamos a saber que Adélia faleceu entre o Verão de 1840 e 15 de Outubro de 1842 (18). Acontece que Adelaide Pastor faleceu nesse espaço de tempo, mais precisamente a 26 de Julho de 1841 (19). Ora o facto de o escritor mencionar também no mesmo volume a citada «jovem senhora»/Elisa sem referir a sua morte (e o mesmo acontece mais tarde, em 1851, no II vol.), ao contrário do que faz para Adélia, mostra que aquela não pode ser identificada com a falecida Adelaide Pastor. Aliás, mesmo sem estas provas, seria difícil admitir que dois criptónimos tão diferentes, usados em poemas sucessivos, pudessem designar uma mesma pessoa.

Tentemos agora determinar a data em que essa «jovem senhora» (20) realizou a sua recolha. Tal trabalho foi sem dúvida empreendido entre 27 de Setembro de 1823 e 26 de Janeiro (ou, quanto muito, o início de Março) de 1824. Na verdade, na primeira destas datas, instalou-se Almeida GARRETT em Edgbaston, nos arredores de Birmingham (21), para onde fora desterrado, no seguimento das perseguições movidas, em Portugal, aos liberais, depois do golpe de estado absolutista da Vila-Francada. Ora foi nessa localidade inglesa que o escritor, ao ler os poemas tradicionalizantes de Walter SCOTT, BÜRGER e BURNS (22), se recordou dos romances que, em Portugal, ouvira na sua meninice (23), e «começ[ou] a pensar que aquelas

rudes e antiquíssimas rapsódias nossas continham um fundo de excelente e lindíssima poesia nacional, e que podiam e deviam ser aproveitadas» (24). Decidiu, assim, «recorr[er] à tradição» (25) e escrever para Portugal, a pedir que lhe recolhessem romances. E aí, em Edgbaston, estava quando os recebeu (26), enviados pela mencionada «jovem senhora». Tal se passou, portanto, antes de 26 de Janeiro de 1824, data em que Almeida GARRETT partiu de Edgbaston para Londres (27). Mesmo admitindo que Gomes de AMORIM se engane e que GARRETT tenha, afinal, recebido a remessa de romances não em Edgbaston mas já em Londres, a recolha não pode, de qualquer modo, ser posterior a inícios de Março de 1824, altura em que o escritor deixa Londres para se instalar no Havre, França (28). Como efeito, desta cidade escreve ele para Londres a Duarte LESSA, a 27 de Julho de 1824, pedindo que lhe sejam enviados «os [s]eus livros e com eles (...) os [s]eus papéis» (29), e, mais tarde, no «post-scriptum» (datado de 1 de Janeiro de 1825) de uma outra carta, de 19 de Novembro de 1824, diz ao mesmo LESSA: «Não recebi ainda livro nenhum; sim os meus papéis: desses me faltam uns *romances* populares que me tinha mandado uma senhora de Lisboa; sobre cuja falta escrevi a Machado — ainda sem resposta — veja se ma pode obter, porque muito apreço dou àqueles papelinhos» (30).

Depois de finalmente recebidos (31), os «*romances* populares» foram transcritos por Almeida GARRETT para um caderno manuscrito, em cuja primeira página se lê «Cancioneiro/ de / Romances, Xacaras, Solãos / e outros vestígios / Da antiga poesia nacional / Pela maior parte conservados na tradição/ oral dos povos/ E agora primeiramente colligidos / Por/ J.-B. de Almeida-Garrett/ começado/ 1824» (32). A este caderno aludem já Gomes de AMORIM (33) e, mais explicitamente, Teófilo BRAGA (34), embora nem um nem outro se apercebam da enorme importância de que ele se reveste, pelo facto de aí podermos encontrar os romances publicados no *Romanceiro*, alguns tal como foram recolhidos da Tradição, antes, portanto, das muitas modificações que GARRETT neles operou.

Saído do espólio do escritor em data desconhecida, antes da compra desse espólio pelo Estado, o caderno encontra-se hoje, felizmente, na Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra (Sala Ferreira Lima), por oferecimento do dedicado estudioso garrettiano Henrique de Campos Ferreira Lima, que, entretanto, o conseguira adquirir (35). Foi aproveitado pela primeira vez por Augusto da Costa DIAS, Maria Helena da Costa DIAS e Luís Augusto Costa DIAS na sua já mencionada edição do *Romanceiro* de GARRETT, embora, infelizmente, duma forma, por vezes, pouco clara e/ou difícil de acompanhar pelo leitor. Seria, por isso, do maior interesse que este manuscrito fosse objecto de uma edição integral e crítica, necessidade que, aliás, os próprios Costa DIAS também referem, mas que lhes foi impossível satisfazer (36).

Acrescente-se, para terminar, que a recolha da «jovem senhora» constou de cerca de quinze romances (37) e foi realizada sobretudo «nas circunvizinhanças de Lisboa» (38), tendo igualmente sido entrevistada uma informante do Minho residente na capital (39).

Concluindo: levada a cabo em 1823 ou 24, esta recolha torna a anónima «jovem senhora» de Lisboa o primeiro colector (de que há notícia) da Tradição oral moderna (40), título que, portanto, se revela injusto quando atribuído a Bartolomé José GALLARDO, já que este apenas recolheu os seus dois romances em 1825.

Peniche, 18 de Setembro de 1986.

P. S. — Estando este artigo há muito escrito e entregue para publicação, chegou-nos às mãos (Junho de 1988), amavelmente enviada pelo seu autor, a importante comunicação do Prof. Manuel da Costa FONTES «O Romanceiro Açoriano: Panorama e Sugestões de Estudo», incluída em *Da Literatura Açoriana. Subsídios para um Balanço*, comunicações ao I Simpósio sobre Literatura Açoriana realizado na Universidade de Brown, Providence, R.I., E.U.A., em 22 e 23 de Abril de 1983 (organização, introdução e notas de Onésimo Teotónio ALMEIDA, Angra do Heroísmo, União Gráfica Angrense, 1987).

Nas pp. 189-190, o Prof. FONTES refere-se também ele (embora resumidamente, já que se tratava de um ponto lateral em relação ao tema da sua comunicação) ao assunto que abordámos no presente artigo, aludindo à prioridade de GARRETT (ou melhor — diríamos nós — da amiga de GARRETT) sobre GALLARDO quanto à recolha do Romanceiro, frisando ainda, e muito bem, que GALLARDO, ao recolher as suas versões o fez, provavelmente, «como passatempo, sem dar-se conta da importância do achado, (...) não volt[ando] a prestar-lhes qualquer atenção», pelo que elas ficaram inéditas até aos nossos dias, ao passo que Almeida Garrett «compreendeu muito bem a importância dos romances», dando-os a conhecer logo em 1828, tendo sido ele «quem inspirou todos os trabalhos de recolha posteriores, tanto em Portugal como em Espanha» (*op. cit.*, pp. 189 e 190).

Entretanto, foi também publicado o livro de Luís Augusto Costa Dias Fontes *Inéditas do Romanceiro Português. Os Papelinhos de Garrett* (Sintra, Câmara Municipal de Sintra, 1988), dedicado ao estudo e edição do manuscrito de Almeida Garrett a que atrás nos referimos. Infelizmente não podemos afirmar — como gostaríamos — que tal estudo e tal edição sejam os que aquele importante manuscrito merecia. Muito haveria a dizer, na verdade, sobre variadíssimos pontos desta obra e mesmo sobre a sua orientação geral; limitar-nos-emos aqui, contudo, a apontar três das questões que mais directamente se prendem com o tema do nosso artigo.

Assim, escreve o Dr. Costa DIAS (cfr. *op. cit.*, p. 37) que, das considerações que cita, feitas por GARRETT nos dois prefácios ao I vol. do *Romanceiro*, se poderia deduzir a existência de três períodos no formar da sua colecção: 1.º, de 1824 a 1828; 2.º, de 1828 a 1833; e 3.º, de 1834 a 1843. Ora, se não nos enganamos, o que GARRETT efectivamente diz é muito diferente. Com efeito, o 1.º período (compreendendo a recolha da «jovem senhora») só pode ser de 1823-1824, como já atrás pensamos ter deixado claro; o 2.º período (que abrange as versões obtidas por alguns «amigos zelosos») é provável que se inicie em 1826, ano em que GARRETT regressou a Portugal (cfr. *GMB*, I, pp. 401-402), e vai até 1828 ou, quanto muito, 1829 (cfr. *Romanceiro* I, p. 61); e o 3.º (colheita do próprio GARRETT a partir das anotações do Cavaleiro de OLIVEIRA) é de 1829 ou pouco posterior (cfr. *Romanceiro*, *ibid.*). Deveria considerar-se ainda a existência de um 4.º período, de 1832 (recolha na Terceira — cfr. *op. cit.*, I, p. 66) a 1843 (data do prefácio do I vol., onde se diz: «os textos [das versões tradicionais] estão prontos, classificados e anotados e sairão em seguimento deste volume» — *op. cit.*, I, p. 72) ou, no máximo, a 1851 (data da publicação do II e III vols. do *Romanceiro*), período esse em que entraram na colecção de GARRETT vários textos oferecidos por amigos seus (*op. cit.* I, pp. 68-69) e alguns recolhidos por ele próprio (*op. cit.* III, pp. 140-141, 281 e 283).

Noutro passo, diz o Dr. Costa DIAS que a amiga de Almeida GARRETT lhe «enviava para Londres e depois para Paris os textos populares» (*op. cit.* p. 43), o que é inexacto, pois, tal como atrás dissemos, o envio fez-se, com todas as probabilidades, para Edgbaston, e só muito hipoteticamente (admitindo um erro de Gomes de AMORIM) se pode supor ter sido feito mais tarde, quando Garrett estava em Londres. De qualquer modo, é de excluir que os romances, mesmo em parte, lhe tivessem sido enviados quando o poeta residia já em Paris, porque, como vimos, a colecção fora-lhe enviada quando ele estava ainda em Inglaterra, pois que a deixou ficar em Londres ao partir para o Havre, em Março de 1824. Note-se ainda que a ida do Havre para Paris só se fez em Janeiro do ano seguinte (Vd. José TERRA. *art. cit.*, docs. n.ºs 1 e 2, pp. 187-188). Claro que o interesse desta questão reside não em determinar minúcias geográficas mas sim nas informações sobre a data da recolha da «jovem senhora» que se podem deduzir do local de recepção das versões por parte de GARRETT.

Para terminar este já longo «post-scriptum», não podemos deixar de chamar a atenção para o facto de o título do caderno manuscrito de Almeida GARRETT não ser *Cancioneiro de romances, xácaras e solaus* [...], como, por duas vezes, afirma o Dr. Costa DIAS (Vd. *op. cit.*, pp. 43 e 55), mas sim (conforme atrás transcrevemos e como, aliás, se pode agora ver no fac-símile incluído na obra de DIAS, p. 54) *Cancioneiro de romances, xácaras, solaus* [...], sem «e». A ausência desta conjunção torna, naturalmente, indispensável à estrutura do título que ele não termine na palavra «solaus», mas que, pelo contrário, continue, como de facto conti-

nua: «... *solaus e outros vestígios da poesia nacional*» etc. É, portanto, impossível afirmar, como faz DIAS, que os dizeres «*e outros vestígios* etc.» alguma vez não constassem do título inicial e tivessem sido acrescentados por GARRETT numa fase posterior. Diga-se também que não nos parece evidente a presença de duas caligrafias diferentes (a da juventude e a da «fase adulta») na escrita do título, como afirma Costa DIAS (*op. cit.*, pp. 43 e 55). Pelo menos, os dizeres «Por J.-B. de Almeida-Garrett» (que, segundo DIAS, fazem parte das palavras escritas «pelo punho juvenil de Garrett») parecem-nos ser exactamente da mesma caligrafia que as linhas anteriores, as quais, diz o Dr. Costa DIAS, teriam sido acrescentadas «em letra da fase adulta». Não cremos, portanto, que ou do título do caderno ou dos caracteres em que está escrito se possam tirar ilações sobre as diferentes fases de formação do manuscrito, como faz o Dr. Costa DIAS.

NOTAS

(1) «El Romancero Oral Ayer y Hoy: Breve Historia de la Recolección Moderna (1782-1970)» in Antonio Sánchez Romeralo *et al.*, *El Romancero Hoy: Nuevas Fronteras*, Madrid, Editorial Gredos, 1979, p. 17.

(2) Vd. António Sánchez Romeralo, *art. cit.*, p. 23, e Diego Catalán, «El Romancero de Tradición Oral en el Último Cuarto del Siglo xx», incluído na obra colectiva citada em (1), pp. 217-218. Os romances recolhidos por Gallardo (*Conde Sol e Gerinaldo*) só foram publicados recentemente no *Romancero Tradicional de las Lenguas Hispánicas (Español-Portugués-Catalán-Sefardí): Colección de Textos y Notas* de María Goyri e Ramón Menéndez Pidal, respectivamente no vol. IV: *Romances de Tema Odiseico-2*, org. por Diego Catalán *et al.*, Madrid, Editorial Gredos, 1970, pp. 217-218 (versão V. 224) e no vol. VII: *Gerinaldo, El Paje y la Infanta-2*, org. por Diego Catalán *et al.*, Madrid, Editorial Gredos, 1975, pp. 170-172 (versão I. 444). Note-se que a versão publicada nos *Romances de Tema Odiseico-2* surge, por lapso, datada de «1820, p. enero» (p. 217), embora mais abaixo, na nota (1) dessa mesma página, se diga «el texto de 1825». Igual lapso se encontra ali na p. 216 e na legenda do rosto do extra-texto situado entre as pp. 216 e 217, que aliás se apresenta como reprodução do «original de la versión», quando, afinal, parece antes ser reprodução da cópia do original «contrastada por María Goyri (...) en junio de 1919» a que se refere a citada nota (1), tal como se infere da anotação existente no final do verso do manuscrito. Observe-se ainda que a anotação referida indica claramente a data da recolha como sendo «1825 p. enero», embora diga ser «D. José B. Gallardo» o colector, lapso que é, depois, repetido nas pp. 216 e 217.

(3) *Adozinda*, Romance, Londres, Em Casa de Boosey & Son e de V. Salva, 1828.

(4) *Silvana + Delgadinha e Bernal Francês + Aparição*, respectivamente pp. 107-113 e pp. XXVI-XXXII da ed. cit.

(5) No *Romanceiro e Cancioneiro Geral* (as edições posteriores têm o título apenas de *Romanceiro*), vol. I: *Adozinda e Outros*, Lisboa, Typ. da Soc. Propagadora dos Conhecim. [sic] Úteis, 1843, e no *Romanceiro*, vol. II: *Romances Cavalharecos* [sic] Antigos e vol. III: *Romances Cavalherescos Antigos*, ambos de Lisboa, Imprensa Nacional, 1851.

(6) Vd. Almeida Garrett, *Romanceiro*, organização, fixação do texto, prefácio e notas de Augusto da Costa Dias, Maria Helena da Costa Dias e Luís Augusto Costa Dias, Lisboa, Editorial

Estampa, 1983, I, pp. 61 e 84-85 e II, p. 143. Todas as citações que fizemos do *Romanceiro* de Garrett são tomadas desta edição, abreviadamente referida daqui em diante como *R*.

(7) «Sobre um Tipo de Versões do Romance de *Delgadinha*», *Quaderni Portoghesi*, 11-12 (Primavera-Autunno 1982), p. 218, nota (1).

(8) *Garrett, Memórias Biográficas*, I, Lisboa, Imprensa Nacional, 1881, pp. 441-442. A partir de aqui, passaremos a designar abreviadamente esta obra por *GMB*. Note-se que o II vol., que também utilizaremos, é de 1884. Tenha-se presente que, nos títulos e demais indicações bibliográficas, respeitamos a ortografia original das obras, mas que a actualizamos nas citações.

(9) *GMB*, I, 443.

(10) *Adozinda*, edição revista e prefaciada por Fernando de Castro Pires de Lima, Porto, Manuel Barreira Editor, s.d., p. XXVIII.

(11) *R*, I, 84. Designa-a ainda por «uma jovem senhora minha amiga muito do coração» (*R*, I, 61) e «uma menina da minha amizade» (*R*, II, 143).

(12) *R*, I, 84-85 e *GMB*, I, 359.

(13) *GMB*, I, 313, 336, 339 e 387.

(14) *R*, II, 34.

(15) *GMB*, II, 317-318 e 648.

(16) *GMB*, II, 592.

(17) Almeida Garrett, *Obras Completas*, grande edição popular ilustrada; prefaciada, revista, coordenada e dirigida por Theophilo Braga, I, Rio de Janeiro-Lisboa, H. Antunes, [1904?], p. 357, nota (1).

(18) *R*, I, 144.

(19) *GMB*, II, 648.

(20) Talvez uma Isabel, nome que, na poesia arcádica (e Garrett, como se sabe, foi, no início da sua carreira, muito influenciado pelo Arcadismo) costuma estar por detrás do criptónimo/anagrama de «Elisa».

(21) Almeida Garrett, «Diário da Minha Viagem a Inglaterra», *Obras Completas*, ed. cit., II (o editor deste vol. é a Empresa da História de Portugal, Lisboa, e a data claramente 1904), p. 478.

(22) «... os poemas de Walter Scott ou, mais exactamente, suas novelas poéticas, as *Baladas* alemãs de Bürger, as inglesas de Burns ...» (*R*, I, 84). Trata-se, como é sabido, de autores de poesia culta que, nas suas obras, se inspiraram na poesia popular. No que diz respeito a Walter Scott, Garrett refere-se aqui, certamente, aos seus longos poemas narrativos, como *The Lay of the Last Minstrel* (1805) ou *The Lord of the Isles* (1810), baseados em lendas e tradições medievais.

(23) *R*, I, 83-84 e II, 110.

(24) Carta «Ao Sr. Duarte Lessa» (datada de Londres, 14 de Agosto de 1828) que serve de prefácio a *Adozinda*, *R*, I, 84. Leia-se também o que, em carta do Havre, datada de 19 de Novembro de 1824 e endereçada ao mesmo Lessa, dizia já Garrett: «Lembra-se das nossas conversas de Londres sobre antigalhas portuguesas e o muito que delas se podia aproveitar quem de nossas lendas e velhas histórias e tradições fizesse o que tão bem fazem ingleses e alemães, que é vesti-las dos adornos poéticos, e sacudir-lhes a poeira dos séculos com bem assisada escolha e apropriado modo?» (*GMB* I, 350, sublinhados nossos), e explicava que fora isso que intentara fazer na *D. Branca*, que acabava de escrever e de que, junto, remetia uma cópia.

Como se vê, o intuito inicial de Garrett ao interessar-se pelo *Romanceiro* não era propriamente etnográfico, ou seja, de recolha do *Romanceiro* por si próprio, pelo valor intrínseco das suas versões, mas sim (e, como vimos, seguindo o exemplo do Scott das «novelas poéticas» e o de Bürger e Burns) um intuito «literário»: essas versões servir-lhe-iam de ponto de partida para a composição de poemas originais (os incluídos no I vol. do *Romanceiro*), a que chamou «romances da Renascença», isto é,

romances românticos, entendido o Romantismo como «Renascença da poesia nacional e popular» (R. I, 72).

Mas, mais tarde, no prefácio (datado de Lisboa, 12 de Agosto de 1843) desse I vol. do *Romanceiro*, a sua visão apresenta-se já diferente, quando, referindo-se ao mesmo volume, Garrett afirma que ele «é a primeira parte, ou mais exactamente a introdução e que apenas contém (...) [os] 'Romances da Renascença', acrescentando: «Os textos originais destes, restituídos quanto é possível, os de muitos outros que apareceram menos imperfeitos na mesma escavação, muitíssimos que se têm achado em livros e papéis desprezados hoje, e em coleções Ms., estão prontos, *classificados, anotados* e sairão em seguimento deste volume» (R. I, 72, sublinhados nossos). Tal propósito foi, como é sabido, realizado nos II e III volumes do *Romanceiro*, publicados em 1851. E aí, na introdução do II vol., Garrett afirma de modo ainda mais claro que «o primeiro livro desta colecção (...) só deve considerar-se como introdução a este que agora chamo segundo, mas que em realidade vem a ser o primeiro do Romanceiro» (p. 75. Sublinhados nossos). Portanto, em 1843 (e até antes, em 1841, pois nessa data aparece a escrever pelo menos os comentários ao *Conde da Alemanha* tradicional — Vd. R. II, 124), os romances tradicionais são já encarados como textos de valor próprio, dignos de serem «classificados, anotados» e de terem publicação independente. Acabara, assim, o tempo em que eram relegados para um canto da introdução ou para as notas de fim de volume (como acontecera, em 1828, na *Adozinda*, respectivamente ao *Bernal Francês* + *Aparição* e à *Silvana* + *Delgadinha*), apresentados como textos «curiosos», incluídos apenas «para ver e combinar» (R. I, 85 e 87) com os poemas feitos por Garrett a partir deles, numa espécie de «antes» e «depois» dos anúncios de tratamentos de beleza.

Como o próprio escritor confessa, esta sua nova perspectiva do *Romanceiro* tem como «modelo as estimadas colecções de Ellis [*Specimens of Early English Romances in Metre*, 1805; o nome do autor é aliás *Ellis*, com dois *l*] e do bispo Percy [as conhecidas *Reliques of Ancient English Poetry*, 1765], e a das fronteiras de Escócia por Sir Walter Scott» (R. I, 63-64). Como se vê, Scott é aqui citado não já pelas suas «novelas poéticas» *inspiradas na Tradição* mas pela famosa colectânea de baladas *recolhidas da Tradição oral Minstrelsy of the Scottish Border* (1802-3). Observe-se, aliás, que até nos grandes retoques que introduziu nos romances tradicionais Almeida Garrett seguiu, afinal, o que fizera o seu modelo Scott no *Minstrelsy* (Vd. Lia N. R. Correia Raitt, *Garrett and the English Muse*, London, Tamesis Books Limited, 1983, pp. 81-83).

Para terminar este já longo aparte, tenha-se presente que, mesmo depois de 1841 ou 43, o interesse de Garrett pelo *Romanceiro* nunca é puramente etnográfico, científico, baseando-se sempre, bem pelo contrário, num pressuposto estético muito claro: os romances tradicionais devem servir de exemplo à renovação da literatura culta empreendida pelo Romantismo. Com efeito, o seu propósito ao publicar o *Romanceiro*, é, como ele próprio esclarece, «popularizar o estudo da nossa literatura primitiva [que, já em 1828, ele considerava (embora erradamente, claro, não tendo em conta as cantigas de amigo) ser constituída pelos romances (cf. R. I, 78)], dos seus documentos mais antigos e mais originais, para dirigir a revolução literária que se declarou no país, mostrando aos novos engenhos que estão em suas fileiras os tipos verdadeiros da nacionalidade que procuram, e que em nós mesmos, não entre os modelos estrangeiros, se devem encontrar» (R. II, 49).

(25) R. I, 84.

(26) GMB, I, 330-331.

(27) GMB, I, 335.

(28) GMB, I, 340. A data dessa viagem é confirmada pelo doc. n.º 1 publicado por José F. da Silva Terra, «Les Exils de Garrett en France», *Bulletin des Études Portugaises*, N.S., 28-29 (1967-1968), p. 188. Embora não se conheça a data exacta, é certo que não foi anterior a 13 de Março, dia em que a Embaixada de Portugal em Londres passou o passaporte a Garrett (Vd. doc. n.º 9. *art. cit.*, p. 191).

(29) *GMB*, I, 347.

(30) *GMB*, I, 359.

(31) O que deve ter acontecido entre 1 de Janeiro e 7 de Março de 1825, pois desta última data existe uma outra carta a Duarte Lessa (a última, aliás, que se conservou das escritas a este destinatário), onde Almeida Garrett já não pergunta pelos seus romances (*GMB*, I, 383-385).

(32) Citamos por fotocópia dessa página gentilmente oferecida por Pere Ferré. Note-se que do título se conclui que o manuscrito foi iniciado ainda em Inglaterra, pois, como vimos, durante os meses de 1824 que passou já em França, o escritor não teve em seu poder os romances «mandado[s]» pela «senhora de Lisboa», necessários, claro, à execução da cópia no citado caderno.

(33) *GMB*, I, 385-386.

(34) *Obras Completas*, ed. cit., I, XVIII. O título, aliás, é erradamente citado por Teófilo: «...nacional, coligidos, a maior parte, da tradição oral do povo». O mesmo erro surge também (e daí deve ter sido tomado por Teófilo Braga) no catálogo do espólio de Garrett incluído na primeira edição de *Helena* e que é, julgamos, o primeiro local onde se refere a existência deste manuscrito: cf. *Helena. Fragmento de um Romance Inédito pelo Sr. Visconde de Almeida-Garrett precedido do Catalogo dos Autographos, Diplomas, Documentos Politicos e Litterarios Pertencentes ao Sr. Visconde de Almeida-Garrett*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1871, p. XXVII. Na p. XI, diz-se que os «autógrafos» etc. que constituem o «catálogo» foram «coligidos e anotados por C. G.»; trata-se de Carlos Guimarães, genro de Garrett e, na altura, proprietário, com sua mulher, do espólio do escritor. No citado catálogo, depois do título deste manuscrito, vem a seguinte nota: «Este Cancioneiro mostra, pela sua data, ter sido o 1.º trabalho do Autor neste género; contém cinquenta xácaras ou romances, que fazem parte dos três volumes publicados posteriormente». Uma vez que tudo aquilo que Teófilo diz deste manuscrito (o pormenor de ter «cinquenta xácaras e romances», o título errado, o facto de «as peças que contém est[arem] publicadas no *Romanceiro*» e a «importância de [a sua data] nos autenticar a época em que Garrett tanto se interessava pelos cantos populares portugueses» — *ibid.*) já está referido, como vimos, no catálogo de Carlos Guimarães, somos levados a crer que, possivelmente, Teófilo Braga não consultou o manuscrito e que o conhecia apenas a partir do citado catálogo. Tal, aliás, se parece depreender mais claramente de posteriores afirmações suas (cfr. *Historia da Poesia Popular Portuguesa. Cyclos Épicos*, 3.ª ed. reescrita, Lisboa, Manuel Gomes, Ed., 1905, p. 498, n. 1; desta obra, existe agora uma reedição fac-similada, com prefácio de João David Pinto-Correia, Lisboa, Vega, 1987).

(35) V. o seu *Inventário do Espólio Literário de Garrett*. Coimbra, Publicação da Biblioteca Geral da Universidade, 1948, pp. XII-XIII.

(36) *R*, II, 39.

(37) *R*, I, 86. Será que «umas quinze rapsódias» (é este, aliás, o termo usado aqui por Garrett, embora se perceba ser sinónimo de «romances») significa umas quinze rapsódias/ romances/ temas diferentes ou apenas umas quinze versões diferentes de um número menor de romances? Note-se que o *Bernal Francês + Aparição* logo quando é publicado na 1.ª ed. de *Adozinda*, apresenta, no final, a indicação de algumas variantes (cf. ed. cit., p. XXXII), o que mostra que, pelo menos deste romance, fora recolhida mais de uma versão.

Segundo Luís Augusto Costa Dias («Novas Notas à Margem do *Romanceiro* de Almeida Garrett», *J. L. — Jornal de Letras, Artes e Ideias*, 3/8 de Agosto de 1982, p. 6; as conclusões apresentadas nesse artigo foram parcialmente rectificadas em *R*, III, 259, e assim as apresentamos aqui), pela análise do caderno, pode concluir-se que as citadas «umas quinze rapsódias» são, precisamente, quatorze e todas elas diferentes, a saber: *Bela Infanta*, *Conde Alarcos*, *Conde da Alemanha*, *Rainha e Cativa*, *Dom Claros*, *A Morena*, *Bernal Francês*, *Dom Aleixo*, *Linda-a-Pastora*, *O Caçador*, *Santa Iria*, *Silvaninha*, *Donzela que Vai à Guerra* e *Reginaldo*. Note-se, contudo, que Costa Dias

apresenta estas quatorze versões como tendo sido recolhidas pelo próprio Garrett e «antes de 1828»: «Garrett afirma ter recolhido (1828) 'umas quinze rapsódias', «as primeiras quinze rapsódias que Garrett afirmara haver recolhido antes de 1828» (*art. cit.*). «Garrett afirma haver recolhido 'umas quinze rapsódias' (...) 1824-1828» (*R. ibid.*). Ora Almeida Garrett, pelo contrário, diz muito claramente, como já vimos, que as citadas «rapsódias» foram recolhidas pela «estimável e jovem menina», facto que se passou, conforme julgamos ter demonstrado, em 1823 ou 24. E quanto à data de 1828, Garrett refere-a apenas para dizer que entre 1828 e 1829 tinha, na sua colecção, «uns vinte e tantos romances» (todos temas diferentes ou «vinte e tant[as]» versões?), neste número se compreendendo os recolhidos pela «jovem senhora» e alguns outros mais, devidos «à indústria de amigos zelosos» (*R.* I, 61).

A propósito da identificação do conteúdo das primeiras quatorze versões, leia-se o que, numa carta datada de Lisboa, 1 de Dezembro de 1842, e dirigida a Gomes Monteiro, Garrett escreve: «... estão a entrar para a prensa as primeiras folhas de uma colecção de romances populares, xácaras, solaus, etc., etc. [trata-se, certamente, do I vol. do *Romanceiro*, que saiu em 1843, contendo apenas os «romances da Renascença», e que deveria ter sido logo seguido pelo II vol., esse já com os «romances populares», que, contudo, apenas será publicado, afinal, em 1851] que tenho andado a coligir e a limpar, mas preciso que me mande buscar por aí [certamente no Porto, cidade onde Gomes Monteiro morava] algumas mais. Aqui vai a lista das que eu tenho para não mandar destas (1). Isto é de tradição oral; porque, do já impresso e disperso pelos livros, tenho mais umas trinta coisas.» (*GMB*, II, 712-713) E, na nota (1), lê-se: «Lembrança: — 1 — Estava a bela infanta. 2 — Conde Alarcos, 3 — Conde de Alemanha: Já o sol dá na janela, 4 — À guerra, à guerra, moirinhos, Trazei-me uma cativa, 5 — A Morena, 6 — Bernal-francês, 7 — D. Claros (vulgo Carlos) d'além-mar, 8 — O caçador foi à caça, 9 — Santa Iria, 10 — A Silvana (é a fonte de *Adozinda*), 11 — Já se apregoam as guerras (é a fonte da *Isabel* do Costa e Silva), 12 — Girinaldo (aliás Eginaldo, do Eginard de Carlos-Magno), 13 — A noiva estremenha: Deus vos salve minha tia, Na vossa roca a fiar, 14 — Meu padre era de Hamburgo ou: Nós vinhamos do mar de Hamburgo.»

Se confrontarmos esta lista de 1842 com aquela deduzida por Costa Dias como sendo a da recolha inicial (feita em 1823 ou 24, como vimos), poderemos observar que dois romances (*Dom Aleixo* e *Linda-a-Pastora*) da lista de Costa Dias estão ausentes da lista de Garrett, o que parece indicar não se encontrarem ainda recolhidos em 1842, pelo que, naturalmente, não teriam feito parte da recolha de 1823 ou 24. Poderemos, contudo, admitir a possibilidade de a lista de Garrett indicar apenas os romances de que o escritor já possuía um número de versões que julgava suficiente e de que, portanto considerava não ser preciso recolherem-se mais versões.

Assinalemos ainda que a lista de Almeida Garrett fornece três informações de certo interesse para o conhecimento dos textos dos romances antes das transformações feitas pelo escritor. Vejam-se, com efeito, as indicações dadas nos números 4, 13 e 14 e confrontem-se com as versões impressas. A indicação fornecida no n.º 14 é mesmo bastante importante, pois o título que aí se refere (*A Noiva Estremenha*) dado, sem dúvida, pelo próprio Garrett, mostra bem que a versão era proveniente da Estremadura e não da Beira, «de Almeida», como o escritor diz na introdução ao romance (*R.* III, 109), do qual afirma ainda: «de nenhuma outra parte do reino me chegou outra lição dela, nem vestígio.» Aliás este dado fornecido pela lista de 1842 vem corroborar a anotação existente no caderno manuscrito a propósito da mesma versão: «escrita pelo ditir, cantando, de uma camponesa de Sobral — Torres Vedras, em Março de 1834» (*R.* III, 281). Torres Vedras pertencia, como é sabido, à antiga província da Estremadura.

(38) *R.* I, 61. Foram entrevistadas «amas-secas e lavadeiras e saloias velhas» (*R.* I, 85). As duas últimas categorias permitem concluir que foi explorada sobretudo a região de Loures, famosa pelas suas lavadeiras e coração da chamada zona saloia.

(39) *R*, II, 143. Tratou-se de «uma criada velha (...) há muito ano aqui [em Lisboa] residente».

(40) Naturalmente, não se poderão considerar como colectores Eugenio Llaguno e o filho de Ignacio de Luzán que, na 2.^a ed. (por eles «corregida y aumentada») de *La Poética* de Luzán (Madrid, Antonio de Sancha, 1789, II, p. 343) incluíram um verso de *A Dama e o Pastor* (não extraído, aliás, de uma versão do romance mas sim do vilancico). Também o hemistiquio do romance asturiano *El Galán d'esta Villa* que Gaspar Jovellanos cita numa carta (escrita entre 1782 e 1794) não é suficiente para dele fazer um colector de romances tradicionais (Para ambas as citações, v. Sánchez Romeralo, *art. cit.*, pp. 21-22, e, para a primeira, também *Romancero Tradicional...* vol. X: *La Dama y el Pastor. Romance, Villancico, Glosas*-1, org. por Diego Catalán et al., Madrid, Editorial Gredos, 1977-1978, p. 106).

Probabilidades maiores tem, sem dúvida, Francisco Xavier de Oliveira, o célebre Cavaleiro de Oliveira. Afirma Garrett (*R*, I, 62-63) ter consultado um exemplar da *Biblioteca Lusitana* de Barbosa Machado que pertencera, em tempos, a Oliveira e onde este autor, seja em «folhas brancas» acrescentadas aos volumes da referida obra seja nas «amplas margens» dela, transcrevera «muitas coplas, romances e trovas antigas (...) fielmente copiadas, asseverava ele, de Mss. antigos que tivera em seu poder na Holanda e em Portugal», e que eram «umas cinquenta e tantas peças, delas anónimas e verdadeiramente tradicionais, delas de autor conhecido». E esclarece quanto à data da recolha: «Via-se por muitas partes que o longo trabalho de Oliveira fora feito depois da publicação das suas *Memórias*, porque amiúde se referia a elas.» Note-se que as *Memórias* (i.e. *Mémoires de Portugal. Avec la bibliothèque lusitane ... dressez par le chevalier d'Oliveira*) foram editadas em Amsterdão em 1741, pelo que será esta data o *terminus a quo* para a recolha feita pelo autor (ou, pelo menos, para a sua cópia no exemplar da *Biblioteca Lusitana*). Aliás, o 1.^o vol. da obra de Barbosa Machado é, também ele, de 1741, pelo que teríamos de concluir que a recolha de Oliveira, mesmo que nas notas se não referisse às *Mémoires*, não poderia ser anterior a esta data. Muito se duvidou da existência do referido exemplar da *Biblioteca Lusitana*: Menéndez Pelayo, por exemplo, fala em «supuestos manuscritos del caballero Oliveira» [*Antología de Poetas Líricos Castellanos*, vol. IX: *Apéndice y Suplemento a la Primavera y Flor de Romances de Wolf y Hoffmann* (Edición nacional de las obras completas de Menéndez Pelayo, vol. XXV) Santander, C.S.I.C., MCMXLV, p. 161]. Mas a verdade é que ele existe, tendo sido examinado em 1960 pelo Prof. Lindley Cintra, na Biblioteca Oliveira Lima da Universidade Católica de Washington. Contudo, devido a uma nova encadernação feita posteriormente à consulta de Almeida Garrett, as preciosas notas, infelizmente, desapareceram [V. Luís F. Lindley Cintra, «Notas à Margem do *Romanceiro* de Almeida Garrett», *Boletim Internacional de Bibliografia Luso-Brasileira*, vol. VIII, n.º 1 (Jan.-Mar. 1967), p. 108]. Acrescente-se que, numa das páginas de guarda do volume I, uma declaração, assinada pelo próprio Oliveira, afirmando serem de sua autoria as notas «incertas neste Primeiro Tomo e no segundo», está datada de 1775 (*art. cit.*, p. 106), data que teremos de considerar o *terminus ad quem* da recolha do Cavaleiro.

Recorde-se, contudo, que esses textos tinham sido copiados «de Mss. antigos», pelo que não poderemos considerar o Cavaleiro de Oliveira como colector da Tradição oral. Aliás, o *Dom Duardos*, única versão de Oliveira que Garrett afirma transcrever exactamente no seu *Romanceiro*, não passa, afinal, de «tradução do texto vicentino (ed. de 1562), aferido pelo *Cancionero de Romances* e em seguida retocado com fino sentimento artístico», pelo que, portanto, esta versão, «não passou pela boca do vulgo» (Carolina Michaëlis de Vasconcelos, *Estudos sobre o Romanceiro Peninsular. Romances Velhos em Portugal*, 3.^a ed., Porto, Lello & Irmão Eds., pp. 182, nota 24, e 162, nota 3).

A mesma suspeita tivera já Almeida Garrett, mas a propósito do *Gaifeiros*, pois pensara inicialmente que se tratava de «pia fraude do bom do cavalheiro, e que ele não tinha feito mais do que traduzir dos romanceiros castelhanos o que lá tinha achado em muito boa letra redonda» (R, II, 135), acabando, embora, por concluir ter-se enganado. A referida versão, esclareça-se, é contudo, mais que suspeita e, embora contenha versos tradicionais, apresenta outros — a maioria — claramente traduzidos da versão castelhana velha, agora se totalmente por Garrett ou se em parte já por Oliveira não o podemos determinar. Os restantes romances de que sabemos terem existido versões nas notas de Oliveira são o *Dom Aleixo* e o *Bernal Francês* (V. R, II, pp. 135 e 155); contudo, tendo elas sido utilizadas por Almeida Garrett para a redacção das suas versões factícias, não nos é hoje possível conhecê-las pelos textos impressos. Talvez o estudo do referido caderno manuscrito possa trazer mais alguns dados sobre a natureza das versões do Cavaleiro de Oliveira.

ASPECTOS SINTÁCTICO-SEMÂNTICOS DOS VERBOS LOCATIVOS NO PORTUGUÊS ORAL DE MAPUTO

(DESCRIÇÃO ABREVIADA)

MARIA JOSÉ ALBARRAN CARVALHO
(LISBOA)

RESUMO

A problemática da regência nos verbos de localização espacial, de difícil interiorização por todos os estudantes do português como segunda língua, e a respectiva incidência pedagógico-didáctica numa situação de língua oficial constituíram domínio de pesquisa e objectivo último da monografia, assim titulada, que aqui se sintetiza.

Um primeiro objecto de análise foram os dicionários e gramáticas normativas que constam da bibliografia. O segundo consistiu na observação dos usos, em variação, da actual comunidade de Maputo, obtidos, por amostragem, via organização de um *corpus* temática e quantitativamente fechado de discurso oral, recolhido junto de falantes cuja língua materna fosse banta. Devendo falar sobre as próprias deslocações diárias e viagens de qualquer natureza, 60 locutores produziram um *corpus*, selectivamente transcrito, de extensão discursiva igual a 1000 palavras gráficas por entrevistado. Residentes na capital nos últimos 8-10 anos, quando não dela mesma originários, todos os informantes apresentavam um perfil ocupacional que exigia o uso do português no local de trabalho, tendo 30 concluído a 4.ª classe e os restantes, no mínimo, a 9.ª classe.

A descrição, de carácter pré-teórico e eclético, dos dados solicitados, limitou-se à metodologia meramente estrutural de uma linguística da frase, predominantemente sintáctica, à base do modelo de Z. HARRIS-M. GROSS (1954-81), com breve abordagem semântica e pragmática segundo S. Dik (1978), teoria igualmente adequada ao nível frásico. Atendeu-se, muito particularmente, à tipologia dos argumentos, preposições e a certa movimentação dos constituintes da frase. ques-

tionados em ordem ao funcionamento da comunicação e sistematicidade face à respectiva ausência no português europeu padrão, com consideração de factores intra e extralinguais propiciadores das derivas isoladas.

0. Situação da Língua Portuguesa

Os falantes de português, em Moçambique, convivem com os das outras vinte e quatro línguas mais faladas, pertencentes ao chamado ramo banto, das quais o makhuwa, tal como o tsonga, o sena, o lomwe, o shona, o tswa e o chuwabo constituem língua materna (Lmt) da quase totalidade da população. A língua portuguesa (Lp) ocupa o 16.º lugar num escalonamento de línguas por número de falantes, segundo o censo populacional de 1980, embora não totalize 1/4 dos moçambicanos o conjunto dos seus utentes, dos quais pouco mais de 1% a utiliza como Lmt.

Porém, se na realidade estatística for considerada a faixa etária, 50% dos indivíduos de 22 anos usam a Lp e, acrescentada a variável zona habitacional, na mesma idade, mais de 80% da população urbana, contra cerca de 40% da rural, é utente daquela língua. Anote-se que, ainda para as mencionadas variáveis, o sexo masculino regista na cidade 90% de falantes *versus* 60% no campo.

A Lp, língua oficial (Lo) em Moçambique, abrange maior quantitativo de utentes num nível etário correspondente à população masculina. Contudo, trata-se de um país de quase 90% de camponeses em que o sector feminino não atinge os 10%, no nível etário dos 25 anos, quanto a percentagem de falantes do português, o que implica um mínimo de 70%-80% de crianças, em idade escolar, a aprender a Lo via educação formal.

No presente e em síntese, a Lo não é utilizada em contexto de bilinguismo/plurilinguismo, esclarecendo-se que as percentagens de locutores de Lp, recolhidas no recente recenseamento, apenas referem inquiridos de língua banta (Lb) que declararam falar português e, minimamente, o provaram, sem que haja conhecimento dos graus de efectivo domínio da Lo nem da extensão de situações comunicativas cobertas por cada uma das línguas em contacto. De acordo com uma política linguística de «difundir o português ao lado das línguas bantas e não à custa de uma eliminação destas» (I Conferência do Departamento de Informação e Propaganda da FRELIMO: 1975), o estatuto da Lo entende-se em parâmetros de equilíbrio entre actualizações instáveis, eventualmente perturbadoras da comunicação, e um risco de bloqueio da mudança implicada por qualquer língua natural, por enquanto aferida pelo padrão europeu «herdado», dada a presente fase lacunar da investigação sobre uma hipotética nova norma. Em suma, uma dimensão de bilinguismo funcional, com igualdade de estatuto entre a Lp e as Lb, a generalizar num

urgente alargamento da área de sobreposição das línguas em contacto, é perfilhada neste estudo, num eco das perspectivas defendidas pela Universidade Eduardo Mondlane (GONÇALVES ET AL: 1980).

A quantificação dos utentes da Lp, consoante as variáveis apontadas, evidencia o facto de a Lo exigir uma metodologia de segunda língua (L2) pois é aprendida institucionalmente, em fraca ou nenhuma imersão em meio usuário do português.

1. Problemática da Regência Verbal Locativa

Perante o facto de, ocasionalmente, a regência verbal locativa interferir no funcionamento da prática discursiva, optou-se por seleccionar como domínio de pesquisa uma abordagem aproximativa da referência à localização, em falantes «bilingues», no sentido empírico atrás apontado, cujas frases (F) se apresentem como derivantes, se contrastadas com a norma do português europeu (Pe). Decidiu-se intencionalmente uma vez que, por exemplo, o uso da preposição (Prep) EM, na língua oficial de Moçambique, para referir a localização inicial, bloqueia a eficácia comunicativa, v.g. (1):

(1) ... (se empresa aceita) deixar você sair na empresa.

1.1. *Eficácia da Comunicação Verbal*

Constitui critério fundamental a eficácia comunicativa. Esta subentende sistematicidade na tipologia das regências, factor regulador da variância inerente às línguas humanas.

Na ausência de estudos que descrevam e definam a eventual variante moçambicana da Lp, não existindo dados que caracterizem o perfil linguístico dos interlocutores para os quais possa ser ambígua certa sequencialidade de F actualizadas, e no actual nível incipiente do conhecimento científico, mantiveram-se os juízos de aceitabilidade respeitantes à norma culta (1) europeia.

(1) A intervenção inconsciente de uma dada comunidade linguística, no decurso de períodos definitivos de tempo, marca os usos de «normalidade» (REY 1972: 5) aceitável como reflexo do sistema preferencialmente actualizado em cada fase histórica de uma língua.

É nesta dimensão genérica que se encara a norma, como conceito amplo, i.e., conjunto de fenómenos constantes mas não pertinentes para o sistema no sentido de este licenciar formas que «nem sempre são fixadas por aquela como uso corrente» (COSERIU: 1969: 69 ss.). Neste enquadramento teórico se faz eco da existência de normas parciais — sociais/regionais — que, diversa-

1.2. *Hipótese Prévia*

Introduziu-se a variável nível de instrução, imposta pelo pressuposto de qualquer comunidade linguística se auto corrigir na razão directa do aumento daquele nível. Este procedimento aduz a hipótese de serem consideradas as construções específicas do nível mais baixo de instrução, 4.^a classe, reveladas assistemáticas e potencialmente bloqueadoras da comunicação, como corrigíveis, situação justificada pela inexistência ou escassez dessas actualizações no discurso oral dos entrevistados de instrução média.

Neste últimos, exploram-se tendências para variância, ou já efectiva fixação de variante, entre as ocorrências sistemáticas, não ambíguas, de frequência maioritária quando aferidas pelos enunciados normativos do Pe contemporâneo.

90% dos locutores de instrução média foram escolarizados no período pós-independência com professores sem habilitações adequadas e, maioritariamente, de Lmt banto, contrariamente aos indivíduos de grau básico, quase exclusivamente formados antes de 1975. Esta variável etária cicsuncreveu-se à entrevista de uma maioria de informantes do nível médio, para os quais a leccionação da Lp tenha sido feita por professores nacionais, factor beneficiador da frequência de ocorrências fora do padrão europeu. Inversamente, inquirindo-se, no nível básico, voluntários preferencialmente escolarizados durante o período colonial, favorecia-se o registo de um discurso mais próximo do europeu. Tal enquadramento beneficiaria o rigor desejado no *corpus* solicitado para análise (*vide* RESUMO).

2. Verbos Locativos

2.1. *Conceitos*

No quadro de M. GROSS (1981: 11) parte-se do princípio de um Verbo (V) ser uma função e de «os termos que dele dependem serem variáveis». V Locativo (VL), no mesmo modelo e de acordo com A. GUILLET (1983 ss., s/a) é aquele que concretiza uma relação de lugar, sendo o lugar (Lg) «uma função de localização de um ou mais argumentos» *i.e.*, relativamente ao Lg definem-se os seus argumentos, «a coisa situada relativamente ao lugar», ou o seu «correlato», noção avançada por J.-P. BOONS (1985: 203).

mente, consagram virtualidades do sistema, de acordo com «os limites e a índole da comunidade considerada» (COSERIU: 1969: 96 ss.) limitada do modelo imposto pelas realizações tradicionais. No caso da língua oficial de Moçambique, tais realizações consistem no padrão «herdado» — reflexo de equilíbrio respeitante a um período provisório, com fronteiras ainda por definir.

Em síntese e em conformidade com J.-P. BOONS (*op. cit.*), o Locativo (L) é toda a indicação do universo de referência em termos espaciais e uma frase locativa (FL) é toda aquela que integra uma relação de Lg entre um argumento (A) e o seu Lg, incluindo-se o A no predicado semântico seleccionado pelo respectivo VL.

Alargou-se a abordagem de Z. HARRIS-M. GROSS, que privilegia a descrição das regularidades distribucionais e das relações transformacionais entre F, à teoria de S. DIK (1981), adaptada por J. PERES (1984), por esta se adequar à descrição de aspectos sintácticos e de outros que ultrapassem aquela dimensão. Constituem fenómenos daquele tipo o Lg na posição de sujeito, certas alterações na ordem dos constituintes, como a deslocação à esquerda, funções semânticas como as de agente e meta e funções pragmáticas do tipo tópico/foco.

Estas linhas de orientação representam instrumentos descritivos seguros, adequados à análise pré-teórica que a urgência de aplicação pedagógica exigia. A opção feita não significa uma recusa de outros enquadramentos teóricos, nem de outros níveis de análise.

2.1.1. Complemento Cenário e Cénico

Podendo aparecer em primeira posição na F, como (2) 1):

(2) 1) *O armazém (Lg) contém (VL) arroz (cLg).*

Lg é denotado por um A da F, relacionado com o argumento correlato do lugar, Lg. Foi de S. DIK (1981: 112 ss.) e de J. PERES (1984: 145 ss.) que se recolheu esta proposta de a função sintáctica de sujeito poder ser atribuída a função semântica de locativo.

Posteriormente, J.-P. BOONS (1987: 5 ss.) define como VL «todo o verbo ou emprego de verbo ... que põe em jogo uma relação locativa entre dois argumentos pelo menos», predicado este que veicula uma construção locativa dita «padrão», *i.e.* «construída sobre uma preposição de valor locativo». Segundo este linguista, existem construções locativas «cruzadas» por inversão, em que o ALg não é realizado por um complemento preposicionado mas por um «complemento directo» e no «sujeito», como na F (2) 1), um NL figura como o Lg das sequências padrão, *v.g.* F (2) 2), em que este actante já está posicionado como VL exige:

(2) 2) *O arroz (cLg) está contido (VL) no armazém (Lg).*

A circunstância de as sequências estruturais cruzadas, apesar de mais restritas, serem sentidas como menos estranhas pela competência de diversos informantes

consultados, conduziu ao facto de se analisarem as F cruzadas, na classificação adiante proposta, considerando-se implícitas as construções preposicionadas paralelas.

A posição privilegiada pelo Lg, no Pe, é a do primeiro (N1) ou segundo (N2) complemento, à direita do VL.

Como complementos, distingue-se o complemento cenário do cénio (2). Representa aquele uma função de toda a F — todo que constitui A do Lg em causa — vide (3) 1)-2), F em que o complemento L comuta com outros NL:

(3) 1) A leitora (A) adormeceu (V) na biblioteca (Lg).

L (V (A1))

2) A leitora (A) adormeceu (V) de cansaço (-Lg).

-L (V (A1))

Nesta pesquisa analisam-se apenas complementos cénicos. Tais constituintes, exigidos pelo VL, remetem para o Lg, correlato a pelo menos um Ni — o(s) seu(s) argumento(s) — vide (4):

(4) A mãe (A1) acompanhou (VL) a filha (A2) à escola (Lg).

VL (A1, A2 Lg) / VL (Lg (A1, A2))

A resposta maioritariamente positiva a testes sintácticos fundamentou a individualização dos complementos pertinentes para os VL, cuja reprodução aqui se dispensa, dado o teor desta abordagem, com remissão para os trabalhos da escola de Z. HARRIS-M. GROSS.

Em conclusão, apenas foram consideradas os VL em função do L espacial, deixando-se o estudo do L temporal e nocional para outras monografias, numa linha de, contestavelmente, aceitar que a expansão da dimensão espacial fundamenta a conceptualização de outros domínios abstractos, mais complexos do que a experiência física (LAMIROY: 1987, 49) / LANGACKER: 1987, 68 ss.).

2.2. Proposta de Classificação

Dos dicionários referidos na bibliografia recensaram-se cerca de 600 VL, dos quais é apresentada uma lista mínima, pouco acima daquela que o *Português Fun-*

(2) Designa-se o complemento não pertinente para o verbo, como CENÁRIO, e o complemento por aquele seleccionado, portanto pertinente, é designado CÉNICO, terminologia considerada apropriada e relativamente à qual, no *Glossário de Termos Linguísticos*, existem lacunas.

damental (PF) (3) integra, já que não se tornava necessária a catalogação de todo o elenco de VL dicionarizados para contrastar com os usos da comunidade moçambicana. Assim, arcaísmos (v.g. AVONDAR, DISPARECER); brasileirismos e outros regionalismos (v.g. COMBOIAR, BOTAR), não foram considerados. Apenas um VL se lançou nos pares nocionalmente idênticos mas morfologicamente dissemelhantes (v.g. AFUNDAR-SE, AFUNDIR-SE) e nos VL prefixados/sufixados que se não diferenciavam, em propriedades, do radical (v.g. ENTRAR/REENTRAR). V de áreas técnicas ou de outras também pouco frequentes (4), foram igualmente excluídos.

Em sentido inverso, testaram-se VL de certo tipo de gíria, como sejam: ABRIR, PIRAR-SE, em sinonímia com IR EMBORA, PARTIR e VL, ausentes do PF, concernentes a temática mais ligada à realidade sociocultural, político-económica e militar de Moçambique, de que são exemplos: ACOMPANHAR, RECEBER; MUDAR, TRANSFERIR, GERMINAR, PRODUZIR e EXPLODIR, INVADIR. Constituíram entrada lexical, por último, alguns VL empiricamente recenseados na pouco volumosa literatura escrita em Lp, em que se inclui a imprensa periódica.

2.2.1. Critérios e Classes

O censo mínimo, referido em 2.2., deixa em aberto a possibilidade de, numa descrição extensional ampla, se proceder a generalizações que reduzam o número de classes ou levem a reformulações num contexto de investigação de natureza não parcelar.

A presente proposta distribui os referidos VL mais frequentes, segundo oposições fundamentais como movimento não movimento, preposicionado / não preposicionado. Outras condições de ocorrência foram consideradas, como sejam:

- a posição pré-verbal (No) ou pós-verbal (N1 + N2 + Ni-j) do Lg
- o número de A correlatos de Lg (Ai-j)
- a natureza aspectual, $\pm$ durativa, de alguns itens verbais
- o cruzamento estrutural

(3) *Português Fundamental*, referido por PF, remete para o *corpus* de entrevistas que serviu de base à obra com aquele título, referida também por PF. O *corpus* consta dos arquivos do Centro de Linguística da Universidade de Lisboa.

(4) Recorreu-se ao juízo dos investigadores do Centro de Linguística da Universidade de Lisboa para marcar a fronteira + frequente/ — frequente, dos verbos locativos ausentes do *Português Fundamental*. Adiante, contudo, o termo frequência é usado no sentido geral e estatístico da quantidade de registos, numa extensão discursiva específica, de um certo tipo de ocorrências. Nesse sentido, a frequência relativa à totalidade de unidades do discurso implica o grau de produtividade daquela ocorrência, um «uso» no caso de exibir alta produtividade nas realizações endenciais da comunidade analisada por amostragem.

Na observação e análise do comportamento sintáctico-semântico dos itens considerados, pretendia-se definir a distribuição dos N, a regência verbal e algumas operações de movimento de constituintes como fenómenos a contrastar entre o Pe padrão e o uso oral da Lp em Maputo.

Anote-se, ainda, que um mesmo item verbal pode corresponder a diferentes entradas, incorporadas em várias classes, por vezes com neutralização de certas propriedades definidoras, v.g.: CORRER a cidade (VL N1) / CORRER pela cidade (VL PrepL N1). São, portanto, analisados diferentes empregos de VL.

Quanto à primeira oposição, estático (V Est) / não estático (V -Est), designados por Boons (1976: 20 ss., 169 ss.) como «scéniques/locatifs» (5), definem-se os VL de acordo com o que se segue:

V Est — VL de emprego predominantemente referenciador de localizações médias, no sentido de BOONS (1985: 206 ss.), i.e., com PrepL A + EM. Neles se incluem todos os V que mantêm uma relação locativa, sem movimento, entre o A e o Lg seu correlato, na qual, consequentemente, é nula a mudança de Lg por Ai-j, em qualquer intervalo de tempo, anterior ou posterior ao tempo de enunciação. Tais VL seleccionam, tendencialmente, complementos monopreposicionados, v.g. «Os ananases abundam em Capirizange».

V -Est — VL que, no seu emprego, integram uma relação locativa denotadora de mudança de Lg por parte de Ni-j, dentro de um determinado intervalo de tempo. Esta fórmula $NL \pm NL + I$ simboliza a unidade de tempo em que decorre a alteração do Lg. Nesta classe se integram os VL de cessação da mudança de Lg. Tais VL seleccionam, preferencialmente, complementos pluripreposicionados, v.g. «A Djamilia veio da escola pelo jardim».

Acrescida a oposição, relativa à regência verbal, preposição locativa (+ PrepL) / não preposição locativa (— PrepL), visualiza-se a classificação proposta na Figura 1, distribuindo-se as fórmulas das sub-classes por 4 classes principais.

Ao centro foram incluídos os VL de neutralidade relativa quanto à oposição Est/ -Est dado que qualquer V -Est passa a V Est se No for + Abstracto, de um modo geral — Animado, com excepção dos N dinâmicos, v.g. forças da natureza, como na F (5) 1)-2):

- (5) 1) (Caravanas + ventos) percorrem a terra.
- 2) (As montanhas + as flores + os ideais) percorrem a terra.

(5) Terminologia que não consta do *Glossário de Termos Linguísticos*, foi julgada mais adequada à língua portuguesa, para traduzir os conceitos do modelo de Gross (Boons: 1976), apesar da sua sobreposição a termos da área da Física

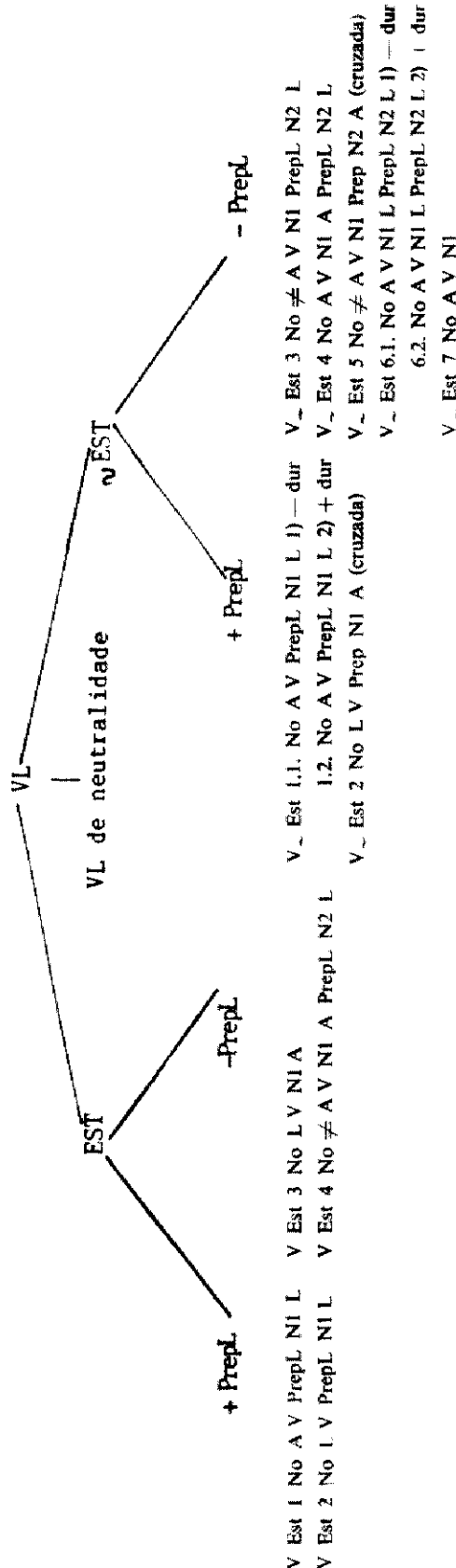


FIG. 1

A oposição $\pm$ durativo determina-se, relativamente aos V -Est 1 e 6 mediante a resposta positiva (+ durativo) / negativa (— durativo) a um teste de aceitação do complemento «durante x tempo».

Das sub-classes, acima enumeradas, segue-se uma seriação de apenas alguns itens, remetendo-se a totalidade dos 600 VL para consulta da dissertação de Mestrado de que este trabalho é uma síntese.

V Est 1 — No A V PrepL N1 L

- (6) O arroz abunda em Lichinga.
- (7) A prima está em Pemba.
- (8) O menino mora em Lichinga.
- (9) Esse assunto figura no capítulo I.
- (10) Muito caril fica no prato.

V (A1, A2) — ACABAR, CABER, DEMORAR, EXISTIR, FALTAR, etc.

V Est 2 — No L V PrepL N1 L

- (11) O meu quintal confina com o rio.
- (12) A porta dá para a rua.
- (13) Lisboa dista de Maputo.
- (14) A sala liga com o escritório.
- (15) A casa pega com a Embaixada.

V (A1, A2) — DOMINAR, TERMINAR, VIZINHAR, etc.

V Est 3 — No L V N1 A

- (16) A gruta abriga os animais.
- (17) Esta escola agrega vários alunos.
- (18) A base aquartela muitos militares.
- (19) O porão comporta todos os contentores.
- (20) Quelimane aloja deslocados.

V (A1, A2) — ACOLHER, ADMITIR, ASILAR, CONTER, ENCERRAR, etc.

V Est 4 — No $\neq$ A V N1 A PrepL N2 L

- (21) A brigada alistou os voluntários na Milícia Popular.
- (22) O alfaiate aplicava bolsos no casaco.
- (23) Os pais inscrevem os miúdos no Grupo Cultural.
- (24) O comandante dissimulou os jovens entre o arvoredor.

- (25) O pai radicou as crianças noutra localidade.

V (A1, A2, A3) — ALOJAR, DIVIDIR, ESCONDER, RECOLHER, RETER, etc.

V -Est 1 1) — No A V PrepL N1 L — durativo

- (26) Os miúdos já abriram daqui.

- (27) Os miúdos atalharam pelo parque.

- (28) O vaso caiu à rua.

- (29) O avião descolou de Pemba.

- (30) Samo subiu ao sótão.

V (A1, A2) — ARRANCAR, CHEGAR, DESCER, ESTACAR, PARTIR, etc.

2) — No A V PrepL N1 L + durativo

- (31) Os militares acampam na planície.

- (32) A cheia alastra pelos campos.

- (33) Taíla caminhava para o mar.

- (34) A criança corria pelo pátio.

- (35) Os destroços dão à costa.

V (A1, A2) — AFLUIR, ANDAR, DEBANDAR, ESCORREGAR, PASSEAR, etc.

V -Est 2 — No L V Prep N1 A (cruzada)

- (36) O parque pulula de miudagem.

- (37) A piscina transborda de água.

- (38) O céu brilha de estrelas.

- (39) O charco pulsa de pequenas rãs.

- (40) A Praça regurgita de manifestantes.

V (A1, A2) — ALASTRAR, ENCHER-SE, ESCORRER, FORMIGAR, CINTILAR, etc.

V -Est 3 — No ± A V N1 PrepL N2 L

- (41) O caçador açodou os cães para a gazela.

- (42) Nuro chutou a bola para o centro.

- (43) A menina afundou o barquinho no lago.

- (44) A professora enfileirou os alunos na sala.

- (45) A Crichula retirou o livro da estante.

V (A1, A2, A3) — AFASTAR, ARRANCAR, ATRAIR, COLAR, EXPEDIR, etc.

V -Est 4 — No A V N1 A PrepL N2 L

- (46) A mãe acarretou a água para casa.
- (47) A criança arrasta o carrinho pelo quintal.
- (48) O avô guiou o cego à cooperativa.
- (49) A tia leva o miúdo a casa.
- (50) O pastor orientou o grupo pelo mato.

V (A1, A2, A3) — ACOMPANHAR, CONDUZIR, DESVIAR, PUXAR, TRANSPORTAR, etc.

V -Est 5 — No $\mp$ A V N1 L Prep N2 A (cruzada)

- (51) A camponesa apinhou o celeiro de maçarocas.
- (52) O varredor amontoa o canto de folhas.
- (53) A avó atascou o prato de massa.
- (54) A rapaziada atulha a latrina de lixo.
- (55) Rungo planta o canteiro com cebolas.

V (al, A2, A3) — CARREGAR, DESCARREGAR, DESBRAVAR, EMPILHAR, ESVAZIAR, etc.

V -Est 6 1) — No A V N1 L PrepL N2 L — durativo

- (56) Os primos cortaram caminho pela picada.
- (57) Os trabalhadores desceram a rua para o centro.
- (58) O homem dobrou a esquina para o bazar.
- (59) Os animais galgaram a cerca para o campo.
- (60) Todos vadearam o riacho para o areal.

V (A1, A2, A3) — SALTAR, SUBIR, TORCER, TRANSPOR, VIRAR, etc.

2) — No A V N1 L PrepL N2 L + durativo

- (61) Os jovens arrepiaram caminho pelas serras.
- (62) O Zambeze inundou o campo entre as colinas.
- (63) O grupo escalou o Vumba pelo lado.
- (64) Os rapazes ganharam a fronteira pelo sul.
- (65) A miúda ultrapassou o rio num baixio.

V (A1, A2, A3) — ATALHAR, ATRAVESSAR, CIRCUM-NAVEGAR, EVACUAR, PALMILHAR, etc.

V ~Est 7 — No A V N1

- (66) O cesteiro abandonou a família.
- (67) As miúdas alcançaram o grupo.
- (68) O cão buscava a multidão.
- (69) O aluno correu ao director.
- (70) As brigadas de apoio sobrevoaram os refugiados.

V (A1, A2) — ATINGIR, CERCAR, CONTORNAR, CRUZAR, SITIAR, etc.

Sobressaem as sub-classes V Est1 e V~ Est 1, 3 e 4, estruturas que englobam a grande maioria dos VL.

V ~Est 2 e 5 apresentam cruzamento obrigatório, No/N1 e N2/N1, respectivamente.

Os ~Est 7 integram-se na sub-classe anterior, se N1 for considerado como o Lg onde NHum se encontra.

Vários VL apresentam diferentes entradas e a oposição aspectual, $\pm$ durativo, poderá ser extensível a outras sub-classes num aprofundamento desta monografia.

3. Análise dos Dados Obtidos

Observadas as F segmentadas, lançadas em grelhas de marcação dos pontos de afastamento face à norma do Pe e examinada a variação, em conformidade com as já mencionadas vertentes sociolinguísticas, agrupa-se em dois conjuntos a tipologia das derivas verificadas, *vide*, adiante, 3.1. e 3.2..

3.1. *Estruturas não Documentadas no Português Europeu*

Toda a norma engloba variação geográfica — campo/cidade — e social — idade/sexo/instrução/perfil ocupacional, etc. — além de variação relativa a etapas anteriores, residualmente actualizáveis em dialectos regionais.

A sucessivos períodos de uma língua natural correspondem gramáticas diferenciadas que, no entanto, não afectam o funcionamento de uma comunicação mínima entre gerações consecutivas. Atente-se na história do Pe. Nem alterações da ordem de constituintes nem outras mudanças de natureza sintáctica, lexical ou do vocalismo/consonantismo impediram a possibilidade de, actualmente, um falante nativo, de escolaridade mediana, estar apto para a leitura de textos medievais, caso a ortografia tenha sido actualizada.

É notória, saliente-se, a longa conservação das características de cada fase histórica da Lp (TEYSSIER: 1982). Aliás, a periodização das línguas naturais comporta fases prolongadas, por vezes seculares.

O tempo de vacilação, eliminação, substituição e conservação de um traço linguístico é moroso e complexo, sendo observáveis fenómenos latentes de variância/invariância nas diversas comunidades linguísticas e nos próprios utentes de uma dada língua.

É neste contexto que, pela segmentação de F e respectiva descrição estrutural, se isolaram as derivas detectadas no *corpus*, logo depois classificadas em contraste com a norma culta do Pe contemporâneo, *i.e.*, o prescrito pelos dicionários e gramáticas normativas. Isto não impede a ocorrência das mesmas actualizações «desviadas», embora em menor frequência, no *corpus* do PF, tanto nas entrevistas realizadas na capital, como nas recolhidas noutras zonas dialectalmente marcadas, tendo-se em consideração, paralelamente a estas coordenadas geográficas, a dos diferentes níveis de instrução.

3.1.1. Alguns Aspectos Distribucionais

Na perspectiva de 3.1., adiante se comentam fenómenos constatados nos contornos de selecção admitidos pelos VL do *corpus* pesquisado, mas rejeitados pelo padrão europeu.

Organiza-se a reflexão feita nos pontos seguintes.

3.1.1.1. Tipologia dos Nomes

A tipologia de variância notada nas F examinadas, remete-se para a área das funções semânticas de agente e meta (DIK: 1981: 101 ss.), no tocante apenas a No, para a da distribuição dos traços $\pm$ An, $\pm$ Hum, $\pm$ Abs e a da tendencial atribuição de sujeito impessoal a TER.

Vejam-se os exemplos concernentes a No, N1 e Ni-j.

No

- (71) 1) ... apanhámos um bocado de lanche ...
- 2) ... apanhei o almoço ...
- 3) ... acabei lá uns três dias ...
- (72) 1) ... quando meu pai me nasceu ...
- 2) ... nasci-me aqui no Maputo ...
- (73) 1) ... tem muitas coisas lá ...
- 2) ... de lá, de lá, de todos os lados tem família ...
- (74) 1) ... na praia era muito perto do meu serviço ...
- 2) ... já tinham iniciado nas aulas ...
- 3) ... porque na nossa zo... zona era fértil ...

Provém da distribuição de valor agentivo a No a natureza derivante das F (71) 1)-2).

No + Agente surge em contexto de + Paciente, como em (75), actualizações aceitáveis pela norma europeia:

- (75) Ela apanhou (um choque + um susto + uma sova + uma constipação + uma pedrada, etc.)

em que No apresenta a função semântica de um paciente, função que adquire agentividade no contexto da F (76):

- (76) Ela apanhou (uma boleia + a bola + as malhas + um candongueiro + etc.)

O mesmo V apareceu, noutros inquéritos junto de população moçambicana, em contextos como (77) 1) e, no mesmo contexto, junto de estrangeiros de competência média em Lp, v.g. (77) 2).

- (77) 1) Ela apanhou grávida.
2) Os turistas só apanham o sol e não a cultura. (alemão)

o que aresta a dificuldade na selecção de No $\pm$ Agentivo para V de sujeito em distribuição variada.

(71) 3) apresenta, inversamente, atribuição da função de Agente a um paciente, que se produziria, de acordo com o Pe, em F como a seguinte:

- (78) 1) ... os três dias acabaram, eu lá ...
2) ... acabaram-se três dias. eu lá ...

Talvez um cruzamento com outro item, PASSAR, explique a ocorrência, pois seria aceitável no Pe:

- (79) ... (passei + estive + fiquei) lá uns três dias ...

A estrutura No V N1 em que NASCER ocorre aponta para idêntica atribuição de agentividade a No, mas está-se perante produções frásicas marcadamente singulares.

Coincide com o português do Brasil a atribuição de sujeito impessoal a TER, contexto adequado a HAVER na Lp europeia, V este que ocorre, no *corpus*, em cruzamento com TER, v.g. F (80):

- (80) ... cidade de Maputo há muitos habitantes ...

Poderá tratar-se da mesma tendência — atribuir sujeito impessoal — no caso de INICIAR, aproximável à distribuição de TER na F (73) 1) e 2).

A condição de ocorrência do VL SER de (74) 1) e o emprego em contexto de VL de INICIAR e SER em (74) 2) e 3), constituem actualizações que poderão, porém, derivar da sequência locativa PrepL NL em posição de sujeito.

Falantes nativos de L ~ b produzem F, v.g. (81) 1), da mesma índole, com a ambiguidade de interpretação pessoal/impessoal de (81) 2) veiculada pela não oposição $[v_j] / [v_j v_j]$.

(81) 1) ... não sei se t[e] lá uma associação de turistas ...

2) ... não sei se (eles têm + há) lá uma associação de turistas ...
(alemão, finlandês, francês, sueco, etc.)

Embora escassas, F deste tipo recolheram-se noutros *corpora* de Lo:

(82) ... [v] escola (há + falta) giz ...

Os VL que, no Pe, aceitam No L circunscrevem-se às classes Est 2 e 3 e ~ Est 2.

NL 1 ($\pm$ Prep)

(75) 1) ... visitámos várias paisagens ...

2) ... também estava na avaria ...

3) ... então, mesmo no ... ar livre, o maximbombo parava ...

(76) 1) ... voltou até no Maputo ...

2) ... voltou para no Maputo ...

Quanto a N1, o cruzamento VISITAR/VER + APRECIAR de (75) 1), o preenchimento de N1 por N + Abs de (75) 2) e F como (75) 3) são analisáveis como não significativas, pela raridade ou até excepção do seu registo, quase exclusivo do nível básico de instrução. Anote-se que (75) 2) e 3) seriam F admissíveis pelo Pe padrão, com outro N1, conforme:

(75) 2) '... também estava (na garagem + na oficina + E) ...

3) '... então, mesmo (no campo + na praça + na estação + E) o maximbombo parava ...

Por vezes, tanto no regime monopreposicional deste ponto, como nos pluri-preposicionais (*vide* adiante) ATÉ + PrepL, única locução prepositiva formada por PrepL à cabeça de outra Prep, ocorre com deriva na Prep regida, caso de (76) 1),

ou na PrepL regente, como (76) 2). São F de referência derivante à noção de medida, em contexto inaceitável no Pe, podendo (76) 2) ser interpretável como deriva semântica, por veicular sobreposição direcção/penetração.

NL_{i-j} {

(77) 1) ... (distância) que nos separa da casa ... da minha casa e casa deles ...

2) ... (aí no era no) xx era aqui na esquina da Avenida Luís Cabral com [ø] Friedrich Engels ...

Quanto às F (77) 1)-2), paralelas às F do Pe (77) 1)-2):

(77) 1)' ... (distância) que nos separava ... a minha casa da casa deles ...

2)' ... (aí ... no) xx era aqui na esquina da Avenida Luís Cabral com a Friedrich Engels ...

revelam hesitação, causada por uma competência incompleta na Lo, no tocante à dupla complementação locativa (NL_{i-j}) e à respectiva regência pluripreposicional.

No primeiro caso ocorre Prep ø e no outro redobra-se Prep COM, regência de NL_{i-j} que rareia no *corpus*. Estes NL aceitam mobilidade, v.g. (83), o que poderá dificultar a interiorização das sequências possíveis:

(83) ... era aqui na esquina (da Avenida Luís Cabral com a Friedrich Engels + da Friedrich Engels com a Avenida Luís Cabral) ...

3.1.1.2. Preposições Locativas

Este estudo detém-se, com particular incidência, sobre aspectos da regência dos VL, opção justificada pelo facto de as PrepL constituírem suporte da R de Lg, como decorre da configuração estrutural das classes dos VL Est 1, 2 e dos ~Est 1, em que PrepL rege N1 L, e da regência de N2 L nas classes Est 4 e ~Est 3, 4, 6.

Nos VL ~Est 2 e 5, classes de estrutura cruzada, ocorre, quase exclusivamente, Prep ~L DE. PrepL, contudo, constitui selecção obrigatória da sequência paralela, v.g. as fórmulas de equivalência:

~Est 2 — N1 A VL PrepL No $\longleftrightarrow$ No L VL Prep DE N1 A

~Est 5 — No $\neq$ A VL N2 A PrepL N1 L $\longleftrightarrow$ No $\neq$ A VL N1 L Prep DE N2A

realizáveis nas F (36) 1)-2) e (51) 1)-2):

- (36) 1) A miudagem pulula (no + pelo) parque.
- 2) O parque pulula de miudagem.
- (51) 1) A camponesa apinhou maçarocas no celeiro.
- 2) A camponesa apinhou o celeiro de maçarocas.

A realização mais habitual das sequências cruzadas constitui critério de pertença às classes propostas, apesar da permuta de funções entre Lg e A correlato, que BOONS considera de «evocação transformacional» (1987: 9), ao classificar como reestruturadas, subjacentes por consequência, as não cruzadas — «Standard» para BOONS (*op. cit.*). O objectivo de contrastar o Pe com os usos do discurso oral de Maputo, recolhidos no *corpus*, conduziu àquele critério, pela sua maior probabilidade de ocorrência, contrariamente ao mencionado linguista que opta pelas não cruzadas.

Reestruturável em combinatória sintáctica invertida é também, e finalmente, a classe Est 2. Nesta, o alicerce da relação locativa respeita a equivalência suportada por um *ESTAR* subjacente ⁽⁶⁾, mero veículo de pessoa, número, tempo, aspecto e modo, que implica uma F de RLg encabeçada por PrepL, *v.g.* a fórmula de equivalência:

— Est 2 — NI A ESTAR VL Est pp PrepL No L $\longleftrightarrow$ No L VL Est NI A
realizável nas F (16) 1) e 2):

- (16) 1) Os animais *ESTÃO* abrigados na gruta.
- 2) A gruta abriga os animais.

Dos parágrafos anteriores decorre o carácter definidor da regência preposicional como critério de uma relação locativa, com ou sem redução a fórmulas estruturais equivalentes ou a verbo suporte.

Na selecção das PrepL foi considerada a variação na sua presença / ausência e selecção, *vide* a série de derivas designadas por opção, lacuna e/ou selecção categorial e redobro na categoria preposicional das F (84)-(86), adiante listadas:

— opção por PrepL EM NL

(⁶) Este *ESTAR* metalinguístico enquadra-se no conceito de verbo suporte, veículo de pessoa e número, tempo, modo e aspecto do verbo portador da função verbal, aquele *suporta* a relação destes com os respectivos argumentos (GROSS: 1975). Estes verbos integram a estrutura Vsup (E + Prep) V-n e também podem veicular a tipologia básica da relação locativa, *v.g.* VIR, ESTAR, IR. (BOONS: 1985 e 1987).

- (84) 1) ... frequentou numa escola oficial ...
 2) ... visitei no Museu de História Natural ...
 3) ... vou descendo no Eduardo Mondlane ...
 4) ... viajar até na Manhica ...

— lacuna categorial

- (85) 1) ... sai tomar banho ...
 2) ... eh e ausentei casa do meu pai ...
 3) ... os amigos me convidem uma festa ...
 ... eu não vou nenhuma parte ...
 4) ... entrar filme ...
 5) ... mesmo que estivéssemos cá Maputo ...
 ... outros moram aqui ... Emília Daússe ...

— selecção categorial derivante e redobro

- (86) 1) ... porque de lá passei ...
 2) ... gostar de passear [e] Biologia Marítima ...
 3) ... do comboio nunca fui desde Manjacaze ...
 4) ... uma vez fomos lá dum casamento ...
 5) ... regresso pr[e]casa ...
 6) ... tenho viajado pr[e]lá ...
 7) ... fui transferido para no Maputo ...

O papel crucial das PrepL, consoante (84)-(86), para a observação de derivações nos VL do *corpus* determina a análise que se segue.

PrepL (7) — Semanticamente, as Prep de localização espacial, integram-se em diferentes perspectivas. Na sua determinação predomina a óptica do L e da R Lg entre o A e o seu Lg. Por serem redutíveis a PrepL, consideram-se aqui as locuções preposicionais locativas.

(7) Casos como «entrar pelo sótão (adentro + acima + dentro)», «ir pela escada (abaixo + fora)» mostram a possibilidade de usar PrepL e AdvL em fim de frase e testemunham resíduos da «maior mobilidade de PrepL no Latim» (MACEDO: 1987: 169). A mencionada autora distingue SALTAR EM de SALTAR PARA, seguindo (DIAS: 1933) pela interpretação resultativa daquele face à direccional deste, contraste admitido nas realizações do *corpus* de Maputo, v.g. CHEGAR, IR, VIR + EM / DESLOCAR, DIRIGIR, LEVAR A + PARA, com predomínio da sequência derivante no nível básico, que quase detém o exclusivo da selecção SAIR EM e VOLTAR EM, com marca semântica de resultado e interioridade. Carecem tais observações de verificação noutra pesquisa, comentando-se de igual modo a hipótese, *op. cit.*, de A + PARA veicularem oposição — intencional / + intencional em certos contextos (v.g. CAIR A/CAIR PARA, DEITAR A/DEITAR PARA, etc.).

. PrepL e geometria — A deslocação/localização do A, ALg, relativamente ao seu Lg é esquematizável nas Figuras 2 e 3.

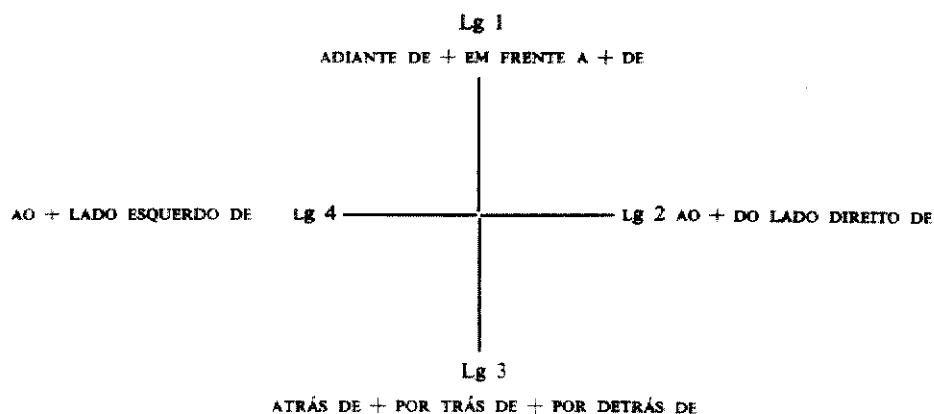


FIG. 2 — Dois eixos de oposição

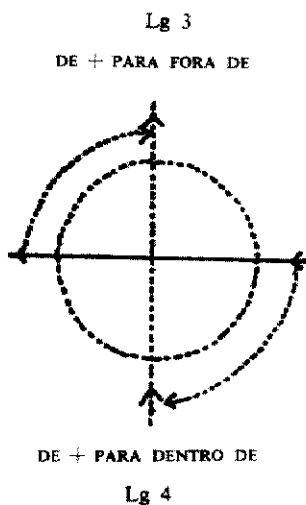
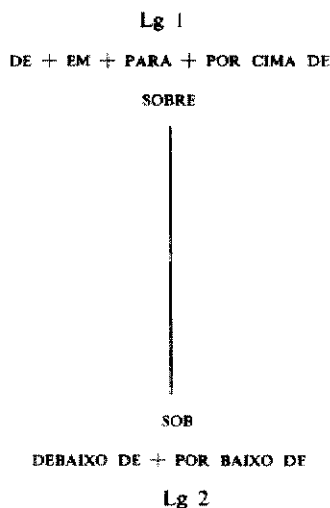


FIG. 3 — Um eixo de oposição

As Figuras 2 e 3 implicam tanto um posicionamento face a um ponto de referência, como face a um ponto de observação, (Obs.), veja-se a Figura 4.

- (87) 1) A menina Ana (A.) está (de + em + frente + para + de + a, para + atrás de) a mesa.

- 2) A menina Ana (A.) está ao lado da mesa (Lg).

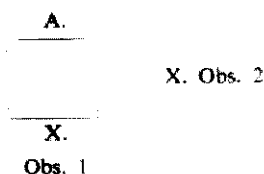


FIG. 4 — Dois eixos de observação (Obs. 1 e 2)

Estas PrepL veiculam localizações opostas se o A, ALg, for movível:

- (88) 1) O carro está em frente à casa.
 2) O carro está atrás da casa.
 (89) 1) As revistas estão sobre aquela prateleira.
 2) As revistas estão sob aquela prateleira.

Além da sua carga semântica própria, estas PrepL dependem do N que enca-beçam, como na Figura 5, em que a configuração de N1 não aceita outra PrepL para a RLg dada:

- (90) 1) A menina Ana (A.) está frente à cadeira (* ao lado de + * atrás de + E)
 2) Miriam (M.) está diante da janela.
 3) Miriam (M.) está (atrás + de trás) da janela.

mas, em (91):

- (91) A menina Ana (A.) ou Miriam (M.) estão (frente à + ao lado da + atrás da + E) mesa.

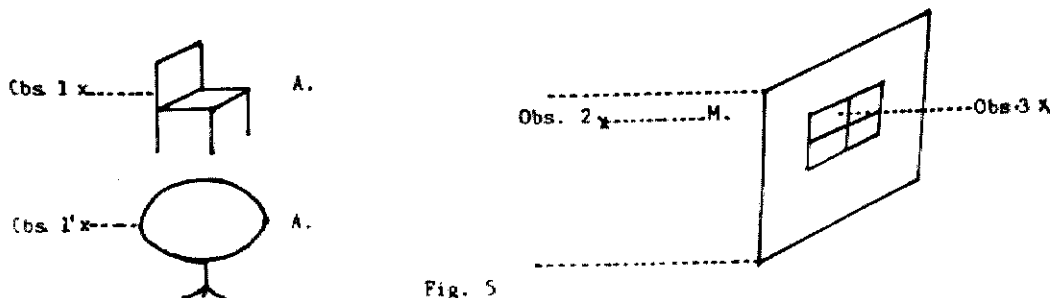


Fig. 5

Neste grupo inseriu-se a PrepL CONTRA, que implica uma superfície vertical, bastante fixa, embora CONTRA + SOBRE também dependam do VL se «este referir velocidade», de acordo com A. MEIRA (1985: 97):

- (92) 1) O espelho está contra a parede.
- 2) O camião veio (contra + sobre) o nosso carro.

. PrepL de Lg e duração — Prep A + PARA podem integrar traços semânticos de — durativo / + durativo, envolvendo a primeira a noção de uma finalidade exclusiva (DIAS: 1933), orientada para a chegada, enquanto a segunda se orienta para o destino (MACEDO: 1987), como respectivamente:

- (93) 1) Vou para Moçambique.
- 2) Vim a Lisboa. / Vou à varanda.

No entanto, PARA admite também um mero significado direcciona, referente apenas à localização final. Registam-se casos, no PF, de ocorrência de A nesse contexto de significação como em (94) 1) e 2). PARA é exclusivamente direcciona em (94) 3) e 4). Anote-se que já na passagem do latim ao português se distinguia a direcção, PER AD, da finalidade, PRO AD (RIHO: 1979):

- (94) 1) Não vou para o centro.
- 2) Vou à Faculdade, não posso acompanhar-te.
- 3) Olhou para o parque.
- 4) Abriu o portão para o caminho.

Em certos contextos, A ocorre integrando a noção de aproximação de um limite, além da curta duração:

- (95) A senhora saiu ao portão.

. PrepL de tripartição espacial — ENTRE denota um Lg entre dois ALg:

- (96) A bola caiu entre a árvore e o canteiro.

. PrepL de Localização inicial — DE refere exclusivamente um ponto de partida, correspondendo a deslocação para fora de Lg denotador de «DENTRO DE + + EM CIMA DE + DEBAIXO DE »(MACEDO: 1987: 174) além de ponto marcado em linha horizontal.

- (97) 1) A família tirou as malas (do armário + da prateleira + da cave).
 2) A família partiu da Inhaca.

. PrepL em combinação — Considerando um eixo horizontal ou vertical, na PrepL DE, POR, PARA + A designam uma relação entre três pontos, o inicial, o médio e o final, numa coordenação projectiva de pontos de vista:

- (98) 1) A água corria da nascente, por um pequeno declive, para o vale.
 (99) 1) A carreira veio de Nampula, por uma estrada nova, para Nacala.

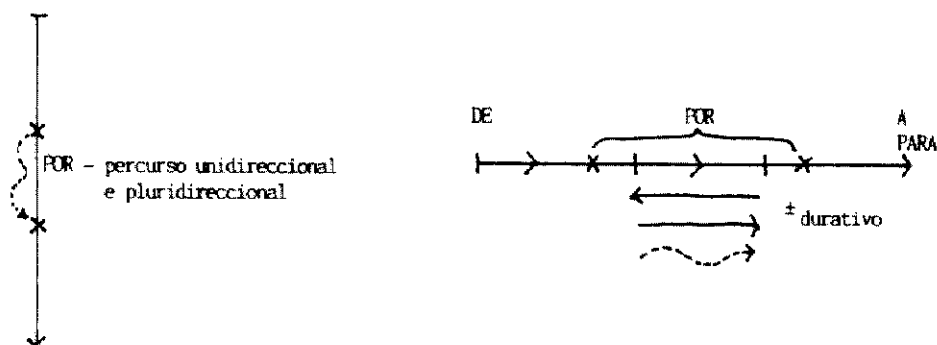


FIG. 6

A PrepL POR denota uma parcela espacial entre dois pontos. De um reforço das PrepL DE e A é portadora a PrepL ATÉ e, parcialmente, DESDE; anote-se que a substituição de PARA por ATÉ é igualmente preferida pela norma do Pe. Ambas denotam direcção $\pm$ limite.

- (98) 2) A água corria desde a nascente, por um pequeno declive, até ao vale.
 (99) 2) A carreira veio de Nampula, por uma estrada nova, até Nacala.

PrepL EM — Esta prep é a mais marcada como genérica entre as Prep de uso locativo, à excepção da PrepL DE.

EM encabeça Nĩ situado num espaço pluridimensional, segundo eixos de horizontalidade (100) 1) e verticalidade (100) 2) ou denota imprecisão, como em (100) 3) e 4):

- (100) 1) O vaso está no balcão.
 2) O vaso está na parede.

- 3) O vaso está no canto.
- 4) O vaso está em casa.

A PrepL EM refere um espaço onde se desenrolam acções ou eventos, é comum a complementos cénicos e cenário, v.g.:

- (3) A leitora adormeceu na biblioteca.
- (4) A mãe acompanhou a filha à escola.

Semanticamente veicula, ainda, uma noção de penetração, como:

- (101) Entro em casa.

a que se sobrepõe, em certos contextos, o posicionamento, em três coordenadas de significação, a passagem para dentro de um limite com permanência nesse posicionamento *vide* (102), ou, como em (103) 1) e 2), apenas a permanência ou o posicionamento.

- (102) 1) Entrou no museu.
- 2) O papel está (na + dentro da) gaveta.

- (103) 1) Ele está em Tete.

- 2) O papel está (na + em cima da + sobre a) estante.

Anote-se que, no latim, esta PrepL (IN) era associada a relações de Lg equivalentes às introduzidas, na Lp actual, por DENTRO DE e A + PARA.

Para finalizar, além de veicularem semantismo próprio, subjacente à sua especialização dimensional, as PrepL representam ainda a selecção do VL que as licencia, como é o caso de: CHEGAR A; ENTRAR EM; PERMANECER EM; RESIDIR EM; etc., podendo também associar-se aos Ni que precedem, *vide* (92) 1) e (100) 1)-4).

Inicia-se a análise das derivas detectadas, na área das preposições, *vide* acima (84)-86), referindo que, em oito anos de ensino da Lp a estrangeiros, de Lmt não banta (L -b) nomeadamente falantes de línguas românicas, germânicas ou eslavas, e chinês, japonês, persa e árabe, foram obtidos dados comprovativos da natureza genérica desta PrepL. Gravando voluntários, para uma obtenção de dados nas condições sintetizadas no RESUMO, procedeu-se ao levantamento de um leñoi de ocorrências locativas preposicionadas que atesta, para níveis básicos de

aprendizagem, a ocupação, pela PrepL EM, de contextos frásicos que exigem outras PrepL, padronizadas pelo Pe. Vejam-se as F:

(104) 1) Cheguei em Lisboa.

(Polaco)

2) Vou na praia.

(Russo)

Pareceu decorrer de uma mesma índole semântica o caso, embora pouco frequente, de Apag da Prep, v.g.:

(105) 1) Entro Portugal.

(Persa)

2) Passei França.

(Persa)

Se a natureza da especialização semântica da PrepL EM funciona como factor de uma sobregeneralização, propiciada por competência incompleta na Lp como L2, outras alterações da distribuição de A, DE e PARA, iguais às dos falantes de Lmt banta, constituem idênticas formas de deriva, v.g. (106)-(108):

(106) ... vou fazer uma, uma volta ... da Baixa, na Baixa ...

(Alemão)

(107) ... junto a casa ...

(Alemão)

(108) ... fomos ... para barco

(Sueco)

Destes entrevistados, o grupo cuja gramática de Lmt apresenta maior diferença tipológica, relativamente à estrutura da Lp, é formado por falantes nativos de japonês, chinês, coreano, tailandês, persa, árabe e hebreu. Alguns deles, na fase inicial de aprendizagem estendem a ocorrência da PrepL EM até à referência da localização inicial. Fazem-no mais frequentemente os locutores japoneses, utentes de uma língua de posposições, na qual as PrepL A + PARA equivalem a posposição única, apesar de aquele idioma integrar diferente regime para a localização inicial. Em (109)-(112) introduzem-se F locativas de actualizações desviantes no que toca, ainda, à PrepL EM, produzidas por estes falantes:

(109) ... eu fui ... para no Cascais ...

(110) ... eu saio em casa (e apanho o autocarro) ...

- (111) ... no Japão não tem muitos castelos ...
 (112) ... eu como, ah ... três vezes no dia ...

Nestas F, o redobro preposicional, a ambiguidade causada pela ocupação do contexto de DE por EM, a atribuição de sujeito impessoal a TER, que o transforma em item verbal locativo, e, por fim, o preenchimento da condição de ocorrência de POR por EM, reproduzem selecções desviantes que poderiam ter sido realizadas por falantes da Lo de Moçambique, predominantemente pelos do nível básico de instrução.

Acrescente-se que, se a norma do Pe recusa as produções frásicas em análise, uma busca no *corpus* do PF permitiu respigar, junto de informantes do nível mais baixo de habilitações, exemplos, apesar de consideravelmente isolados, de actualizações de VL em distribuições afins às do *corpus* estudado, quanto à PrepL, v.g.:

- (113) ... O meu pai é guarca-fios, lá, vai lá nos telefones ...
 (distrito da Guarda)
 (114) ... Eh, em Lisboa ... é muito frio e da França também ...
 (Madeira)

Estes fenómenos da sintaxe do português oral, eventualmente relevantes do idiolecto de alguns informantes, poderão ser actualizações residuais de outras épocas da história da Lp. Contudo, a sintaxe do Pe oral tem sido muito pouco investigada.

Do período clássico da Lp, nomeadamente da *Carta a el-rei dom Manuel sobre o achamento do Brasil* e da *Historia Tragico-Maritima*, se recolheram os testemunhos de sequências estruturais de natureza locativa que se seguem:

- (115) ... se sobio ... em huã cadeira ...
 (*Carta*)
 (116) ... os que podiam hir dentro no barco ...
 (*Historia*)
 (117) ... E entraram todas as naus ...
 (*Historia*)
 (118) ... passar da outra banda ...
 (*Historia*)

aos quais se acrescenta o uso de TER como VL, com sujeito impessoal atribuído, encontrado no «Discurso de Coge Çofar», texto mais ou menos contemporâneo daqueles.

Se estas F existiram no passado, talvez o sistema que então as permitia derivar, as mantenha latentes, em parâmetros actualizáveis sob determinadas contingências a ver em 4.

Indica-se apenas que diferentes padrões entonacionais podem assegurar a eficácia comunicativa em seqüências de lacuna preposicional, conforme ilustra a audição do *corpus* pesquisado.

3.1.1.3. Advérbios e Pronomes Adverbiais Locativos

— Usos derivantes dos advérbios locativos (AdvL) foram notados na correspondência aos referentes que denotam, *vide* (119):

- (119) 1) ... (chegámos lá) começámos a passear aí, à volta do mar ...
 2) ... vir aí (aqui) junto a mim ...
 3) ... (aquela ratoeira) então [v]mulher veio-lhe tirar daí (dali) ...

Verifica-se uma redução, talvez tendencial, a uma deixis binária que remete para os pontos $\pm$ próximos do locutor, sendo possível julgar que Aí sofreu uma extensão introduzindo-se, parcialmente, no espaço próximo do falante (119) 1) ou deste distanciado (119) 3), ou, ainda, que remete prioritariamente para Lg de carácter impreciso, *vide* (119) 2).

Foi apenas este, o fenómeno que se destacou no tocante ao uso déictico dos advérbios locativos (AdvL) que abaixo se sistematizam:

AdvL — Os AdvL mais frequentes no PF referem aproximação e afastamento, em função do ponto de vista do A do Lg ou do Obs, tal como atrás se considerou para as PrePL. Estes denotam uma conceptualização do espaço à base, também, do posicionamento dos interlocutores, veiculando referenciação bipartida, aproximação/afastamento, em termos topológicos de ordem e posição, como AQUI e ALI, denotando Ni de $\pm$ aproximação / $\pm$ afastamento de ambos os pontos limites, referidos na linha imaginária da Figura 7, relativamente ao Lg. Aí situa-se no meio termo daqueles pontos. Observe-se que tal perspectiva binária parece ocorrer com este / esse / aquele.

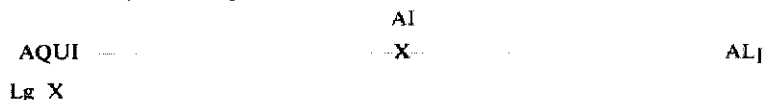


FIG. 7

As locuções adverbiais foram tratadas como os AdvL, *ut supra* se fez com as locuções prepositivas. Poucos VL não as aceitam, v.g. CONFINAR; SEPARAR, admi-

tindo-as todos os VL ~Est. A combinação PARA + POR aí refere uma localização espacial de carácter impreciso que destacamos:

(120) A Chichula anda (para + por) aí.

Revelada infrutífera a busca feita no *corpus* do PF, apenas no já atrás mencionado inquérito a falantes de L ~b, foram encontrados ecos, conhecidos da variante brasileira, de idêntico afastamento face à referenciação ternária, em falantes de francês, de sistema binário, v.g. (121) e de hebreu (122):

(121) ... (eles voltam do país) ... trazem queijos para aí (aqui), para colegas desta sala ...

(Francês)

(122) ... depois carregou para aí (ali) na estação (os presentes que estão comigo) ...

(Hebreu)

Na *Carta*... registam-se F aparentemente idênticas, mas impunha-se conhecer o local exacto onde P. Caminha escrevia, para serem aduzidos exemplos ilustrativos.

— Aqui designados por advérbios pronominais locativos (Pro AdvL), CÁ, LÁ ocorrem em condições como as das F:

(123) ... ir visitar lá na África do Sul ...

(124) ... (escola) onde actualmente encontro-me lá estudar ...

Pro AdvL é co-referente a Prep N1 L, com EM à cabeça, num reforço do Lg que o Pe não prescreve, v.g. (123), F em que, aliás, o item verbal não selecciona complemento preposicionado na norma europeia. Analisável como deslocação à direita (Dik: 1981), deixando LÁ como cópia, esta catáfora não foi encontrada em nenhum tipo de Pe contemporâneo, nem no de períodos passados. É aceitável em certa tipologia discursiva da variante brasileira, no caso com o item verbal FREQUENTAR, em coincidência com a Lo, como em (125):

(125) ... não frequento mais lá na tua casa, homem ...

(in *Roque Santeiro*)

Na F (124), Pro AdvL constitui anáfora do anterior constituinte, o pronome relativo ONDE, construção inexistente no Pe e análoga aos pronomes «resumpti-

ves»⁽⁸⁾ (SELLS: 1987: 261 ss.), *i.e.* unidade co-indexada a um relativo anterior. Falantes nativos de sueco e hebreu, de competência média em Lp, produzem F idênticas, *v.g.* (126) 1(-4), F de falante de hebreu:

- (126) 1) ... esses lugares, legumes que cultivam *lá* são bons ...
 2) ... naquele avião (onde + em que) nós vínhamos *lá* foi desviado ...
 3) ... esse livro que eu *o* li era bom ...
 4) ... aquela rapariga a quem eu *lhe* falei era simpática ...

Nestas F, os pronomes destacadas, em hebreu, variam binariamente (126) 1) e 2)/(126) 3) e 4), denotando referente genérico o das duas primeiras F, o que apresenta sinonímia parcial com LÁ.

Junto destes e doutros estrangeiros de L₁ foram recolhidas F que testemunham influência do semantismo dos próprios itens verbais, *v.g.* FREQUENTAR, VISITAR como acima se apontou para utentes da L₀, interpretando-os, tal como (123) e (125) provam, como seleccionando complemento cénico preposicionado.

No Pe, estes Pro AdvL, terminologia adiante justificada, funcionam de acordo com o breve resumo que se passa a sumariar.

CÁ; LÁ — Tais «partículas», segundo uma das terminologias da gramática tradicional, reflectem natureza sintáctica aproximável à dos pronomes, $\pm$ clíticos, por funcionarem como dêicticos/anafóricos, co-referentes a NLi e movíveis na F, para posição facultativa — antecipação/posposição verbal — movimento que pode acarretar informação subjectiva de localização ou «modalidade», no Pe, e para a qual é relevante a situação dos locutores intervenientes. Pelo seu carácter dêictico/anafórico, designam-se, de acordo com M. T. LEITÃO, por advérbios pronominais (Pro AdvL). M. T. LEITÃO, (1985a), salienta ainda a pressuposição, integrada pela «série CÁ; LÁ», de o Lg ser do conhecimento dos locutores participantes num dado discurso.

Todos os VL do fundo de itens verbais recenseados aceitam complemento CÁ, LÁ, à excepção dos VL de No L. Por vezes, *ut supra* se mencionou, a respectiva

(8) «Resumptive Pronouns», considerados como ligação a categorias vazias, apresentam «independência como pronomes e podem não ser necessariamente interpretados como categorias vazias» (SELLS: 1987: 261). Nem sempre limitados às F relativas, *op. cit.*, estes pronomes, analisados pela Teoria da Regência e Ligação, aparecem exclusivamente nos locutores do nível básico de instrução, no corpus analisado, *v.g.* «lugar onde actualmente encontro-me lá a visitar», parecendo relacionados com as relativas de ONDE, o que pode constituir temática para outras análises.

movimentação na F implica passagem de Pro AdvL a partícula «modal»⁽⁹⁾, na terminologia de A. FRANCO (1986), em F assertivas como:

- (127) 1) Nós jantámos lá.
2) Nós lá jantámos.

M. T. LEITÃO destaca uma restrição espaço-temporal, v.g.:

- (128) 1) Ela já (cá + lá) mora.
2) *Ela logo (cá + lá) mora.
3) Ela já (aqui + ali) mora.
4) Ela logo (*aqui? *ali) mora.
(129) 1) *Ela mora já (cá + lá).
2) *Ela mora logo (cá + ? lá).
3) Ela mora já (aqui + ali).
4) Ela mora logo (aqui + ali).

A aplicação de Pro AdvL CÁ, LÁ resulta numa análise às sequências A + EM + + POR N_i, (130) 1), e aceita anteposição/posposição de certas PrepL, (130) 2):

- (130) 1) Eles vieram (à minha casa + cá).
Eles passaram (na minha casa + cá) + (pela minha casa +
+ por cá).
Nós fomos (à tua casa + lá).
Nós passámos (na tua casa + lá) + (por tua casa + por lá).
2) Eu vou (lá a + *a lá a) Inhaminga.
Eu venho (cá a + *a cá a) Lisboa.
O miúdo vem (lá de + de lá de) Inhaminga.
O miúdo vai (cá de + de cá de) Lisboa.
Ela está (lá em + *em lá em) Inhaminga.
Ela está (cá em + *em cá em) Lisboa.
Chuma salta (lá para + para lá para) o pátio
Chuma salta (cá para + para cá para) o pátio.

⁽⁹⁾ (FRANCO: 1986: 3 ss.) descreve o carácter funcionalmente polifacetado das chamadas «partículas de realce», na tradição gramatical portuguesa, definindo-as como «partículas intencional — estratégicas» a que chama modais por «razões de uniformidade», seguindo a terminologia dos linguistas alemães, de carácter «tão amplo... que, por isso, é capaz de congrega em si os mais diversificados aspectos funcionais daquelas partículas».

Nós comemos (lá pelo + por lá pelo) parque.
 Nós comemos (cá pelo + por cá pelo) parque.

DE + PARA + POR são movíveis para posição anterior/posterior a Pro AdvL, com redobro preposicional, regente de NL, quando pospostos em ocorrência configurada numa deslocação à direita de NL, com a cópia CÁ + LÁ na posição inicial do NL movido. Tal deslocação só é parcialmente seleccionada por A + EM, em condições restritas à anteposição destas PrepL.

Pro AdvL LÁ atesta, na Lo, presença muito frequente, sobretudo na sua função anafórica, o que representa um reforço da coesão discursiva, semanticamente marcado por um carácter genérico.

Diversamente dos AdvL, CÁ, LÁ integram uma deixis binária que denota os pontos + próximos/ — próximos do falante e, parcialmente, aqueles que se situam a uma distância média, referidos pelo AdvL AÍ, vejamos as F:

- (131) 1) Ela veio (CÁ + AÍ + AQUI).
 2) Ela foi (LÁ + AÍ + ALI + ALÉM + ACOLÁ).

No *corpus*, Pro AdvL é muito frequente, predominando LÁ no seu uso anafórico sobre o deíctico ou «modal», com intensificação destas tendências no nível básico de instrução. Por vezes a anáfora, mais exactamente a catáfora, liga as unidades em co-referência num contexto de marcação casual, facto igualmente observado nos AdvL, ainda que raro em ambos os casos, *vide* (132) 1) e 2):

- (132) 1) ... ele está cá Maputo ...
 ... agora saiu lá ...
 2) ... outros moram aqui ... Emília Daússe ...

Numa adenda a esta problemática de variação, enumeram-se outros fenómenos que assim se catalogam;

— Selecção Verbal

- (133) 1) ... e leva para cá ...
 2) ... levei tudo [v]minha família para cá Maputo ...
 (134) ... naquele Centro, eh, vemos ... vem [a]s pessoas ...
 (135) ... cheguei até [v] Beira ...
 (136) ... fui abrangido pr[a]província ...
 (137) ... e muitos vários que saem nos filmes ...
 (138) ... caminharam-me até casa ...

Nas F (133)-(135) a selecção dos pares verbais em causa não se apropria ao respectivo contexto de ocorrência no padrão europeu.

Convém distinguir, segundo o que CH. FILLMORE (1981: 50 ss.) aduziu a propósito de locativos e déicticos, numa análise de certos pares de VL, que estes serão déicticos se atribuírem significado à localização dos interlocutores, por referente presente na enunciação e pela co-referência, anafórica, com outra posição do mesmo discurso, não sendo déicticos quando a localização dos interlocutores for definida como não pertinente.

Neste âmbito, são verificadas, por CH. FILLMORE (*op. cit.*) as seguintes séries de VL:

A — IR, LEVAR

B — VIR, TRAZER

Da série A advém uma deslocação do N para Lg outro que o do locutor, uma selecção de regimes de PrepL e AdvL portadores da especialização semântica de afastamento. Esta série restringe a selecção de AdvL e Pro AdvL a AÍ + ALI + LÁ. Aproximam-se de PARTIR, embora com diferente regência preposicional.

- (139) 1) O ginasta (vai + leva N1) a + para (o teu clube + aí + ali + lá)
 2) O ginasta parte para (o teu clube + aí + ali + lá).

A série B exprime uma deslocação orientada para locutor $\pm$ alocutário e PrepL ou AdvL semanticamente interpretáveis como de aproximação. Só parcialmente B ocorre com a selecção de AdvL e Pro AdvL pertinente para A, ao aceitar AQUI + CÁ e, parcialmente, AÍ. É associável a CHEGAR.

- (140) 1) O ginasta (vem + traz N1) a (o meu clube + aqui + aí + cá).
 2) O ginasta chega a (o meu clube + aqui + aí + cá).

Estas restrições de selecção são violadas no português oral de Maputo, conforme (133)-(135) atestam.

Anote-se que a selecção opcional de AdvL AÍ por ambas as séries poderá operar como mais um vector da insegurança linguística que vem sendo analisada, sobretudo no nível mais baixo de habilitações.

A F (136) poderá ter como origem da sua «má» formação o cruzamento com outros itens verbais como DESTACAR, TRANSFERIR ou uma passiva em deriva da norma.

Um cruzamento lexical com APARECER julga-se poder explicar a F (137), no entanto, outras sequências como VL SAIR, diferenciadas do Pe, merecem um apontamento. Atente-se nas F:

- (141) 1) ... (faz machamba lá) sai mandioca ...
2) ... eu logo saio com o meu dinheiro ...

em (141) 1), tanto a hipótese de no contexto de PRODUZIR ocorrer SAIR, como a hipótese da inversão e ausência de PrepL DE podem funcionar como justificação da anomalia na estrutura. A inversão regista-se, com uma frequência a investigar, na Lo, v.g. a ambiguidade de (142) 1), F de outro inquirito:

- (142) 1) ... (perdeu a criança) porque matou o bandido ...
... (perdeu a criança) porque o bandido a matou ...

Poderá, ainda, tratar-se de um SAIR causativo equivalente à fórmula No FAZER SAIR N1, como (141) 2).

A interpretação causativa de CAMINHAR, em cruzamento com ENCAMINHAR, julga-se esclarecer a F (138).

— Valor Aspectual

Partindo do conceito geral de aspecto⁽¹⁰⁾ como forma de denotar uma oposição particular, que transcende todas as outras, num sistema «assim capaz de se integrar em cada um dos termos entre os quais se marcam as ditas oposições» (GUILLAUME: 1929: 109), a aplicação desta noção nas F do *corpus* limita-se à atribuição de valor $\pm$ durativo, em circunstâncias inaceitáveis para o Pe. Atente-se nas F:

- (143) 1) ... estive chegar aqui Maputo ...

(10) A composição da imagem verbal (GUILLAUME: 1929), constitutiva do tempo *in posse*, é analisada, pelo mencionado linguista em três posições. Na inicial a tensão verbal está por dispendar, na média encontra-se limitada pelo já dispendido/ainda não dispendido, e na final a tensão está dispendida. Esta tripartição aspectual apresenta paralelo com a localização espacial, nos mesmos termos de imagem verbal, suportada pela relação implicada por VIR DE, ESTAR EM, IR PARA, perspectiva desenvolvida em BOONS (1985, 1987). Assim, os verbos locativos repartem-se em itens verbais de continuidade/descontinuidade. PASSEAR envolve uma continuidade imediata, mas SAIR e CHEGAR são portadores de descontinuidade, pois a acção só poderá ser «continuada» mediante recomeço, v.g. «Ele passeia» constitui situação que admite paragem e prolongamento em *continuum*, mas «Ele (sai + chega)» não aceita *continuum*, apenas é possível entrar para SAIR outra vez, ou partir para CHEGAR de novo. (GUILLAUME *op. cit.*). É esta restrição que no *corpus* de Maputo, alguns inquiridos do nível básico não aplicam.

- 2) ... cheguei lá durante quatro hora de tempo ...
- 3) ... (Matola) não estou lá chegar ...
- (144) 1) ... começ[ε]mos entrar na praia ...
- 2) ... assim ... depois voltámos até onde está ... coisa ... os meus pais ...

Na formação dos crioulos, a área do aspecto é privilegiada como factor de mudança, precedendo a percepção do + pontual/ — pontual, a noção do tempo. abstracção de conceptualização posterior (BICKERTON: 1981: 263 ss.). Tal consideração contribui para o esclarecimento da variação de (143) e (144), exclusivas do nível básico, por conseguinte de menor competência na Lo.

Foi esta deriva aspectual que provocou a distinção, dentro das classes —Est 1 e 6, de grupos de VL que admitem a adição de um complemento denotador de continuidade temporal mencionado em 2.2. Podendo ser explorada em pesquisa de outro teor, esta marca aspectual apenas foi verificada nos itens daquelas classes, dada a fronteira do presente trabalho.

— Determinação / Indeterminação

Na transcrição ortográfica do *corpus* optou-se por uma representação, selectiva, em Alfabeto Fonético Internacional, das vogais julgadas necessárias para se poder analisar a presença/ausência do determinante (Det) A e da PrepL A na falta de contracção. Contrastando com outras contracções de Det com as PrepL contraíveis e respectivas derivas, foi apenas possível constatar, na amostragem percorrida, as observações pontuais que se enumeram após o exemplo (145):

- (145) 1) ... saio da casa ...
- 2) ... levaram-nos até [a]casa ...

— ausência de Det com maior preponderância no nível básico de instrução (4.^a classe);

— tendência maioritária, naquele nível também, para realizar [a] o Det A, na ausência obrigatória da PrepL homónima;

— presença derivante de Det em contextos que podem implicar o referente como um «conhecido» ⁽¹¹⁾, tanto no nível básico como no nível médio de instrução.

(11) É importante factor para hierarquização dos complementos, duplos ou mais, das Lb, em que os traços ± humano e ± determinado constituem critério para pronominalização e promoção a sujeito da passiva (WALD: 1979: 506 ss, GIVÓN: 1976I 149 ss.). A atribuição de ± determinante integra a função pragmática de, numa dada f, garantir ao locutor a possibilidade de actua-

3.1.2. Alguns Aspectos Transformacionais

Dentro dos parâmetros sintetizados em 3.1., consideraram-se processos sintácticos analisáveis como possível afastamento da ordem preferencial (DIK: 1981) do Pe, em termos de posicionamento dos constituintes na F. Tais processos operatórios assumem indole intencional, servindo a ênfatização de certos constituintes por veicularem funções de carácter pragmático a serem, futuramente, aprofundadas.

Num sentido muito genérico, utilizou-se o conceito de transformação formulado por Z. HARRIS: — conjunto de operações de conversão estrutural de certa tipologia de F noutras F, numa relação interfrásica por redução a determinadas condições de coocorrência de constituintes de carácter reversível e recursivo (HARRIS: 1957 ss.). Esta relação partilhada por F de contextos distribucionais similares possibilitava o exame de regularidades/irregularidades estruturais, contrastadas com o padrão europeu, objectivo da presente investigação, sem aprofundamento das mais recentes formulações da teoria transformacional, em sintonia com o já apontado carácter pré-teórico desta descrição.

Consideraram-se operações como a deslocação [Desl.] de constituintes na F, a respectiva clivagem [Cliv.] e inversão [Inv.], no sentido amplo de marcarem, em contextos semântico-pragmáticos menos frequentes ou ausentes do Pe, a mobilidade potencial dos constituintes da F, como adiante se refere.

3.1.2.1. Deslocação à Esquerda e Tópico

A [Desl.] à esquerda é individualizável em (146):

- (146) 1) ... em Dar-es-Salaam fic[ê]mos lá uma semana ...
2) ... (Bilene) eu lá não conhecia ...

Definida ⁽¹²⁾ como colocação em posição inicial, numa mesma F, de constituinte que pode deixar um pronome não reflexo como cópia (DIK: 1981) na sua

lizar N, quando determinado, na pressuposição da «capacidade de o interlocutor descodificar aquela especificação intencional», ou de não preceder N de determinante com conhecimento da aptidão do interlocutor para descodificar o inverso (DIK: 1981: 92).

Assim, definitude «em excesso», pode representar uma intencional individualização de N, numa dada interacção verbal.

(12) A [Desl.] à esquerda é aprofundada por A. DURANTI, E. OCHS (1979: 378 ss.) que a descrevem no discurso oral do italiano e relacionam com a [Top.] (*id.*: 385 ss.) e com a [Passiv.] (*id.*: 410 ss.), salientando a presença co-referencial do clítico relativamente ao constituinte deslocado como argumento básico do V, cujo estatuto gramatical marca (*id.*: 414).

posição original, esta [Desl.] enfatiza a unidade que passa a ocupar a cabeça da F, redobrada pela indicada cópia.

Por ênfase, entendeu-se o particular destaque conferido a constituinte(s) de uma dada F, movimentado(s) para assumir preponderância sobre as restantes unidades dessa F ou isolado(s) por reforço devido a determinado acento entonacional (HARRIS-GROSS: 1957 ss./DÍK: 1981).

A [Desl.] à esquerda, de acordo com o padrão europeu, realiza-se como em (147) 1) e 2):

- (147) 1) O livro, ele pô-lo sobre a mesa.
- 2) À Maria, o João falou-lhe logo.

A cópia poderá ser integrada por Pro AdvL, mas restringe-se a F longas em que a sequência PrepL A Ni L, co-referente ao advérbio pronominal, constitua complemento distanciado do VL, pelo encaixe de outros, como:

- (148) 1) A casa dele, com vontade, dificilmente lá vou!
- 2) ? A casa dele, dificilmente, com vontade vou lá.
- 3) ? A casa dele, lá vou. (aceitável com pausa longa)
- 4) ? A casa dele, vou lá. (aceitável com pausa longa)

São tipos de F provavelmente mais frequentes no discurso oral e de melhor formação se exclamativas e entonacionalmente marcados por pausa.

A este constituinte deslocado, com ou sem cópia, associou-se uma atribuição de ênfase, o que o aproxima, embora não em termos sintácticos — excepto quando de cópia zero — da topicalização, num sentido semântico-pragmático de carácter amplo. S. DÍK (1981: 168, 184-191 e 219 ss.) considera o tópico como um factor de chamada de atenção do alocutário para a «unidade frásica colocada à cabeça da F», «posição de maior predominância». Tal elemento, móvel, respeita a selecção inerente à posição original e está em relação de co-referência com um outro elemento anterior, constituindo, portanto, uma informação dada. Enquadra-se na teoria da gramática funcional a F (149) 1), afastando-se dela os casos de tópico sem PrepL do *corpus* como (149) 2):

- (149) 1) ... *na praia do Bil...* no âmbito *lá* fui no festival ...
- 2) ... restaurantes, também famos ... para *lá* ...

que, pela ausência de selecção preposicional, violam as restrições da predicação.

A identificação do elemento deslocado para a cabeça da F vem sendo referida, desde 1958, por C. HOCKETT. As construções de tópico têm sido controversas e

aqui limita-se o conceito à dimensão pragmática que lhe é dada pela aproximação de DIK (1981: 128), circunscrita, neste trabalho, ao nível predominantemente frásico.

Numa língua como a Lp, em que se discute a sua natureza No V NI / V NI, dada a ausência de sujeito obrigatório, o tópico, sempre distinto do sujeito, encabeça a F, enquanto este poderá estar expresso apenas nas desinências verbais. Tal tópico é designado por I. DUARTE (1987: 31) como «tópico marcado».

Este tipo de topicalização [Top.] foi exemplificado por (146) 1) e 2) e (149) 1) e 2). Das construções de tópico marcado disponíveis na Lp padrão, propostas por I. DUARTE (1987: 70 ss.) apenas se ilustram aqui, como derivantes, as seguintes:

— a construção de [Desl.] à esquerda de [Top.] pendente, aproximável à [Desl.] clítica, em que, de acordo com a definição proposta para tópico marcado, a «estrutura sujeito predicado não coincide com a estrutura tópico — comentário» (*op. cit.*) e em que há conformidade entre tópico e Pro Adv LÁ, àquele co-indiciado, v.g.:

- (150) 1) ... outra província ... denominada ... Arusha ... fomos lá visitar [a] cidade ...
- 2) ... lá conheci em casa dela ...

— a construção de [Top.] e comentário com diferente selecção categorial em que a regência preposicional do constituinte topicalizado é inadmissível no Pe, v.g.:

- (151) 1) ... numa zona ... nem pensava chegar ...
- 2) ... da Beira fiquei ...

— a construção de [Top.] com lacuna categorial, de ausência preposicional inaceitável no Pe «mas admitida pela variante brasileira» (Duarte: 1987: 88 ss.), v.g.:

- (152) 1) ... nem todo o sítio, o carro pode entrar ...
- 2) ... cinema não pode faltar ...

Apesar de (150) apresentar F com acumulação da construção de [Top.] à de apêndice, v.g. «a cidade...» (DIK: 1981: 168 ss.) e da F (150) 2) poder ser também interpretável com «modal» (FRANCO: 1987: 3 ss.), ambas atestam uma sintaxe desviante, analisável dentro da perspectiva genérica e aproximativa de tópico, aqui escolhida para instrumento de descrição.

Salientando que algumas construções de tópico frásico, do *corpus* investigado, poderão depender das F interrogativas do entrevistador, (152) testemunha variação semelhante à já fixa no Brasil, muito esporádica no «Pe popular» (CASTELEIRO: 1975: 73 ss.) e (150)-(151) são F marcadas pela tipologia da PrepL seleccionada, acrescida ou não de cópia por Pro AdvL.

3.1.2.2. Clivagem com SER QUE

Processos de clivagem [Cliv.], com inserção de SER QUE, que focalizam Ni, com ou sem movimento por extracção (CASTELEIRO: 1979) enfatizam os constituintes visados como sucede nas F declarativas do Pe (153) 1)-3) e nas F derivadas da Lo (154):

- (153) 1) Este casal é de Pemba.
 2) De Pemba é que é este casal.
 3) Este casal é que é de Pemba.
 (154) ... agora, RDA é que passou mais tempo ...
 (... agora passou mais tempo na RDA/agora na RDA é que passou mais tempo ...)

Maior deriva é atestada por (155) 1), se contrastada com (155) 2), pois poderá tratar-se de construção em analogia com as F interrogativas.

- (155) 1) ... esses países onde é que eles vão (o povo que lá vive é que trabalha) ...
 2) ... eles vão a esses países onde (o povo que lá vive é que trabalha) .../... a esses países é que eles vão (o povo que lá vive é que trabalha) .../... é a esses países que eles vão (o povo que lá vive é que trabalha) ...

A escassez de sequências frásicas como esta não exige aprofundamento, porém estas F, realizadas apenas por inquiridos de instrução básica, poderão relacionar-se com o foco, que, ainda no modelo de Dik (1981: 168 ss.), incluindo também, *vide* 3.1.2.1., a simples entoação, constitui função semântica e pragmática dos constituintes mais relevantes para a informação, destacados pelo locutor, na suposição de o interlocutor a desconhecer.

Se o tópico constitui informação dada, o foco representa a informação nova, «RDA» em (154) e «esses países» em (155).

3.1.2.3. Inversão

A troca de posição No → N1 (objecto → sujeito) é de No/Ni (Elia: 1981) que, no Pe engloba passivização, a interrogação, a já referida focalização e é pertinente para construções ergativas⁽¹³⁾, como:

- (156) 1) Chegou o João.
 2) Saio eu.

(13) No sentido de caso «não nominativo» que refere o «agente de um processo» (DUBOIS ET AL. 1973: 196).

ou anteposições como no contexto adverbial de (157):

(157) [Logo de manhã] saiu o João.

surge em circunstâncias afastadas do padrão europeu, pelo menos numa perspectiva de descrição pré-teórica. V.g. as F contrastadas:

(158) 1) ... eu fui abrangido ... pr[*v*] a província de Tete (como um elemento das Forças Populares de Moçambique).

2) ... [*v*] província de Tete abrangeu-me ...

(159) 1) ... quando o meu pai me nasceu ...

2) ... * quando eu fui nascido pelo meu pai ...

(160) 1) ... (mulher ... faz machamba lá) sai milho ... (sai feijão, sai mandioca) ...

2) ... o milho sai da machamba ...

A estranheza, para o Pe, de (158) 1), poderá resultar da passivização [Passiv.]. Nalgumas Lb faladas em zonas fronteiriças de Moçambique é prioritariamente promovido a sujeito, na passiva, todo o «constituente + Humano» (HYMAN, DURANTI: 1982, 217 ss./WALD: 1979, 505 ss./GIVÓN: 1976b, 325), o que é documentado pela maior frequência de F passivas com sujeitos na primeira pessoa, diversamente do Pe (CARVALHO: 1987b), por vezes mais aceitáveis do que as correlatas, como (158) 2). Anote-se que a própria selecção do item verbal é marcadamente desviante para um locutor europeu.

Podendo analisar-se como interpretação causativa de NASCER a [Inv.] de (159) poderá também resultar de [Passiv.] de NASCER, inaceitável no Pe, com deriva na distribuição de No. Se comparada com (161):

(161) ... (localidade do Bilene) que fui nascido em um de Janeiro ...

aquela «passivização» é relacionável com problemática relativa à selecção de SER para marcação do tempo, análoga à actual auxiliarização com ÊTRE dos V de movimento do francês⁽¹⁴⁾, norma do português medieval (Nunes: 1933). É análoga, no entanto, a F do PF, (162) 1), 2), à F frequente no Pe (162) 3):

(162) 1) ... fosse por ter sido lá criada e nascida ...

(Trás-os-Montes)

⁽¹⁴⁾ (GUILLAUME: 1929, 16 ss.) considera que o auxiliar ÊTRE denota mudança, um ficar, e AVOIR um estar que ilustra com «La tache est disparue» (ficou invisível) / «La tache a disparu»

- 2) ... a mãe pode dentro dessa mesma criação nascer outras abelhas mestras ...

(Madeira)

- 3) Nessa altura eu nem era nascido.

e à F recolhida no decurso deste trabalho:

- (163) ... desde que a minha mãe me nasceu ...

(Trás-os-Montes)

Numa interpretação locativa de SAIR, a ausência do complemento PrepL DE Det NI L — «da machamba», na F (160) 1), terá a F (160) 2) como subjacente e a anterior apresenta uma [Inv.] No/V com ocupação da direita pós-verbal por No.

Do mesmo tipo será a análise de (164) 1) e 2), F de outra recolha de Lo:

- (164) 1) ... dos bolsos todos saíam dinheiro ...

- 2) ... dos olhos está a sair lágrimas ...

remete-se para as observações relativas a (136), reforçando-se de novo a possibilidade da interpretação patente em (165), F de carácter causativo, recolhida a falantes de Lo:

- (165) ... todos saíam dinheiro ... para os noivos ...

Os três tipos de [Inv.] contribuem para destaque dos constituintes deslocados, mais uma forma, ainda, de ênfase.

* * *

Numa rápida observação a 3.1.2., anota-se que poucos registos houve de apêndices, v.g. (150), [Des.] à direita, v.g. (166), segundo DIK (*op. cit.*):

- (166) ... eu lá não conhecia ...

(está invisível), variando a constituição da imagem verbal, descontinuidade / continuidade. A propósito de TOMBER, o mesmo linguista salienta, em abono da sua proposta, que os falantes de francês, de mais baixa instrução, usavam ÊTRE no sentido passivo e AVOIR no sentido activo daquele verbo, v.g. «Il a tombé».

Os problemas da auxiliarização exigem estudo aturado para aplicação à aprendizagem do português em Moçambique.

deixando-se, para futura investigação, a análise da ordem preferencial dos constituintes na Lp, com individualização de outras eventuais regularidades nas produções da Lo.

4. Comentário

A linguística diacrónica apresenta factores de mudança provenientes de realizações desviadas da norma, «sub-normas» que, posteriormente se dilataram adquirindo *status* de norma. Neste processo, entre muitos factores, tem o seu papel o analfabetismo e o baixo nível de instrução dos falantes já escolarizados, tanto como as imposições normativas da educação formal.

Sobressai do *corpus* uma coexistência de construções padronizadas/não padronizadas. Contudo, apesar de a situação de Lo ser um factor detonante de evolução mais rápida, circunstâncias benéficas a alterações não implicam que a fixação de mudanças constitua, actualmente, uma relidade generalizada e consumada. O percurso feito não licencia conclusões dessa índole, demonstrando a existência de um período histórico de visível insegurança linguística, instabilidade iniciada durante a colonização e relativamente à qual nenhum quadro teórico autoriza previsões.

O desajustamento norma/discurso é uma realidade do próprio Pe, como de toda a língua natural. Factor de evolução linguística, este desfazamento não implica nenhuma aceleração de mudanças o que é testemunhado pelos longos espaços de tempo entre gramáticas sucessivas de uma dada língua humana.

O *corpus* pesquisado não permite detectar o perfil linguístico daqueles interlocutores, para os quais se possa dar a contingência de a eficácia comunicativa ser obscurecida ou totalmente inoperante, no entanto, enquanto o conhecimento científico não possibilitar a definição de eventual variante, a ser encontrada apenas junto de falantes de nível médio e/ou alto de escolaridade, apenas se pode afirmar, de acordo com os dados estudados e confirmando a hipótese prévia, que a comunidade moçambicana vive uma fase de notória hesitação linguística:

A hipótese inicialmente postulada permitiu constatar no português de Maputo:

— instabilidade sintáctico-semântica dos VL com maior insegurança no nível básico;

— em 10,8% de VL, 7,9% ocorrem em sequências de acordo com o Pe padrão e apenas 2,91% em deriva. Se for considerado o nível básico, os VL em construção normalizada correspondem a 3,49% *versus* 2,16% de derivas, percentagem que se

altera, no nível médio, para, respectivamente, 4,43% e 0,71%. Acrescente-se que no nível médio se verificaram 5 registos de VL em distribuição simultaneamente normalizada e desviante, num mesmo falante, apresentando o nível básico, cerca de dez vezes mais desses casos;

- eventual tendência para maior enfatização;
- presença de derivas exclusivas, ou quase, do nível básico, na sua maioria em paralelo com F não derivantes, muitas vezes realizadas por um mesmo locutor;
- baixa percentagem de derivas bloqueadoras da cadeia comunicativa no nível básico, ausentes ou de frequência esporádica no médio; —
- aquisição da sintaxe do Pe pela maioria dos locutores, à excepção de certos VL cuja condição de selecção se revelou em deriva ou fixa, mas de carácter ainda pontual, v.g. — CHEGAR EM, VIAJAR A + PARA o que, aliás, ocorre na variante brasileira e não foi desconhecido de outros períodos do português.

4.1. *Factores Aceleradores da Deriva*

Na área do domínio pesquisado salientam-se factores de dois tipos principais — intralinguais e extralinguais.

Em 3. argumentou-se a favor da natureza mais genérica do semantismo da PrepL EM, das realizações tendenciais de qualquer falante de L -b em fase de aprendizagem da Lp, de algumas actualizações do dialecto regional e social do português europeu e do período clássico da Lp com destaque de F idênticas a sequências, derivantes face à actual norma do Pe, mas isoladas no *corpus* examinado. Abordaram-se coincidências com a variante brasileira.

Junta-se, agora, uma breve abordagem da importância de questões intralinguais.

Primeiro, além dos argumentos já avançados, a própria Lp inclui, no seu sistema, outra particularidade que abona a favor da tipologia, que se descreveu, de mudança na Lo, se comparada com o padrão do português contemporâneo. Essa característica consiste na semelhança entre a regência dos VL espaciais, empregos analisados, e os VL temporais da Lp. Nos exemplos, destacam-se os V de (167) 2) e (167) 5) porque também admitem Prep A, quando indeterminados os Ni que encabeçam, mas, à excepção dessas duas F, todas exigem Prep EM, tal como predomina nos VL espaciais da Lo:

- (167) 1) Partimos no domingo.
 2) Cheguei no dia 15.
 3) Fomos na segunda.
 4) Passámos por Lisboa em 1987.
 5) Viémos na semana passada.
 6) Voltam no próximo ano.

A predominante admissão do regime V prep EM por certos VL temporais que, simultaneamente, ocorrem em empregos espaciais -Est. beneficia dificuldades na opção distribucional de falantes de Lp em fase de aprendizagem ou, de qualquer modo, ainda em fase de competência incompleta, como sucede nos informantes do *corpus* de Maputo, pertencentes ao nível básico.

Em segundo lugar, anotam-se breves registos, recolhidos em comunidades falantes da Lp como Lo e notícia de círculos que manifestam como tendenciais ou apresentam como variantes já fixas, condições de ocorrência idênticas às apresentadas nesta pesquisa. Nos crioulos de base parcialmente portuguesa, como os de Cabo-Verde, Curaçau e Malaca, os VL -Est seleccionam, prioritariamente, PrepL EM, em conformidade com a literatura escrita e o discurso oral dos habitantes dessas comunidades linguísticas⁽¹⁵⁾, havendo idêntica regência no ladino, língua de uma comunidade judaica, da Turquia, que tem origens peninsulares. De outros países e comunidades falantes da Lp recolheram-se F que ilustram o mesmo regime, fixo ou tendencial, para aqueles VL, v.g. (168) 1)-6) actualizações de estudantes de nível intermédio, do Curso de Português para estrangeiros da Universidade de Lisboa:

- (168) 1) ... vou na Embaixada ...
(Angola)
2) ... ele chegou na praia ...
(Cabo Verde)
3) ... tio veio na ilha ...
(Guiné)
4) ... ela voltava na casa ...
(S. Tomé)
5) ... ano passado fui na Índia ...
(Goa)
6) ... chegamos na faculdade ...
(Macau)
7) ... quero ir no Centro ...
(Brasil)

(15) Do crioulo de Cabo-Verde, discurso oral e escrito, foram directamente recolhidos os dados necessários. Porém, no caso, dos crioulos de Curaçau e Malaca e do ladino, as afirmações relativas à regência dos V ~ Est decorrem da audição da série «Portugal no Mundo», programas recentemente teledifundidos pela Rádio Televisão Portuguesa. Não se ilustra com frases exemplificativas, na ausência de conhecimento da escrita daquelas línguas.

A realidade de os locutores de (168) 1)-7) terem diferentes substratos linguísticos e tais F, *vide* (105)-(111), serem também produzidas por falantes nativos de L -b conduziu à integração destes exemplos na área dos factores intralinguais.

Quanto aos fenómenos extralinguais, julga-se que uma complementaridade entre ambos os factores constitui a fundamental alavanca de evolução da Lp na situação de Lo, consoante justifica a trajectória percorrida nesta descrição.

Como primeiro factor extralingual de aceleração das áreas de mudança verificadas, indica-se a tipologia das Lb.

De conhecido parentesco sintáctico, as Lb em contacto com a Lp, no país em causa, referenciam a localização espacial e temporal exactamente pelos mesmos três prefixos, correspondentes a outras tantas classes: PA-, KU- e MU-. Estes prefixos indicam, respectivamente: «o posicionamento particular e a localização próxima (PA-)»; «a direcção e o afastamento do locutor (KU-)» e a «penetração ou localização interior (MU-)» de acordo com L. HARRIES (1977: 171 ss.). Existe ainda um marcador locativo que nunca precede Ni L, o sufixo -Ni. L. HARRIES (1977: *id.*) descrevendo as possibilidades da combinatória sintáctica do Swahili, língua de estrutura idêntica à das Lb de Moçambique⁽¹⁶⁾, mostra que prefixos locativos e demonstrativos se combinam. O especificador demonstrativo proposto ao NL, *vide* (169)⁽¹⁷⁾ só o antecede quando admite o mencionado marcador locativo, porém, em combinação com Pro possessivo, os supra-citados prefixos locativos antepõem-se à raiz de Pro, como (170):

(169) mwahali hu-mu- «lugar este»

(170) mwahali pe-tu- «lugar nosso aqui»

neste último contexto, PA- e MU- não admitem o sufixo -NI. Por vezes, sobretudo com o prefixo KU-, os locativos possessivos podem anteceder NL:

(171) ku-etu mgini- «para a nossa cidade»

Um VL pode ocorrer em F locativas ou existenciais, como no francês, inglês e russo, etc., o que implica V distintos no português europeu, *v.g.* (172) 1) e 2):

(172) 1) Chumba kina giza.

O quarto (é + está) escuro.

(16) Identidade tipológica garantida por J. KATUPHA, em comunicação pessoal (1985).

(17) Todas as frases, em Swahili, foram transcritas de L. HARRIES (1977: 173 ss.) mas com segmentação, exemplificadora, de alguns morfemas.

- 2) Chumbani mna giza.
No quarto há escuridão.

No Tsonga (18), Lb falada por cerca de 20% da população meridional de Moçambique, a presença de AdvL associa-se à de Ni, com ou sem os atrás indicados três prefixos locativos, determinado por especificador demonstrativo, v.g. (173) 1) e 2):

- (173) 1) Ko-la-wo- «aí nesse lugar»
2) la-ni- «aqui»

As PrepL A + EM + PARA do Pe são preenchidas pelo mesmo sufixo -NI, vide:

- (174) 1) Ndzi dyondza xikoloweni.
Eu estudo na escola.
2) Ndzi famba xikoloweni.
Eu vou para a escola.

Decorre do exposto que o substrato bantu poderá ter detonado algumas derivas, por integrar um sistema configurado de modo a, no domínio dos VL, privilegiar sequências, na Lo, de natureza marcada nor:

- maior ênfase (146) e (161)
- reforço de especificadores determinantes (145) 1) e 2)
- redobro de PrepL, como (76) 1) e 2), (84) 4), (86) 9)
- substituição do contexto de PrepL A + EM + PARA pela PrepL EM (84) 1)-4)
- sobreposição das sequências estruturais de locativos espaciais e temporais (84) 2), (86) 2), 4)
- No L em deriva e, simultaneamente, com diferente atribuição de sujeito ± ± impessoal (71) 1)-3), (72) 1), (73)-(74).

Aborda-se, como outro factor extralingual de aceleração das derivas, perante a norma do Pe, o *status* de Lo que a Lp tem em Moçambique.

Língua tipologicamente diversa, a Lp, adquirida por cerca de 4/5 populacionais pela via institucional, na realidade percentual descrita em 0., aceita, como todas as línguas, interferência da gramática das Lmt, cuja configuração as crianças e jovens em idade escolar projectam para a Lo, produzindo F em variação mantida,

(18) Os exemplos em Tsonga foram reproduzidos de documentação policopiada da Universidade Eduardo Mondlane, Maputo, e não publicada (1976). Destacaram-se morfemas necessários à ilustração dos processos de prefixação e sufixação.

por vezes, ao longo da trajectória de aprendizagem e alargada a certos usos, que aquela comunidade de falantes faz do português.

Um outro factor, ainda, de aceleração de derivas, é formado pela presença de novos referentes tanto no objecto desta pesquisa como noutros domínios de comunicação.

A verdade é que, já no período colonial alternava, na toponímia, a nomenclatura das Lb com a portuguesa. Após a independência, esta última foi parcialmente substituída pela designações, efectivamente em uso na comunidade moçambicana, tomadas de empréstimo às Lb pela Lp, então definida como Lo. Paralelamente, criaram-se novas designações para províncias, cidades e, sobretudo, localidades e bairros.

Recentemente, atribuíram-se novos estatutos a diversos aglomerados populacionais, o que implicou outras designações.

Advém da circunstância de as Lb integrarem um sistema de flexão por classes, em que as oposições pessoa/número decorrem de prefixos e em que os topónimos são neutros, uma sensível oscilação na atribuição de número e género aos NL. O facto de haver topónimos que referem em simultâneo, províncias e cidades, agrava a apontada flutuação.

De idêntico peso foram as alterações profundas na organização da produção agrícola e industrial, do aparelho de Estado, etc. Numa pequena fracção de tempo proliferaram novas entradas lexicais, com a sua selecção própria, relativamente à qual há, por conseguinte, vacilação.

5. Conclusões da Análise do corpus

Os padrões dominantes, sistematizados pela gramática de cada língua, sofrem alterações situando-se a variação nos fenómenos linguísticos periféricos à configuração estrutural de cada língua. Nesta linha, a Lo de Moçambique não apresentava, na área dos VL, variantes em curso de fixação, além das regências já apontadas — VIAJAR A + PARA e CHEGAR EM — no momento da recolha do *corpus* investigado. Não é possível, com rigor científico, generalizar esta afirmação, justificada pelos dados percentuais fornecidos, às restantes áreas de descrição da Lo, como também não é possível definir variante futura.

Do percurso terminado, nesta fase ainda pré-teórica, decorre, como primeira conclusão, a imperiosa necessidade de se proceder a investigação de cariz metodológico, que optimize a aprendizagem do português como língua segunda, sem impedimento da evolução inerente a toda a língua humana.

Como segunda consequência, a trajectória concluída aduz conclusões de natureza prospectiva, *i.e.*, sendo minoritárias ou exclusivas do nível básico, irregulares

portanto na sua quase totalidade, as sequências derivantes face ao padrão «heirado» não constituem por agora variante fixa, devendo, por conseguinte, ser regulados os fenómenos sintácticos de variância ainda não consolidada, muito particularmente quando portadores de ambiguidade. A educação formal assumirá esta tarefa, remetendo-se para projectos futuros, entre outros, a verificação e definição das tendências evolutivas, actualmente observadas. Chama-se a atenção para os perigos do reducionismo subjectivista decorrente da classificação das irregularidades detectadas como nova variante já consolidada.

Como conclusão da descrição realizada, sugerem-se, em listagem atomizada, áreas de insistência consideradas mais apropriadas, à pedagogia dos VL,:

— VL Est em distribuição predominantemente monopreposicionada e respectivas PrepL preferenciais — A, EM, ENTRE — com contraste binário/não binário da série de entradas lexicais para um mesmo item verbal e respectivas diferenças na distribuição Ni-j.

— VL -Est monopreposicionados/pluripreposicionais, com insistência prioritária nestes últimos e todo o leque de PrepL que encabeça complementos duplos, procedendo-se aos contrastes apontados no parágrafo anterior, com introdução da relação entre VL prefixado DE- + DES-, E- + EX- e a selecção de PrepL DE, v.g. DEPENDER DE, EXTRAIR DE e de outros prefixos com diferentes PrepL.

— A auxiliarização, incluindo o uso de marcadores de aspecto e modo a introduzir os VL, processos de derivas atestados no *corpus*.

— A sintaxe das construções V-se verificadas, em V -Est, com maior frequência no nível básico, v.g. INGRESSAR-SE, SAIR-SE.

— Semelhanças/diferenças entre as sequências locativas espaciais e temporais.

— Processos de enfatização, mobilidade de constituintes na F e ordem padrão da Lp, com incidência em operações como [Top], [Desl.] à esquerda/à direita, [Inv.] e [Passiv.].

— Extensão metafórica do locativo espacial ao nocional ou explicitação de uma metalinguagem que englobe a totalidade dos localizadores.

— Descrição de complementos cénico não preposicionados.

— Descrição de processos de atribuição de ênfase.

6. Símbolos e Observações

- A — Argumento
 cLg — correlato do lugar
 Det — Determinante
 F — Frase simples ou oração
 L — Locativo
 ~ L — Não Locativo
 L2 — Língua não materna
 Lb — Língua banta
 L ~ b — Língua não banta
 Lg — Lugar
 Lmt — Língua materna
 Lo — Língua oficial
 Lp — Língua portuguesa
 N — Nome

No, N1, Ni-j — A notação dos N, codificados No, N1, Ni-j, não se associa a índices de hierarquização de categorias sintáticas, questões gramaticais ou outras, apenas se atende à respectiva sequência linear na F, numerada de acordo com a posição pré-verbal, No, pós-verbal. N1, Ni-j, integrando, este último N2 + N3 + E.,

Pe — Português europeu

PF — corpus de entrevistas para definição do português fundamental

Prep — Preposição

Prep $\emptyset$ — Ausência de Prep

$\pm$ Prep — Opção/Não opção por Prep

PrepL — Preposição Locativa

PrepL — Opção/Não opção por PrepL

RLg — Relação de lugar

V — Verbo

VL — Verbo Locativo

[Cliv.] — Clivagem

[Desl.] Esq. — Deslocação à Esquerda

[Inv.] — Inversão

[Passiv.] — Passivização

[Top.] — Topicalização

A tradução das citações é da responsabilidade da autora.

7. Referências bibliográficas

- AUSTIN, J. L. (1962) *How To Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press.
- BICKERTON, D. (1981) *Roots of Languages*, Ann Arbor, Karoma Publishers, Inc.
- BOONS, J.-P. (1983) «Introduction au Cours sur le Lexique-grammaire des Verbes Locatifs», Paris, fotocópia do Entre National de la Recherche Scientifique.
- BOONS, J.-P. (1985) «Préliminaires à la Classification des Verbes Locatifs: les Compléments de Lieu; leurs Critères, leurs Valeurs Aspectuels», in *Linguisticae Investigationes*, IX, 2.
- BOONS, J.-P. (1986) «Des Verbes ou Compléments Locatifs 'Hamlet' à l'effet du même non», in *Reue Québécoise de Linguistique* 15, n.º 2.
- BOONS, J.-P. (1987) «La Notion Sémantique de Déplacement dans une Classification Syntaxique des Verbes Locatifs», in *Langue Française*, 76.
- BOONS, J.-P. et al. (1976) *La Structure des Phrases Simples en Français — Constructions Intransitives*, Genève, Librairie Droz.
- BRESNAN, J. (1987) «Topic, Pronoun and Agreement in Chichewa», in *Language*, 63, n.º 4.
- BRITO, B. C. (1735) *Historia Tragico-Maritima*, T. 1, Lisboa, Officina da Congregação do Oratório.
- CAMINHA, P. V. (Ed. 1974) *Carta a el-rei Dom Manuel sobre o Achamento do Brasil* (1 de Maio de 1500), II e VI, Lisboa, Verbo.
- CARVALHO, M. J. (1987a) *Aspectos Sintáctico-Semânticos dos Verbos Locativos no Português Oral de Maputo*, dissertação de Mestrado, Lisboa, Universidade de Lisboa.
- CARVALHO, M. J. (1987b) «Um tipo de Passivas em Moçambique?», in *Boletim de Filologia XXXII a* (publicar).
- CASTELEIRO, J. M. (1985) «Aspectos da Sintaxe do Português Falado no Interior do País», in *Boletim de Filologia*, Tomo XXIV (1-4).
- COSERIU, E. (Ed. 1967) *Teoria del Language y Linguística General*, Madrid, Editorial Gredos, S.A.
- DIAS, A. E. da S. (Ed. 1933) *Syntaxe Histórica Portuguesa*, Lisboa, Livraria Clássica.
- DIK, S. (Ed. 1981) *Gramática Funcional*, Madrid, Soc. General Espanola de Libreria, S.A.
- DUARTE, I. (1987) *A Construção de Topicalização na Gramática do Português: Regência, Ligação e Condições sobre Movimento*, dissertação de Doutoramento, Lisboa, Universidade de Lisboa.
- DUBOIS, J. ET AL. (1973) *Dictionnaire de Linguistique*, Paris, Lib. Larousse.
- DURANTI, A.; OCHS, E. (1979) «Left Dislocation in Italian Conversation», in *Syntax and Semantics*, vol. 12 — *Discourse and Syntax*, Coord. S. Thompson, New York, Academic Press.
- ELIA, A. ET AL. (1981) *Lessico e Struture Sintatiche, introduzione alla Sintassi del Verbo Italiano*, Napoli, Liguori Ed.
- FERNANDES, F. L. L. (1986) *As Preposições Direccionais DE, POR, PARA*, dissertação de Mestrado, Porto, Universidade do Porto.
- FILLMORE, CH. J. (1975) *Lectures on Deixis 1971*, Bloomington, Indiana Univervsity Linguistics Club.
- FIRMINO, G. (1987) «Alguns Problemas de Normalização do Português em Moçambique», in *Limani*, n.º 3.
- FONSECA, F. I.; FONSECA, J. (1977) *Pragmática Linguística e Ensino do Português*, Coimbra, Almedina.
- FRANCO, A. C. (1986) *Descrição Linguística dos Partículas Modais no Português e no Alemão*, dissertação de Doutoramento, Porto, Universidade do Porto.
- GIVÓN, T. (1976a) «Topic, Pronoun and Grammatical Agreement», in *Subject and Topic*, Coord. C. Li, New York, Academic Press.

- GIVÓN, T. (1976b) «Some Constraints on Bantu Causativization», in *Syntax and Semantics*, vol. 6 — *The Grammar of Causative Constructions*, Coord. M. Skibatani, New York, The Academic Press.
- GONÇALVES, P. et al. (1980) «O Sistema Nacional de Educação e a Situação Linguística do País», Maputo, fotocópia da Universidade Eduardo Mondlane.
- GROSS, M. (1975) *Méthodes en Syntaxe*, Paris, Hermann.
- GROSS, M. (1981) «Les Bases Empiriques de la Notion de Prédicat Sémantique», in *Language*, 33.
- GUILLAUME, G. (1929) *Temps et Verbe*, Paris, Editeur Édouard Champion.
- GUILLET, A. (1983) «Prépositions de Lieu et Verbes Supports», in *Revue Québécoise de Linguistique*, 13, n.º 2.
- HARRIES, L. (1977) «The syntax of swahili locative affixes», in *African Studies*, 36, n.º 2.
- HARRIS, Z. (1957) «Co-occurrence and Transformation in Linguistic Structure», in *Language*, 33.
- HARRIS, Z. (1970) «La Structure Distributionnelle», in *Langages*, n.º 20 (Trad. 1954 «Distributional Structures», in *Word*, 10).
- HARRIS, Z. (1973) «Les deux Systèmes de Grammaire: Prédicat et Paraphrase», in *Langages*, 29.
- HARRIS, Z. (1976) *Notes du Cours de Syntaxe*, Paris, Éditions du Seuil.
- HERSKOVITS, A. (1981) «On the Spatial Uses of Prepositions in English», in *Linguisticae Investigationes*, 2.
- HOCKETT, C. (1969) *A Course in Modern Linguistics*, Toronto, The MacMillan Company.
- HYMAN, L.; DURANTI, A. (1982) «On the Object Relation in Bantu», in *Syntax and Semantics*, 15, New York, Academic Press.
- LAMIROY, B. (1981) «Les Prépositions A et PARA devant l'Infinitif Complément d'un Verbe de Mouvement en Espagnol», in *Linguisticae Investigationes*, 1.
- LAMIROY, B. (1982) *Les Verbes de Mouvement Suivis de l'Infinitif en Français*, Paris, tese de Doutorado, Université de Paris VII.
- LAMIROY, B. (1987) «Les Verbes de Mouvement Emplois: Figures et Extensions Métaphoriques», in *Langue Française*, 76.
- LANGACKER, R. W. (1987) «Mouvement Abstrait», in *Langue Française*, 76.
- LEITÃO, M. T. (1985a) «Valores Temporais de alguns Deicticos de Lugar», Lisboa, in *Actas do 1.º Encontro da Associação Portuguesa de Linguística*.
- LEITÃO, M. T. (1985b) «Valores Temporais e Espaciais de alguns Deicticos de Lugar», Lisboa, comunicação ao IV Colloque Européen sur le Lexique et Grammaire Comparés des Langues Romanes.
- LEITÃO, M. T. (1986) «Représentation de la Signification de quelques Deictiques de Lieu en Portugais», Aix-en-Provence, in *Actes du XVII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes — Morphosyntaxe des Langues Romanes*.
- LOPES, O. (1985) «A Noção de Definido e a de Presente da Enunciação», Lisboa, in *Actas do 1.º Encontro da Associação Portuguesa de Linguística*.
- MACEDO, M. E. (1987) *Construções Transitivas Locativas*, dissertação em Linguística Portuguesa, para progressão na Carreira de Investigação, Centro de Linguística da Universidade de Lisboa — INIC.
- MEIRA, A. (1985) *Contribuição para o Estudo dos Verbos com Complementos Nominais Prepositivos*, dissertação de Mestrado, Lisboa, Universidade de Lisboa.
- NUNES, J. J. (1928) *Cantigas d'Amigo dos Trovadores Galego-Portugueses*, Glossário, vol. III, Coimbra, Imprensa da Universidade.
- OLIVEIRA, M. E. (1984) «Les Verbes de Mouvement Intransitifs du Portugais», in *Linguisticae Investigationes*, 9, Suplementa.
- PERES, J. A. (1984) *Elementos para uma Gramática Nova*, Coimbra, Livraria Almedina.

- RIBETRO, J. (1978) «Discurso de Coge, Çofar aos Turcos», in *Selecta Clássica* de Sampaio, M.L. apud *Estudo Diacrónico dos Verbos TER e HAVER, duas Formas em Concorrência*, Assis-S. Paulo, Edição da autora.
- RUIHO, T. (1979) *Por y Para. Estudio sobre los origenes y la evolución de una oposición prepositiva iberorrománica*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica.
- SELLS, P. (1987) «Binding Resumptive Pronouns», in *Linguistics and Philosophy*, 10.
- TEYSSIER, P. (1982) *História da Língua Portuguesa*, Lisboa, Sá da Costa Ed.
- Trabalho colectivo (1976) «Comparação da estrutura morfo-sintáctica das línguas bantu com a língua portuguesa», Maputo, policopiado da Universidade Eduardo Mondlane.
- WALD, B. (1979) «The Development of the Swahili Object Marker: A study of Interaction of Syntax and Discourse», in *Discourse and Syntax. Syntax and Semantics*, vol. 12, New York, Academic Press.

Gramáticas, Dicionários, etc.:

- CUNHA, C., CINTRA, L. F. L. (1984) *Nova Gramática do Português Contemporâneo*, Lisboa, Ed. João Sá da Costa.
- FERNANDES, F. (1979) *Dicionário de Verbos e Regimes*, Rio de Janeiro, Ed. Globo.
- GONÇALVES, F. R. (1966) *Vocabulário da Língua Portuguesa*, Coimbra, Coimbra Ed.
- MATEUS, M. H. et al. (1983) *Gramática da Língua Portuguesa*, Coimbra, Liv. Almedina.
- Recenseamento Geral da População e Escolarização* (1980), vol. IV — «População e Escolarização», policopiado, Maputo.
- Português Fundamental. Vocabulário e Gramática*, vol. 1, tomo I — *Vocabulário* (1984), Lisboa, INIC, CLUL.
- Português Fundamental. Métodos e Documentos*, vol. II, tomo I — *Inquérito de Frequência* (1987), Lisboa, INIC, CLUL.
- Português Fundamental. Métodos e Documentos*, vol. II, tomo II — *Inquérito de Disponibilidade* (1987), Lisboa, INIC, CLUL.

NOTÍCIA SOBRE O FUNDO ÁRABE E ISLÂMICO DA BIBLIOTECA DO CENTRO DE LINGÜÍSTICA DA UNIVERSIDADE DE LISBOA

PEDRO CUNHA SERRA

(LISBOA)

Pôr em relevo as deficiências ou a pobreza das bibliotecas de muitas das nossas instituições de cultura constitui queixa velha, constante e em muitos casos fundamentada. Quantas vezes, mercê de tais deficiências ou pobreza, se torna menos praticável prosseguir ou concluir certos trabalhos? Ou, o que já é mais lamentável, quantas vezes, pese tudo isso, impelidos por um entusiasmo muito meridional, os nossos estudiosos põem em letra de forma aquilo que frequentemente dista bastante de tarefa aceitavelmente concebida e realizada?

Tais considerações acudiram-nos ao espírito quando, por solicitação da Comissão Directiva do Centro de Linguística da Universidade de Lisboa, empreendemos o reordenamento e fichagem do fundo da sua Biblioteca chamado *Legado de David Lopes*, reordenamento e fichagem que foram operação prévia da catalogação propriamente dita que será realizada ulteriormente sob a direcção da bibliotecária do C.L.U.L..

Dizemos fundo chamado *Legado de David Lopes*, pois é de saber que nos livros englobados nesta designação se encontram alguns livros que foram pertença do Prof. Joaquim Figanier, bem como outros que o então Centro de Estudos Filológicos adquiriu posteriormente à entrada dos livros do Prof. David Lopes na sua biblioteca. Note-se ainda que alguns dos livros legados por David Lopes foram, em virtude da matéria que versam, colocados noutras secções da Biblioteca e não na de *Árabe e Orientalismo*, que é a secção cujo conteúdo provoca a presente notícia (1).

(1) Evidentemente ao estudioso interessado importa ter conhecimento da valiosa *Colecção Esteves Pereira* (integrada na Biblioteca da Academia das Ciências de Lisboa e com catálogo próprio), das espécies existentes na Biblioteca C. Gulbenkian do Instituto David Lopes da Faculdade de Letras de Lisboa (com ficheiros onomástico e didascálico) e do inestimável roteiro *Publicações periódicas estrangeiras*, vol. 5.º (Lisboa, 1958), editado pelo Instituto de Alta Cultura.

Um exame, mesmo não muito benevolente, do acervo de livros existentes no chamado legado de David Lopes, força-nos à ilação de que, no tocante aos livros da especialidade (*Árabe e Orientalismo*), o apetrechamento bibliográfico do C.L.U.L. está longe de ser insignificante (2).

* * *

Dentre o conjunto de livros que tratam, digamos, de Semitismo em geral, não importará minuciar o que encontramos no núcleo bibliográfico de que a presente nota busca dar uma ideia.

Antes, preferível será apontar o que se nos depara no relativo aos *berberes*, povo cuja língua e civilização se caldeou no Magrebe com a língua árabe e a civilização islâmica.

Poder-se-á dispor de estudos importantes como LAOUST, *Contes berbères du Maroc*, 2 tomos (Paris, 1949), RENISIO, *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen et des Senhaja* (Paris, 1932), LÉVI-PROVENÇAL, *Fragments historiques sur les berbères au Moyen-Age* (Rabat, 1934) e René BASSET, *Études sur les dialectes berbères* (Paris, 1834) (3).

* * *

Sendo inegavelmente o estudo dos enlaces entre o árabe e os romances da nossa península uma das tarefas cuja prossecução se impõe aos investigadores, é de notar que quem estiver interessado nesse capítulo a tantos títulos importante e aliciante da história da nossa língua, tem à sua disposição o seguinte: J. LERCHUNDI, *Rudimentos del árabe vulgar*, 2.^a ed. (Tânger, 1889), Edmond DOUTTÉ, *Un texte arabe en dialecte oranais* (Paris, 1903), W. MARÇAIS, *Le dialecte arabe des Ulâd Brahim de Saïda* (Paris, 1908), W. MARÇAIS, *Textes arabes de Tanger* (Paris, 1911), ALARCÓN y SANTÓN, *Textos árabes en dialecto vulgar de Larache* (Madrid, 1913), L. BRUNOT, *Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat & Salé* (Paris, 1920), LÉVI-PROVENÇAL, *Textes arabes de l'Ouargha = Dialecte des Jbala* (Paris, 1922), L. MERCIER, *Manuel d'arabe marocain* (Paris, 1925), L. BRUNOT, *Textes arabes de Rabat* (Paris, 1931), LAOUST, *Siwa* (Paris, 1912), G. S. COLIN, *Chrestomathie Marocaine* (Paris, 1939), L. BRUNOT & E. MALKA,

(2) No presente artigo fazemos uma descrição sumária das espécies, respeitando, na medida do possível, os critérios de transcrição utilizados nas diversas edições.

(3) Deste mesmo brilhante estudioso encontram-se numerosos estudos na *Colecção Esteves Pereira* já referida.

Textes judéo-arabes de Fès (Rabat, 1934), seguido de *Glossaire judéo-arabe de Fès* (Rabat, 1940) (4).

Ainda no relativo a este capítulo, é de pôr em relevo a abundância, quase diríamos riqueza de obras lexicográficas: F. CAÑES, *Diccionario español latino-arábiga*, 3 vols. (Madrid, 1787), C. SCHIAPARELLI, *Vocabulista in arabico* (Firenze, 1871) (5), J. I. MARCEL, *Dictionnaire Français-Arabe des dialectes vulgaires d'Algérie, de Tunisi, du Maroc et d'Égypte*, 5.ª ed. (Paris, 1885), Bel Kassem BEN SEDIRA, *Dictionnaire arabe-français de la langue parlée en Algérie* (Alger, s/d) e *Dictionnaire français-arabe de la langue parlée en Algérie* (Alger, 1886), A. WAHRMUND, *Handwörterbuch der neu-arabischen und deutschen Sprache*, 2.ª ed., 2 vols. (Giessen, 1887) e *Hanawörterbuch der deutschen und neu-arabischen Sprache* (Giessen, 1870) e M. BEAUSSIER, *Dictionnaire pratique arabe-français* (Alger, 1931) (6).

* * *

Também no tocante a *miscelâneas* é muito apreciável aquilo de que dispomos. Entre muita outra coisa, relevemos o seguinte: *Orientalia* (7), 2 vols. (Amsterdam, 1840 e 1846), *Semitic studies in memory of Rev. Dr. Alexandre Kohut* (Berlin, 1897), *Homenaje a D. Francisco Codera* (Zaragoza, 1904) (8), R. BASSET, *Mission au Sénégal* (Paris, 1909), *Centenario ... di Michele Amari*, 2 vols. (Palermo, 1910) (9), R. Basset, *Mélanges africains et orientaux* (Paris, 1915), *Mélanges René Basset*, 2 vols. (Paris,

(4) Naturalmente, menos interessará Johnstone & Muir, *Some nautical terms in the Kuwaiti dialect of Arabic* (Londres, 1964), entre outros que aqui não mencionamos.

(5) Edição de um códice medieval extremamente valioso que contém um léxico árabe-latino e outro latino-árabe e é uma das fontes fundamentais para o estudo do árabe peninsular da sua época (século xiii). Outra obra do mesmo tipo, mas mais recente (publicada em 1505) é o *Vocabulista arauigo* de Pedro de Alcalá: na Biblioteca C. Gulbenkian (Faculdade de Letras de Lisboa) encontra-se, não qualquer exemplar da edição original, mas sim uma reprodução anastática desta, dada a lume por *The Hispanic Society of America* (New York, 1928). Ainda nos falta, todavia, o *Glossarium latino-arabicum* (século xi), editado por C. F. Seybold (Berolini, 1900).

(6) Adquirida posteriormente e integrada no *legado de David Lopes*, existe uma reprodução deste trabalho de Beaussier feita em 1958 (de formato menor), seguida, em volume distinto, de A. Lentin, *Supplément au dictionnaire pratique arabe-français de Marcelin Beaussier* (Alger, 1959).

(7) Com colaboração de Juynboll, Dozy, Wüstenfeld e outros.

(8) Com colaboração de Asín, Barrau-Dihigo, Fagnan, David Lopes, De Goeje, Menendez Pelayo, M. Pidal, Nallino, Ribera, Seybold e outros.

(9) Com colaboração de Derenbourg, Margoliouth, Nallino, Fischer, Fagnan, Codera, Asín, Huart, Ribera e outros.

1923 e 1925)⁽¹⁰⁾, J. RIBERA, *Disertaciones y opúsculos*, 2 vols. (Madrid, 1928) e diversas séries dos *compte-rendus* do *Congrès International des Arabistes* (11).

* * *

Também valiosas publicações se encontram na secção de *geografia* que associaremos às de *etnografia*, *religião*, *história da cultura*, *sociologia* ... Apontemos, dentre muitas outras, as obras seguintes: A. MOULIÉRAS, *Le Maroc inconnu = étude géographique et sociologique*, 2 tomos (Paris, 1895 e 1899), DEPONT & COPPOLANI, *Les confréries religieuses musulmanes* (Alger, 1897), E. DOUTTÉ, *Notes sur l'Islâm Maghribin = Les Marabouts* (Paris, 1900), E. DOUTTÉ, *L'Islâm algérien en l'an 1900* (Alger, 1900), VILLOT, *Moeurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie*, 3.^a ed. (Alger, 1888). E. DOUTTÉ, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord* (Alger, 1908), A. BERNARD, *Le Maroc*, 2.^a ed. (Paris, 1913), SÁNCHEZ PÉREZ, *Partición de herencias entre los musulmanes del rito malequí* (Madrid, 1914), A. BEL & P. RICARD, *Le Travail de la laine à Tlemcen* (Alger, 1913), Mission Scientifique du Maroc, *Villes et tribus du Maroc*, 11 vols. (Paris, 1915 a 1932)⁽¹²⁾, A. BEL, *La religion musulmane en Berbérie: Esquisse d'histoire et de sociologie religieuses*, apenas o t. I (Paris, 1938), P. MARTY, *Le Maroc de demain* (Paris, 1925), V. MONTEIL, *Notes sur les Tekna* (Paris, 1948), V. MONTEIL, *Notes sur Ifni et les Ait Ba 'Amrân* (Paris, 1948), A. BEL, *La population musulmane de Tlemcen* (Paris, 1908), G. COLIN & LÉVI-PROVENÇAL, *Un manuel hispanique de «Hisba»* (Paris, 1931), REINAUD & DE SLANE, *Géographie d'Aboulféda*, texto ar. (Paris, 1840), DE GOEJE, *Specimen literarium inaugurale exhibens descriptionem Al-Magribi sumtam e Libro Regionum al Jaqubii ...* (Leiden, 1860), EL BEKRI, *Description de l'Afrique Septentrionale*, ed. de DE SLANE (Paris, 1911), EL BEKRI, *Description de l'Afrique Septentrionale*, trad. de DE SLANE (Alger-Paris, 1913), FAGNAN, *L'Afrique Septentrionale au XII^e siècle de notre ère (description extraite du «Kitab el-Istibçar» et trad. par ...)* (Constantine, 1900), H. de CASTRIES, *Une description du Maroc* (Paris, 1909)⁽¹³⁾, BEN-BATUTA, *Viagens extensas e dilatadas do célebre árabe ...* (Lisboa, 1840)⁽¹⁴⁾, G. ROHLFS, *Afrikanische*

(10) Com colaboração de Gaudefroy-Demonbynes, Laoust, Lévi-Provençal, os Marçais e outros.

(11) Do 1.^o, 12.^o, 13.^o e 14.^o Congressos; na *Colecção Esteves Pereira* existem as séries relativas ao 8.^o e 11.^o congressos.

(12) Em conexão com esta obra e outras, pode prestar serviços o inventário que se encontra também nesta secção da Biblioteca do C.L.U.L. e que foi publicado pelo Secrétariat Général du Protectorat, *Répertoire alphabétique des confédérations de tribus, des tribus, des fractions de tribus et des agglomérations de la zone française de l'Empire Chérifien* (Casablanca, 1939).

(13) Trata-se da edição de um texto português de 1596, seguido da sua tradução francesa.

(14) Tradução portuguesa de José de Santo António de Moura.

Reisen = *Reise durch Marokko* (Norden, 1884), H. M. P. de la MARTINIÈRE, *Morocco* (London, 1889) e ZARŪHNĪ, *La Rihla du marabout de Tasafi* (Paris, 1940) ⁽¹⁵⁾.

* * *

No domínio de *ciência*, apontemos dentro da sua relativa parcimónia o seguinte: P. de KONING, *Traité sur le calcul dans les reins et dans la vessie par Abu Bekr Muhammed Ibn Zakariya al-Razi* (Leyde, 1896), C. A. NALLINO, *Al-Bâtânî sive Albatenîi Opus Astronomicum*..., 2 vols. (Mediolani, 1903 e 1907), SÁNCHEZ PÉREZ, *Compendio de Álgebra de Abenbéder* (Madrid, 1916) e J. M. MILLÁS VALLICROSA, *Estudios sobre Azarquiel* (Madrid — Granada, 1943-1950).

* * *

Mas já a secção de *história* nos faculta obras variadas e preciosas, porventura uma ou outra antiquada. Arrolemos o seguinte: H. FOURNEL, *Étude sur la conquête de l'Afrique par les arabes et recherches sur les tribus berbères qui ont occupé le Maghreb Central* (Paris, 1857), R. DOZY, *Scriptorum arabum loci de Abbadidis*, 3 vols. (Leiden, 1846-1863), E. W. LANE, *Arabian Society in the Middle Ages* (London, 1883), H. Cassels KAY, *Yaman = its early medieval history* by Naim ad-Din 'Omarah AL-HAKAMI; also the abridged history of its dynasties by IBN KHALDUN; and an account of the Karmathians of Yaman by Abu 'Abd Allah Baha ad-Din AL-JANADI: the original texts, with translations and notes by ... (London, 1892), AL-FAKHRI, *Histoire du khalifat et du vizirat*, seguido dos *Prolégomènes* ... de IBN AT-TIKTAKĀ (Paris, 1895) ⁽¹⁶⁾, ARAB-FAQIH, *Histoire de la conquête de l'Abyssinie* (Paris, 1897) ⁽¹⁷⁾, Ben 'Amir es-SA'DI, *Tarikh es-Soudan* (Paris, 1898) ⁽¹⁸⁾, Ibn SA'ID, *Kitāb al-mugrib fi hulā al-Magrib* (Leiden, 1898) ⁽¹⁹⁾, Patriarche MACAIRE d'Antioche, *Histoire de la conversion des géorgiens au christianisme* (Roma, 1905) ⁽²⁰⁾, L. BOUVAT, *Les Barmécides d'après les historiens arabes et persans* (Paris, 1912), Habib ZAYAT, *Documents inédits pour servir à l'histoire du patriarchat melkite d'Antioche: III — Histoire de Saydanāya* (Harissa, 1932), e Ét. COMBE & alii, *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, t. VI (Cairo, 1935).

Ainda na secção de *história*, mas no relativo à Península Ibérica, pode chamar-se

(15) Edição de um texto árabe do século XVIII que se deve ao Coronel Justinard.

(16) Textos árabes editados por H. Derenbourg.

(17) Texto árabe, tradução e notas de René Basset.

(18) Texto árabe editado por O. Houdas.

(19) Texto árabe editado por Knut Tallqvist.

(20) Texto árabe e tradução de Olga de Lébédew.

a atenção para as seguintes obras: *Colección de obras arábicas ... que publica la Real Academia de la Historia*: tomo I — *Ajbar machmuá* (Madrid, 1867) ⁽²¹⁾; tomo II — *Historia de la conquista de España de Abenalcotia el Cordobés (seguida de fragmentos históricos de Abencotaiba, etc.)* (Madrid, 1926) ⁽²²⁾; acrescentem-se-lhes R. DOZY e outros, *Analectes de l'histoire et la littérature des arabes de l'Espagne par Al-Makkari*, 2 tomos (Leyde 1855-1860 e 1858-1861), J. A. CONDE, *Historia de la dominación de los árabes en España* (Paris, 1840), F. JANER, *Condición social de los moriscos en España* (Madrid, 1857), F. Fernández y GONZÁLEZ, *Estado social y político de los mudéjares de Castilla* (Madrid, 1866), S. Lane POOLE, *The moors in Spain* (London, 1893), H. SAUVAIRE, *Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain (1690-1691)* (Paris, 1884) ⁽²³⁾, Julián RIBERA, *Orígenes del justicia de Aragón* (Zaragoza, 1897), R. AMADOR DE LOS RÍOS, *Memoria acerca de algunas inscripciones arábicas de España y Portugal* (Madrid, 1883), F. J. SIMONET, *Historia de los mozárabes de España* (Madrid, 1897-1903), C. A. Magalhães de SEPÚLVEDA, *Organização militar dos árabes na Península* (Lisboa, 1901), Francisco CODERA, *Estudios críticos de historia árabe española* (Zaragoza, 1903), *Estudios críticos de historia árabe española*, 2.ª série (Madrid, 1917) e *Estudios críticos de la historia árabe española*, 2.ª série (Madrid, 1917) ⁽²⁴⁾, PRIETO y VIVES, *Los reyes de Taifas* (Madrid, 1926) e A. GONZÁLEZ PALENCIA, *Los mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII*, 4 vols. (Madrid, 1926-1930).

*

Igualmente incluídos na secção de *história* e particularmente referentes a Marrocos, temos à nossa disposição o seguinte: V. PIQUET, *Les civilisations de l'Afrique du Nord*, 2.ª ed. (Paris, 1917), Ismael HAMET, *Histoire du Maghreb* (Paris, 1923), Damião de GÓIS, *Les portugais au Maroc de 1495 a 1521* (Rabat, 1937) ⁽²⁵⁾, Fr. Luís de SOUSA, *Les portugais et l'Afrique du Nord de 1521 a 1557* (Lisboa — Paris, 1940) ⁽²⁶⁾, A. BEL, *Inscriptions arabes de Fès* (Paris, 1919), M. CRIADO & M. ORTEGA, *Apuntes para la historia de Ceuta*, só o tomo I (Madrid, 1925), AL-JAZNA', *Zahrat el-ás (traitant de la fondation de la ville de Fès)* (Alger, 1923) ⁽²⁷⁾, A. BAIÃO, *Documen-*

(21) Com tradução e notas de E. Lafuente y Alcántara.

(22) Prefácio e tradução de Julián Ribera.

(23) Tradução francesa de um texto árabe do século xvn.

(24) Estes três volumes são os números VII, VIII e IX da *Colección de Estudios Árabes*.

(25) Tradução francesa, com introdução e comentários de Robert Ricard, de extractos da *Crónica de D. Manuel* de Damião de Góis.

(26) Tradução francesa, com introdução e comentários de Robert Ricard, de extractos dos *Anais de D. João III* de Fr. Luís de Sousa.

(27) Texto árabe, trad. e notas por A. Bel.

tos do corpo cronológico relativos a Marrocos = 1488 a 1514 (Coimbra, 1925), RENAUD & C. COLIN, *Documents marocains pour servir à l'histoire du «mal franc»* (Paris, 1935), José de ESAGUY, *Livro de los vedores de Ceuta (Libro grande de Sampayo) = 1505-1670* (Tánger, 1939) ⁽²⁸⁾, LÉVI-PROVENÇAL, *Trente-sept lettres officielles almohades* (Rabat, 1941), AL-KHATIB, *Kitāb al-hulal al-mawšiya* (Tunes, s/d), C. J. TORNBERG, *Annales regum Mauritaniae*, 2 vols. (Upsalla, 1863-1866) ⁽²⁹⁾, A. HUICI, *El Cartās (tradução castellana)* (Valencia, 1918), AL-SALAWI, *Kitāb al-istiqsā' li-akhbar duwal al-Magrib al-Aqsā*, 2 vols. (s.l n.d.), A. COUR, *La dynastie marocaine des Beni Wattās* (Constantine, 1917), Muh b. IBRAHIM, *Ta'rikh al-dawlatina al muwahhidiya wa-l-hafsiya* (Tunes 1871), P. MARTY, *L'émirat des Trarzas* (Paris, 1919), Yahia ibn KHALDOUN, *Histoire des Beni 'Abd el-Wād*, 2 vols. (Alger, 1911-1913) ⁽³⁰⁾, Fr. João de SOUSA, *Documentos arábicos para a história portuguesa* (Lisboa, 1790), Pierre de CENIVAL, *Chronique de Santa-Cruz du Cap de Gué (Agadir)* (Paris, 1934) ⁽³¹⁾, A. BEL, *Les Benou Ghānya* (Paris, 1903), J. GOLDZIEHER, *Le livre de Mohammed ibn Toumert mahdi des almohades* (Alger, 1903), e LÉVI-PROVENÇAL, *Les historiens des Chorfa* (Paris, 1922).

*

No campo da *biografia*, assinalaremos a existência do seguinte: Ibn AL-HATIB, *Al-ihata fi ahbār Garnāta*, 2 vols. (Cairo, 1901), Abu Bakr b. HAYR, *Index librorum de diversis scientiarum ordinibus* (Zaragoza, 1893-1895) ⁽³²⁾, Ibn EL-ABBĀR, *Takmila-t-Essila*, t. I, (Alger, 1920) ⁽³³⁾, Ibn AZ-ZUBAIR, *Silat as-Sila* (Paris-Rabat, 1938) ⁽³⁴⁾, Ahmad ibn AL-QADI, *Durrat al Hija*, 2 tomos (Rabat, 1934-1936) ⁽³⁵⁾, e H. DERENBOURG, *Ousāma ibn Munkidh*, 3 tomos (Paris, 1886-1889).

*

Entre as espécies que versam *filosofia e religião*, podem enumerar-se as seguintes: ASIN PALACIOS, *Abenházam de Córdoba y su historia crítica de las ideas religiosas*.

(28) Existe edição portuguesa deste trabalho: José de Esaguy, *O Livro grande de Sampayo ou Livro dos vedores de Ceuta (1505-1670)* (Coimbra, 1941).

(29) Texto árabe e trad. latina.

(30) Texto árabe, trad. e notas por A. Bel.

(31) Texto português do século XVI com trad. francesa e notas.

(32) São os tomos IX e X da *Bibliotheca Arabico-Hispana* de F. Codera & J. Ribera.

(33) Publicado por A. Bel & Ben Cheneb, este tomo completa os dois volumes do mesmo autor, publicados por Codera.

(34) Publicação de Lévi-Provençal.

(35) Publicado por J. S. Allouche.

5 tomos, (Madrid, 1927-1932), ASÍN PALACIOS, *Algazel: dogmática, moral, ascética*, (Zaragoza, 1901), Abenházam de CÓRDOBA, *Los caracteres y la conducta* (Madrid, 1916) (36), ALGAZEL, *El justo medio en la creencia* (Madrid, 1929) (37), GHAZALI, *Ih 'ya 'Ouloûm ed-dîn ou Vivification des sciences de la foi* (Paris, 1955) (38), ASÍN PALACIOS, *Introducción al arte de la lógica por Aben-Tomlús de Alcira* (Madrid, 1916), GONZÁLEZ PALENCIA, *Rectificación de la mente = Tratado de lógica por Abusali de Denia* (Madrid, 1915) (39) e Abubéquer de TORTOSA, *Lámpara de los Príncipes*, 2 tomos (Madrid, 1930-1931) (40).

*

Finalmente, é de reconhecer que no tocante a *belas-letras*, o núcleo bibliográfico, do qual procurámos no presente escrito dar notícia, é patentemente pobre. Cingimo-nos à indicação do seguinte: René BASSET, *La Bânat So'âd ...* (Alger, 1910), Max SELIGSOHN, *Diwân de Tarafa ...* (Paris, 1901), A. COUR, *Un poète arabe d'Andalousie: Ibn Zaïdoûn* (Constantine, 1920), e GARCÍA GÓMEZ, *Un texto árabe occidental, de la leyenda de Alejandro* (Madrid, 1929) (41).

(36) Tradução de Asín Palacios.

(37) Tradução de Asín Palacios.

(38) Análise e índice por G.-H. Bousquet.

(39) Como o anterior, contém o texto árabe e a tradução.

(40) Só a tradução espanhola de M. Alarcón.

(41) Como os três volumes anteriores, trata-se da edição de texto árabe com tradução e estudos

LOS ATLAS LINGÜÍSTICOS DEL ÁREA IBERORROMÁNICA

INFORME CRÍTICO (*)

JOSÉ MONDÉJAR

(GRANADA)

*A mis maestros de Geografía y Cartografía
Lingüísticas, M. Alvar y A. Llorente.*

Hasta hoy, se han publicado tres informes sobre la cartografía lingüística del español, dos, de Manuel ALVAR, de carácter crítico desde los puntos de vista metodológico y técnico en relación con el ALPI (1); el tercero, un escueto pero preciso informe sobre los «Atlas iberorrománicos», de Bernd KRATZ, se publicó en 1969 en un anejo de la *Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik* (ZDL) (2).

Preliminares

Fue Mosén GRIERA el dialectólogo más madrugador en la concepción y elaboración de un atlas lingüístico en la Península Ibérica (1923-1936). Pero si bien es verdad que GRIERA hizo un estudio previo del área donde iba a realizar las encuestas durante los años de 1912 a 1914 (3), también lo es que, según Tomás NAVARRO

(*) Esta relación fue presentada en el Convegno «Atlanti Linguistici Italiani e Romanzi: Esperienze a confronto». Palermo, 3-7 de Octubre, 1990. Quiero agradecer públicamente a los Profs. Antonio Llorente, Emilio Montero Cartelle, Manuel González, Pilar García Mouton, Gabriela Vitorino y Joan Veny la información que generosamente me han ofrecido.

(1) «Los atlas lingüísticos de España», in: *Presente y Futuro de la lengua española*, Madrid, 1964, I, 417-426; y «Estado actual de los atlas lingüísticos españoles», in: *Actas IX CILFR*, Madrid, 1968, I, 151-174; en adelante, *Presente y Estado*, respectivamente.

(2) ZDL, *Sprachatlanten. Berichte über sprachgeographische Forschungen* I. Beihefte. Neue Folge Nr 8 der *Zeitschrift für Mundartforschung*, Wiesbaden, 1969, 84-91.

(3) Sever Pop, *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquête linguistiques* Gembloux, 1950, I, 365.

TOMÁS, en el año de 1914 «quedaron ya definidas las líneas generales del proyectado atlas» (4), cuya puesta en marcha sugirió a MENÉNDEZ PIDAL la aparición de los fascículos del ALF (1902-1910). Pero todavía hay otra circunstancia que los empareja en sus consecuencias a Mosén GRIERA y a Don Ramón: la guerra civil española malogró, como muchas otras cosas, la tarea con tanto entusiasmo y sacrificios emprendida.

Atlas del dominio lingüístico español

El ALPI (1962)

Después de un tiempo de intensa preparación de los equipos de encuesta (formados por A. M.^a ESPINOSA y RODRÍGUEZ CASTELLANO, para el espacio lingüístico del español, por SANCHIS GUARNER y MOLL, para el catalán, y por OTERO y SÁ NOGUEIRA, al principio, sustituido después por Nobre de GUSMÃO y, éste, a su vez por CINTRA para el portugués) el período de encuestas directas comenzó el año de 1931 en los puntos de Rascafría y Torrelaguna, en la provincia de Madrid (5). El *Cuestionario* del ALPI constaba de 1320 preguntas (el análisis crítico del mismo lo hizo ALVAR en *Presente*, 418-419).

Los valores numéricos en que descansaría el ALPI, referidos a la situación actual de la Península, serían éstos, dado que se encuestaron 527 puntos, en 582.235 km² (no se cuenta la extensión de las Canarias ni del País Vasco) y el número de habitantes, 44.800.000: a) se encuestó 1 punto cada 1.148 km², y corresponderían 40.550 habitantes por punto encuestado. Las cifras dadas por ALVAR difieren algo de éstas ya que hizo el cálculo sobre la población peninsular de los años 60 y, creo que no restó los valores numéricos correspondientes al País Vasco, excluido por razones obvias, y a las islas Canarias donde no se hicieron encuestas. Cuando las cifras de población son las de la actualidad, corresponden al último censo recogidas en el *Diccionario enciclopédico*, Espasa, 1, Madrid, 1985.

La división en zonas dialectales del espacio total peninsular románico y las islas Baleares quedó como sigue: 1^a, Galicia y Portugal; 2^a, Asturias, León y Extremadura; 3^a, Las Castillas y la provincia de Albacete; 4^a, Andalucía y la provincia de Murcia; 5^a, Navarra y Aragón; 6^a, Cataluña, Valencia y Baleares (6).

(4) T. Navarro Tomás, «Noticia histórica del ALPI», in: *Capítulos de Geografía lingüística*, Bogotá, 1975, 9. En adelante. *Noticia*.

(5) *Noticia*, 14.

(6) M. Sanchis Guarnier, *La cartografía lingüística en la actualidad y el atlas de la Península Ibérica*, Monografías de Ciencia Moderna, n.º 43, del CSIC, Instituto Cervantes, Palma de Mallorca, 1953, 39. En adelante. *Cartografía*.

La dirección de la obra encomendada a NAVARRO TOMÁS, brillante discípulo de Don Ramón y colaborador en el Centro de Estudios Históricos, tenía que reflejarse necesariamente en su preocupación por fijar lo más exacta y rigurosamente posible los matices de diferenciación fonética de los distintos informadores, dada su especial formación de fonética adquirida durante los años de 1912 y 1913; durante ese tiempo «recorrió — según ZAMORA VICENTE — los laboratorios de fonética más destacados de Europa. NAVARRO, un joven filólogo de 28 años, ya con algunas publicaciones a la espalda [...], aprendió fonética con GRAMMONT y MILLARDET en Montpellier, con VIËTOR y WREDE en Marburgo, SIEVERS en Leipzig, con Panconcelli CALZIA en Hamburgo. Aún alcanzó el laboratorio Rousselot en París, y pudo conocer la organización que GAUCHAT y JUD tenían en Zürich para la marcha del *Glossaire des patois de la Suisse romande*» (7).

Las vicisitudes por las que pasó el material recogido de 1931 a 1936, entre 1939 que sale de España, custodiado siempre por el celo del director del proyectado atlas, y 1950 que vuelve desde Nueva York a Madrid encomendado a SANCHIS GUARNER y RODRÍGUEZ CASTELLANO, han sido relatadas, aunque no con detalle, en varios trabajos y ocasiones distintas (8).

a) Aunque es bien sabido que fue NAVARRO TOMÁS el primer lingüista español que habló de fonología, precisamente en un trabajo referido al comportamiento de las vocales andaluzas en posición final, después de haberse perdido la aspiración procedente de *ese*, en función del juego opositivo de vocal abierta frente a vocal media o cerrada, indistintamente, en la correlación de número (singular frente a plural) y en la correlación de persona (segunda frente a primera y tercera del singular), en la flexión nominal y verbal, respectivamente, no parece justo que se le reproche que no le haya dado cabida en el ALPI a los enfoques fonológicos; así se expresa, a este respecto, el fundador de la cartografía regional en España:

En el *Atlas Lingüístico de la Península Ibérica* (ALPI) se estudiaron 61 puntos andaluces de los cuales, una buena parte pertenecen a las provincias orientales de la región. En estas comarcas, hay una clara oposición fonológica (cierre / abertura) con valor significativo (singular / plural). Pues bien, NAVARRO TOMÁS, aun siendo quien primero habló de la cuestión, no llegó a perfilar su naturaleza, alcance y distribución, a pesar de los materiales del ALPI;

hasta aquí, Manuel ALVAR (9). No obstante, hay que destacar que el contacto de Don Tomás con la doctrina fonológica fue tardío y superficial, en cierto modo.

(7) A. Zamora Vicente, «Tomás Navarro Tomás (1884-1979)», *BRAE* LIX, 218 (1979), 417.

(8) *Cartografía*, 33-35 y *Noticia*, 14-16, especialmente.

(9) *Los nuevos atlas lingüísticos de la Rumania*, Colección Filológica, XVII, Universidad de Granada, 1960, 18-19.

Si las tesis de Praga se dan a conocer en 1928 en el Congreso de La Haya y las encuestas del ALPI comienzan a hacerse el 31 y están terminadas, prácticamente, salvo las de Portugal, el 36, no fue posible que el maestro conociera y enseñara los principios teóricos y su práctico reflejo en la llamada transcripción fonológica, toda vez, además, que su colaboración en el homenaje de TRUBETZKOY, única investigación de naturaleza fonológica hasta ese momento salida de las manos de NAVARRO, la elaboró en Barcelona en agosto de 1938 y apareció en Praga el 39⁽¹⁰⁾.

b) También es conocido de todos que K. JABERG publicó en 1955 un artículo programático sobre la naturaleza, objeto y método de los atlas lingüísticos de grandes y pequeños dominios⁽¹¹⁾. Los atlas de grandes dominios los conoce también con el adjetivo de «nacionales» y los de pequeños con el de «regionales». La intromisión de estos conceptos politicoadministrativos en el campo metodológico de la Geografía y de la cartografía lingüísticas me parece improcedente, por varias razones, obvias algunas de ellas.

Qué duda cabe sobre que el ALPI es un atlas de gran dominio, pero no es un atlas nacional, no obstante, en la medida que no es un atlas plurilingüe de una sola nación soberana; si entendemos por gran dominio lingüístico el hecho de que la red de puntos abarque la totalidad geográfica por donde una determinada lengua se extiende, entonces el ALPI tampoco será, efectivamente, de gran dominio europeo, habida cuenta de que cartografía el material lingüístico español, portugués y catalán de la Península Ibérica pero no de todas sus islas (faltaron Madeira, las Azores y las Canarias). Sin embargo, lo de «grande» y «pequeño» son conceptos relativos, depende la amplitud del contenido de cada uno de ellos, de los puntos de referencia. En efecto, JABERG entiende por

«atlas lingüísticos de grandes dominios», abreviadamente «grandes atlas», los atlas lingüísticos del tipo francés, italiano, rumano, y alemán, por «atlas lingüísticos de pequeños dominios», abreviadamente «pequeños atlas», los del tipo del catalán, corso, lionés, gascón y flamenco. «Gran atlas» y «pequeño atlas» son conceptos relativos que no se pueden delimitar fácilmente. Lo que considero esencial lo expresan mejor de una parte las designaciones «nacional» o «atlas del país», y de otras «atlas regionales», que concuerdan totalmente en su contenido conceptual con las acabadas de mencionar (p. 4).

¿Pero en qué sentido utiliza la voz *país*? ¿En el de entidad política independiente? Parece ser que sí. En ese caso, el ALPI por ser plurilingüe y abarcar el territorio de naciones o países soberanos no sería un atlas de grandes dominios en

(10) «Dédoublément de phonèmes dans le dialecte andalou», in: *Etudes phonologiques dédiées à la mémoire de M. le prince N. S. Trubetzkoy*, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, Prague, 1939, 184.

(11) «Grossräumige und kleinräumige Sprachatlanten», *VRom.* XIV (1954-1955), 1-61.

el sentido que él lo entiende. Si por otra parte, ha de concebirse el atlas regional como el que abarca el dominio de una lengua o de una variedad de la misma dentro de un país, entonces no habría que haber tenido en cuenta el Rosellón cuando se elaboraba el ALC por ser territorio político francés, lingüísticamente catalán.

Además, si tenemos en cuenta lo que a continuación JABERG entiende por atlas regional, la contradicción conceptual es mayor:

Entiendo por atlas regional la representación cartográfica de un dominio dialectal más o menos cerrado que se diferencia de los dialectos vecinos por la combinación de propiedades lingüísticas típicas (p. 7).

En ese caso, el ALC ya no sería un atlas regional, porque no es una variedad dialectal del español ni del francés. ¿Cómo va a entenderse de la misma manera el ALC y el *Atlas lingüístico y etnográfico de Andalucía* (ALEA)? Este último es un verdadero atlas regional, pero no porque Andalucía forme parte de la entidad politicoadministrativa España, sino porque lo que allí se habla es una variedad de una lengua histórica que se llama español.

En conclusión, podría entenderse por atlas regional o de pequeño dominio el que fuera el resultado de cartografiar los datos que configuran isoglosas y áreas dentro del ámbito total de una lengua histórica independientemente de su extensión geográfica, como ocurre en el caso de los nuevos atlas franceses; el atlas de gran dominio sería el ALF, pero no por abarcar la totalidad del territorio francés, sino porque las isoglosas resultado de una amplia red de puntos sólo reflejan lo más genérico de la lengua hablada francesa, es decir, la unidad dentro de la variedad, mientras que los regionales pretenden ofrecer la variedad dentro de la unidad de esa lengua. Desde este punto de vista, el ALC sería un atlas de gran dominio, frente al ALEA que, como ya se ha dicho, siempre será lingüísticamente hablando un atlas regional o de pequeño dominio.

c) Respecto de las cuestiones etnográficas, hay que suponer que se hicieron los dibujos y las fotografías pertinentes para poder ofrecer mapas de esa naturaleza, pero hasta el momento, y creo que hasta siempre, sólo disponemos del testimonio de NAVARRO TOMÁS:

Para la sección del léxico fue de gran ayuda el Atlas italo-suizo de JABERG y JUD, cuyos volúmenes empezaron a aparecer por esa fecha. Adoptamos su organización por temas etnográficos siguiendo el orden de fenómenos atmosféricos, accidentes geográficos, flora, fauna [], etc. (pp. 12- 3).

y del de los informantes de Lisboa en el IX CILR:

Una innovación importante es que nuestro cuestionario está dividido en dos secciones: I. fonética, Morf. logía y Sintaxis, y II Léxico y Etnografía (12).

(12) M. Sanchis Guarner et alii, «El atlas lingüístico de la Península Ibérica (ALPI). Trabajos, problemas y métodos», in: IX CILR. *Actas*, III, 117.

Pero de ahí no se desprende necesariamente que fueran a aparecer mapas con dibujos, fotografías, explicaciones complementarias etc. etc. Y digo esto, porque podría haber ocurrido lo que en el ALF, que a juicio del Prof. NAVARRO, de acuerdo con el cuestionario del ALPI, éste «hubiera podido llamarse *Atlas lingüístico y etnográfico*, como de hecho lo es, aunque no pareciera indispensable indicarlo en el título. Tampoco lo indica el Atlas francés, aunque contenga en gran parte material semejante al del italo-suizo» (p. 13). En efecto, pero el ALF no tiene ni un dibujo de un molino, de una artesa, de un arado o de cualquier otra manifestación de la cultura material de los pueblos de Francia, y tampoco el de Córcega.

d) Todos los atlas tratan de llevarse a cabo en el término de un número de años prudencial en lo que a la recogida de los datos, sobre todo, y a su impresión se refiere, porque de otra forma, como ocurrió con el ALPI, el atlas no sería homogéneo respecto de la sincronía a que las respuestas corresponden.

La cumplimentación de los cuestionarios pendientes de ser rellenados se reemprendió en 1947 por SANCHIS GUARNER y RODRÍGUEZ CASTELLANO, y estaba proyectado que en 1953 se comenzara la recogida de la información portuguesa, cosa que ignoro si alguna vez se llevó a cabo completamente (*). En consecuencia, la confrontación de los datos es técnica y científicamente improcedente, porque los atlas, según el parecer de JABERG y JUD, y creo que acertado, no tiene que ofrecer un estado de lengua arcaico y puro, sino las hablas de un determinado presente (13) y no de presentes separados por once años (1936-1947).

En lo que concierne a la fecha de su publicación (vol. I, y único, hasta ahora, *Fonética*, 75 mapas, Madrid, 1962) no hay más remedio que decir que nació viejo: el material ofrecido, y el que quedó por ofrecer, ya en 1962 pertenecía a una sincronía histórica, de más valor virtual que real. Nació arcaico y casi sin voluntad de seguir viviendo.

e) Desde el punto de vista de su manejo, el director del mismo proveyó una mejora que facilitara la búsqueda sistemática de las características fonéticas, respecto de los atlas de Francia, Córcega e Italia y Suiza, porque la gran preocupación, insisto, de NAVARRO era fundamentalmente de naturaleza fonética, a pesar de que el proyecto de impresión era publicar dos volúmenes de fonética y ocho de léxico.

(*) Ver, a este respeito, as informações publicadas por Cintra em *Estudos de Dialectologia Portuguesa* (Lisboa, Sá da Costa, 1983, 19-34): «Em Portugal, os inquéritos começados no próprio ano de 1936... foram interrompidos quando só 15 pontos tinham sido explorados quando em 1953 foi possível retomar os trabalhos... estudámos nesta segunda fase 77 pontos, distribuídos por todas as províncias de Portugal. Quer isto dizer que o território politicamente português estará representado no Atlas da Península por 92 pontos.» Os inquéritos de A. Otero e Cintra foram realizados de Junho a Outubro de 1953 e de Junho a Novembro de 1954 (*Nota da Redacção*).

(13) K. Jaberger und J. Jud, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument*, Halle, 1928, 238. 6. [Kraus Reprint, 1973].

La mejora consistía en elaborar una serie de mapas de carácter exclusivamente fonético (unos docientos) en que se pudieran ver simultáneamente las distintas soluciones romances peninsulares de sonidos o grupos de sonidos latinos en palabras o términos comunes a todos ellos; así, mientras que en el ALF o en el AIS para conseguir lo mismo, en los diferentes dialectos y variedades, hay que hojear muchos mapas, en los docientos que pensaba ofrecer el director del ALPI de manera rápida se podrían conocer las isoglosas y las áreas de los diferentes reflejos del grupo -KT-, -LY- y -SK- y de la *o* breve tónica por ejemplo, en las voces *noche*, *filin* y *fasce*, las cuales son *noche*, *nueite*, *nueyt*, *noite*, *nit*; *hijo*, *filho*, *fill*; y *haz*, *fajo*, *feixe*, *feix*, etc. Según NAVARRO,

El estudio comparativo de un fenómeno fonético requiere que el vocablo que lo soporte sea de uso corriente en todo el territorio. La comparación tropieza tan pronto como la intervención de algún sinónimo interrumpe la uniformidad. Los vocablos más aptos para el estudio de las modalidades y cambios fonéticos son los de menor interés lexicográfico (p. 13).

De la misma manera se procedería con las cuestiones fundamentales gramaticales en unos cien mapas.

f) Por último, se le reprocha al ALPI que en contra de lo técnica y científicamente esperado, los mapas de fonética publicados aparecen por orden alfabético. La verdad es que tratándose de cuestiones exclusivamente fonéticas no sé que otro tipo de ordenación podría hacerse, a menos que se hicieran grupos de mapas en que se recogieran las soluciones de un determinado sonido o grupo de sonidos latinos; por ej.: un grupo, pero a su vez ordenado por orden alfabético, con los resultados del grupo -KT-; entonces el grupo estaría integrado por los mapas *derecha*, *leche*, *noche*, *ocho*, *octubre* (*ochubre* en el Medio Evo) y *pecho*, frente a los mapas de otros grupos latinos que dan la misma solución *che* [ð] que, podrían agruparse en otra unidad: *cincha* de -NG'L-, *cuchara* de -KL-, *macho* de -SK'L- y, por fin, *escuchar* y *mucho* de -ULT-. Todas estas voces las he entresacado del elenco de 214 ordenado alfabéticamente por SANCHÍS GUARNER (14).

Cosa muy distinta hubiera sido que la ordenación alfabética hubiese afectado a cuestiones etnográficas e, incluso, intelectuales o afectivas, como ocurre en el ALF, en el ALCor, en el ALC y en el ALA, los dos primeros de GILLIÉRON y los segundos de GRIERA.

El ALEA (1961-1973)

Si he dedicado mayor atención de la previsible a un atlas que se quedó prácticamente en proyecto, ha sido porque al suscitar algunos problemas y enfoques tenidos y no tenidos en cuenta en él, me exime de la obligación de plantearlos sucesivamente.

El iniciador y gran continuador de los atlas lingüísticos regionales en la Penín-

(14) *Cartografía*, 45-47.

sula Ibérica ha sido, como es notorio, Manuel ALVAR. Es autor, de momento, además del que ahora nos ocupa, del ALEICan. (Islas Canarias), del ALEANR (Aragón, Navarra, Rioja), del ALMP (Marineros Peninsulares) ya publicados, y autor o coordinador-director de los que se encuentran en proceso de impresión o elaboración: el ALES (Santander), el ALEP (de España y Portugal) y el ALH (Hispanoamérica).

a) El atlas lingüístico de Andalucía es sobradamente conocido como para que esté justificado dedicarle demasiado tiempo. Decir quienes fueron los colaboradores principales de ALVAR en el ALEA parece cuestión trivial ahora, pero me obliga a no creerlo así el hecho de que en *Géolinguistique* III (1987), 70 se dice que son T. BUESA y E. ALVAR, cuando de verdad son A. LLORENTE MALDONADO y G. SALVADOR (e, incluso, yo mismo, aunque modestamente en el vol. VI). Los puntos encuestados fueron 230; los km² por punto son 379, y el número de habitantes (entonces) de 24.334 por punto (*Presente*, 422).

Los 6 vols. del ALEA comprenden 1.900 mapas y 1.703 láminas. El *Cuestionario* consta de 2.145 preguntas.

ALVAR publicó dos importantes trabajos, uno en 1964 y otro en 1968 (vid. n. 1), en los que confrontaba el ALEA con lo conocido del ALPI, para así hacer consideraciones, y sacar conclusiones, sobre las ventajas e inconvenientes de los atlas de grandes frente a los de pequeños dominios. Un acierto indiscutible para sacar ese tipo de conclusiones fue comparar los mapas comunes del primer vol. del ALPI y de los dos volúmenes publicados hasta ese momento del ALEA. Estos fueron los mapas confrontados:

ALPI	ALEA
I. 22 <i>Azada</i>	95 <i>Azada</i>
II. 6 <i>Abeja</i>	624 <i>Abeja</i> , 517 <i>Oveja</i>
III. 19 <i>Avispa</i>	625 <i>Avispa</i> , <i>Avispa terrera</i> (Adición)

De la confrontación de los datos de la primera pareja de mapas (*azada* en uno y otro atlas) se obtienen los siguientes resultados (valga como muestra):

ALPI: *aza* (*asá*), *azaón* (*asaón*) y *zoleta*. Total: 3 nombres.

ALEA: *azá* (*asá*), *azaón*, *zoleta*, *azailla*, *azaoncillo*, *anzá*, *zapa*, *zoletón*, *cavaera*, *hachuela*, *sacho*, *escardillón*, *escardilla*, *legona*, *legón*, *charrúa* y *chapulina*.

Total (eliminando los derivados): 10 nombres; con variantes morfológicas y fonéticas: 17 nombres.

Ocorre prácticamente lo mismo con las dos parejas restantes. Conclusión: 1º) el caudal léxico que se obtenga de la práctica de la encuesta depende funda-

mentalmente del espesor de la red de puntos; 2º) la naturaleza genérica o específica de los nombres recogidos se distribuye así: los más comunes se recogen con la malla amplia (serían los «peces» gordos), los específicos con la estrecha; y 3º) con la red amplia se obtiene la configuración general de las áreas, con la estrecha las áreas menores que se perfilan dentro de las mayores (diríamos con la una se conocen los límites de los bosques; con la otra, los de las divisiones dentro de ellos).

Ahora bien, cuando se ha elaborado un atlas regional y falta el punto de referencia del de la totalidad del territorio de una lengua dada, nos encontramos con el hecho frecuente de que los árboles nos impiden ver el bosque. Me explicaré: ¿hasta qué punto podemos creer en la originalidad léxica de la región si desconocemos cómo se designa la misma realidad en otras regiones? ¿cómo podremos establecer cuáles son las designaciones más comunes y generales de entre todas las recogidas en el atlas regional?

Resumiendo: si bien es verdad que el atlas regional suministra más y mejor información, la existencia del territorial o de gran dominio permite valorar los datos del regional en su justa dimensión histórica y actual, pues lo heredado y lo innovado sólo se puede conocer en función de su situación y de su datación respecto de los datos del territorial.

b) El ALEA fue el primer atlas regional verdaderamente etnográfico de los publicados hasta entonces. Las ilustraciones son ejemplares por su viveza y claridad impresionista: las clases de arado, de horno, de aparejos, de peces, de carros, de aperos de labranza, etc. etc. Los grupos ideológicos son la base organizadora del cuestionario y del atlas. Llamen la atención dos cosas: una, por ausencia y otra, por presencia: 1ª) la falta de preguntas referentes al cultivo de la caña de azúcar, siendo la costa granadina y la oriental malagueña la única zona peninsular, y mediterránea junto con Sicilia, donde se cultiva; también la llama la presencia abundante de cuestiones relativas al mar: aparejos, artes, peces, etc., inexistentes en el ALPI.

c) Es también el primer atlas donde los pares de preguntas (sing. / pl.) en el apartado de la fonética buscan el rendimiento fonológico del timbre de la vocal final.

Es extraño, sin embargo, que en la introducción del *Cuestionario* no se haga la menor referencia a la intención de descubrir características fonológicas en el sistema del español meridional, por el contrario, se hace hincapié en destacar el auténtico y claro objetivo buscado en la elaboración del *Cuestionario* y, posteriormente, del atlas, que coincide sustancialmente con el AIS:

Doble fin me he propuesto al redactar las páginas que siguen: apreciar lo genuinamente andaluz, como principio y fin de mi trabajo [...]. No otra cosa es mi objeto: registrar

«palabras» y «cosas» de una región de cultura milenaria y polimorfa, pero verla — siempre — dentro del mosaico variado de España (15).

d) El ALEA, a mi parecer, es el atlas regional del español más completo, mejor elaborado y que ha servido de espejo en el que se han mirado y se miran cuantos a estas tareas de recogida de material, o de estudio del mismo sobre los mapas, nos dedicamos.

No sé si el número de formas de la flexión verbal recogido en la cumplimentación de otros cuestionarios, habría dado para redactar una monografía como la que presenté en 1959 y que, con gran retraso, apareció en 1970, en los anejos de la RFE (16), salvo, al parecer, el gallego (ALGa).

El ALEANR (1979-1980)

Lo que hoy es el *Atlas lingüístico de Aragón, Navarra y Rioja* es la fusión de dos originariamente previstos: el de Aragón y el de Navarra y Rioja. El *Cuestionario* se publicó en 1963 (17) con 2.558 preguntas. Se hicieron encuestas en 161 localidades. El cálculo de km² y de habitantes por punto de encuesta referido a la actualidad, porque no he encontrado los datos correspondientes a los años de encuesta, serían éstos: 1 punto por cada 375,73 km² y 11.628, aproximadamente, habitantes por punto.

Diez años de experiencia en el quehacer encuestador y redactor del ALEA, animaron a su autor — esta vez acompañado de LLORENTE y BUESA — a iniciar las encuestas para elaborar el atlas de *Aragón*. La red de puntos es de 168 nudos: Huesca, 42; Zaragoza, 33; Teruel, 35; Navarra, 26; Logroño, 21; Castellón, 3; Valencia, 1; Cuenca, 2; Guadalajara, 2 y Soria, 3.

Una de las diferencias importantes, respecto de las láminas etnográficas, existentes entre el ALEA y ALEANR es que el dibujante, en el primer caso, copiaba de la abundante colección de fotografías tomadas durante la práctica de las encuestas; en el segundo, dibujó, en 22 puntos, del natural. Según ALVAR, y es absolutamente cierto, «los materiales etnográficos allegados son impresionantes gracias a esta ayuda» (18).

(15) Manuel Alvar, *Atlas Lingüístico de Andalucía. Cuestionario*, Universidad de Granada, Granada, 1952.

(16) José Mondéjar, *El verbo andaluz. Formas y estructuras*, Anejo XC de la RFE, Madrid, 1970.

(17) Manuel Alvar, *Atlas Lingüístico y Etnográfico de Aragón, Cuestionario*, Sevilla, CSIC, 1963.

(18) Manuel Alvar, *Estado*, 161.

a) La idea clave y que preside la continuada redacción de proyectos geográfico-etnográfico-lingüísticos de ALVAR es la de componer el atlas del gran dominio del español en sus variedades a base de coordinación de las teselas del mosaico de los atlas regionales. Pero ¿correspondería esto realmente a un atlas de gran dominio, de acuerdo con las características de unos y de otros? Ya hablaré de ello.

b) El *Cuestionario* del ALEANR tiene una ventaja sobre el de Andalucía que, no obstante, le sirvió de modelo, y es la de ser más concreto en múltiples preguntas; oigamos lo que dice el autor, porque metodológicamente es importante:

Todos los cuestionarios tienen preguntas de tipo genérico: *otros utensilios para trillar; molino: sus partes; vasijas de mimbre*, etc., la experiencia nos dice que esto sirve de bien poco. Los materiales allegados son heterogéneos y, si válidos para la lexicografía, inútiles para la geografía lingüística (19).

Cierto; pero eso exige por parte del encuestador exacto conocimiento no sólo de los nombres de las piezas y partes del artefacto o producto manual elaborado o natural, sino también de la realidad misma por la que pregunta y, esto, desgraciadamente es difícil que concorra en un solo encuestador, por muchas apoyaturas gráficas, fotográficas o de cualquier otra naturaleza que lo acompañen. Para evitar que sea el encuestado el que guíe al encuestador — o para no dar por buena cualquier respuesta improvisada para salir del paso — el investigador ha de conocer muy bien, insisto, la cosa por la que pregunta, como le ocurría al sabio Schuchardt. En contraste con él, Alwin KUHN me sorprendía con bastante frecuencia cuando, traduciendo yo los folios que continuaban sus *Studien zum Wortschatz von Hocharagon*, ignorando entonces que dichos folios habían sido publicados en dos partes en su lengua original alemana, en el homenaje a ROHLFS de 1968 y en el de von WARTBURG, de ese mismo año (20), me sorprendió, repito, cuando daba por bueno cuanto el pastor, leñador o agricultor de turno le decía. Yo no pretendo insinuar que hay que discutir con el informador, sino que hay que estar en guardia para no ser víctima de la aceptación de información falsa.

(19) Manuel Alvar, «Proyecto de un atlas lingüístico y etnográfico de Aragón», AFA XIV-XV (1963-64), 11; también, *Estado*, 159.

(20) «1. Landwirtschaft, 2. Transportgeräte, 3. Viehwirtschaft, 4. Milchwirtschaft», ZRPh 55 (1935), 561-634; «5. Tiernamen», in: *Festschrift G. Rohfs* (1968), y «Die Pflanzennamen in Hocharagon», in: *Festschrift Walther von Wartburg zum 80. Geburtstag*, Tübingen, 1968, 147-174. Precisamente, lo que yo traduje fueron los apartados dedicados a los *animales* y *plantas*: «Estudio sobre el léxico del Alto Aragón: Animales y plantas», AFA XVI-XVII (1965-66), 7-55 (vol. publicado en 1970). Hago estas precisiones porque en el índice del vol. no aparece el nombre del traductor; después de terminado el vol. se imprimió una hojita en la que se daba el nombre del autor de la traducción, a instancias del director de la revista.

A lo largo de los años, he adquirido una cierta experiencia en la encuesta de los animales marinos, especialmente de los peces, que me ha servido para comprobar la frecuencia con que el pescador yerra, improvisa o se escapa como puede.

En resumen, no soy partidario de aceptar cuanto se oye sin antes intentar asegurarse de que aquello corresponde a una designación más o menos generalizada en el punto de encuesta. Hasta las confusiones designativas han de encontrarse en mayor o menor medida generalizadas.

Es cierto que el investigador tiene que saber muy bien lo que busca y el modo de buscarlo⁽²¹⁾, pero no ocurre eso siempre en la realidad de verdad. Eso se sabe bien cuando ha pasado algún tiempo después de terminada la empresa. Porque no se me diga que un mismo explorador está en condiciones de desenvolverse con soltura en todos los ámbitos — el mar, el campo, el aire — y está familiarizado por igual con artes de pesca, aperos de labranza y trebejos de cazar pájaros vivos. ¿Cómo ha sido posible que los encuestadores del ALEA de los puntos del golfo de Cádiz no hayan oído nunca el nombre de la *urta* (hurta) (*Sparus caeruleostictus* C. y V.) siendo absolutamente popular de esa zona marítima y siendo famoso hasta en Sevilla el plato «urta a la roteña», de Rota (Cádiz), conocido también el pez con el de *sama* en las costas de Andalucía occidental y en Canarias? En el *Léxico de los marineros peninsulares* 4, 576 *Dentón* (*Dentex dentex* L.) en el punto S1, Castro Urdiales (Santander) se recogen, precisamente, *urta* y *sama*, aunque estén aplicados a otro individuo de distinta especie pero de la misma familia; sería una confusión general o generalizada⁽²²⁾. ¿Cómo estarían los informadores de algunos puntos de la costa de la Andalucía oriental para dar como nombres del *albur*⁽²³⁾ o *capitón* (*Mugil capito* L.) los de *sama* y *baila*? (ALEA IV lám. 1061, m. 1106). ¿Y los encuestadores?

c) El *Cuestionario* utilizado recoge en su estructura y en la naturaleza de las cuestiones las del ALEA.

El número de puntos de encuesta es intencionadamente menor que la del ALEA por dos razones: 1ª) porque con una red demasiado densa se repiten hasta la saciedad las respuestas; y 2ª) porque su representación fonética en los mapas aparece abigarrada, cuando no han de colocarse en los márgenes del mapa.

(21) *Ibid.*, 11 y 159, respectivamente.

(22) Manuel Alvar, *Léxico de los Marineros Peninsulares*, Madrid, 1989, 4, 1856. Hay una hermosa ilustración de *urta* en Luis Lozano y Rey, *Peces fisoclistos. Subserie torácicos*, Madrid, 1952, I, lám. VIII, 3; *Sparus caeruleostictus* C. y V. 165-169. Vid. mi trabajo «Problemas de la investigación ictionímica románica en el marco de la lexicología», in: *Actas del XIX CILFR celebrado en Santiago de Compostela*, 1989 (en prensa).

(23) José Mondéjar, «De ictionimia arabigoandaluza. *Albur* (*Mugil cephalus* L.), in: *Homenaje al Prof. Darío Cabanelas Rodríguez, O.F.M. con motivo de su sesenta aniversario* Granada, 1987, I, 77-94.

El autor-director del ALEA y del ALEANR siempre ha procurado que en los cuestionarios haya preguntas comunes, incluso con el ALPI, para que los resultados sean susceptibles de comparación.

El ALEICan (1975-1978)

El Atlas Lingüístico y Etnográfico de las Islas Canarias difiere sustancialmente, como era de esperar, del ALEA en el número de cuestiones dedicadas al mar, a las embarcaciones, a los artes de pesca, a los peces, etc. etc. En efecto, mientras que en el *Cuestionario* del ALEA se dedican 93 preguntas a estos campos de nombres y de cosas, en el de Canarias (24) hay 166, lo que representaría en tantos por ciento un 12,63% frente al 4,33% del de Andalucía, habida cuenta de que el número total de preguntas del ALEICan es de 1314 y el del ALEA de 2145. En valores absolutos, 73 cuestiones más en el de Canarias, respecto del ALEA, representa un 43,97%. El número de localidades encuestadas es de 50. La superficie total de las islas es de 7.463 km² y de 945.118 habitantes de población, según el censo del 60. El resultado del cálculo entre superficie, población y puntos de encuesta es el siguiente: se encuestó 1 punto cada 156 km² y 1.890 habitantes (*Cuestionario*, 19 y n. 39).

a) Un problema interesante suscitado por Alvar en el BALM (1975) fue el de la escasa utilidad de las fotografías como instrumento de apoyo al informador para que mejor identificara el pez, ya que la descripción del mismo por parte del encuestador siempre «sería insuficiente e incluso, contradictoria» (25). El pescador «es incapaz de identificar en negro lo que la realidad le da coloreado o no acierta con la falta de volumen» (26). En efecto, esto ocurre cuando las fotografías se muestran en blanco y negro, pero no cuando están hechas en color por un profesional de la fotografía y el pez se presenta claro y distinto sobre una superficie blanca: en un plato, en una bandeja plana de loza o cosa parecida, como yo tengo fotografiados algunos. Incluso, cuando el pescador observa los peces en láminas coloreadas bien hechas, la posibilidad de confusión — siempre y cuando el pez habite en las aguas en que faena — es bastante menor. La absoluta eliminación del error designativo, sea de la naturaleza que sea, según los cuatro tipos establecidos por Alvar, es prácticamente imposible.

(24) Manuel Alvar, «Cuestionario de láminas (El ALM y las investigaciones en Gran Canaria)», BALM 7 (1975), 33.

(25) *Ibid.*, 33-34.

(26) Manuel Alvar, *Atlas Lingüístico y Etnográfico de las Islas Canarias*, La Laguna, 1964. El prólogo del *Cuestionario* también está publicado en la RFE XLVI (1963), 315-328. Se publicó en 1965.

En los ya lejanos años 1952 y 1960, el profesor de la Universidad de Madrid LOZANO y REY, posiblemente el mejor ictiólogo moderno de España, publicó tres hermosos volúmenes sobre los peces fisoclistos, subserie torácicos, en los que hay buenas láminas en color de la mayoría de los individuos estudiados (27).

Modernamente, y dejando aparte las numerosas guías de la naturaleza publicadas con láminas coloreadas en todos los países de tradición científica, en diciembre del 85 y en diciembre del 86, aparecieron tres tomos (I. Peces. II. Crustáceos. Moluscos. Otros grupos; III. Peces. Crustáceos. Moluscos) de espléndidas láminas en color, aunque no todas tan logradas como sería de desear (28). En consecuencia, yo disiento, en cierta medida, de las conclusiones a que ALVAR llega y que CORTELAZZO admite sin reserva de ninguna clase: «sono pienamente sottoscrivibile le esperte considerazioni di M. ALVAR» (29).

b) Pero un diálogo verdadero no podrá establecerse entre encuestador e informador si aquel no conoce realmente el *pez*, porque la erudición y conocimiento libresco y fotográfico sobre el mismo tiene un valor muy limitado en relación con la eficacia de dicho diálogo. Lo que no ocurre de manera tan radical en el mundo de los artefactos.

Un ejemplo clarísimo de cómo el pescador puede equivocarse lamentablemente, por la razón que sea, nos la da ALVAR en otro trabajo publicado en el BALM en 1976 (30), sobre los nombres de los peces en las Canarias, cuando nos cuenta que el informante nativo de San Sebastián de la Gomera, reconocía con el nombre de *espardarte* la *Maena smaris* esp. 'chucla o trompetero', en it. 'menola', y en Res-tinga, el correspondiente indígena el *Serranus cabrilla*, esp. 'cabrilla, it. 'perchia', en tanto que tradicionalmente, en las costas de España con el nombre de *espardarte* se reconoce en general el *Xiphias Gladius* 'pez espada', que ya NEBRIJA (¿1495?) lo registra también como *Gladius* y *Gladiolus*, y cuya más antigua documentación es del primer tercio del XIV en el Cancionero de Baena (DCECH s.v. *espada*). El protomédico de Felipe II, FRANCISCO HERNÁNDEZ, en su traducción de la *Naturalis*

(27) Luis Lozano y Rey, *Peces fisoclistos. Subserie torácicos*, Memorias de la Real Academia de Ciencias exactas, físicas y naturales de Madrid, Serie Ciencias Naturales, XIV, Madrid, 1952 (I, II) y 1960 (III).

(28) *Catálogo de denominaciones de especies acuícolas españolas*. Propuesta de normalización de las 250 especies de mayor interés económico. Tomo I. *Peces*, II. *Crustáceos*. *Moluscos*. *Otros grupos*, III. *Peces*. *Crustáceos*. *Moluscos* (foráneos), Ministerio de Agricultura, pesca y alimentación, Secretaría General de Pesca Marítima, Madrid, 1985 y 1986.

(29) BALM 7 (1975), 8 n. 2.

(30) Manuel Alvar, «Terminología canaria degli esseri marini», BALM 13-15 (1971-1973), 560 § 4. 6.

(31) Francisco Hernández. O.C., México, UNAM, IV, 1966, V, 1976.

Historia de Plinio, dice: «Y otro, que tiene forma de espada todo el cuerpo, *espadarte*, y Plinio *pristis*, el cual dize ser de tamaño de ballena...» (Libro IX, ii, 8a n. 5) (31).

c) El servicio prestado por el ALEICan en cuanto instrumento de trabajo para establecer las fuentes del español llegado y hablado en las islas es importantísimo. El material cartográfico ha puesto de manifiesto los estratos lingüísticos (beréber, portugués y español) superpuestos, cuyos representantes léxicos en la toponimia o en el habla viva conviven aún hoy.

Pero es la comparación fonética y léxica del español insular canario con el meridional peninsular andaluz la que da óptimos resultados, como lo demuestran algunos trabajos no ha mucho publicados (32). Pero mucho más productiva ha sido hasta ahora la confrontación del español de Canarias y el de la Hispanoamérica del Norte y caribeña (33).

d) Sobre las características fonéticas y léxicas, desde los puntos de vista histórico y descriptivo, también se ha escrito tomando como base de partida el ALEICan. Hasta su publicación, poco sabíamos, de manera conjunta, del español de las Islas Canarias.

El ALMP (1985-1989)

El trabajo en que ALVAR presentaba el proyecto del *Atlas Lingüístico de los Marineros Peninsulares* (34), se publicó por vez primera en el homenaje a Hans FLASCHE (35), en 1973; simultáneamente, apareció como introducción al *Cues-*

(32) Sirvan de muestra estos trabajos publicados en el *I Simposio Internacional de Lengua Española* (Gran Canaria, 1981): Julio Fernández Sevilla, «Andalucía y Canarias: Relaciones léxicas», 71-125; Marie Rose Simoni Aurembou, «Nombres de algunas bestezuelas en Andalucía y Canarias», 127-157; y en el *II SILE* (Gran Canaria, 1984): José Andrés de Molina Redondo, «Algunos hechos sintácticos en andaluz y en canario», 265-282.

(33) Diego Catalán, «El español canario. Entre Europa y América», BF XIX (1960), 317-337; María T. Vaquero de Ramírez, «Indioamericanismos léxicos en el español de Canarias según los datos del ALEICan», AFA 36-37 (1985), 667-682; Juan María Lope Blanch, «Polimorfismo canario y polimorfismo mexicano», in: *I SILE*, 275-288; Manuel Álvarez Nazario, «Relaciones histórico-dialectales entre Puerto Rico y Canarias», *Ibid.*, 289-310; Humberto López Morales, «Relaciones léxico-semánticas en el ámbito lingüístico canario-cubano», *Ibid.*, 311-317.

(34) Del material recogido para la elaboración de este atlas-inspirado en el proyecto del *Atlante Lingüístico Mediterráneo*, del que solo han aparecido algunos mapas de prueba — se ha publicado únicamente el léxico: *Léxico de los marineros peninsulares*, Madrid, 1985-89. En el primer vol. se encuentra la introducción y el cuestionario, éste también reelaboración del ALM, consta de 853 preguntas y el del ALM de 810, más un apéndice de 35.

(35) Manuel Alvar, «El atlas lingüístico de los marineros peninsulares», in: *Studia Iberica. Festschrift für Hans Flasche*, Bern und München, 1973, 23-33.

tionario ⁽³⁶⁾, si bien aquí es mayor la relación del número de puntos encuestados: bastante después, aunque con importantes adiciones, se imprimió en el primer volumen del *Léxico de los Marineros Peninsulares* (LMP) ⁽³⁷⁾.

Si importante es para la vida de los isleños el mar, la actividad pesquera y el mundo laboral que en su torno gira (la carpintería de ribera, el calafateado de las barcas, la cordelería, etc.) y, consecuentemente, por todo ello su presencia en un atlas lingüístico, mucho más lo es en un atlas específicamente dedicado al mar y a las faenas de las gentes que en él y de él viven.

a) Respecto del número de peces por cuyo nombre se interesa el ALMP, salvo error, es de 151 en el *Cuestionario* y de 69 en el *Léxico*; el ALEICan por 34, en el *Cuestionario*, y por 35 en el atlas; el ALEA por 18, en el *Cuestionario*, y por 74 en el atlas.

Lo que sorprende, a veces, entre lo previsto en el *Cuestionario* y lo recogido es la desproporción: en el del ALMP hay 151 nombres de pescados (en algunos aparece el *delfín*) y se elencan en el *Léxico* 69. Esta gran diferencia se explica porque, al igual que en el ALM se incluyó el número máximo de peces, ya que, si bien es verdad que todos no son conocidos en todas partes, todos lo son prácticamente entre unas y otras; ahora bien, ni el litoral peninsular es el del Mediterráneo ni muchísimos de los nombres de peces relacionados en el *Cuestionario* los conocen los pescadores bien porque no son comestibles, bien porque no tienen su hábitat en las aguas de la plataforma continental, bien porque se trate de peces pelágicos.

Exactamente lo contrario ocurrió en el ALEA; como el *Cuestionario* modelo fue el del ALPI, muchísimo más preocupado por la tierra que por el mar, los 18 nombres del *Cuestionario* se convirtieron en 74 en el *Atlas*.

b) De modo algo distinto a lo ya dicho se manifiesta ALVAR respecto de las láminas en la introducción del *Léxico*:

Las cosas tenían un cariz muy distinto si queríamos recoger la denominación de un pez, cuando hay trescientos en el cuestionario, o de un ser marino que no se encontraba en la playa. En estos casos no quedaba más remedio que utilizar una lámina [...]. La lámina, acompañada de explicaciones (variantes de color, tamaño, hábitat, forma de pesca, etc.) nos permitía allegar el léxico. No se me oculta que el procedimiento no es infalible ⁽³⁸⁾.

Pero, como dije antes, mucho más importante que la lámina y las explicaciones librescas que puedan darse, lo mejor y recomendable siempre es el conocimiento directo del pez.

⁽³⁶⁾ Manuel Alvar, *Atlas lingüístico de los marineros peninsulares, Cuestionario*, Madrid. CSIC, Instituto Histórico de la Marina, 1973.

⁽³⁷⁾ *Léxico de los Marineros Peninsulares*, Madrid, 1985-89, cuatro vols.

⁽³⁸⁾ *Léxico* I, 21, «Modo de hacer la encuesta».

c) De donde podría deducirse que, para la recogida del léxico lo preferible sería que las encuestas del mar, de la tierra y del aire — animales marinos, terrestres y aéreos — fueran hechas por dialectólogos expertos en esas demarcaciones del conocimiento de la naturaleza, antes de comenzar la faena de campo, de lo contrario, resulta que el encuestador cuando conoce algo de los peces, de las labores agrícolas y de los pájaros es cuando ha terminado de rellenar los cuestionarios.

d) Como curiosidad, conviene añadir que a pesar de titularse lo publicado del ALMP, *Léxico de los marineros peninsulares*, también se recoge el de los insulares de Canarias y Baleares.

El EAS (1984)

El dialectólogo inglés Ralf J. PENNY publicó un *Esbozo de un Atlas de Santander*, cuyo número de mapas es de 35 ⁽³⁹⁾. Algunos fenómenos fonéticos aparecen recogidos en los 18 primeros; morfológicos en 4; sintácticos en 3 y léxicos en 10.

Los fenómenos fonéticos cartografiados son los de la *metafonía* (1-8), *yelismo* (m. 9), *aspiración* (10-12), *palatalización* de L- y N- iniciales (13-14), *velarización* de la /n/ final (m. 15), el tratamiento de la -v- intervocálica en GINGIVA (m. 16), el área de conservación del grupo -MB- (m. 17) y tratamiento de la g- inicial del español *gusano* (m. 18); los morfológicos: *pérdida* de -e en la 3ª persona de los verbos en -er / -ir, evolución de -ATIS, -ETIS, el morfema -emos / -amos del perf. de ind., y el de 2ª de pl. -asteis / -isteis (respectivamente, 19-22); sintácticos: oposición morfosintáctica entre sustantivos contables y no contables («neutro de materia»): *leche frío, ropa sucio* frente a *la leche fría, esta ropa está sucia* (23-25), funcionamiento de *le / lo*, frente al asturiano de *lu / lo* (neutro no contable) (m. 25); los léxicos: nombres de la *comadreja*, del *murciélago*, del *petirrojo*, de la *abeja*, del *medio* de que se vale la culebra para morder, el del *lución* (reptil saurio), de la *limaza* o *babosa*, del *pabilo* de la mazorca, el del *montón* pequeño de hierba y del *hollín* (respect. 26-30).

a) Hay que hacer notar que la selección de fenómenos y de léxico ha sido muy acertada: en ella se recogen los fenómenos, compartidos casi siempre los fonéticos y morfológicos con otras áreas, caracterizadores de la región. Los mapas dedicados a los metafonía son verdaderamente ejemplares.

b) Puesto que se trata en este trabajo de recoger y comentar hechos muy concretos sin que por ninguna parte aparezcan problemas teóricos, no es posible entrar en especulaciones.

(39) Ralf J. Penny, «Esbozo de un Atlas de Santander», LEA VI/2 (1984), 128-181.

Y hasta aquí, mis comentarios sobre lo hecho y publicado. Ahora le llega su vez a lo que está en vías de elaboración o prácticamente terminado, en el dominio lingüístico del español europeo.

El ALES

El artículo programático del *Atlas Lingüístico y Etnográfico de la provincia de Santander* (ALES) está publicado en la RFE LIX (1977), 81-118. No conozco el *Cuestionario*.

Este atlas se encuentra terminado en su totalidad; los datos recogidos están completamente codificados; solamente queda terminar el programa para que los ordenadores del Centro de Cálculo del CSIC comiencen la tarea de procesamiento de los mismos. El cartografiado y la elaboración de los índices sería cuestión de relativamente poco tiempo. Es pues el primer atlas informatizado de España. Su director, M. ALVAR.

Las encuestas fueron hechas por M. ALVAR, C. ALVAR y J. A. MAYORAL. Las localidades encuestadas han sido 55, cuya relación se encuentra en el lugar citado (p. 116-117). Las costeras han sido 5 (San Vicente de la Barquera, Oreña, Santander, Laredo y Castroudiales), es decir un 9,09%. Ya hay mapas de prueba.

La superficie de la provincia de Santander es de 5.289 km² y su número de habitantes era de 467.138. El resultado en relación con el número de puntos es de 1 punto por cada 96,18 km² y 8.494 habitantes (RFE LIX, 116).

a) Las causas, los principios y los fines del ALES se encuentran expuestos con gran pormenor en el trabajo acabado de mencionar; incluso, se discurre sobre problemas tan interesantes como el de la relación existente, y no excluyente, entre atlas y diccionarios, apartado que después apareció íntegro en el homenaje a H. GUTTER (40), sobre la actitud lingüística del hablante, asunto tratado repetidas veces por el mismo autor y sobre isoglosas, entre otros problemas.

b) Hay dos afirmaciones relacionadas, en este trabajo de fundamentación y de declaración de propósitos, que obligan a reflexionar siquiera sea brevemente: 1ª) «la geografía lingüística no depende tanto de la superficie cuanto de la diversidad» (p. 82); y 2ª) «grande, pequeño, mínimo son adjetivos cuantitativos no cualitativos» (p. 83).

(40) Manuel Alvar, «Atlas et dictionnaires (Selon l'Atlas linguistique de Santander)», in: *Mélanges de Philologie et de Toponymie Romanes*, Perpignan, 1981, 56-64. Otro trabajo sobre «Atlas lingüísticos y diccionarios» apareció simultáneamente en LEA IV/2 (1982), 253-323; bastante resumido en: VII CAIH, I, 53-73.

1^a) Bien; se puede estar de acuerdo, pero entonces si traemos a colación a JABERG, quien defiende que el atlas regional debe hacerse sobre una zona de relativa homogeneidad, y puesto que la provincia de Santander, lingüísticamente hablando, es todo menos homogénea, será para rechazar su idea de lo que es ese tipo de atlas; además, como quiera que la provincia de Santander más parece encrucijada de fenómenos y tendencias que no quedan circunscritas en ella misma, lo de la homogeneidad queda en entredicho. Oigamos a Ralf J. PENNY:

Santander es una encrucijada lingüística donde se entrecruzan antiguas formas de ascendencia leonesa con formas más modernas extendidas desde la zona de Burgos (41):

En resumen, si damos por buena la idea de JABERG, el ALES no podría haberse hecho; si se hace, fundándose en que la diversidad lingüística de una pequeña zona de un dominio lingüístico común es lo verdaderamente importante, entonces sobra JABERG, en ese punto al menos.

2^a) El concepto de caracterización, en este caso, es absolutamente contrapuesto en el pensamiento geograficolingüístico de ALVAR y en el de JABERG, porque mientras uno cree que la caracterización, la individualidad reside en lo diverso de estructuras convivientes, el otro piensa que lo determinante, lo que caracteriza es la homogeneidad lingüística frente a la homogeneidad lingüística pero diversa, de la que se cartografía. Por si era poco, se nos dice que «no es cantidad de información lo que buscamos, sino, además, cualidad» (p. 85), y, evidentemente, no hay mejor diferencia cualitativa que la que ofrece la diversidad.

La provincia de Santander es diversa desde el punto de vista lingüístico — y desde alguno otro más — pero ninguno de sus rasgos de diversificación son propios u originales: allí se dan, pero no son santanderinos; le ocurre algo parecido a lo observado en las hablas andaluzas: su caracterización, salvo en un par de rasgos, consiste en reunir todas las características fonéticas que por separado se dan en otras variedades meridionales peninsulares del español; caracterización negativa, diría yo, pues todo lo que posee es ajeno y nada propio:

cierre y metafonía vocálicas son más que hechos montañeses, por más que en la Montaña se produzcan, aspiración de *a* *s* implosiva es — ni más ni menos — un aspecto del milenario proceso de la «demolición» de la *s* indoeuropea, aspirada o velar son resultados de hechos de fonética general de enorme trascendencia en el propio mundo hispánico, neutralización o distinción de *ll* *y* son fenómenos que se dan en mil lenguas y que en la nuestra libran hoy una riña en la que están en juego la reestructuración del sistema de palatales (*ch*, *ll*, *y*) (p. 118).

De cualquier manera, y al margen de precisiones teóricas, el ALES, será una aportación geograficolingüística muy ilustradora, completa y clara, donde las

(41) Penny, «Esbozo».

isoglosas del aparente abigarramiento marcarán con precisión los límites y, por ello, las áreas de los fenómenos coexistentes.

El ALEP

El *Atlas Lingüístico de España y Portugal* pretende ser algo parecido, en el proyecto, al ALPI, si bien aquel sería la suma de varios atlas regionales.

El proyecto del ALEP se remonta al año de 1973. El *Cuestionario* (42), carece de páginas introductorias; no se ha publicado nada de este proyectado atlas.

Se pensó visitar 1.030 localidades, sumadas las de Portugal y España. La península quedó dividida en 8 zonas con los correspondientes equipos y director de los mismos: 1. Dominio lingüístico catalán, 150 puntos (BADÍA y VENY), 2. Aragón, Navarra, Rioja y Soria, 100 puntos (BUESA), 3. Segovia, Castilla la Nueva, Andalucía, Canarias y Murcia, 300 puntos (ALVAR), 4. Vascongadas, Navarra bilingüe, país vascofrancés, 60 puntos (MICHELENA), 5. Asturias, Santander, León y Palencia, 70 puntos (ALARCOS), 6. Valladolid, Zamora, Salamanca, Ávila, Cáceres y Badajoz, 150 puntos (LLORENTE), 7. Galicia, 50 puntos (GARCÍA), y 8. Portugal, 150 puntos (CINTRA).

El *Cuestionario* se elaboró tomando como punto de partida el del ALEANR, cargando la mano en la sintaxis y eliminando las preguntas de naturaleza muy específica. Además, como al mismo tiempo se preguntaban las 500 cuestiones fijas del ALE (*Atlas Linguarum Europae*) y el *Cuestionario* del ALEP no debía pasar de 1.500 fue necesario proceder a una labor de selección. En definitiva, la redacción final del *Cuestionario* la hizo ALVAR, teniendo en cuenta las distintas propuestas de los directores de equipo y quedó en 1.391 preguntas.

Al parecer no se han hecho encuestas nuevas ni en Andalucía ni en Murcia ni en Canarias; tampoco en Aragón. Desconozco el estado en que se encuentran las de Cataluña, Valencia y Baleares. Desconozco también el ritmo de encuestas de Portugal.

Las encuestas practicadas en Galicia han dado como resultado el ALGA (*Atlas Lingüístico de Galicia*), del que hablaré más adelante.

En resumen, teniendo en cuenta lo hecho hace tiempo, y lo mucho hecho más recientemente, quedan muy pocas encuestas por hacer (puntos de Madrid y de Palencia).

a) El único problema teórico que podría plantearse, si es que realmente va a darse, es el de las distintas sincronías a que los grupos de encuesta pertenezcan,

(42) *Atlas Lingüístico de España y Portugal. Cuestionario*. Departamento de Geografía Lingüística. Madrid, 1974.

lo que le restaría virtualidad en los principios básicos de la geografía lingüística. Pero, de momento, esto no es más que una conjetura.

Datos estadísticos, a) Superficie total: 596.769 km²; b) Habitantes: 48.122.399; c) por tanto, 1 punto de encuesta por cada 596 km² (dividiendo por 1.000) y d) 1 punto por cada 48.122 habitantes.

El ALeCMan

La empresa más recientemente comenzada es la del *Atlas Lingüístico y etnográfico de Castilla La Mancha*. Está dirigida por los mismos que están haciendo las encuestas, salvo las de contenido sociolingüístico, Pilar GARCÍA MOUTON y Francisco MORENO.

El *Cuestionario* ⁽⁴³⁾ se ha publicado en dos volúmenes exactamente iguales en su contenido, pero con la advertencia en la portadilla de que uno, *Cuestionario I* ha de rellenarse con las respuestas del informante *hombre*, el II con las de la *mujer*. El cuestionario dedicado al hombre lo rellena F. MORENO y el de la mujer, P. GARCÍA MOUTON. Pero, en la práctica, según se lee en el prólogo, lo único que preguntan por separado — siempre los dos exploradores encuestan simultáneamente — es la sección dedicada al léxico.

La simultaneidad de la práctica de la encuesta por los distintos miembros del equipo la ideó ALVAR cuando recogía los datos para el ALES, lo que me parece algo verdaderamente útil y provechoso para la posterior confrontación de los resultados.

El *Cuestionario* se ha elaborado teniendo a la vista los del ALEP y el del ALEANR, pero muy particularmente el de Andalucía.

La elección de los puntos de encuesta se ha hecho seleccionando uno de cada cinco, pero no en función de los límites provinciales ni de los partidos judiciales, sino en función de «áreas de demarcación», entendiendo por tales «el conjunto de localidades que establecen sus relaciones socio-económicas y culturales prioritariamente con una localidad considerada como cabeza de área» ⁽⁴⁴⁾. La selección, en definitiva, se establece en función de criterios socioeconómicos. Todos los municipios de la red están incluidos en las provincias de Albacete (86), Ciudad Real (98), Cuenca (234), Guadalajara (289), Toledo (204). El total de puntos de encuesta es de 200, repartidos del siguiente modo: Albacete, 25; Ciudad Real, 29; Cuenca, 47; Guadalajara, 58, y Toledo, 41. Dato importante es que los puntos

⁽⁴³⁾ *Atlas Lingüístico y Etnográfico de Castilla — La Mancha. Cuestionario*, Madrid, 1988.

⁽⁴⁴⁾ P. García Mouton y F. Moreno, «Proyecto de un *Atlas Lingüístico y etnográfico de Castilla — La Mancha* (ALeCMan)», in: *Actas del I CIHLE* (Cáceres, 30 de Marzo-4 de Abril de 1987), Madrid, 1988. II, 1461-1480; espec. 1464-1466.

de encuesta practicados para el ALEP no coinciden normalmente con los de Castilla-La Mancha, lo que significa una profundización, por cúmulo de datos, en la densidad de las áreas y en la continuidad de los límites de las isoglosas.

Datos numéricos: a) Superficie total: 79.226; b) Población: 1.628.005; c) Localidades encuestadas: 200; Cálculo: 1 localidad por cada 8.140 habitantes y 379 km² (*Proyecto*, 1466).

a) Que han de ser dos o más los dialectólogos encuestadores está fuera de duda; ahora bien, que cada uno de ellos sea especialista en la totalidad del cuestionario, me parece discutible; sobre todo, en el léxico que afecta a los nombres de las «cosas» naturales y artificiales.

b) Es intención de los autores del ALECMan aplicar al estudio de los datos las técnicas dialectométricas para calcular los índices de distancia y de identidad y reflejar en un mapa las diferencias dialectales. También está previsto utilizar el ordenador en la sistematización de las respuestas del cuestionario en el proceso de cartografía y en la elaboración de índices. El enfoque sociolingüista no será ajeno al estudio de los aspectos o facetas más llamativas del territorio explorado en los núcleos de población y laborales más importantes.

La técnica de la práctica de la encuesta tiene bastante de original, pues se pretende recurrir a la grabación magnética de diálogos (uno de ellos de manera encubierta) y a la lectura de textos y listas de palabras.

Se pretende también reunir un número no inferior a 20 informantes en cada punto para la ejecución de las encuestas fonéticas y morfosintácticas. Tal vez se trate de un meta difícilmente alcanzable.

Se hará especial hincapié en el conocimiento de la actitud del hablante ante su propia manera de hablar, como puede deducirse de la lectura de preguntas que se incluyen en la pág. 4 del *Cuestionario I*.

La etnografía estará presente en el atlas en tanto y en cuanto el objeto de la misma sea de interés desde el punto de vista lingüístico⁽⁴⁵⁾.

Ya se han llevado a cabo 25 encuestas completas, incluidas grabaciones de hombres y de mujeres. Cinco de ellas, las realizadas en Métrida (Toledo), Alamillo y Montiel (Ciudad Real), Tobarra (Albacete), y Auñón (Guadalajara), han sido seleccionadas como representantes muy caracterizados por las diferencias entre sí y por las distintas influencias lingüísticas que reciben: el habla de Auñón es naturalmente castellana; la de Tabarra ofrece rasgos fonéticos meridionales, frente al léxico de naturaleza nororiental; la de Montiel en su consonantismo también se caracteriza por su aspecto meridional, mientras que el léxico presenta orientación albaceteña. Según nuestros jóvenes y emprendedores dialectólogos, el

(45) Estas y otras noticias, en el «Proyecto».

haber encontrado *jamila* 'alpechín' (it. *morchia*) con acentuación llana «puede enmendar — dicen — la acentuación propuesta por el DRAE» (46).

En lo que se refiere a la vigencia de este término y su acentuación, las conclusiones son muy distintas si se investiga en un atlas grande o territorial, en uno regional o en uno comarcal, lo que confirma cuanto sobre la riqueza informativa que se adquiere según la dimensión del espacio y la espesura de la red de puntos.

En efecto, según el ALEA, *jamila* ocupa, sustancialmente, el centro de las provincias de Jaén y Granada y algunos puntos del Noreste de ambas, en total, 20 puntos de la de Jaén y otros 20 de la de Granada, según el recuento de Teresa GARULO (47); pero si se consulta el pequeño atlas dedicado a recoger la terminología del olivo en la provincia de Jaén, el número de localidades llega a 24, exactamente todas las encuestadas; es decir, en toda la provincia se conoce *jamila* (no *jámila*); solo en dos de ellas se recogió también *alpechín* (48).

Conclusión: hace ya bastante tiempo que contamos con datos suficientes como para que la Academia cambie la acentuación esdrújula por la llana: no *jámila*, sino *jamila*. En el mismo caso está el nombre de un pez: *robalo* y no *róbalo* (Morone Labrax L.), it. *spigola*, fr. *loup* (49).

Alamillo es fonéticamente meridional, incluso a veces aparece la /ê/ ch adhérente de las Islas Canarias y de la Alpujarra granadina; Méntrida, también en este mismo campo es meridional, pero a ello añade un rasgo curioso: la -s o -z en posición final absoluta se articula como *e* relajada: *niños* [níroə], *arroz* [añoé], *luz* [lúə]. En resumen, parece ser que los meridionalismos fonéticos llegan bastante al Norte del territorio explorado.

La encuesta sociolingüística está poco avanzada. Tres tipos de registro de «formalidad» se registraron en la grabadora (magnetófono): alta, media y baja o nula, según que el diálogo sea dirigido, libre o secreto. La información sociológica previa se ha obtenido del *Padrón municipal de habitantes*. Se prevé terminar las encuestas el año 1993.

c) Si casi todo, o buena parte de lo proyectado, se cumple, estaremos ante el mejor y más moderno atlas regional del español por varias razones: 1ª) por el

(46) P. García Mouton y F. Moreno, «Las encuestas del Atlas lingüístico y etnográfico de Castilla — La Mancha», inédito presentado en el CILFR celebrado en septiembre de 1989 en Santiago de Compostela (La Coruña), España. Agradezco a sus autores la gentileza de haberme facilitado la fotocopia del mismo.

(47) Teresa Garulo Muñoz, *Los arabismos en el léxico andaluz*, Madrid, 1983, 246-247 y m. n.º 18.

(48) J. Martínez Marín y J. A. Moya Corral, *El léxico del olivo y la almazara en la provincia de Jaén*, Universidad de Granada, 1982, m. 111.

(49) J. Mondéjar, «Robalo y Lubina (Morone labrax L.). Otro capítulo de ictionimia mediterránea y atlántica (ALEA 1109, ALEICan 465, ALM 541W)», RFE LXIX (1989), 61-95.

número de informantes que se oirá en cada localidad; 2ª) por la especial dedicación al aspecto sociolingüístico; 3ª) por el tratamiento dialectométrico que se piensa dar a los datos, y 4ª) por el cartografiado que se ofrece con el cómputo de las diferencias e igualdades léxicas en función de la distancia.

Atlas del dominio lingüístico gallego y portugués

ALGA - ALGa (1990)

En el año 1974, ALVAR publicó en *Verba*, el órgano de difusión principal de la actividad dialectológica gallega que se lleva a cabo en la Universidad de Santiago de Compostela y en el «Instituto de la Lengua Gallega», un breve pero denso trabajo en el que, después de poner de manifiesto el escasísimo conocimiento que se tenía entonces de la realidad lingüística gallega, a pesar del ALPI (1962) y de las investigaciones hechas dentro y fuera del ámbito natural de Galicia, estimula a que se emprenda la realización de un atlas que, si bien no lo soluciona todo, sí contribuiría en grandísima medida a superar el estado de conocimiento de entonces⁽⁵⁰⁾.

En el mismo 1974, apareció el *Cuestionario del Atlas lingüístico Gallego*⁽⁵¹⁾. Este *Cuestionario* está redactado en español y gallego — no siempre, sino cuando la voz del español tiene correspondencia distinta en gallego; en la sección IV, *Léxico*, casi siempre aparece la pregunta sólo en gallego.

Un artículo de carácter programático del director del ALGA se dio a la estampa el año 1977, también en *Verba*⁽⁵²⁾. En él se dicen algunas cosas interesantes: 1ª) en el cuestionario domina la perspectiva onomasiológica, 2ª) está organizado siguiendo la clasificación de HALLIG-WARTBURG, 3ª) sólo se consideran algunos puntos selectivos de morfología y sintaxis, y 4ª) para la transcripción puramente fonética utilizó el alfabeto del ALEA con alguna adición.

Las encuestas se realizaron entre 1974 y 1976. Su número fue de 167⁽⁵³⁾ (sólo la localidad de Lubián fue visitada en 1977). Las localidades encuestadas aparecen distribuidas de esta manera: 49 en La Coruña, 39 en Lugo, 31 en Orense, 33 en Pontevedra, 7 en Asturias, 5 en León y 3 en Zamora (en total, fuera del ámbito

(50) Manuel Alvar. «Galicia en la cartografía lingüística», *Verba* 1 (1974), 54-62.

(51) *Atlas Lingüístico Gallego. Cuestionario*, Departamento de Filología Románica, Santiago, 1974. Carece de nota introductoria e índices.

(52) Constantino García et alii, «O Atlas Linguístico Galego», *Verba* 4 (1977), 5-17.

(53) Constantino García, «Os estudos dialectais do galego», *Grial* 62 (1978), 460.

administrativo de Galicia se visitaron 15 puntos)⁽⁵⁴⁾. Según esta misma fuente, también se dice que el alfabeto fonético utilizado fue, con pequeñas adaptaciones, el de la RFE. Antes se habló del del ALEA; la diferencia entre ambos es notable. Se prevé la publicación de 10 volúmenes; 7 de ellos abarcarán el léxico.

El vol. I del ALGa recoge todo lo referente a la morfología verbal (430 mapas). El número de notas del vol. es de más de 4.000, en contra de la parvedad de otros atlas: son notas de carácter general, específico y bibliográficas.

El material cartografiado de este vol. se entregó en 1987 y ha aparecido ¡afortunadamente! en 1990. Ya se están haciendo los mapas del vol. II, dedicado a la morfología no verbal; se prevé su aparición en el 91; el vol. III recogerá los mapas de fonética.

Manuel GONZÁLEZ publicó en *Géolinguistique* (1987) un buen informe en el que se da cuenta, más que de datos, que pueden verse en otros trabajos, de unos problemas y aspectos en alguna medida específicos del ALGa⁽⁵⁵⁾. Se ha procurado hacer una red simétrica, cuya distancia entre nudos sea de 20 km², salvo en casos muy concretos que ha sido necesario reducirla (*Géolinguistique* III, 27).

a) Ya se ha indicado lo que entiendo por atlas de gran dominio frente al de pequeño dominio (en realidad, JABERG habla de grande y pequeña superficie), excluyendo por impertinente el concepto de *nacional* por ser político y, consecuentemente, ajeno a la ciencia. Pues bien, por el hecho de que el ALGa abarque todo el dominio lingüístico gallego (gran dominio lingüístico y no una parte del mismo) concluye, extrañamente, que estamos ante un atlas nacional⁽⁵⁶⁾, cuando la idea de nación aplicada a la grande o pequeña extensión superficial de una lengua choca con dos dificultades: 1ª) se trata de conceptos heterogéneos, pues un pequeño dominio lingüístico puede extenderse por más de una nación (el catalán se habla en España, Francia e Italia; el francoprovenzal, en Francia y Suiza; el vasco, en España y Francia, etc.); 2ª) lo grande superficialmente y lingüísticamente hablando no tiene nada que ver con lo político: el español se habla desde California a la Patagonia y hay muchas naciones, habría, pues, muchos atlas nacionales.

Compartiendo con GONZÁLEZ la idea de que el *status* del atlas de Andalucía frente al de los de Galicia y Cataluña es distinto, lo que yo concluyo es que en el primer caso se trata de uno de pequeño dominio lingüístico (independientemente de la superficie que tenga Andalucía, porque lo importante es que no comprende todas las variedades del español europeo; el atlas lingüístico de Colombia, desde esta perspectiva es de pequeño dominio o regional en relación con lo que enten-

(54) *Introducción* del vol. I (dos tomos) del ALGa.

(55) Manuel González, «L'Atlas Linguistique Galicien», *Géolinguistique* III (1987), 17-30.

(56) *Ibid.*, 19-21.

demos por español de América, y sin embargo, Colombia es una nación soberana ante el derecho internacional); en el segundo, de gran dominio, porque abarca todas las variedades de la lengua catalana o gallega.

b) Que un atlas sea de pequeño o gran dominio lingüístico no implica que necesariamente el cuestionario tenga que redactarse con los ojos puestos en los de los demás dominios; otra cosa es que por razones científicas y pedagógicas en ellos haya cuestiones comunes con los de dominios contiguos y de esta manera facilitar la confrontación científica. En este caso, se trata de haber redactado el *Cuestionario* del ALGa incluyendo los del ALEP y el ALE. Esto posibilita la comparación científica de los datos gallegos con los atlas de territorios circundantes⁽⁵⁷⁾.

c) Los redactores del ALGa han decidido eliminar prácticamente el léxico especial de algún oficio, de las partes de las cosas y de todo aquello, prácticamente, que no sea casi del dominio del común de las gentes; en el caso del mar: de sus habitantes y de las faenas y las cosas que en él se emplean hay exactamente 23 preguntas (1452-1474), y, concretamente, de peces, 3: *anguila*, *boga* y *trucha*, porque «Galicia a este respecto está suficientemente representada en el *Atlas Lingüístico de los Marineros Peninsulares*, con 25 puntos de su litoral»⁽⁵⁸⁾. La decisión contraria, realizando encuestas en puntos distintos, tal vez habría suministrado nuevos e interesantes datos. Pero tan legítima es la una como la otra.

d) Desde el punto de vista sociolingüístico se ha tenido en cuenta la respuesta de los viejos frente a la de los jóvenes y la del hombre frente a la de la mujer. Además, se han hecho grabaciones de conversación en cada localidad para mejor conocer lo característico lingüístico de cada lugar.

ALEPG

El director de esta empresa cartográfica *Atlas Lingüístico y Etnográfico de Portugal y Galicia* es Luís F. Lindley CINTRA; los encuestadores, J. SARAMAGO. M. BARTOS FERREIRA, L. Segura da CRUZ y G. VITORINO. El *Cuestionario Lingüístico* lo publicó el Instituto de Linguística [actualmente Centro de Linguística da Universidade de Lisboa, n.r.] el año 1974. El prefacio del mismo está firmado por L.F.L. CINTRA⁽⁵⁹⁾.

(57) *Ibid.*, 22.

(58) *Ibid.*, 23.

(59) *Questionário Lingüístico*. Publicações do Atlas Lingüístico-Etnográfico de Portugal e da Galiza, 2, Instituto de Linguística, Lisboa, 1974, 3 vols. La redacción del *Cuestionario* corrió a cargo de Maria Felipa Gottschalk, Maria da Graça Themudo Barata y J. Victor Rodrigues Adragão.

Las vicisitudes por que pasó el proyecto inicial de un *Atlas Linguístico de Portugal e Ilhas* (1932) hasta el ALEPG, pasando por el *Atlas Linguístico-Etnográfico de Portugal*, las relata CINTRA en el prólogo del *Cuestionario* de 1974. El proyecto del ALEPG data de 1970.

La organización del cuestionario se hizo adaptando la clasificación conceptual de HALLIG-WARTBURG, igualmente que el del ALGa. A su vez, se distribuye en 3 vols.: I.1, I.2, I.3. Desde el punto de vista formal es el mejor cuestionario que conozco.

La idea inicial de hacer un atlas de Portugal y Galicia hubo de abandonarse ya que el ritmo de trabajo de los dialectólogos gallegos — especialmente de SANTAMARINA y GONZÁLEZ — progresó de tal manera que ya no tenía sentido mantener el proyecto; por otra parte, el cuestionario gallego y el portugués apenas si coincidían en una tercera parte de las preguntas.

Inicialmente, se previó hacer encuestas en 300 puntos, ahora reducidas al número de 150, sólo en el Portugal continental. Las islas contarán con unos veinte puntos. Hasta ahora, se han practicado 89 encuestas (82 en Portugal continental y 7 en el archipiélago de las Azores).

Sobre la actividad cartográfica y dialectológica, en general, del Centro de Lingüística de la Universidad de Lisboa (CLUL) en relación no sólo con el ALEPG, sino también con el ALE y el ALLR escribió M. Barros FERREIRA (60).

ALLP

El *Atlas Linguístico do Litoral Português*, como el anteriormente reseñado, también está inédito. Pero, en este caso, hay una indiscutible justificación, tratándose de atlas lingüísticos: el atlas y la introducción dialectométrica es el trabajo de tesis doctoral presentado por Gabriela VITORINO, en 1987 (61).

Lo primero que sorprende en este estudio es la dedicatoria, por lo que tiene de original y de «pasota»: «Ao espadarte. *Xiphias gladius* Linn., 1758», es decir, al 'pesce spada'.

El cuestionario está inspirado en el del ALM, principalmente, y subsidiariamente en el del ALMP y en el del ALCAM; por otra parte, las preguntas del cues-

(60) Manuela Barros Ferreira. «Trabalhos do Grupo de Estudos de Dialectologia do CLUL». ICALP 12/13 (1988), 84-90.

(61) Gabriela Vitorino, *Atlas Linguístico do Litoral Português. Fauna e Flora* (introdução dialectométrica e índices). *Atlas Linguístico do Litoral Português. Fauna e Flora* (mapas e notas). Centro de Linguística da Universidade de Lisboa, INIC, Lisboa, 1987. Debo a la gentileza de la autora el poseer uno de los ejemplares de la tesis, sin el cual me habría sido imposible dar noticia hoy de tan espléndida investigación.

cionario del ALEPG han sido repetidas íntegramente. Consta este cuestionario de 1.214 preguntas; el reducido, de 253. Los puntos de encuesta han sido 23, más de los que incluye el ALEPG, en Portugal. Se han hecho grabaciones magnéticas en todos los puntos de encuesta, y se ha preferido el grupo de informadores al informador único.

El análisis dialectométrico se ha llevado a cabo considerando las relaciones entre puntos teniendo en cuenta no solo los próximos, sino también los alejados, sin concederles preferencia, por tanto, a las relaciones de contigüidad. De este modo, las medidas de proximidad y de alejamiento, dada la facilidad con que los pescadores traban relaciones orales en el mar, a pesar de la distancia que medie entre sus puertos de origen, cobran la máxima precisión.

El estudio dialectométrico, siguiendo el modelo de Goebel (RLiR 45 (1981), 349-420), es claro, preciso y, creo, que impecable en los cálculos. Acompañan a estos los correspondientes mapas de representación simbólica.

El volumen que constituye el atlas está formado principalmente por, 1) El nombre de los mapas (200 en total), 2) El alfabeto de transcripción fonética, 3) Los nombres de los puntos de la red frente al punto de situación concreta en el perfil de Portugal, y 4) Los mapas léxicos y las notas (utilísimas, en general).

a) Por ahora, solo quiera hacer una observación de naturaleza metodológica. Me extraña muchísimo que refiriéndose a nombres de peces y de otras criaturas marinas, hable la autora de campos semánticos. A mi juicio, sería más adecuado, por razones que no son del momento, hablar de campos onomasiológicos o de campos de nombres de cosas, lo que Bruno Quadri propuso llamar, para evitar confusiones, «Sachfeld» frente al campo léxico o conceptual «Wortfeld», de Jos TRIER (62).

Atlas del dominio lingüístico catalán

El ALC (1923-1936; 1962-1964)

El *Atlas Lingüístic de Catalunya* metodológica y técnicamente fue calco del ALF, como es sabido y como el mismo autor declara; si bien el atlas que tiene a la vista es el de Córcega (ALCor).

Mons. GRIERA fue autor y explorador único; la tarea encuestadora la realizó entre 1916 y 1921. Los puntos encuestados, entre el dominio catalán peninsular.

(62) Bruno Quadri, *Aufgaben und Methoden der onomasiologischen Forschung. Eine entwicklungsgeschichtliche Darstellung*, Bern, 1952, 153: «Man könnte im Grunde genommen auch hier von «Sachfeldern» statt von Einzelbegriffen sprechen».

Andorra, el Rosellón, las islas Baleares y la ciudad de Alguer (Cerdeña), fueron 101: prácticamente, todas localidades rurales, buceando lo castizo y arcaico, según la pauta establecida por GILLIÉRON y que todavía, en general, se sigue con pocas innovaciones, salvo casos excepcionales.

El *Cuestionario* está redactado siguiendo el del ALCor y tiene 2.886 preguntas. La *Introducció explicativa* la publicó en 1923. Está escrita en catalán, español y francés.

La parte más interesante del ALC tal vez sea, a mi parecer, la que recoge los datos de la frontera lingüística catalano-aragonesa, donde ahora se libra diariamente la lucha política por la permanencia de una u otra lengua. Desde los tiempos de SAROIHANDY hasta hoy el catalán, y no por disposición político-administrativa, no ha hecho otra cosa que retroceder.

La guerra civil dio al traste con la terminación del proyectado atlas y hubo que esperar a que en 1959, con ayuda de un discípulo, Antoni PLADEVALL, Mons. GRIERA finalizara las encuestas de los puntos cuyo material había desaparecido, para publicar los volúmenes restantes entre 1962 y 1964. Hasta antes de la guerra civil se habían publicado 858 mapas en 5 vols. (m. 858, *fregar* [la roba]); en total, el ALC tiene 1.136 mapas.

a) El hecho de que esté ordenado alfabéticamente presenta infinidad de problemas a la hora de estudiar cualquier aspecto lingüístico, pero sobre todo el fonético. El ALPI ha sido el único que ha tratado de solucionar cómodamente esta dificultad (63).

b) Los datos lingüísticos que se cartografían en los vols. VI y VII pertenecen a una sincronía tan alejada de la de 1916-21 que corresponden a dos estados de lengua bastante diferentes y, en consecuencia, el ALC no cumple con la finalidad principal de un atlas lingüístico.

El ALA (1960)

El *Atlas Lingüístic d'Andorra* reviste las mismas características del ALC. Mons. GRIERA utilizó el mismo cuestionario del atlas precedente, la misma metodología y las mismas técnicas de recogida de material y de ordenación del mismo.

De la misma manera que siempre consideró al ALC como complemento del ALF, también estimó que el ALA era un añadido de aquél. En cualquier caso, añadido o independiente, el ALA recoge datos de 9 puntos, mientras que Andorra figura en el ALC con uno. El número de mapas es de 1231 y el de láminas 25.

(63) Algunos datos proceden de Bernd Kratz, *Sprachatlanten*, 86-87 y 88-89.

La ordenación de los mapas también es alfabética. Por este hecho y por otros muchos que no son del caso ahora mismo G. COLÓN le hizo una reseña durísima (64), en la que la ironía final destaca cumplidamente la diferencia entre continente y contenido: «Du reste, l'*Atlas Lingüistic d'Andorra* est un ouvrage luxueusement imprimé, agrémenté de photographies et de dessins, le tout sur un très beau papier».

El ALVA (1973)

También fue A. GRIERA autor del *Atlas lingüistic del la Val d'Arán*, Barcelona, 1973, única zona de habla gascona en territorio español. Consta de 1260 mapas; se encuestaron 14 puntos (solamente 8 en el Valle, y el resto en las franjas gascona (de Francia) y catalana (de España) colindantes). Se trata de un solo volumen ordenado alfabéticamente.

El *Cuestionario* utilizado esta vez fue el mismo que se empleó en la recogida de datos para la confección del ALA. En la práctica de las encuestas le ayudó a Mons. GRIERA su alumno A. PLADEVALL, como antes lo había hecho en la segunda fase de los encuestas del ALC.

El ALDC

El *Atlas Lingüistic del Domini Català* se ha convertido, según parece, al igual que el ALEPG, en una pesadilla o empresa casi frustrada, igual que el ALPI, para sus ideadores y continuadores: de 1952, en que se publicó el proyecto de BADÍA y COLÓN en *Orbis*, hasta 1990 en que todavía no ha aparecido ni un mapa de prueba siquiera, son muchos años — más que en el caso del ALC — para que el material recogido represente una determinada sincronía (65).

En 1962, todavía no era un «trabajo en curso» y que «va a convertirse dentro de muy poco, efectivamente, en un trabajo en curso» (66).

Hace unos años, Ioan VENY se hizo cargo de la dirección de los trabajos de recogida de datos y de la ejecución de las labores previas al cartografiado; desde

(64) Germán Colón, «Autour de l'atlas linguistique d'Andorra», ZRPh 77 (1961), 49-69.

(65) A. Badía — G. Colón, «Atlas linguistique du domaine catalan», *Orbis* I (1952), 403-409; también en catalán in: *Actas del VII CILFR. Barcelona, 1953*, Barcelona, 1955, II, 655-660.

(66) A. M. Badía Margarit, G. Colón, M. Companys, J. Veny Clar, «"Atlas Lingüistic del Domini Català". Estado de los trabajos. Aspectos metodológicos», in: *Actas IX CILR, Universidade de Lisboa, 31 de Março — 4 de Abril, 1959*, Centro de Estudos Filológicos, Lisboa, 1962, III, 121-126, espec. 121.

entonces, él ha cambiado el ritmo y el progreso se ha acelerado. En el año 1989, se transcribieron las encuestas grabadas; este año de 1990, se ha procedido a la informatización de los datos, al igual que el atlas de Santander (ALES).

La red del ALDC tiene, si no se han introducido modificaciones, 190 puntos, frente a los 101 del ALC. El promedio de la distancia entre ellos se calculó en unos 30 km², salvo en las fronteras lingüísticas y en los límites interiores dialectales en que la red se espesaría. Los 190 puntos representan casi el doble de los que suman los del ALPI y los del ALC, para todo el territorio del catalán y de sus variedades.

El cuestionario se subdividió en tres: *a)* el *normal* (1.500 preguntas), *b)* el *reducido* (de unas 50) y *c)* el *extenso* (de unas 3.000) que sólo se utilizaría en un determinado número de localidades y sus datos no se trasladarían a los mapas. Después, apareció el *Questionari* (Barcelona, 1965) ⁽⁶⁷⁾ con lo que se prescinde del proyectado en 1952, así como de la utilización del *A Pictorial Linguistic Interview Manual* (= PLIM) (Columbus, Ohio, 1957) de S. M. SAPON que acompañaba al cuestionario normal de BADÍA, COLÓN, COMPANYS y VENY, porque los informadores, incluso los más despiertos, semianalfabetos, no llegaban a comprender correctamente los dibujos ⁽⁶⁸⁾.

Se interrogaría a un solo informador por punto. El cuestionario es intencionadamente limitado y pretende recoger, frente a la naturaleza rústica y arcaizante de los datos de casi todos los atlas románicos, la lengua más o menos nivelada de las grandes ciudades y de los centros de comunicación y de trabajo ⁽⁶⁹⁾.

Si en un principio (1952) se pensó en el encuestador único (*Orbis*, p. 406), diez años después (1962) se cambió de criterio y se pensó en el múltiple (*Actas*, 121-122).

En 15 localidades, se pensaba — no sé si se ha hecho — practicar encuestas de índole sociológica de acuerdo con los parámetros de edad y sexo: se trata de recoger el habla de los jóvenes y de los viejos, de los hombres y de las mujeres, utilizando informadores de uno y otro sexo, en el segundo caso, y del mismo sexo, en el primero.

Más información podrá obtenerse en el artículo de Joan VENY, inédito, entregado en el BALI (Torino) hace ya un par de años: «Atlas Lingüístic del Domini Català: estat dels treballs i perspectives».

⁽⁶⁷⁾ *Questionari del Atlas Lingüístic del Domini català* redactado por A. M. Badía y J. Veny. Barcelona, 1965.

⁽⁶⁸⁾ Joan Veny, «Dialectologie catalane», in: *La Linguistique catalane. Actes et colloques*, Paris, 1973, 289-337, espec. 289-305 y n. 26.

⁽⁶⁹⁾ Badía — Colón, *Actas*, 123-125; B. Kratz, 88.

GLOSSÁRIO DA «VIDA E FEITOS DE JÚLIO CÉSAR»

(Tradução portuguesa quatrocentista de «Li Fet des Romains»)

(Continuação)

MARIA HELENA MIRA MATEUS

(LISBOA)

R

RABO, s. m. 'rabo, cauda': «grandes dragões que (...) derrubam hũm helifante com ho *rabo*», III 14, §35, 2. (4)

[RACHAR], v. tr. 'rachar, partir': «Taaes hi avia, dos cavaleiros Romãaos, que *rachavam* os escudos e feriam em descuberto», II, 3, §23, 5. (2)

RAIAS, s. f. 'raia, fronteira': «lhe veesse falar a hũm lugar qual ele quisesse, e que fosse nas *raias* de suas terras», II, 3, §5, 1. (2)

RAINHA, REINHA, s. f. 'rainha': «E a *rainha* lhe disse que ho mandasse chamar», I, 10, §3, 6: «eu serei tua *rainha* e te beijarei os pees», III, 15, §15, 3. *reinha*, «Nove anos regnou esta *reinha*», I, 10, §6, 3. (29)

[RAIO], s. m. 'raio': *raios*, «lança grandes *raios* de chama», III, 1, §12, 1. (2)

RAIVOSO, adj. 'raivoso': «tomou escuma de cam *raivosos*», III, 12, §9, 3.

RAIZ, s. f. 'raiz, base': «em a *raiz* daquel corno avia grandes guedelhas», II, 16, §6, 1. *raizes*, «nom achavam que comer, e arrancavam as *raizes* em que se mantiñham», III, 7, §1, 4. (2)

RAMA, s. f. 'rama, ramos': «colherom muita *rama*», II, 6, §12, 9. *ramas*, «mandou-lhes cortar as *ramas* fracas», II, 18, §75, 3. (11)

RAMO, s. m. 'ramo': «*ramo* de rabugo», III, 17, §4, 9. *ramos*, «os *ramos* agudos ficavam sobre a terra», III, 18, §75, 3. (10)

[RAPADO], adj. v. 'rapado': *rapada*, «nem a barba *rapada*», III, 1, §22, 13. (1)

RAPAR, v. tr. 'rapar, cortar': *rapar* (os cabelos) com tisoira», IV, 2, §1, 2.

[RASCAR], v. intr., 'roçar': «a espada foi *rascando* pola malha da cota», III, 14, §5, 4.

RATO, s. m. 'rato': «ençarrado dentro em estes muros, como *rato* em gaiola», III, 19, §9, 8.

RATRAIR, ver *retraher*.

RAZOADO, adj. 'razoável, sensato': «chegou ao tendilham de Cesar e entrou dentro com sembrante *razoado*», III, 6, §13, 2. *razoados*, «escolheu homens bem *razoados*», II, 18, §33, 1. *razoada*, «nom era (...) cousa *razoada* à vista de todo o poboo», II, 9, §2, 1. *razoadas*, «devasse após ele todas as legiões a jornadas *razoadas*», II, 21, §24, 5. (9)

RAZONE, s. f. 1. 'razão': «ensina-lhe a *razom* o que deve fazer», III, 14, §30, 5; «nem eu nom som tam sem *razom*», II, 3, §15, 6. 2. 'argumentação': «des que acabou sua *razom*, disserom hûs e outros», II, 6, §12, 6.3. 'motivo': «aínda que tenha *razom* de o fazer», II, 18, §45, 3. *razões*, «Cesar ouve vontade de passar logo o Rio por muitas *razões*», II, 9, §1, 1. (111)

REAL, adj. 'real': «morou no paço *real*», 10, §7, 6. *reaaes*, «paaços *reaaes*», 1, 10, §15, 4. (4)

REALDADE, s. f. 'realza, honra de rei': «estava em esta *realdade*», II, 12, §2, 1.

RECADO, s. m. 'recado mensagem': «Em aquele meesmo dia chegou *recado* a Cesar», II, 2, §20, 1. (8)

RECEADO, adj. 'receado temido': «mais temudo e *receado* de todos reis», III, 13, §17, 3. *receadu*, «foi menos *receada* dali avante», III, 12, §25, 4. (2)

[RECEAR], v. tr. 'recear': «Por que nom *receas* tu este reino?» III, 13, §14, 15; «*receou* de o comear de noite», III, 11, §8, 1. (11)

Formas verbais:

ind. pres.	2 p. <i>receas</i> , III, 13, §14, 15.
	5 p. <i>recaaes</i> , II, 3, §11, 8.
ind. imp.	3 p. <i>receava</i> , II, 23, §12, 3.
ind. perf.	3 p. <i>receou</i> , III, 9, §5, 7.

RECEBER, v. tr. 'receber': «per eles *recebemos* nós este dano», II, 18, §31, 3; «*recebeo* Arsenoe por molher», III, 15, §52, 2. (138)

Formas verbais:

ind. pres.	1 p. <i>recebo</i> , II, 3, §15, 2.
	4 p. <i>recebemos</i> , II, 18, §31, 3.
ind. imp.	3 p. <i>recebia</i> , III, 8, §2, 5.
	6 p. <i>recebiam</i> , II, 3, §23, 4.
ind. perf.	1 p. <i>recebí-os</i> , III, 13, §11, 3.
	3 p. <i>recebeo</i> , III, 15, §52, 2.

	5 p. <i>recebestes</i> , II, 18, §54, 2.
	6 p. <i>receberom</i> , II, 3, §21, 3.
ind. mqperf.	3 p. <i>recebera</i> , I, 10, §12, 2.
conj. pres.	3 p. <i>receba</i> , III, 14, §22, 6.
	4 p. <i>recebamos</i> , III, 11, §10, 6.
conj. imp.	3 p. <i>recebesse</i> , II, 7, §2, 6.
	6 p. <i>recebessem</i> , II, 5, §5, 4.
imper.	2 p. <i>recebee</i> , III, 13, §25, 6.
cond.	6 p. <i>receberiam</i> , II, 2, §10, 7.
inf. pes.	6 p. <i>receberem</i> , II, 4, §3, 2.
inf. imp.	<i>receber</i> , III, 1, §6, 8.
	<i>recebê-las</i> , II, 21, §23, 1.
ger.	<i>recebendo</i> , III, 13, §20, 8.
ind. perf. comp.	3 p. <i>teve recebidos</i> , III, 5, §15, 3.
ind. mqperf. comp.	3 p. <i>tinha recebidos</i> , III, 12, §36, 1.
	6 p. <i>tinham recebidos</i> , II, 18, §80, 2.
	<i>tinham recebidas</i> , II, 4, §34, 1.

RECEBIDO, adj. v., 'recebido': «nom fosse *recebido* com grande honra», II, 23, §2, 1. *recebida*, «eu seer de vós *recebida*», III, 13, §5, 4.

RECEO, s. m. 'receio, temor': «por *receo* que de vós aja», III, 15, §8, 6; «confortar as outras cidades que estavam em *receo*», II, 21, §23, 1. (17)

[RECOBRADO], adj. v. 'recobrado': *recobrados*, «forom asinha *recobrados* os homêes», II, 18, §33, 3. *recobrada*, «fora *recobrada* em sua franqueza», II, 21, §12, 4. (4)

RECOBRAR, v. tr. 'recobrar': «ataa que *recobra* sua força», III, 2, §7, 2; «prouve a Catam *recobrá-la* como molher», III, 1, § 22, 11. (20)

Formas verbais:

ind. pres.	3 p. <i>recobra</i> , III, 2, §7, 2.
ind. perf.	3 p. <i>recobrou</i> , II, 21, §17, 2.
	6 p. <i>recobrarom</i> , II, 15, §2, 5.
ind. fut.	2 p. <i>recobrarás</i> , III, 13, §6, 3.
inf. pes.	3 p. <i>recobrá-la</i> , III, 1, §22, 11.
inf. imp.	<i>recobrar</i> , II, 18, § 1, 4.

RECOLHER (SE), v. tr. e refl. 'recolher (-se)': «fez *recolher* sua gente», II, 2, §14, 5; «mandou aos seus que *se recolhessem*», II, 12, §27, 3. (10)

Formas verbais:

ind. imp.	3 p. <i>se recolhia</i> , II, 3, §19, 4.
conj. pres.	5 p. <i>vos recolhaes</i> , II, 18, §52, 7.
conj. imp.	6 p. <i>se recolhessem</i> , II, 12, §27, 3.
inf. imp.	<i>recolher</i> , II, 2, §14, 5.

[RECONFIRMAR], v. tr. 'reconfirmar': «*reconfirmou* a Ircanos o bispado», I, 10, §22, 9.

RECONTAMENTO, s. m. 'descrição, relato': «no *recontamento* das obras anciãs aprende homem», Prol., §2, 9. (2)

[RECORDADO], adj. v. 'recordado': *recordadas*: «nem seram (...) suas bondades *recordadas*», III, 13, §24, 2.

[RECORRER], v. refl. 'recorrer': «Cicerom e os Romãos *se recorrerom* a suas armas», II, 12, §16, 2.

[RECTORICO], s. m. 'orador': *rectoricos*, «(Cesar) sobrepojava em palavra os melhores *rectoricos*», IV, 2, §11, 1.

REDE, s. f. 'rede': «filhar-me como passarinho em *rede*», II, 21, §16, 2.

REDEA, s. f. 'rédea': «filhou-o pola *redea*», II, 21, §11, 3. *redeas*, «hũu romãao o filhou polas *redeas*», II, 18, §48, 4. (12)

REDIFICADO, adj. 'reconstruído': «ho templo foe *redificado*, que Nabucardonosor avia destroído», I, 10, §2, 2. (2)

[REDOMA], s. f. 'redoma': *redomas*, «Os archeiros tiravam aquelas *redomas* sobre aquelas torres de madeira», II, 18, §15, 6.
Ver *arredoma*.

REDONDEZA, s. f. 'círculo': «nom he todo redondo, ante he em mea *redondeza*», I, 6, §3, 2. (2)

REDONDO, adj. 'redondo': «nom he todo *redondo*», I, 6, §3, 2. *redondos*, «os nembros cheos e *redondos*», IV, 2, §1, 1. *redonda*, «atou hũa pedra *redonda*», III, 15, §51, 2. *redondas*, «as pernas rijas e *redondas*», III, 11, §19, 1. (11)

RÊETE, adj. 'rente': «a ponta do ferro lhe ia *rêete* com a ilharga», III, 19, §14, 4.

REFAZER, [REFEZER], v. tr. 'refazer': «eu *refarei* vossos muros e templos», III, 15, §4, 3; «*refezessem* aquela ponte», II, 18, §37, 4. (12)

Formas verbais:

- ind. imp. 3 p. *refazia*, I, 10, §23, 1.
- ind. fut. 1 p. *refarei*, III, 15, §4, 3.
- conj. imp. 6 p. *refezessem*, II, 18, §37, 4.
- imper. 2 p. *refazeer*, II, 2, §27, 3.
- inf. pes. 6 p. *refazerem*, II, 11, §11, 1.

REFEITO, adj. v. 'reconstruído': «mandou que o Capitolio fosse *refeito*», I, 8, §58, 1. (2)

REFEZER, ver *refazer*.

REFORMAR, v. tr. 'reformar': «em pouco tempo *reformara* suas ligiões», II, 14, §1, 1. (2)

Formas verbais:

ind. mqperf. 3 p. *reformara*, II, 14, §1, 1.inf. imp. *reformar*, II, 14, §1, 1.REFREGERIO, s. m. 'alívio, refrigério': «Julio Cesar era *refregerio* dos cativos», I, 8, §43, 6.[REFRESCADO], adj. 'aliviado, socorrido': *refrescada*, «desque teve a batalha *refrescada*», II, 18, §89, 2.REFRESCAMENTO, s. m. 'frescura': «eram per arredor da fonte polo *refrescamento* da agua», III, 14, §32, 2.REFUSAR, v. tr. 'recusar': «Perdoa-me, filho bõo, por que te *refuso* o derradeiro beijo», III, 5, §22, 4. (21)

Formas verbais:

ind. pres. 1 p. *refuso*, III, 5, §22, 4.ind. imp. 3 p. *refusava*, III, 16, §8, 2.ind. perf. 3 p. *refusou*, II, 3, §13, 2.6 p. *refusarom*, II, 22, §6, 4.ind. mqperf. 3 p. *refusara*, IV, 2, §32, 5conj. pres. 3 p. *refuse*, II, 3, §11, 3.inf. imp. *refusar*, IV, 2, §34, 3.[REGALADO], adj. 'arregalado': *regalados*, «os dentes apertados e os olhos *regalados*», IV, 2, §18, 1.[REGALAR], v. tr. 'arregalar': «*regalou* os olhos», III, 18, §21, 4.[REGAR], v. tr. 'regar': «eu queria que orvalho nom te *regasse*», III, 13, §27, 2. (5)

Formas verbais:

ind. pres. 3 p. *rega*, III, 15, §20, 5.6 p. *regam*, III, 15, §22, 2.ind. imp. 3 p. *regava*, III, 14, §28, 4.conj. imp. 3 p. *regasse*, III, 13, §27, 2.REGATO, s. m. 'regato': «nós fizemos as ondas do pequeno *regato*», III, 15, §26, 9.REGER, v. tr. 'reger, dirigir': «por seer senhor e *reger* o reino segundo ela deseja», III, 15, §26, 3.REGIAM, ver *regiom*.REGIDÕOE, s. f. 'rigidez, dureza': «saio ho ferro com tam grande *regidõoe* que entrou bem hũu palmo em hũu madeiro», III, 17, §3, 4.REGIMENTO, s. m. 'regimento de guardas': «fêz fazer duas torres, e pôs em elas boo *regimento*», II, 4, §8, 4. (2)

REGION, REGIAM, s. f. 'região': «fezerom sembrante de se tornar a sua *regionm*», II, 8, §4, 3. *regiões*, «Todalas cidades e *regiões* de França», II, 18, §3, 3. *regiam*, «arribou em hua *regiam*», III, 9, §4, 6. (14)

REGNAR, ver *reinar*.

REGNO, ver *reino*.

REGRADA, s. f. 'regimento' «filharom aquela *regrada* que ficara pera guardar as tendas», II, 7, §7, 1. (2)

REGRAR, v. tr. 'alinhar (o regimento)': «A campina era assaz larga (...) tanto que bem podiam *regrar* suas aazes», II, 4, §8, 3. (4)

REGUARDA, RIGUARDA, s. f. 1. 'retaguarda': «os que estavam na sua *reguarda* tornarom», II, 2, §14, 4. 2. 'guarda': «forom todas em salvo, senom soamente a sua que era assi como *reguarda* das outras», III 15, §44, 1. *riguarda*, «ferirom na *riguarda*», II, 21, §4, 4. (8)

[REGUARDAR], v. tr. 1. 'olhar com atenção': «*reguardavam* e faziam fortes suas redeas», III, 12, §17, 2. 2. 'respeitar': «Vós ouvistes bem que Pompeo nom o *reguardou* quando deu a lei», II, 23, §10, 5. (2)

Formas verbais:

ind. imp. 6 p. *reguardavam*, III, 12, §17, 2.

ind. perf. 3 p. *reguardou*, II, 23, §10, 5.

REGUARDO, s. m. 'cuidado': «nom deve entrar em batalha sem algũu *reguardo* e cuidado de si meesmo», III, 10, §18, 7.

REI, EL-REI, s. m. 'rei': «donde Juba era *rei*», III, 18, §1, 1. *reis*, «seus antecessores forom *reis*», II, 13, §2, 2. *el-rei*, «Mais *el-rei* lhe deu hũa tam grande punhada», II, 18, §48, 4. *rex*, «traze-me acorro de *rex* e duques de todalas comarcas», III, 2, §8, 2. (189)

REIGAR, v. intr. 'arraigar, lançar raízes': «ca a quẽetura he tam grande que (...) vinhas e arvores nom poderiam *reigar*», III, 14, §23, 5.

REINADO, s. m. 'reinado': «aos triinta e seis anos do seu *reinado*», I, 10, §5, 12. (2)

REINAR, REGNAR, v. intr. 'reinar': «eu quisera ante morrer *reinando* vossa onra», III, 13, §5, 5; «em Ethiopia *regnavam* as mulheres assi como os homẽes», III, 9, §3, 3. (21)

Formas verbais:

ind. imp. 6 p. *reinavam*, II, 12, §3, 1.
regnavam, III, 9, §3, 3.

ind. perf. 3 p. *reinou*, III, 13, §22, 5.
regnou, I, 9, §11, 5.

inf. imp. *reinar*, I, 10, §11, 2.
regnar, I, 10, §12, 1.

ger. *reinando*, III, 13, §5, 5.

REINHA, ver *rainha*.

REINO, REGNO, s. m. 'reino': «Pompeo, teu genro, te quer lançar do *reino*», III, 1, §6, 1. *reinos*, «esguarda a lealdade dos *reinos* que som sô meu poder», III, 13, §13, 5. *regno*, «ele nom queria deixar o *regno*», I, 10, §13, 7. *regnos*, «senhor de cidades e *regnos*», III, 10, §16, 1. *regnus*, «tres *regnus* de tres pobos», II, 2, §2, 7. (62)

REITORICA, s. f. 'retórica': «tanto sabia da *reitorica*», III, 12, §15, 1.

[RELATAR], v. tr. 'relatar': «Salustrio, famoso historiôgrafo, a *relata* largamente», I, 8, §1, 1. (2)

RELEGIOM, ver *religiam*.

RELIGIAM, RELEGIOM, s. f. 'religião': «desprezavam a *religiam* dos sacrificios», IV, 3, §9, 1. *relegiom*, «desprezando a *relegiom* dos sacrificios», IV, 3, §3, 2. (2)

[RELUZIR], v. intr. 'reluzir': «Todos os mares *reluziam* dos seus signaaes», III, 2, §6, 13.

REM, s. f. 'coisa', coisa nenhuma': «nom ha *rem* que eu nom fizesse», III, 15, §50, 8; «mais nom foi *rem* a comparaçom dos de Monde», III, 19, §14, 2. (8)

REMANENTE, s. m. 'resto': «em todo o *remanente* daqueles nunca hi mais tornou». I, 8, §56, 3; «todo o *remanente* do ano», I, 9, §7, 4. (4)

[REMAR], v. intr. 'remar': «*rememos* contra vento», III, 14, §13, 2.

REMEDIO, s. m. 'remédio': «outro *remedio* lhe nom posso fazer», II, 2, §19, 4. (3)

[REMO], s. m. 'remo': *remos*, «hũu pequeno batel que bem podia hir com dous *remos*», III, 15, §13, 3. (2)

REMOIDO, adj. 'removido, tirado': «hũu poderio que cada hũu ano era *remoido*», II, 2, §15, 3. (2)

[RENDIA], s. f. 'renda, tributo': *rendas*, «se me convem abaixar minhas *rendas* e meu tributo» II, 3, §15, 4. (2)

RENDER (SE), v. tr. e refl. 'render(-se)': «eu te *renderei* graças e gualardões», II, 3, §15, 8; «nom se *rendeo* com medo», III, 5, §4, 4. (90)

Formas verbais:

ind. pres. 3 p. *rende*, II, 3, §12, 2.

5 p. *rendeas*, II, 6, §12, 2.

ind. imp. 3 p. *rendia*, II, 11, §22, 3.

6 p. *rendiam*, II, 9, §1, 6.

ind. perf. 3 p. *rendeo*, III, 5, §4, 4.

6 p. *renderom*, II, 7, §4, 1.

ind. mqperf. 3 p. *rendera*, II, 21, §15, 3.

ind. fut. 1 p. *renderei*, II, 3, §15, 8.

imper. 1 p. *rende-te*, III, 18, §17, 2.

2 p. *rendee-vos*, III, 15, §55, 4.

conj. pres.	4 p. <i>rendamos</i> , II, 18, §79, 4.
	6 p. <i>rendam</i> , II, 4, §32, 3.
conj. imp.	3 p. <i>rendesse</i> , II, 18, §80, 1.
	6 p. <i>rendessem</i> , II, 4, §14, 2.
inf. pes.	4 p. <i>rendermos</i> , II, 16, §79, 6.
	6 p. <i>renderem-se</i> , II, 18, §40, 2.
inf. imp.	<i>render</i> , II, 12, §28, 2.

RENDIÇOM, s. f. 'rendição': «des que lhe ouve sua *rendiçom* pagada», V, 2, §29, 1. (5)

RENDIDO, adj. 'rendido, entregue': «O castelo (...) nom deve seer *rendido* a hũu soo cidadãao» III, 2, §5, 3. *rendidas*, «muitas cidades (...) eram *rendidas* a Publius Crassus», II, 4, §34, 1. (5)

REMEMBRANÇA, s. f. 'lembrança': «a antiga vertude dos Clutões seja sempre na sua *renembrança*», II, 2, §12, 4. (4)

RENOVADO, adj. v. 'renovado': «ali foe o jogo *renovado*», II, 7, §1, 5. (2)

RENOVAR, v. tr. I. 'renovar': «muitas cidades tiinham conselho de *renovar* guerra», II, 19, §1, 2
2. erro de tradução do fr. '*li rova*': «*renovon-o* a sofrertam feas novas», III, 14, §14, 1. (3)

REPARAR, v. tr. I. 'reparar, consertar': «fezessem *reparar* aquelas velhas», II, 11, §1, 2. 2. v. refl. 'restabelecer-se': «eles se *repararóm* de gente», II, 18, §68, 3. (5)

Formas verbais:

ind. perf.	3 p. <i>reparou</i> , I, 6, §1, 1.
ind. fut.	6 p. <i>repararóm</i> , II, 18, §68, 3.
inf. imp.	<i>reparar</i> , II, 11, §1, 2.

[REPARTIDO], adj. 'repartido': *repartidos*, «Os averes filhados e *repartidos* polos soldadeiros», II, 4, §33, 6. (2)

REPARTIR, v. tr. 'repartir': «Quando tiinha muito triigo *repartia-o* sem conto e sem medida» II, 23, §7, 5. (12)

Formas verbais:

ind. imp.	3 p. <i>repartia-o</i> , II, 23, §7, 5.
	6 p. <i>repartiam</i> , III, 10, §6, 4.
ind. perf.	3 p. <i>repartio</i> , II, 18, §91, 4.
	6 p. <i>repartirom-no</i> , II, 18, §57, 3.
inf. pes.	6 p. <i>repartirem</i> , II, 3, §1, 2.

[REPÊEDER (SE)], v. refl. 'arrepender-se': «os de Monde nom se *repêedian*», III, 19, §5, 3. (2)

Formas verbais:

ind. imp.	6 p. se <i>repêedian</i> , III, 19, §5, 3.
ind. perf.	3 p. se <i>repêedeeo</i> , III, 19, §15, 2.

REPORTADO, adj. 'levado, tornado': «que me seja *reportado* a mal o serviço que eu faço», III, 2, §5, 10.

REPOSTA, RESPOSTA, s. f. 'resposta': «por ouvir *reposta* das cousas», III, 14, §29, 1. *repostas*, «soiam a dar as *repostas*», III, 9, § 5, 2. *resposta*, «Tal *resposta* deu Cesar», II, 18, § 46, 1. (98)

REPOUSAR, v. intr. 'repousar': «Cesar *repousou* hũu tempo», II, 18, §34, 1. (4)

Formas verbais:

ind. perf. 3 p. *repousou*, II, 18, § 34, 1.

inf. imp. *repousar*, Prol. § 2, 8.

REPOUSO, s. m. 'repouso': «longamente *teverom em repouso*», III, 1, § 5, 4 (12)

REPREENDER, ver *reprender*.

REPREHENDER, ver *reprender*.

REPRENDER, REPREENDER, [REPREHENDER], I. v. intr., 'repreender': «o podia sua consciencia *repreender*», III, 12, §51, 3; «por que o algũus Judeus *reprendiam* desta crueldade», I, 10, §5, 6; «Cesar os culpou e *reprehendeo* mui sanhudamente», II, 2, §15, 5. 2. v. tr. 'tomar': «Empero tal conselho nom he de *reprender* em tal caso», II, 12, §10, 4. (11)

Formas verbais:

ind. imp. 6 p. *reprendiam*, I, 10, §5, 6.

ind. perf. 3 p. *reprendeo*, II, 2, §19, 6.

reprehendeo, II, 2, §15, 5.

inf. imp. *reprender*, II, 18, §10, 2.

repreender, III, 12, §51, 3.

[REPRESENTAR], v. tr. 'representar': «esta imagem *representava* a terra de Roma», III, 1, §2, 4.

REPROCHA, s. f. 'censura': «ja a minha linhagem nom avera *reprocha*», III, 18, §18, 3. (2)

REPROCHAR, v. tr. 'censurar': «lhe ousavam mais *reprochar* o mal de sua mancebia», IV, 2, §5, 2.

Formas verbais:

ind. imp. 6 p. *reprochavam*, IV, 2, §1, 2.

inp. imp. *reprochar*, IV, 2, §5, 2.

REQUERER, I. v. tr. 'pedir, requerer': «*requeremos-te* que entres em esta vila», III, 13, §6, 2. 2. 'pedir, exigir': «tanto lhe *requererom* que ele fez justiça», II, 21, §23, 3; «*requeria* os seus de bem fazer», III, 19, §18, 3; «Gaio a amava muito tambem, mais nunca a *requerera* de vilania», III, 19, §10, 2. (27)

Formas verbais:

ind. pres.	1 p. <i>requeiro</i> , III, 15, §15, 6.
	<i>requero</i> , II, 3, §1, 3.
	4 p. <i>requeremos</i> , III, 13, §6, 2.
6 p.	<i>requerem</i> , II, 2, §12, 4.
	ind. imp.
3 p.	<i>requeria</i> , II, 4, §13, 3.
	6 p. <i>requeriam</i> , II, 2, §27, 5.
ind. perf.	3 p. <i>requereo</i> , I, 10, §12, 1.
	6 p. <i>requererom</i> , I, 3, §14, 5.
ind. mqperf.	3 p. <i>requerera</i> , III, 19, §10, 2.
conj. pres.	2 p. <i>requiras</i> , III, 13, §14, 5.
conj. imp.	3 p. <i>requererse</i> , II, 23, §5, 2.
inf. pes.	5 p. <i>requererdes</i> , II, 12, §18, 5.
inf. imp.	<i>requerer</i> , II, 7, §2, 6.
ger.	<i>requerendo</i> , II, 14, §4, 2.

REQUERIDO, adj. v. «requerido, solicitado»: «mais fui *requerido* e rogado dos Franceses», II, 3, §15, 2. *requeridas*, «tregoa per eles meesmos *requeridos*», II, 8, §13, 1. (3)

REQUERIMENTO, s. m. 'requerimento, solicitação': «perdoou aos de Sêes, a *requerimento* dos d'Oscum», II, 14, §4, 3. *requerimentos*, «per fremosos *requerimentos* e per ameaças», III, 18, §9, 3. (5)

REQUESTA, s. f. 'solicitação, desafio': «Cesar foi asaz ledo de sua *requesta* e tomou hũa lança forte e rija», III, 18, §12, 5. (9)

[RESONAR], v. intr. 'ressoar': «montes e vales *resonarom* com seu apupar», III, 18, §7, 1.

RESPEITO, 1. s. m. 'opinião, conceito': «sabe alongar e trigar seus feitos segundo melhor *respeito*», III, 12, §16, 7. 2. loc. *em respeito de*, 'por deferência a': «fez refazer *em respeito* dos senadores hũus arcos», I, 6, §8, 1. 3. loc. *a respeito de* 'em comparação com': «os Romãos eram tam poucos *a respeito deles*», II, 5, §4, 4. (3)

RESPONDER, v. intr. 'responder': «aqui nom quer *responder*», III, 9, §5, 5. (56)

Formas verbais:

ind. pres.	3 p. <i>responde</i> , II, 12, §18, 4.
ind. imp.	3 p. <i>respondia</i> , III, 9, §5, 6.
ind. perf.	3 p. <i>respondeo</i> , II, 2, §13, 1.
	6 p. <i>responderom</i> , II, 4, §4, 2.
conj. imp.	3 p. <i>respondesse</i> , II, 13, §6, 2.
inf. imp.	<i>responder</i> , III, 9, §5, 5.

RESPOSTA, ver *reposta*.

RESSURGIDO, adj. v. 'ressurgido, ressuscitado': «como se Anibal, o rei d'Africa, fosse *ressurgido*», III, 1, §7, 4.

[RESSURGIR], v. intr. 'ressuscitar': «eu cuido que Brano, o primeiro, *ressurgio*», II, 21, §9, 9.

RETADO, adj. v. 'acusado': «por tal que o ospede nom fosse retado de vilania», IV, 2, §9, 2. *retados*, Hepidoriis e Bridomarus som *re ados* de traíçom», II, 18, §40, 2. (2)

RETAR, v. intr. 'acusar': «*retar* de traíçom», I, 6, §9, 2. (3)

Formas verbais:

ind. pres. 5 p. *retaaes*, II, 18, §23, 2.
inf. imp. *retar*, I, 6, §9, 2.

RETEER, RETER, I. v. tr. 'reter': «nom me *retenham* meu tributo», II, 3, §15, 3. 2. v. refl. 'retirar-se': «Por esso *se reteverom*. Achilas e sua gente, pera dentro da cidade», III, 15, §42, 4. (27)

Formas verbais:

ind. perf. 3 p. *reteve*, I, 8, §39, 8.
6 p. *reteverom*, III, 15, §42, 4.
conj. pres. 6 p. *retenham*, II, 3, §15, 3.
conj. imp. 6 p. *retevessem*, II, 23, §7, 3.
imp. pes. 6 p. *reteerem*, III, 1, §1, 1.
inf. imp. *reteer*, III, 14, §4, 2.
reter, I, 8, §39, 28.

[RETENIR] [RETINIR], v. intr. 'retinir, ressoar': «toda a ribeira *retenia* dos golpes», III, 5, §11, 8; «seu escudo *retinia* dos grandes golpes», III, 11, §12, 2. (7)

Formas verbais:

ind. imp. 3 p. *retenia*, III, 5, §11, 8.
retinia, III, 11, §12, 2.
6 p. *reteniam*, III, 12, §27, 1.

RETER, ver *reteer*

RETHEUDO, adj. v. 'retido': «quando se vio assi *retheudo*», II, 21, §11, 2. *retheudos*, «polos messegeiros que eram *retheudos*», II, 8, §14, 2. *retheudas*, «Quando os de Marselha virom algias das suas naaos assi *retheudas*, III, 5, §11, 5. (8).

RETIDO, adj. 'derretido': «lançarom-lhe ouro *retido* pola boca», II, 23, §4, 2.

RETINIR, ver *retenir*.

RETORCER, v. tr. 'torcer, afligir': «o temor de Cesar os fazia *retorcer* seus corações», III, 2, §2, 3.

RETORNAR(SE), v. intr. e refl. 'retornar, voltar': «ouvesse esperança de *retornar*», II, 2, §4, 3: «por esto *se retornarom* Achilas e os outros cavaleiros», III, 15, §29, 3. (4)

Formas verbais:

ind. perf. 6 p. *retornarom*, III, 15, §29, 3.
inf. imp. *retornar*, II, 2, §4, 3.
ind. mqperf. comp. 6 p. *tiinham retornados*, II, 16, §7, 1.

RETORTO, adj. 'retorcido': «hũa corda longa, forte, de fio *retorto*», III, 15, §51, 2.

RETRAHER (SE), [RATRAIR], [RETRAIR], v. intr. e refl. 'retrair-se, voltar atrás': «eles *se retraherom* pera os seus», III, 18, §14, 6; «fezerom seus homens *retraher* atras», II, 12, §20, 6; «os seus lhe faziam praça e *se ratraiam*», III, 2, §4, 5. (16)

Formas verbais:

ind. imp.	6 p. <i>ratraiam</i> , III, 2, §4, 5.
ind. perf.	6 p. <i>retraherom</i> , III, 5, §8, 1.
conj. imp.	6 p. <i>retrahessem</i> , III, 5, §8, 2.
cond.	3 p. <i>retrairia</i> , III, 12, §50, 1.
inf. pes.	6 p. <i>retraherem</i> , III, 11, §8, 2.
imp. imp.	<i>retraher</i> , II, 12, §20, 6.

[RETRAIDO], adj. v. 'obrigado a recuar': «foram *retraidos* hũm pedaço por detras», II, 18, §64, 2. (2)

RETRAITA, RETREITA, RETRETA, s. f. 'retirada': «tangerom a *retrai*ta», II, 21, §28, 1; «tornar ao sũo da *retreita*», II, 18, §54, 1; «ele meesmo tangeo a *retrete*», III, 11, §23, 3. (5)

RETREITA, ver *retrai*ta.

RETRETA, ver *retrai*ta.

REVEL, adj. 'rebelde': «querera seer *revel* e fora ocasiom de desacordo», III, 15, §60, 3.

REVELAR(SE), v. intr. e refl. 'rebelar-se': «eles *se revelaron*», IV, 2, §30, 5; «temia que França lhe *revelasse*», II, 11, §5, 2. (8)

Formas verbais:

ind. imp.	6 p. <i>revelavam</i> , II, 10, §19, 1.
ind. perf.	6 p. <i>revelaron</i> , IV, 2, §30, 5.
conj. imp.	3 p. <i>revelasse</i> , II, 11, §5, 2.
inf. imp.	<i>revelar</i> , II, 12, §20, 5.

REVERENÇA, s. f. 'acatamento': «Fazia grande *reverença* ao direito», III, 14, §15, 2. (3)

REVEZAR (SE), v. refl. 'revezar-se': «ante lhe conviinha a manteer a peleja sem *se revezar*», II, 5, §4, 4. (2)

REVOLTA, s. f. 'revolta': «Quando aquela *revolta* e aquela conjuraçom foe apagada», I, 4, §1, 1. *revoltas*: «Julio moveria novas *revoltas* em Roma», I, 3, §4, 5. (3)

REVOLTOSO, adj., 'revoltoso, revolucionário': «Marcus Crassus (...) homem *revoltoso*», I, 3, §3, 7. (2)

REVOLVER, v. tr. e refl. 'voltar atrás, volver': «nom podiam fogir nem *se revolver*», III, 15, §56, 4; «fortuna assi *revolveo* sua roda», III, 6, §13, 5. (3)

Formas verbais:

- ind. perf. 3 p. *revolveo*, III, 6, §13, 5.
- inf. imp. *revolver*, III, 15, §56, 4.

REX, ver *rei*.

RIBA, s. f. 'riba, arriba': «era preto da *riba* do mar», III, 15, §40, 1. *ribas*, «onde som as *ribas* baixas», III, 15, §24, 6. (14)

RIBEIRA, s. f. 1. 'terra marginal': «os cavaleiros saltarom em terra para defender a *ribeira*», II, 11, §18, 5. 2. 'ribeiro, rio': *ribeiras*, «Duas *ribeiras*, hũa que chamam Marne e outra Saine», II, 1, §1, 4. (78)
Ver *ribeiro*.

RIBEIRO, s. m. 'rio': «nom quiserom passar o *ribeiro*», II, 4, §10, 3. (3)
Ver *ribeira*.

RICO, [RIQUA], adj. 'rico': «Bem se podia entom chamar mais *rico* que toda Roma», III, 3, §9, 4: «Estabeleceo que nehũu *rico* homẽe nom desse seu gaado», IV, 1, §6, 3. *ricos*, «os homẽes *ricos*», IV, 1, §6, 7. *rica*, «a primeira mulher de Julio Cesar (...) a qual era (...) muito *rica*», I, 2, §3, 1. *ricas*, «avia hi asaz de *ricas* obras», III, 15, §10, 3. *riquas*, «lhe deu *riquas* doas», I, 10, §11, 2. (33).

[RIGOROSO], adj. 'rigoroso, severo': *rigorosa*, «nom façaes sobre meu irmãoo tam *rigorosa* justiça», II, 2, §19, 3. (2)

RIGUARDA, ver *reguarda*.

[RIIR (SE)], v. intr. e refl. 'rir(-se)': «o senhor chorava e os servidores *riiam*», III, 15, §9, 1; «Lenios *se riio* e ferio Dedier», III, 14, §7, 5. (5)

Formas verbais:

- ind. imp. 6 p. *riiam*, III, 15, §9, 1.
- ind. perf. 3 p. *riio*, III, 14, §7, 5.
- 6 p. *riirom*, IV, 2, §5, 4.
- ger. *riindo*, IV, 3, §3, 3.

RIISO, s. m. 'riso': «sem todo *riiso* e alegria», III, 1, §22, 13.

RIJAMENTE, adv. 'rijamente, fortemente': «ferirom-se tam *rijamente* aos dentes», III, 12, §37, 3. (7)
Ver *rijo*.

RIJO, 1. adj. 'rijo, forte': «hũa corda mais forte que bem podia teer hũu homem *rijo*», III, 15, §51, 2. *rijos*, «seus homẽes eram mui *rijos*», III, 16, §1, 4. *rija*, «e a espada, como viinha *rija*, cortou dele quanto achou», II, 21, §9, 14. *rijas*, «as pernas *rijas* e redondas», III, 11, §19, 1. 2. adv. 'rijamente, fortemente': «feria os outros cavalos tam *rijo*», III, 11, §19, 1. (28)
Ver *rijamente*.

RIMOS, s. m. 'versos, rimas': «Valerio Catulo fez *rimos* del com grande reprocha», IV, 2, §28, 3.

RIO, s. m. 'rio': «forom ao longo do Egipto ataa Ethiopia, polo *rio*», III, 15, §61, 2. *rios*, «metem-se nos booscas e nos *rios*», II, 20, §13, 3. (83)

RIQUAS, ver *rico*.

RIQUEZA, s. f. 'riqueza': «aver aquela *riqueza* pera si», III, 15, §19, 2. *riquezas*, «a cobiça de suas *riquezas* os sustinha», II, 16, §4, 1. (31)

[ROÇADOIRA], adj. 'roçadoira, própria para cortar mato': *roçadoiras*, «fouces *roçadoiras* e picões d'aceiro», II, 18, §86, 1.

ROCHA, s. f. 'rocha': «cercado de tam alta *rocha* e brava», II, 21, §18, 2. *rochas*, «nas *rochas* da ilha», III, 7, §3, 3. (36)

RODA, s. f. 'roda': «fortuna assi tiinha mudada sua *roda*», III, 12, §13, 2. *rodas*, «as *rodas* das carretas», II, 2, §25, 3. (11)

ROGADO, adj. v. 'suplicado': «fui requerido e *rogado* dos Franceses», II, 3, §15, 2.

ROGAR, v. intr. 'gogar, suplica': «*rogarom-lhe* que lhes desse acorro», II, 9, §1, 6; «Cesar o *rogava* de se render», III, 18, §18, 1. (56)

Formas verbais:

ind. pres.	1 p. <i>rogo</i> , III, 10, §19, 8.
	4 p. <i>rogamos-te</i> , III, 13, §6, 2.
	6 p. <i>rogam</i> , II, 2, §10, 3.
ind. imp.	3 p. <i>rogava</i> , III, 18, §18, 1.
	6 p. <i>rogavam</i> , II, 12, §17, 4.
ind. perf.	3 p. <i>rogou</i> , II, 18, §18, 2.
	6 p. <i>rogarom</i> , III, 8, §9, 4.
	<i>rogaram</i> , I, 2, §4, 5.
conj. pres.	2 p. <i>rogues</i> , III, 10, §18, 5.
conj. imp.	6 p. <i>rogassem</i> , II, 22, §6, 1.
inf. imp.	<i>rogar</i> , II, 4, §14, 3.
ger.	<i>rogando</i> , III, 1, §17, 3.
ind. pres. comp.	5 p. <i>avees rogado</i> , I, 2, §4, 7.

ROGO, s. m. 'rogo, súplica': «lhe perdouo Sila a *rogo* das virgêes», I, 2, §4, 4. *rogos*, «prestes a ouvir os *rogos* de Cesar», III, 12, §16, 9. (5)

ROMÃO, adj. 'romano': «hũu consul *romão*», II, 2, §6, 3. *romãos*, «os feitos dos *Romãos*». Prol., §3, 1. *romão*, «aa cavalaria *romão*». II, 12, §13, 1. *romãos*, «a governança das cousas *romãos*». III, 12, §16, 9.

ROMPENTE, adj. 'rompente, que investe': «o escudo vermelho com o grifo *rompente*», III, 16, §2, 7.

ROMPER, v. tr. 'romper': «*rompeo* o vestido», II, 21, §11, 2; «*romperom* a primeira aaz», II, 3, §24, 2. (21)

Formas verbais:

- ind. pres. 6 p. *rompem*, III, 15, §22, 5.
- ind. perf. 3 p. *rompeo*, II, 21, §11, 2.
- 6 p. *romperom*, II, 3, §24, 2.
- conj. imp. 3 p. *rompesse*, III, 14, §38, 2.
- 6 p. *rompessem*, II, 18, §87, 2.
- inf. imp. *romper*, II, 18, §83, 1.

ROSTRO, s. m. 'rosto, frente': «ele virou o *rostro* a hũu cabo», II, 3, §23, 7. *rostros*, «parecia bem em seus *rostros*», III, 1, §17, 2. 2. loc. 'de frente': «veo a ele *de rostro*», III, 8, §10, 3. (23)

ROTA, s. f. 'caminho (fr. *route*)': «saio primeiro da *rota*», III, 16, §2, 1.

ROTO, adj. 'roto': «a cabo de tres meses foe *roto* hũu pedaço», I, 10, §17, 1. *rota*, «aviam já *rotu* a avenguarda», II, 4, §21, 2. (6)

ROUBADO, adj. v. 'roubado': «o thesouro de Roma seja *roubado* em esta guisa», III, 3, §7, 3. *roubados*, «templos *roubados*», IV, 2, §10, 4. *roubada*, «a cidade de Roma seja *roubada*», II, 3, §7, 6. *roubadas*, «quantas casas e templos hi ouve *roubadas?*», III, 10, §2, 2. (6)

[ROUBADOR], adj. 'roubador': «cavaleiros *roubadores* de batalha e de guerra», II, 6, §11, 3. (6)

[ROUBAMENTO], s. m. 'roubo': *roubamentos* «*roubamentos* dos templos e honradas casas», I, 8, §39, 10. (2)

Ver *roubo*.

ROUBAR, v. tr. e intr. 'roubar': «*roubou* aqueles pomos», III, 14, §20, 3; «se Cesar nos *rouba* e nos faz proves», III, 3, §8, 6. (15)

Formas verbais:

- ind. pres. 3 p. *rouba*, III, 3, §8, 6.
- ind. imp. 6 p. *roubavam*, II, 21, §1, 2.
- ind. perf. 3 p. *roubou*, III, 14, §20, 3.
- conj. imp. 3 p. *roubasse*, III, 3, §6, 2.
- inf. pes. 6 p. *roubarem*, III, 14, §28, 3.
- inf. imp. *roubar*, I, 8, §40, 14.
- ger. *roubando*, II, 2, §13, 3.

ROUBO, s. m. 'roubo': «des que ouverom feito este *roubo*», II, 17, §7, 3. *roubos*, «sofreo que o servissem (...) de *roubos* sabudos», IV, 2, §10, 4. (3)

Ver *roubamento*.

ROUPA, s. f. 'roupa': «*nũus sem fio de roupa*», III, 14, §23, 6. *roupas*, «vestiam-se de taae *roupas*», II, 16, §4, 3. (32)

RUA, s. f. 'rua': «nom avia hi casa nem templo nem praça nem rua», III, 1, §19, 6.
ruas, «polas ruas largas», II, 18, §30, 1. (6)

[RUBII], s. m. 'rubi': *rubiiis*, «hûu firmal d'ouro com dous rubiis», III, 15, §17, 5.

RUDE, adj. 'rude, inculto': «por que ele avia de fazer com gente rude», II, 3, §11, 7. (2)

[RUIVO], adj. 'ruivo': *ruivos*, «hûus negros e outros ruivos e outros brancos», III, 15, §16, 6.

S

SA, ver *sua*.

SÃAO, adj. 'são, incólume': «des que foi *são* e pôde cavalgar» III, 17, §9, 5. *sãos*, «virom *sãos* aqueles meemos que cuidavam que eram mortos», II, 18, §42, 6. *são*, «devou sua hoste *são*», II, 5, §6, 6. *sãos*, «aquelas que eram mais *sãos*», II, 10, §12, 2. (13)

SAAR, v. intr. 'sanar, curar': «hu el se fazia *saar* aos solurgiães», III, 18, §29, 4.

SABADO, s. m. 'sábado': «se Pompeio nom avisara do *sabado*», I, 10, §16, 3. (3)

SABEDURIA, s. f. 'sabedoria': «iguaaes em *sabedoria*», II, 15, §3, 3.

SABER, 1. v. tr. 'saber': «*saberia* bem aqueles lugares», II, 18, §85, 1; «hûu pomar mui ascondido que ele *sabia*», II, 21, §11, 8. (262)

Formas verbais:

ind. pres.	1 p. <i>sei</i> , II, 2, §19, 2.
	2 p. <i>sabes</i> , II, 3, §16, 3.
	3 p. <i>sabe</i> , II, 3, §15, 8.
	4 p. <i>sabemos</i> , II, 21, §12, 2.
	5 p. <i>sabees</i> , II, 2, §2, 6.
	6 p. <i>sabem</i> , II, 2, §19, 3.
ind. imp.	3 p. <i>sabia</i> , II, 18, §64, 2.
	6 p. <i>sabiam</i> , II, 5, §5, 2.
ind. perf.	3 p. <i>soube</i> , II, 10, §12, 2.
	6 p. <i>souberom</i> , II, 18, §57, 3.
ind. mqperf.	3 p. <i>soubera</i> , IV, 1, §2, 3.
	6 p. <i>souberom</i> , III, 15, §44, 2.
ind. fut.	1 p. <i>saberei</i> , III, 10, §19, 6.
	<i>saber-vos-ei</i> , III, 13, §9, 4
	3 p. <i>saberá</i> , III, 12, §11, 5.
	4 p. <i>saberemos</i> , II, 8, §11, 3.
	5 p. <i>saberees</i> , II, 21, §9, 3.
imper.	1 p. <i>sabe</i> , III, 2, §6, 8.
	2 p. <i>sabee</i> , III, 13, §7, 2.
conj. pres.	1 p. <i>saiba</i> , III, 10, §19, 5.
	3 p. <i>saiba</i> , II, 13, §6, 5.
	6 p. <i>saibam</i> , I, 8, §40, 38.

- conj. imp. 3 p. *soubesse*, II, 12, §2, 2.
 6 p. *soubessem*, II, 2, §17, 2.
 conj. fut. 6 p. *souberem*, II, 17, §1, 2.
 cond. 3 p. *saberia*, II, 18, §85, 1.
 5 p. *saberieeis*, III, 14, §7, 4.
 inf. pes. 3 p. *saber*, IV, 1, §7, 1.
 6 p. *saberem*, II, 18, §28, 3.
 inf. imp. *saber*, II, 4, §2, 3.
 ger. *sabendo*, III, 12, §14, 2.
 2. s. m. 'saber': «por seu siso e *saber*», II, 18, §59, 3. (60)

[SABIDO], adj. v. 'sabido': *sabidas*, «destas cousas por si som *sabidas*», III, 2, §6, 14.
 Ver *sabudo*.

SABILA, ver *sibila*.

SABOR, s. m. 'vontade': «de guisa que eles nom ouvessem *sabor* de o receber na terra», II, 21 §1, 3.

SABUDO, adj. v. 'sabido': «foe *sabudo* que ele se vestira hũu dia como molher», I, 5, §2, 2. *sabudos*, «o servissem de roubos *sabudos*», IV, 2, §10, 4. *sabuda*, «esta batalha foe *sabuda*», II, 3, §25, 1. *sabudas*, «Estas novas foram logo *sabudas*», II, 18, §3, 3. (9).

SABUGO, s. m. 'sabugueiro': «ramo de *sabugo*», III, 17, §4, 9.

[SACERDOTE], s. m. 'sacerdote': *sacerdotes*, «outros *sacerdotes* da cidade», I, 1, §4, 3. (3)

[SACO], s. m. 'saco': *sacos*, «a gente de Cesar tinham *sacos* de palha», III, 14, §3, 5. (2)

SACRIFICAR, v. tr. e intr. 'sacrificar, imolar': «*sacrificarei* e queimarei em o sepulcro», III, 14, §13, 4; «*sacrificava* os ignocentes», II, 15, §6, 2. (8)

Formas verbais:

- ind. imp. 3 p. *sacrificava*, IV, 3, §2, 4.
 ind. perf. 3 p. *sacrificou*, IV, 2, §32, 1.
 ind. fut. 1 p. *sacrificarei*, III, 14, §13, 4.
 inf. imp. *sacrificar*, II, 15, §6, 1.

SACRIFICIO, s. m. 'sacrifício': «se o *sacrificio* era de ladrom», II, 15, §6, 2. *sacrificios*, «Bispos eram aqueles que tinham encárgo dos *sacrificios*», I, 1, §4, 5. (42)

[SACRILEGIO], s. m. 'sacrilégio': *sacrilegios*, «nom engeitava rem de certos *sacrilegios*», IV, 2 §10, 4.

[SACUDIR], v. tr. 'sacudir': «Entom *sacudio* o escudo», III, 11, §12, 4. (2)

Formas verbais:

- ind. perf. 3 p. *sacudio*, III, 11, §12, 4.
 conj. imp. 3 p. *sacudisse*, III, 11, §13, 1.

SAGES, adj. 'sábio': «hũu cavaleiro mui *sages* de guerra», II, 2, §20, 4. (18)

SAGESMENTE, adv. 'sabiamente, sensatamente': «mandou suas leteras a Cesar que andasse *sagesmente*», II, 12, §26, 2. (4)

SAGEZA, s. f. 'sabedoria, sensatez': «seguiam melhor seus encaļos com mais *sageza*», II, 20, §7, 3.

SAGRADO, adj. 'sagrado': «ouve seu altar *sagrado*», IV, 3, §11, 1.

SAGRAMENTO, s. m. 'sacramento, juramento': «aliou-o a si per *sagramento*», III, 3, §3, 2. *sagramentos*, «acustumados a mentir e britar fê e *sagramentos*», III, 13, §14, 15.

SAIA, s. f. 'saia': «tomou-o pola *saia* com ambalas mãaos», IV, 3§, 4, 3.

SAIDA, s. f. 'saída': «foe muito dovidosa aquela *saida* dos Romãaos», II, 10, §7, 1. *saidas*, «guardava as *saidas* da terra», III, 15, §58, 4. (9)

[SAIDO], adj. v. 'saído': *saidos*, «Os que eram *saidos* d'Alisa entraram no castelo», II, 18, §82, 7. (4)

[SAINHA], s. f. 'sainha, vestimenta': *sainhas*, «os moços (espedaçavam) suas *sainhas*», IV, 3, §6, 4.

[SAIO], s. m. 'saio, vestimenta': *saio*s, «husava *saio*s largos», IV, 2, §1, 4.

SAIR, i. v. intr. 'sair': «*sairom* a eles de sospeita», II, 10, §13, 5; «se nom podesse sofrer o combate, *sair-se-hia* das lices», II, 18, §88, 1. (196)

Formas verbais:

ind. pres.	3 p. <i>saae</i> , III, 14, §47, 4. <i>sai-lhe</i> , III, 6, §7, 6.
ind. imp.	3 p. <i>saia</i> , II, 15, §4, 3. 6 p. <i>saian</i> , II, 10, §15, 3.
ind. perf.	1 p. <i>sai</i> , III, 12, §1, 3. 3 p. <i>saio</i> , II, 21, §9, 14. 5 p. <i>saistes</i> , II, 2, §27, 3. 6 p. <i>sairom</i> , II, 4, §13, 2.
ind. mqperf.	3 p. <i>saira</i> , II, 17, §8, 1. 6 p. <i>sairam</i> , II, 18, §22, 5.
ind. fut.	4 p. <i>sairemos</i> , III, 19, §9, 5.
imper.	2 p. <i>saae</i> , II, 10, §6, 3.
conj. pres.	4 p. <i>saiamos</i> , III, 19, §9, 5.
conj. imp.	3 p. <i>saisse</i> , II, 4, §11, 2. 6 p. <i>saissem</i> , I, 10, §24, 4.
cond.	3 p. <i>sair-se-hia</i> , II, 18, §88, 1.
inf. pes.	6 p. <i>sairom</i> , II, 18, §28, 3.
inf. imp.	<i>sair</i> , II, 18, §47, 1.
ger.	<i>saindo</i> , II, 10, §12, 1.

2. s. m. 'sair': «ao *sair* das naaos», II, 10, §7, 1. (21)

SAIVA, s. f. 'saliva': «molhava os nembros de sua *saiva*», III, 14, §48, 1. (2)

SAL, s. m. 'sal': «comem *sal* e carne», III, 1, §18, 3.

SALA, s. f. 'sala': «hũa camara que era junto, com a *sala*», III, 15, §35, 1.

SALGADO, adj. 'salgado': «foi seu corpo *salgado*», III, 3, §3, 7. *salgada*, «passava-lhe a agua *salgada* polas chagas», III, 13, §23, 1. (3)

SALTAR, v. intr. 'saltar': «fezerom *saltar* Juruguta de hũa dos arcos», I, 6, §8, 2. (4)

SALMIS, SAMITE, s. m. 'tr. do fr. *samins*': «As colchas das camas eram cubertas de purpura e de *salmis* e baldoquins», III, 15, §16, 5. *samite*, «de purpura e de *samite* e de diaspre e doutros panos de sirgo», III, 15, §16, 6. (3)

SALSA, s. f. 'líquido': «beviem da *salsa* de seu sangue mesturado com da agua», III, 5, §11, 8.

[SALTAR], v. intr. 'saltar': «*saltava* mais que hũa cervo», III, 16, §2, 3; «*saltavam* dos carros a fundo», II, 11, §16, 1. (41)

Formas verbais:

ind. pres.	6 p. <i>saltam</i> , III, 1, §11, 7.
ind. imp.	3 p. <i>saltava</i> , III, 16, §2, 3.
	6 p. <i>saltavam</i> , II, 11, §16, 1
ind. perf.	3 p. <i>saltou</i> , IV, 2, §23, 4.
	6 p. <i>saltarom</i> , II, 10, §6, 4.
ind. inqperf.	3 p. <i>saltara</i> , III, 11, §20, 4.
conj. imp.	6 p. <i>saltassem</i> , II, 10, §5, 1.
ger.	<i>saltando</i> , III, 5, §23, 4.

SALVAÇOM, s. f. 'salvação': «nom vejo maneira de *salvaçom*», II, 12, §8, 1. (9)
Ver *salvamento*.

SALVAGÊES, adj. 'selvagem, inculto': «entrar nas terras *salvagêes*», III, 14, §21, 2; «antre homens e bestas *salvagêes*», IV, 1, §3, 1. (12)

SALVAMENTO, s. m. 'salvação': «caírom em desesperaçom que Cesar e os seus podessem aver algũu *salvamento*», II, 4, §24, 4. (4)
Ver *salvaçom*.

SALVANTE, prep. 'excepto': «Outra cousa nom andava buscando, *salvante* comprar sua luxuria», III, 15, §30, 3.

SALVAR, v. tr. 1. 'salvar': «que lhes *salvasse* as vidas», II, 18, §13, 2; «Deus vos *salve* el-rei», IV, 2, §5, 4. 2. v. tr. 'saudar': «Cesar, o ditador, vos *salva*», IV, 1, §5, 3. (30)

Formas verbais:

ind. pres.	3 p. <i>salva</i> , IV, 1, §5, 3.
ind. imp.	6 p. <i>salvavam-se</i> , III, 6, §8, 1.

ind. perf.	3 p. <i>salvou</i> , III, 13, §20, 1.
ind. mperp.	3 p. <i>salvara</i> , II, 18, §43, 1.
conj. pres.	3 p. <i>salve</i> , IV, 2, §5, 4.
conj. imp.	3 p. <i>salvasse</i> , II, 18, §13, 2.
cond.	3 p. <i>salvaria</i> , II, 19, §3, 3.
inf. pes.	3 p. <i>salvar</i> , II, 4, §32, 2.
inf. imp.	<i>salvar</i> , II, 5, §4, 4.

SALVO, I. adj. 'salvo': «hũu gram poboo era *salvo*», III, 6, §14, 3. *salvos*, «que vós sejaes *salvos*», II, 18, §52, 5. *salva*, «sua ligiom será *salva*», II, 12, §4, 7. *salvas*, «fossem todas *salvas* ou condenadas», III, 12, §53, 4. 2. loc. 'a salvo', «cada hũu se posesse *em salvo*», II, 17, §3, 1; «poderiam ajuntar mais gente e pelejar *a seu salvo*», II, 4, §10, 4. 3. loc. prep. 'apesar de, permitido por': «Nenhũu poboo nom pode mais exalçar hũu seu cidadãao do que vós a mim fezeistes *salvo* vossa franqueza», III, 2, §8, 10. *salva*, «Eu meesmo, *salva* minhas honras que sou vosso duque», III, 12, §24, 8. (16).

SAM, adj. 'são': «*Sam* Pedro apostolo», II, 18, §59, 1.

SAMITE, ver *salmis*.

[**SANCO**], s. m. 'sarcófago', tr. do fr. *sarquel*: *sancos*, «Aleixandre tem sepulcro em tua terra e os outros reis antecessores e peramides e *sancos*», III, 13, §22, 6.

SANCTIDADE, ver *santidade*.

SANCTO, ver *santo*.

SANDEU, adj. 'insensato': «mais de *sandeu* ardimento que de sizo», III, 8, §3, 2. *sandeus*, «muito sooes *sandeus*», III, 14, §17, 6. *sandia*, «*sandia* gente, vós fogiis das batalhas», III, 14, §17, 4. (28)

SANDIAMENTE, adv. 'tolamente, insensatamente': «ante se combatiam tam *sandicamente* e tam sem conselho», III, 15, §37, 2. (5)

SANDICE, s. f. 'insensatez': «por *sandice* de gente meuda», II, 10, §8, 3. (17)

[**SANGOENTADO**], adj. 'ensanguentado': *sangoentadas* «eram *sangoentadas* de sangue de homẽes», III, 5, §5, 2.

[**SANGOENTAR**], v. tr. 'ensanguentar': «*sangoentou-lhe* as armas», III, 2, §13, 3.

[**SANGRAR**], v. intr. 'sangrar': «*sangravam-no* em as suas meesmas veas», III, 14, §36, 5.

SANGUE, s. m. 'sangue': «sem espargerdes vosso sangue», II, 18, §23, 2. (88)

SANHA, s. f. 'ira': «ouve gram *sanha*», I, 7, §2, 1. (23)

SANHUDAMENTE, adv. 'iradamente': «Cesar os culpou e reprehendeo mui *sanhudamente*» II, 2, §15, 5. (2)

SANHUDO, adj. 'irado': «Cesar como és *sanhudo*», IV, 2, §6, 6. *sanhudos*, «forom depois *sanhudos*» I, 8, §39, 23. (14)

SANTIDADE, SANCTIDADE, s. f. 'santidade, bondade': «por esto era seu linhagem alteza e *santidade*», I, 5, §1, 3. *sanctidade*, «outras cousas assaz que seus amigos lhe aviam por *sanctidade*», IV, 3, §9, 1. (4)

SANTIFICADO, adj. 'santificado, sagrado': «nom curavam de mais viver por que nom era *santificado*», IV, 3, §9, 1.

SANTO, SANCTO, adj. 'santo': «*santo* Agostinho», IV, 1, §8, 5. *sancto*, «saírom estas santas palavras do *sancto* peito de Catam», III, 14, §17, 2. *santa*, «*Santa* Gemena», II, 18 §59, 1. *sancta*, «*sancta* escriptura», III, 14, §35, 2. *santas*, «saírom estas *santas* palavras», III, 14, §17, 2. (8)

SARSE, adj. 'sábua, tr. do fr. *sage*': «A *sarse* Sabila o avia dito», II, 23, §13, 3.

SASSEENTA, num. 'sessenta': «tinha arredor de si mais de *sasseenta*», III, 18, §16, 3.

SATEENTA, num. 'setenta': «trezentos e *sateenta* e oito mil», II, 2, §28, 1.

SATISFAÇOM, s. f. 'satisfação, contentamento': «por *satisfaçom* dos Seínnes», II, 14, §9, 4. (3)

SAUDAR, v. tr. 'saudar': «os de Marselha nos *saudam*», III, 5, §2, 1. (4)

Formas verbais:

- ind. pres. 6 p. *saudam*, III, 5, §2, 1.
- ind. perf. 3 p. *saudou-o*, IV, 2, §5, 4.
- inf. imp. *saudar*, II, 4, §3, 3.

SAUDE, s. f. 'saude, salvação': «toda a esperança de sua *saude* jazia em seu esforço», II, 4, §33 5 (8)

SAZOM, s. f. 'estação, época': «Cicero, em aquela *sazom* consul», I, 8, §38, 1. (2)

SCIENCIA, s. f. 'ciência, sabedoria': «Aquel provava *sciencia* nos movimentos dos torvôoes» III, 1, §13, 2. *sciencias*, «Em França avia desvairadas *sciencias* e companhias», II, 15 §1, 1.

SCREPVER, ver *escrever*.

SCRIPTO, ver *escripto*.

SE, XE, i. conj. 'se': «*se* o doutra guisa fizesse», I, 10, §5, 8. 2. pron. «O primeiro que *se* coroou e *se* fez chamar rei», I, 10, §2, 2. *xe*, «devarom-nos a Cesar e derom-*xe*-lhes outra vez», II, 18, §14, 3.

SEBE, s. f. 'sebe': «hũa *sebe* de dez pees», II, 12, §19, 1. *sebes*, «*sebes* e barreiras que os Romãaos acustumavam de fazer», III, 19, §15, 1.

SECAR, v. tr. 'secar': «*fez secar* o sangue», III, 13, §22, 4. (9)

Formas verbais:

- ind. pres. 3 p. *seca*, III, 14, §34, 2.
- ind. imp. 3 p. *secava*, III, 14, §36, 3.
- 6 p. *secavam*, III, 6, §12, 2.
- ind. perf. 3 p. *secou*, II, 21, §28, 3.
- conj. pres. 3 p. *seque*, III, 15, §21, 5.
- conj. imp. 2 p. *secasses*, III, 13, §27, 2.
- inf. imp. *secar*, IV, 1, §8, 6

SECO, 1. adj. 'seco' «o rosto era ja *seco*», III, 15, §7, 2. *secos*, «deitarom hi ramos meudos *secos*», IV, 3, §6, 3. *seca*, «a cabeça *seca* e pequena», III, 18, §5, 6. *secas*, «as *secas* siinzas do vosso corpo», III, 13, §25, 6. 2. loc. 'a seco' *em seco*, «Os primeiros forom *em seco*», II, 10, §7, 2. (15)

SECRETAMENTE, adv. 'secretamente': «enviaram *secretamente* messegieiros», II, 18, §66, 4.

[SECRETO], adj. 'secreto': *secretas*, «dizer as cousas *secretas*», III, 15, §21, 1.

SECURA, s. f. 'secura': «os orvalhos que regam a terra de grande *secura*», III, 15, §22, 2.

SEDA, s. f. 'seda': «cuberto de hũa pano de *seda*», III, 18, §8, 2.

Ver *sirgo*.

SEDE, s. f. 'sede': «tevesse perdida parte de sua gente de *sede*», II, 21, §28, 2. (24)

SEEDA, s. f. 'sede, lugar em que alguém se pode sentar': «assi como *seeda* d'ouro antre os senadores e leito d'ouro quando o levavam», IV, 2, §31, 3; «fazer de Troia a *seeda* do emperio», IV, 2, §34, 6. *seedas*, «As *seedas* dos bailios eram vazias», III, 3, §6, 2. (4)

SEER, v. pred. 1. 'ser': «*seerám* aqui ante de quatro dias», II, 12, §4, 6. 2. 'estar (sentado)': «Outrosi *sei* nembrado», III, 15, §26, 11; «hũa dia que ele *sia* a comer», II, 23, §4, 2; «a virom de longe *seer* sobre hũa rocha», III, 12, §6, 1.

Formas verbais:

- ind. pres. 1 p. *som*, II, 12, §13, 3.
- são*, II, 2, §12, 3.
- 2 p. *es*, II, 21, §11, 4.
- 3 p. *he*, III, 8, §13, 2.
- 4 p. *somos*, I, 8, §40, 38.
- 5 p. *sooes*, II, 9, §4, 4.
- sodes*, II, 2, §10, 3.
- 6 p. *som* II, 2, §1, 3.
- ind. imp. 3 p. *era*, I, 10, §15, 3.
- sia*, II, 23, §4, 2.

	6 p. <i>eram</i> , II, 14, §9, 3. <i>heram</i> , II, 4, §20, 3. <i>silam</i> , III, 15, §28, 2.
ind. perf.	1 p. <i>fui</i> , II, 3, §2, 6. 3 p. <i>foi</i> , III, 2, §8, 1. <i>foe</i> , II, 2, §2, 1. 5 p. <i>fostes</i> , III, 1, §7, 3. 6 p. <i>forom</i> , I, 10, §4, 2. <i>foram</i> , II, 18, §60, 3.
ind. mperf.	3 p. <i>fora</i> , III, 2, §3, 1. 6 p. <i>foram</i> , II, 18, §90, 6. <i>forom</i> , III, 16, §9, 5.
ind. fut.	1 p. <i>serei</i> , III, 10, §4, 8. 2 p. <i>serás</i> , I, 5, §3, 8. 3 p. <i>será</i> , III, 12, §15, 4. 4 p. <i>seremos</i> , III, 6, §9, 4. 5 p. <i>serees</i> , II, 3, §13, 5. 6 p. <i>serám</i> , II, 12, §4, 6.
imper.	1 p. <i>sei</i> , III, 15, §26, 11.
conj. pres.	2 p. <i>sejas</i> , III, 1, §8, 3. 3 p. <i>seja</i> , II, 13, §6, 5. 4 p. <i>sejamos</i> , III, 1, §18, 3. 5 p. <i>sejaaes</i> , III, 12, §22, 6. 6 p. <i>sejam</i> , I, 8, §40, 19.
conj. imp.	1 p. <i>fosse</i> , III, 12, §9, 2. 3 p. <i>fosse</i> , II, 15, §2, 2. 4 p. <i>fossemos</i> , III, 18, §18, 2. 5 p. <i>fosseis</i> , III, 7, §5, 4. <i>fossees</i> , I, 8, §40, 37. 6 p. <i>fossem</i> , I, 11, §1, 2.
conj. fut.	2 p. <i>fores</i> , III, 4, §3, 9. 3 p. <i>for</i> , I, 8, §40, 29. 5 p. <i>fordes</i> , III, 2, §6, 10. 6 p. <i>forem</i> , II, 18, §15, 5.
cond.	1 p. <i>seria</i> , II, 18, §20, 3. 3 p. <i>seria</i> , II, 18, §77, 2. 4 p. <i>seriamos</i> , II, 12, §7, 2. 5 p. <i>seriees</i> , III, 12, §30, 5. 6 p. <i>seriam</i> , II, 3, §8, 4.
inf. pes.	3 p. <i>seer</i> , II, 18, §68, 2. 4 p. <i>seermos</i> , II, 18, §31, 4. 6 p. <i>seerem</i> , II, 18, §83, 1.
inf. imp.	<i>seer</i> , II, 21, §9, 2.
ger.	<i>seendo</i> , I, 10, §8, 1.

SEESTRO, adj. 'esquerdo': «polo olho *seestra* ataa o *pESCOÇO*», III, 15, §35, 1. *seestra*, «el tinha sempre a mão *seestra*», III, 15, §57, 6. (24)

SEETA, s. f. 'seta': «deu a cada hũu a sua *seeta*», III, 4, §4, 5. *seetas*, «com dardos e com *seetas*», II, 7, §6, 1. (29)

SEGADO, adj. 'ceifado': «todo o triigo da terra era *segado*», II, 10, §13, 4. (2)

[SEGADOIRO] adj. 'pronto para ceifar': *segadoiros*, «os pães que estavam nos campos nom eram ainda *segadoiros*», II, 2, §15, 1. (2)

SEGAR, v. tr. 'ceifar': «os Romãaos ho aviam d'hir *segar*», II, 10, §13, 5. (3)

SEGNIFICANÇA, SIGNIFICANÇA, s. f. 'significação' «em *segnificança* de grande triunfo», II, 23, §2, 2. *significança*, «as pedras das casas lançavam augua em *significança* que Roma seria em gram trabalho», III, 1, §12, 6. (2)

[SEGNIFICAR], [SEGNEFICAR], v. tr. 'significar': «A candea branca com lho loureiro *segnificam* e he signal», IV, 2, §34, 2; «*segnefica* que tu averás toda a terra», I, 5, §3, 8. (3)

Formas verbais:

- ind. pres. 3 p. *segnefica*, I, 5, §3, 8.
- 6 p. *segnificam*, IV, 2, §34, 2.
- ind. perf. 3 p. *segnificou*, IV, 1, §1, 6.

SEGREDA, adj. 'secreta': «*segreda* esposa do leito d'el-rei», IV, 2, §5, 2.

SEGREDO, s. m. 'segredo': «falar em *segredo*», II, 3, §2, 1. *segredos*, «os Romãaos viram os *segredos* do templo», I, 10, §18, 1. (16)

SEGUIDO, adj. v. 'seguido': «foi melhor *seguido* dos seus», III, 2, §14, 1. *seguidos*, «forom *seguidos* e os mais deles filhados», II, 18, §12, 5.

SEGUINTE, adj. 'seguinte': «a noite *seguinte*», II, 21, §19, 3. (9)

SEGUIR, v. tr. 'seguir': «*seguio*-lhes o encalço mais passo», II, 20, §11, 1; «eu te *seguirei* enquanto viveres», III, 10, §19, 5. (501).

Formas verbais:

- ind. pres. 3 p. *segue*, III, 1, §11, 4.
- 5 p. *seguis*, III, 13, §4, 4.
- 6 p. *seguem*, Prol., 1, §2, 9.
- ind. imp. 3 p. *seguia*, I, 10, §22, 3.
- 6 p. *seguiam*, II, 10, §16, 2.
- ind. perf. 3 p. *seguio*, II, 12, §21, 3.
- 6 p. *seguiram*, I, 10, §10, 2.
- ind. mqperf. 3 p. *seguira*, II, 3, §11, 10.
- ind. fut. 1 p. *seguirei*, III, 2, §17, 4.
- 4 p. *seguiremos*, III, 15, §61, 5.
- conj. pres. 3 p. *siga-me*, II, 16, §3, 3.
- sigua*, III, 2, §17, 5.
- siguamos*, III, 14, §29, 5.

conj. imp.	3 p. <i>seguisse</i> , II, 12, §29, 1.
	6 p. <i>seguissem</i> , II, 17, §5, 2.
inf. imp.	<i>seguir</i> , III, 15, §1, 2.
ger.	<i>seguindo</i> , II, 2, §15, 1.

SEGUNDO, 1. num. 'segundo': «o irmão de Viciatus, ho *segundo* d'Oscum», II, 2, §2, 5. *segunda*, «sua *segunda* mulher», I, 2, §4, 2. *segundas*, «as primeiras da hoste eram passadas; as *segundas* começaram a velar», III, 10, §11, 2. 2. conj. 'segundo': «*segundo* ho tinham hordenado», II, 4, §19, 5.

SEGURAMENTE, adv. 'seguramente, com segurança': «viinde *seguramente* e nom averees mal», III, 14, §22, 4. (11)

[SEGURAMENTO], s. m. '(prova de) segurança': *seguramentos*, «a outros demandava *seguramentos*», II, 11, §6, 5. (2)

SEGURANÇA, s. f. 'segurança, caução': «tomou *segurança* del», III, 16, §8, 2. *seguranças*, «tomarom boas *seguranças* e boos arrefees», III, 17, §9, 5. (18)

[SEGURAR(SE)], v. tr. e refl. 'segurar(-se)': «*segurando-se* em sua pobreza», III, 10, §12, 5; «ele o *segurava*», II, 12, §13, 2. (3)

Formas verbais:

ind. pres.	6 p. <i>seguram</i> , III, 5, §3, 2.
ind. imp.	3 p. <i>segurava</i> , II, 12, §13, 2.
ind. perf.	3 p. <i>segurou</i> , II, 3, §1, 1.
ger.	<i>segurando-se</i> , III, 10, §12, 5.

SEGURO, adj. 'seguro': «forte era e *seguro*», IV, 2, §1, 1; «saio fora *seguro*», III, 10, §12, 4. *seguros*, «por estar mais *seguros* em a vila», III, 15, §12, 1. *segura*, «nom era *segura* cousa andar em o mar», III, 14, §21, 3. *seguras*, «eram *seguras* do vento», III, 2, §7, 3. (64)

SEIIS, ver *seis*.

SEIS, SEIIS, num. 'seis': «aos *seis* dias», II, 2, §9, 5. *seis*, «*seis* pees em alto», II, 18, §9, 2.

SEISCENTOS, num. 'seiscentos': «som seis mil e *seiscentos*», II, 4, §25, 2. *seiscentas*, «*seiscentas* naaos», II, 11, §8, 4.

SEITEMO, ver *septimo*.

SEITENA, ver *setena*.

SELA, s. f. 'sela': «meterom-no na *sela*», III, 16, §6, 6. *selas*, «a agua nom lhes dava polas *selas*», III, 18, §58, 3. (10)

[SELAR] v. tr. 'selar': «os cavaleiros *selarom* seus cavalos», II, 20, §10, 2; «hũu seu cavalo que *tiinha selado*», II, 18, §48, 4.

Formas verbais:

ind. perf. 6 p. *selarom*, II, 20, §10, 2.

ind. mqperf comp. 3 p. *tiinha selado*, II, 18, §48, 4.

SELO, s. m. 'selo': «britarom o *selo* do seu testemunho», IV, 3, §5, 1.

SEM, prep. 'sem': «*sem se* mais levantar», III, 8, §6, 2.

SEMBRANTE, s. m. 'semblante': «sem gemer nem fazer outro maa *sembrante*», III, 13, §20, 11. *sembrantes*, «conhoço tam bem vossos *sembrantes*», III, 12, §22, 10. (46)

SEMEAR, v. tr. 'semeiar, espalhar': «*semeavam* triigo», II, 11, §14, 2; «mandou *semeiar* aguilhões agudos», II, 18, §75, 5. (2)

Formas verbais:

ind. imp. 6 p. *semeavam*, II, 11, §14, 2.

ind. fut. 1 p. *semea-los-ei*, III, 14, §13, 3.

inf. imp. *semeiar*, II, 18, §75, 5.

SEMELHAVEL, adj., 'semelhante': «hũu *semelhaavel* requerimento lhe *fezerom* os Embarções», II, 2, §10, 4.

Ver *semelhante*.

SEMELHANÇA, s. f. 'semelhança, imitação, analogia': «põe aqui Cesar hũa *semelhança*» III, 11, §21, 3; «Numa fez fazer doze daquela *semelhança*», III, 14, §25, 3. *semelhanças*, «cada hũu era espantado de veer tam feas *semelhanças*», III, 12, §51, 2. (6)

SEMELHANTE, 1. s. m. 'semelhante': «trabalho seria de homem achar seu *semelhante* antre os vivos», III, 14, §15, 1. 2. adj. 'semelhante': *semelhantes*, «assi como de conquistar e doutras *semelhantes* cousas», I, 1, §2, 3. (4)

Ver *semelhaavel*.

[SEMELHAR], v. tr. 'semelhar, parecer': «*semelhava* que da boca e dos olhos lhe saia fogo», III, 9, §6, 4. (4)

SEMENTE, s. f. 'semente, origem': «Cesar entendeo que desta *semente* lhe avia de nacer guerra», II, 14, §3, 3. *sementes*, «Venus, que he quẽete e humido, traz criaçom de *sementes* da terra», III, 15, §21, 4. (5)

[SEMIDEIRO], s. m. 'semideiro, carreiro': *semideiros*, «metiam-se polos *semideiros* estreitos», III, 13, §1, 2.

SEMPRE, adv. 'sempre': «*sempre* ouverom honra de rex», II, 12, §2, 1.

SENADO, s. m. 'senado': «foe enviado em Espanha pelo conselho do *senado*», 1, 3, §3, 7. (81)

SENADOS, ver *senador*.

SENADOR, [SENADO], s. m. 'senador': «hũu *senador* que fora amigo de seu padre», III, 19, §12, 4. *senadores*, «bem foram ataa sasêta *senadores*», IV, 3, §1, 1. *senados*, «a que os *senados* chamavam amigo», II, 18, §33, 3. (110)

SENAM, ver *senom*.

SENCIVEL, adj. 'sensível, que sente': «parecia viva e *sencivel*», III, 1, §14, 2.

SENDEIRO, s. m. 'sendeiro, cavalo ou burro velho ou ruim': «poserom-no sobre hũu pobre *sendeiro*», III, 18, §22, 3.

SENEFICAR, ver *senificar*.

SENESCAL, s. m. 'senescal, mordomo-mor em casa real': «fêz seu *senescal* e sem companheiro», I, 10, §3, 1. (3)

SENHOR, s., m. e f. 'senhor, amo': «fora *senhor* e principe daquela terra», II, 11, §20, 2 «cuidando a abraçar sua *senhor*», III, 10, §20, 2. *senhores*, «*senhores* padres conscriptos», I, 8, §39, 1. *senhora*, «começaram a braadar a sua *senhora* que acordasse», III, 13, §4, 1. *senhoras*, «El queria gastar todo seu tempo em cavalarias ou em escripturas, e gastou parte del com *senhoras*», IV, 2, §12, 2. (276)

SENHORIO, s. m. 'senhorio, poder': «tiinha sô o seu *senhorio* judeus e aravigos», III, 17, §2, 1. *senhorios*, «começaram a mover guerras, primeiramente, por razom de averem de acrecentar seus *senhorios*», Prol. §2, 4. (71)

SENHOS, adj. pl. 'cada um com o seu': «per estas duas portas entravam dous cavaleiros armados em cima de *senhos* cavalos brancos», I, 6, §3, 3.

SENHUDO, adj. 'irado': «Cesar foi muito *senhudo*», III, 18, §7, 1.

[SENEFICAR], [SENEFICAR], v. tr. 'significar': «quando *senificavam* tormenta», III, 5, §13, 1: «Esto *seneficavam* os seus pees que eram como dedos de homem», IV, 2, §17, 2. (2)

Formas verbais:

ind. imp. 6 p. *senificavam*, III, 5, §13, 1.
seneficavam, IV, 2, §17, 2.

SENEFICANÇA, s. f. 'significação': «em *senificança* de senhorio», III, 1, §5, 5.

SENOM, SENAM, conj. 'senão, excepto': «nom caio em outra guisa *senom* em esta», III, 14, §25, 4; «todolos outros Franceses teem poder de fogir, *senom* soamente estes», II, 3, §3, 3; «se *nom* quando, de sospeita», II, 20, §5, 1. *senam*, «nem hũu nom era franco. *senam* aqueles que eram geerados em moças virgêes», II, 11, §14, 2.

SENSOR, s. m. 'sensor, dignidade romana': «patrice, *sensor*, ciliarce, decuriam», I, 1, §4, 1. (2)

SENTENÇA, s. f. 'sentença, discurso, julgamento': «A *sentença* de Vertingeturis foi dada», II, 18, §16, 1. *sentenças*, «soamente poemos aqui as *sentenças* de Julio Cesar e Catam por seerem em elegante estilo», I, 8, §1, 2. (15)

[SENTENCIADO], adj. v. 'sentenciado, condenado por sentença': *sentenciada*, «Ás tu *sentenciada* a final batalha», III, 1, §7, 11.

SENTIR, v. tr. 'sentir, perceber': «podia *sentir* sua viinda», II, 19, §3, 3; «*sentio* mui grande pena», III, 10, §20, 2. (73)

Formas verbais:

- ind. pres. 1 p. *sento*, I, 8, §40, 10.
- 4 p. *sentimos*, III, 1, §5, 7.
- 6 p. *sentem*, II, 4, §4, 9.
- ind. imp. 3 p. *sentia*, II, 17, §10, 1.
- 6 p. *sentiam*, II, 15, §3, 1.
- ind. perf. 3 p. *sentio*, III, 8, §5, 2.
- 6 p. *sentírom*, III, 11, §8, 2.
- ind. fut. 1 p. *sentirei*, III, 1, §21, 1.
- 3 p. *sentirá*, III, 10, §4, 6.
- conj. pres. 3 p. *senta*, III, 15, §8, 10.
- conj. imp. 3 p. *sentisse*, II, 2, §21, 3.
- 6 p. *sentissem*, III, 12, §1, 3.
- inf. pes. 6 p. *sentirem*, II, 17, §1, 4.
- inf. imp. *sentir*, II, 19, §3, 3.

SEPES, s. f. 'serpente, em latim *seps*': «hũa pequena serpente, que ha nome *sepes*», III, 14, §37, 1.

SEPTENTRIOM, ver *setentriom*.

SEPTIMO, SEITEMO, num. 'sétimo': «*septimo* dia», II, 17, §7, 1. *seitemo*, «*seitemo* dia do combate», II, 12, §20, 1. *septima*, «*séptimo* ligiom», II, 4, §26, 1.
Ver *setena*.

SEPULCRO, s. m. 'sepulcro': «atees que acharom hũa *sepulcro*», IV, 3, §2, 2. *sepulcros*, «achará vergonha nos *sepulcros*», III, 11, §10, 2. (23)

[SEPULTAR], SOPULTAR, v. tr. 'sepultar': «*sepultaste* Cesar tam alto como parece», III, 13, §27, 3. *sopultar*, «nunca *pude sopultar* marido», III, 14, §10, 3. (3)

Formas verbais:

- ind. perf. 2 p. *sepultaste*, III, 13, §27, 3.
- ind. fut. 6 p. *sepultar-nos-ham*, III, 14, §16, 5.
- inf. imp. *sopultar*, III, 14, §10, 3.

SEPULTURA, SOPULTURA, s. f. 'sepultura': «feze-o poer em *sepultura*», IV, 17, §3, 5. *sepulturas*, «os ossos gemiam nas *sepulturas*», III, 1, §12, 9; *sopultura*, «os dous irmãos foram lançados em hũa *sopultura*», I, 10, §4, 2. (23)

SERÃO, s. m. 'serão, noite': «ao *serão* enviou Gaios Fabios seus cavaleiros», II, 21, §5, 1.

SERGEANTE, s. m. 1. 'sargento, oficial inferior': «nom acharom cavaleiro nem *sergente*», II, 11, §8, 3. *sergentes*, «chamou-os hũa vez *sergentes* d'espada», IV, 2, §25, 2. 2. 'oficial às ordens': «os senadores teus imiigos estem em paz e tu sejas seu *sergente*», III, 1, §8, 3. (33)

SERPE, s. f. 'serpente': «hũu coiro de *serpe* que tragia vestido», II, 13, §6, 8.
Ver *serpente*.

SERPENTE, s. f. 'serpente': «hũu coiro de *serpente*», III, 9, §6, 3. *serpentes*, «bestas e *serpentes*», III, 12, §7, 3. (61)
Ver *serpe*.

SERPENTINA, s. f. 'serpentina, planta': «apertou seus cabelos de hũa correa (fr. *corone*) de *serpentina*», III, 12, §8, 5.

SERVA, s.f. 'criada': «assi como sua *serva*», II, 15, §9, 2.

[SERVENTE], s. m. 'criado, servente': *serventes*, «O que era mais rico tiinha mais *serventes*», II, 15, §5, 2. (2)

SERVIÇO, s. m. 'serviço, favor': «que me ajudees a acrecentar ho *serviço* de Roma», II, 3, §11, 9. *serviços*, «El engeitava muitos *serviços* novos», IV, 2, §3, 2. (28)

SERVIDOM, SERVIDOË, s. f. 'servidão': «há-de meter em *servidom* alhea», III, 14, §15, 8. *servidoë*, «ficar em *servidoë* dos Romãaos», II, 6, §2, 4. (31)

SERVIDOË, ver *servidom*.

SERVIDOR, s. m. 'servidor': «fortuna nos aparelhou *servidor* d'estranha gente», II, 14, §16, 5. *servidores*, «vossas mãas nom som romãas mais *servidores* de Pompeeo», III, 14, §17, 3. (18)

SERVIR, v. tr. e intr. 'servir': «a qual tu bem *serviste* em muitas batalhas», III, 1, §6, 8; «especialmente aqueles que o bem *servem*», II, 3, §16, 2. (27)

Formas verbais:

ind. pres.	5 p. <i>serviis</i> , I, 8, §40, 24.
	6 p. <i>servem</i> , II, 3, §16, 2.
ind. imp.	6 p. <i>serviam</i> , II, 7, §6, 1.
ind. perf.	2 p. <i>serviste</i> , III, 1, §6, 8.
	5 p. <i>servistes</i> , III, 10, §4, 4.
	6 p. <i>servirom</i> , III, 14, §17, 3.
ind. mqperf.	3 p. <i>servira</i> , II, 18, §78, 1.
inf. imp.	<i>servir</i> , I, 8, §39, 2.
ind. pres. comp.	6 p. <i>ham servido</i> , II, 2, §14, 5.

SERVO, s. m. 'servo': «aquele tinha hũu *servo*», II, 12, §22, 3. *servos*, «nom quero fazer servidom nem dar meus filhos por *servos*», II, 3, §2, 6. (19)

SESUDO, ver *sisudo*.

SETE, num. 'sete': «*sete* oras», II, 2, §25, 2.

SETECENTOS, num. 'setecentos': «*setecentos* homẽes», II, 18, §53, 3.

SETENA, SEITENA, num. 'sétima': «*setena* ligiom», II, 18, §64, 2. *seitena*, «a *seitena* e a oitava e novena», II, 20, § 3, 1.

Ver *septimo*

SETENTRIOM, SEPTENTRIOM, s. m. 'setentrião, norte': «Pindos contra o oucidente, Olimpos contra o *setentriom*», III, 12, §2, 1. *septentriom*, «da parte *septentriom*», I, 10, §16, 1. (4)

SEU, 1. adj. 'seu': «*seu* medo o leixaria», II, 22, §5, 2. *seus*, «*seus* servidores», I, 4, §2, 2. *sua*, «*sua* victoria», II, 20, §13, 3. *su*, «*su* madre», I, 10, §23, 8. *sa*, «*sa* ligiom», II, 3, §11, 11. *suas*, «*suas* tendas», III, 8, §8, 2. 2. pr. *seus*, «mandou que Vertingeturis e os *seus* ren-dessem suas armas», II, 18, §91, 3.

SEVO, s. m. 'sebo': «começaram a arder o *sevo* e ho pez começou a gotejar», III, 15, §47, 4.

SEZÃO, s. m. 'erro por *serão*': «souberom-no os de Querarmonite ao *sezão*», II, 18, §3, 4.

SI, 1. pron. 'si, se': «senom como salvaria *si* meesmo», II, 19, §3, 3; «defenderom bem *si* e suas comarcas», II, 18, §67, 3; «arredor de *si* (...) tragia grande numero de cavaleiros que per *si* soo», II, 2, §17, 5; «ouvera companheiros taaes como *si*», II, 21, §22, 1. 2. adv. 'sim': «foe-lhe dito que *si*», II, 2, §20, 2.

SIBILA, SABILA, s. f. 'sibila, feitiçeira': «nos escriptos de *sibila*», III, 9, §5, 5. *sabila*, «a sarse *sabila* o avia dito», II, 23, §13, 3.

SIGNAL, SINAL, s. m. 1. 'sinal, pendão': «fez-lhe *signal* que se calassem», III, 1, §7, 2; «abaixou o *signal* com a água d'ouro», III, 18, §6, 2. *signaaes*, «pedra d'obra antiga e nobres *signaaes* de grande custo», IV, 2, §3, 1. *sinal*, «visto o *sinal* moverom todos», II, 18, §48, 3. *sinaaes*, «*sinaaes* de mover», II, 3, §11, 9. 2. 'signo': *signaaes*, «o sol corre polos doze *signaaes*», IV, 1, §4, 2. (50)

Ver *signo*.

SIGNIFICANÇA, ver *segnificança*.

SIGNO, s. m. 'signo': «aquele *signo* que se chama Traveice», III, 15, §21, 5.

Ver *signal*.

SIINZA, s. f. 'cinza': «soterrou tam bem a *siinza*», III, 11, §13, 6. *siinzas*, «buscar ardidamente a cabeça, pola levar com as *siinzas*», III, 13, §25, 8.

SIMPLEZ, SIMPREZ, adj. 'simples': «como se fosse hũu *simplez* varlete», III, 13, §11, 4. *simprez*, «o nom faria morrer de morte *simprez*», III, 19, §15, 3. (10)

SIMPLEZA, s. f. 'simplicidade, facilidade': «com *simpleza* nom escapou da prisom», III, 15, §26, 3.

SIMPREZ, ver *simplez*.

SIMPREZMENTE, adv. 'simplesmente': «el o sofreo *simplezmente*», IV, 2, §30, 9.

SINA, s. f. 'sinal, pendão': «cada hũu nom perdesse tempo de pelear buscando a *sina*», II, 4, § 21, 3. *sinas*, «vira as suas *sinas* que ele bem conhocia», II, 2, §21, 1. (3)

SINAL, ver *signal*.

[SINGRAR], v. tr. e intr. 'singrar, navegar': «*singrarom* ataa mea noute», II, 11, §8, 2; «As naaos *singrarom* sua viagem», III, 2, §17, 8. (5)

SINGULARMENTE, adv. 'somente': «Aquele que lhe abastava perteeecia *singularmente* a sustiimento da natureza», III, 1, §23, 2.

SIRGO, s. m. 'seda': «era de pano de *sirgo*», II, 18, §90, 1. (7)

SISO, SIZO, s. m. 'siso, sensatez': «nom era *siso* de começar tal feito», II, 18, §4, 3; «cuidou a seer fora de *siso*», III, 15, §36, 1. *sisos*, «por seus *sisos* e suas discripções», Prol., §3, 1. (42)

SISUDO, [SESUDO], 1. adj. 'sensato, sério': «os homêes tõe por mais *sisudo*», III, 1, §7, 6. *sesudos*, «era hũu dos mais *sesudos* que ouvesse em Roma», III, 18, §28, 3. 2. s. m. 'sensato': *sisudos*, ««os *sisudos* se teem em contrairo,» III, 1, §20, 7. (4)

SÔ, SÔO, prep. 'sob': «nadar per *sô* a agua», III, 5, §20, 1; «queria aver todo o mundo *sô* si», III, 12, §14, 3. *sôo*, «que fossem *sôo* a sua bandeira», II, 18, §77, 4.

SOAR, v. tr. e intr. 'soar': «mandou *soar* hũu corno», II, 18, §64, 2; «*soava* como boosco», III, 12, §9, 5.

Formas verbais:

ind. imp. 3 p. *soava*, III, 12, §9, 5.

inf. pes. 6 p. *soarem*, III, 10, §18, 6.

SOBEGIDOM, s. f. 'excesso': «tiinham *sobegidom* da sede», III, 6, §12, 1.

SOBEJAMENTE, adv. 'em demasia' «nom era maldiçom *sobejamente* grande», III, 15, §27, 8.

SOBEJO, adj. 'excessivo, enorme': «vio a cousa em *sobejo* periigo», II, 17, §10, 1. *sobeja*, «desejava entom a *sobeja* chuiua», III, 6, §12, 2. (3)

SOBERVA, s. f. 'soberba': «santidade e *soberva* nom podem seer juntamente», III, 13, §17, 3. *sobervas*, «eu abaixei suas *sobervas*», II, 3, §15, 3. (3)

SOBERVO, adj. 'soberbo': «*sobervo poboo*», I, 10, §19, 1. (2)

SOBIDA, s. f. 'subida, escalada': «avia de *sobida* bem dous mil passos», II, 6, §13, 1. (2)

SOBIMENTO, s. m. 'subida': «segundo seu decimento e *sobimento*», III, 15, §21, 3.

SOBIR, SUBIR, v. intr. 'subir': «*sobira* aos ceos», IV, 3, §11, 1; «aos que primeiro *sobirem* no muro», II, 18, §29, 1; «começou a *sobir* arriba», III, 17, §4, 4. (43)

Formas verbais:

- ind. imp. 3 p. *sobia*, III, 15, §61, 7.
- 6 p. *sobiam*, II, 4, §13, 3.
- ind. perf. 3 p. *sobio*, III, 2, §13, 1.
- 4 p. *sobimos*, III, 14, §45, 5.
- 6 p. *sobirom*, II, 2, §24, 4.
- subirom-se*, II, 4, §24, 1.
- ind. mqperf. 3 p. *sobira*, IV, 3, §11, 1.
- ind. fut. 4 p. *sobiremos*, II, 18, §48, 1.
- 5 p. *subirees*, III, 4, §2, 3.
- conj. imp. 3 p. *sobisse*, II, 18, §49, 5.
- 6 p. *subissem*, III, 6, §4, 1.
- conj. fut. 6 p. *sobirem*, II, 18, §29, 1.
- inf. imp. *sobir*, II, 18, §18, 1.
- subir*, III, 6, §7, 2.

SOBITAMENTE, Ver *subitamente*.

SOBJEIÇOM, ver *sojeiçom*.

SOBRANCELHAS, s. f. 'sobrancelhas': «entrou a espada atas *sobrancelhas*», III, 16, §3, 4. (2)

SOBRE, prep. 'sobre': «foe *sobre* seus imiigos», I, 10, §5, 10; «levantou o cerco *de sobre* o castelo» II, 21, §3, 3; «perguntarom *sobre* mesa qual maneira de fim», IV, 3, §10, 2; «*sobre* lo rio» II, 18, §37, 2; «*sobre*lo seu conselho», II, 2, §6, 4.

SOBRENOME, s. m. 'sobrenome': «o outro Lucius que era chamado Cesar em *sobrenome*», IV, 2, §30, 5. (3)

SOBREPOJAR, v. tr. 'sobrepujar, vencer': «o amor que aviam a Cesar *sobrepojava* a piedade», III, 1, §8, 1; «como ele *sobrepojava* seus contrairos», IV, 1, §1, 6. (10)

Formas verbais:

- ind. pres. 3 p. *sobrepoja*, I, 8, §39, 14.
- ind. imp. 3 p. *sobrepojava*, III, 1, §8, 1.
- ind. perf. 3 p. *sobrepojou*, IV, 2, §11, 1.
- ind. mqperf. 3 p. *sobrepojara*, IV, 1, §1, 6.
- inf. imp. *sobrepojar*, I, 8, §39, 9.
- ind. perf. v. pas. 3 p. *foi sobrepojado*, IV, 1, §1, 6.

[SOBREVIR], v. intr. 'sobrevir, vir em seguida': «Catam *sobreveo* de ventura hu Scipio cair», III, 18, §20, 1.

[SOBREVISTA], s. f. 'sobrevista, peça de ferro de armadura': *sobrevistas*, «hum fremoso cavalo (...) todo cuberto ataa os cascos dos pees de hũas *sobrevistas* de baldoquim branco», III, 16, §2, 2.

SOBRINHO, s. m. 'sobrinho': «o tio e o *sobrinho*», III, 12, §11, 4. *sobrinhos*, «estes tres foram seus *sobrinhos*», IV, 3, §5, 2. *sobrinha*, «foe *sobrinha* de rei d'Arabia», I, 10, §9, 2. (28)

[SOER], v. pred. 'costumar': «como cavaleiros *soem* de fazer», II, 20, §12, 5; «a bondade que tu *soias* d'aver», III, 12, §15, 3. (11)

Formas verbais:

ind. pres. 6 p. *soem*, II, 20, §12, 5.

ind. imp. 2 p. *soias*, III, 12, §15, 3.

[SOFREAR], v. intr. 'sofrear, sustar o andamento do cavalo': «se se *soficara* (erro de leitura por *sofreara*) nas estribearas, Gaio o passara de parte a parte», III, 19, §4, 3.

[SOFREDOR], adj. 'sofredor, valente': *sofredores*, «asperos e *sofredores* em totalas batalhas», III, 1, §9, 6. (2)

SOFRENÇA, s. f. 'sofrimento': «ele se meteo em *sofrença*», II, 6, §6, 4. (2)

SOFRER(SE), v. tr. 'aceitar': «ao menos nom *sofras* que nem hũu outro hi mais venha», II, 3, §14, 7; «por mostrar esto, me *sofro* de hir a terra», III, 15, §8, 6; «dos males que *sofremos* por tũ», III, 10, §2, 4. (101)

Formas verbais:

ind. pres. 1 p. *sofro*, III, 15, §8, 6.

3 p. *sofre*, II, 2, §13, 4.

ind. imp. 3 p. *sofia* II, 6, §11, 5.

ind. perf. 3 p. *sofreo*, IV, 2, §10, 4.

4 p. *sofremos*, III, 10, §2, 4.

5 p. *sofrestes*, III, 1, §7, 3.

6 p. *sofrerom*, II, 11, §15, 2.

ind. mpperf. 3 p. *sofrera* III, 11, §23, 6.

ind. fut. 2 p. *sofrerás*, III, 13, §25, 3.

4 p. *sofreremos*, III, 1, §6, 4.

conj. pres. 2 p. *sofras*, II, 2, §14, 7.

conj. imp. 3 p. *sofresse*, IV, 3, §4, 2.

6 p. *sofressem*, II, 12, §13, 2.

cond. 1 p. *sofzeria*, I, 8, §40, 37.

6 p. *sofrieriam*, II, 4, §15, 4.

inf. imp. *sofrer*, II, 18, §11, 2.

ger. *sofrendo*, III, 15, §23, 5.

ind. perf. comp. 6 p. *ouvero* *sofrido*, III, 14, §45, 1.

SOFRUDO, adj. v. 'sofrido, paciente': «nom devia seer *sofrudo*, ante avia mester a terra grande acorro», II, 3, §4, 7. (2)

SOGEIÇOM, ver *sojeiçom*.

[SOJECTO], adj. 'sujeito': *sojectos*, «todos quantos eram *sojectos* a Roma», IV, 1, §5, 6.

SOJEIÇOM, SOGEIÇOM, SOBJEIÇOM, SUBJEIÇOM, s. f. 'sujeição': «te queres meter em *sojeiçom* dos Turcos», III, 13, §14, 4. *sogeiçom*, «sô a *sogeiçom* dos Romãaos», II, 13, §2, 4. *sobjeiçom*, «tal *sobjeiçom* como eles devem a mim», III, 15, §45, 5. *subjeiçom*, «meter em sua *subjeiçom*», III, 18, §23, 3. (16).

[SOJEITO], adj. v. 'sujeito': *sojeita*, «toda a terra lhe foi *sojeita*», III, 19, §23, 3.

SOJUGAR, SUJUGAR, v. tr. 'subjugar': «Se avia honra ou poder alguem, sabia-o *sojugar*», III, 14, §15, 4; «*forom* per ela *sojugados* aos emperadores», III, 12, §46, 4. «por *sujugar* mundo», III, 1, §8, 4. (8)

Formas verbais:

ind. perf.	3 p. <i>sojugou</i> , IV, 2, §5, 8.
inf. imp.	<i>sojugar</i> , III, 14, §15, 4.
	<i>sujugar</i> , III, 1, §8, 4.
ind. mqperf. comp. 3 p.	<i>tiinha sojugada</i> , III, 2, §16, 2.
ind. perf. v. pas.	6 p. <i>forom sojugados</i> , III, 2§ 46, 4.

SOL, s. m. 'sol': «o *sol* esquêetava ja o dia», III, 1, §6, 1; «ataa *sol* posto», II, 3, §21, 3. (49)

SOLAÇOSA, adj. 'contente, consolada': «prazenteira e *solaçosa*», III, 15, §30, 3.

SOLAR, s. m. 'solar, habitação': «eram homens sem *solar* e sem companhia», II, 1, §1, 3.

SOLAZ, s. m. 'distracção, consolação': «era meu *solaz* quando cessava das armas», III, 15, §20, 4. *solazes*, «prazeres e *solazes*», III, 15, §26, 5. (3)

SOLAZAR, v. intr. 'distrair-se, consolar-se'. «folgar e *solazar* em todas maneiras», IV, 2, §21, 1.

SOLDADA, s. f. 'soldada, foro': «andava aa *soldada* com o rei», III, 13, §18, 2. *soldadas*, «Tácio á suas *soldadas* do mao serviço», III, 19, §12, 5. (11)
Ver *soldo*.

[SOLDADEIRO], s. m. 'o que ganha soldada': *soldadetros*: «tres *soldadeiros* feriom em Catam», III, 12, §34, 2. (10).

SOLDO, s. m. 'soldada, soldo': «os Romãaos, por hũu pouco de *soldo*, já hiam contra seu duque», III, 15, §27, 6. *soldos*, «quem avia cinco *soldos*, poinha-lhe dez», II, 23, §7, 4. (12)
Ver *soldada*.

[SOLENIDADE], s. f. 'solenidade': *solenidades*, «de sacrificios e de *solenidades*», II, 15, §3, 2.

SOLORGIAM, s. m. 'cirurgião': «segundo diz Scio, o *solorgiam*», IV, 3, §4, 8. *solorgiãaos*, «Os *solorgiãaos* virom suas chagas», III, 18, §25, 1. *solorgiãaes*, «dous *solorgiãaes* os mais nomeados do Egpto», III, 17, §9, 4. (7)

SOLTAR, s. tr. 'soltar': «desque acabou esto mandou-o *soltar*», III, 2, §5, 9. (3)

Formas verbais:

ind. perf. 6 p. *soltarom*, II, 10, §8, 2.

inf. imp. *soltar*, III, 2, §5, 9.

[SOLTO], adj. 'solto': *soltas*, «sentio as redeas *soltas*», III, 18, §11, 3.

SOMA, s. f. 1. 'resumo, síntese': «Pensava de tornar as forças de todalas leis (...) e metê-las em hũa *soma* breve», IV, 1, §8, 4. 2. 'grande quantidade': «mandou por hũa *soma* de pam», II, 2, §15, 1. 3. 'o mais alto, o supremo': «a *soma* e a cabeça do mundo», III, 14, §11, 3. 4. 'adição, total': *somas*, «as *somas* de quantos eram saídos de suas terras», II, 2, §28, 1. (12)

SOMANA, s. f. 'semana': «nom passou *somana*», II, 13, §1, 3. *somanas*, «tres *somanas* enteiras», III, 17, §5, 1. (2)

[SOMETER], v. tr. 'submeter, dominar': «Nicomedes nom ouve (triumpho), que Cesar *someteo*», IV, 2, §8, 8.

[SONHO], s. m. 'sonho': *sonhos*, «adivinhar as cousas e *sonhos*», I, 5, §3, 7. (2)

[SONHAR], v. tr. 'sonhar': «*sonhou* que voava per cima das nuvêes», IV, 3, §2, 6.

SÓO, ver *sô*

SÕO, SOOM, s. m. 'som': «a *sôo* de hũa vozina», II, 5, §6, 1; «ouvirom o *sôo* da batalha, II, 18, §64, 6. *sôos*, «*sôos* d'estromentos mui doces», III, 14, §20, 1. *soom*, «nom ouve *soom* de corno nem vozina», III, 11, §5, 1.

SOO, adv. 'só, único': «jazes desprezado e *soo*», III, 13, §25, 3; «ca ele *soo* saio deante», III, 11, §9, 1; «esta seria a *soo* victoria que Cesar ouvesse», III, 13, §14, 2; «em hũu dia *soo*», II, 2, §12, 2. *soos* «com duas legiões *soos*», II, 21, §3, 2.

SÓO, ver *sô*.

SOOM, ver *sôo*.

SOOMBRA, s. f. 'sombra': «faz *soombra* aa terra», III, 12, §2, 1. *soombras*, «viam *soombras* ante seus olhos», II, 12, §18, 3. (6)

SOOMENTE, adv. 'somente': «foi seu ajuntamento feito ante Brutos *soomente*», III, 1, §22, 12; «senom *soomente* Cominios», II, 20, §17, 1.

SOPITANIAMENTE, SUPITANEAMENTE, adv. 'subitamente': «Levantou-se hũa tam grande tormenta *sopitaniamente*», II, 10, §9, 2. *supitaneamente*, «caio *supitaneamente*», III, 14, §40, 1.

Ver *subitamente*.

SOPORTAR, v. tr. 'suportar, aguentar': «por melhor *soportarmos* o combate», II, 18, §31, 4; «nom tœrá tam grande autoridade pera *soportar* assi todo o senhorio», III, 1, §21, 4. (12)

Formas verbais:

ind. imp. 3 p. *soportava*, III, 14, §46, 1.

inf. pes. 4 p. *soportarmos*, II, 18, §31, 4.

inf. imp. *soportar*, III, 1, §21, 4.

SOPRAR, v. tr. e intr. 'soprar': «*soprou* e acendeo hũu pouco de feno», III, 10, §12, 4; «*soprava* como serpente», III, 12, §9, 5.

Formas verbais:

ind. imp. 3 p. *soprava*, III, 12, §9, 5.

ind. perf. 3 p. *soprou*, III, 10, §12, 4.

inf. imp. *soprar*, III, 5, §5, 4.

SOPULTADO, adj. v. 'sepultado': «per mim seria *sopultado*», III, 15, §8, 10.

SOPULTAR, ver *sepultar*.

SOPULTURA, ver *sepultura*.

SORDIR, v. intr. 'surgir': «pola fazer *sordir* em tal lugar», II, 21, §28, 3.

[SORTARIA], s. f. 'feitiçaria': *sortarias*, «encantamentos e *sortarias*», III, 12, §6, 1.

[SORTEIRO], s. m. 'feiteiro': *sorteiros*, «encantadores e *sorteiros*», III, 12, §2, 4.

SORTES, s. m. pl. 'sortes': «custume era dos Seines que os feiteiros lancem *sortes*», II, 3, §21, 4. (2)

SORVER, v. tr. 'dominar, apanhar': «Cateline, com toda sua hoste, é lá fora a nossos olhos, nos cuidava de *sorver*», I, 8, §40, 38.

SOSPEIÇOM, s. f. 'suspeita': «nom ouvesse (...) *sospeiçom* d'amor com a dona», IV, 1, §7, 2. (11)
Ver *sospeita*.

SOSPEITA, s. f. 'suspeita': «eles seriam em *sospeita* de serem presos», II, 6, §6, 2. (15)
Ver *sospeiçom*.

SOSPEITAR, v. tr. 'suspeitar': «*sospeitarom* que era treedor», II, 18, §21, 1; «nom *sospeitavam* que nehũu nom filhasse armas», III, 13, §19, 9. (14)

Formas verbais:

- ind. imp. 3 p. *sospeitava*, II, 8, §6, 1.
 ind. perf. 3 p. *sospeitou*, II, 2, §17, 1.
 6 p. *sospeitarom*, II, 18, §21, 1.
 conj. imp. 3 p. *sospeitasse*, II, 23, §1, 2.
 inf. imp. *sospeitar*, II, 3, §10, 4.

SOSPIRAR, v. intr. 'suspitar': «começou a *sospirar* e a *gemer*», III, 15, §7, 3. (5)

Formas verbais:

- ind. imp. 3 p. *sospirava*, III, 9, §6, 10.
 ind. perf. 3 p. *sospirou*, III, 19, §14, 8.
 inf. imp. *sospirar*, III, 15, §7, 3.

[SOSTEEDOR], s. m. 'sustentador, senhor': *sosteedores*, «os *sosteedores* daquela medês cidade o aviam acusado», II, 2, §18, 1. (2)

SOSTEER, v. intr. 'aguentar, suster': «os *sostinha* pouco e pouco de guerrear», II, 16, §4, 1: «os humores que *sostêe* o corpo», III, 14, §36, 3. (5)

Formas verbais:

- ind. pres. 6 p. *sostêe*, III, 14, §36, 3.
 ind. imp. 3 p. *sostinha*, II, 16, §4, 1.
 inf. imp. *sosteer*, II, 8, §8, 1.

SOTERRADO, adj. v. 'soterrado': «nehûu nom fosse *soterrado*», III, 12, §52, 2.

SOTERRAR, v. tr. 'soterrar': «*soterrou* também a siinza», III, 1, §13, 6: «*soterraae* a cabeça de tam grande duque», III, 15, §8, 9. (13)

Formas verbais:

- ind. imp. 3 p. *soterrava-as*, III, 1, §13, 6.
 ind. perf. 3 p. *soterrou*, III, 1, §13, 6.
 imper. 2 p. *soterraae*, III, 15, §8, 9.
 conj. pres. 6 p. *soterrem*, III, 10, §2, 3.
 inf. imp. *soterrar*, II, 2, §25, 5.

SOTIL, adj. 'subtil': «sua fogida engenhosa e *sotib*», II, 20, §11, 2: «nehûu nom era mais *sotil* que ele», II, 22, §2, 4. (3)

SOTILEZA, s. f. 'subtileza, manha': «he cheo de grande *sotileza*», I, 6, §5, 3. *sotilezas*, «ainda que eu sabia muitas *sotilezas*», III, 15, §20, 5. (3)

SOTILMENTE, adv. 'engenhosamente': «hûu pãno de seda mui *sotilmente* lavrado», III, 18, §8, 2.

[SOVERTER], v. tr. 'revolver, destruir': «aquele perigoo que se chama Carbelis, que *soverte* as naaos», III, 1, §12, 4. (2)

Formas verbais:

ind. pres. 3 p. *soverie*, III, 1, §12, 4.ind. fut. 6 p. *soverter-se-am*, III, 1, §15, 2.[SOVERTIDO], adj. 'subvertido, engolido': *sovertidos*, «de tal geito abrira (a terra) que todos foram *sovertidos*», III, 14, §25, 1.[SPANTADO], adj. 'espantado, atemorizado': *spantados*, «sentia seus inimigos *spantados*», IV, 2, §16, 2. (2)Ver *espantado*.SPECIAS, s. pl. 'espécies, drogas aromáticas': «hũu fogo de *specias*», III, 4, §4, 1.Ver *especies*.SPERANÇA, s. f. 'esperança': «nem ele nom avia *esperança* de morte», III, 15, §56, 5. (7)Ver *esperança*.SPERAR, v. tr. e intr. 'esperar': «eu nom quero mais *sperar*», III, 19, §9, 7. (2)Ver *esperar*.SPESSAMENTE, adv. 'de modo espesso, compacto': «tiravam e lançavam *spessamente*, de cá e de lá, e voavam dardos», III, 15, §34, 1.Ver *espessamente*.SPESSO, adj. 'espesso': «o rabo *spesso* e longo», III, 18, §5, 6.Ver *espesso*.SPIRITU, [SPRITU], s. m. 'espírito': «seu *spiritu* fala», III, 9, §5, 5. *spritus*, «seus *spritus* livres pera dar conselho», I, 8, §40, 22. (13)SPRITUS, ver *spiritu*.STILO, ver *estilo*.SUAR, v. intr. 'suar': «Anteus *suava* tanto» III, 8, §2, 4; «A terra *suará* em signal de juizo forte» III, 9, §6, 7. (2)

Formas verbais:

ind. imp. 3 p. *suava*, III, 8, §2, 4.ind. fut. 3 p. *suará*, III, 9, §6, 7.SUBIR, ver *sobir*.SUBITAMENTE, SOBITAMENTE, adv. 'subitamente': «apareceo-lhe *subitamente* a forma», III, 1, §3, 1. *sobitamente* «*sobitamente*, se meterom na vila», III, 1, §5, 2 (3)Ver *sopitaneamente*.SUBITO, adv. 'subitamente': *de subito*, «a morte que viinha *de subito*», IV, 3, §10, 2.

SUCCESSOR, s. m. 'sucessor': «os consules e os senadores enviassem *sucessor* que ouvesse de guardar a terra», I, 9, §1, 3. (2)

SUJEIÇOM, ver *sojeiçom*.

SUJUGAR, ver *sojugar*.

SUOR, s. f. 'suor': «dhe caia a *suor* per cima da cota», III, 18, §22, 1. (2)

SUPITANEAMENTE, ver *sopitanamente*.

SUSO, prep. 'acima, atrás': «dhe corriam *suso* de todas partes», IV, 3, §4, 6.

SUSTIIMENTO, s. m. 'sustento': «*sustiimento* da natureza», III, 1, §23, 2.

SUXO, adj. 'suxo, froixo': «cingia-se *suxo*», IV, 2, §1, 4.

COMPOSTO E IMPRESSO NAS OFICINAS
DA «IMPRESA DE COIMBRA, LIMITADA»
LARGO DE S. SALVADOR, 1-3 — COIMBRA
